A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

E. RENAN

DEVANT LA SCIENCE

OU

RÉFUTATION

DE LA

PRÉTENDUE VIE DE JÉSUS

DE M. E. RENAN

AU TRIPLE POINT DE VUE

DE L'EXÉGÈSE BIBLIQUE, DE LA CRITIQUE HISTORIQUE ET DE LA PHILOSOPHIE

PAR M. L'ABBÉ GUETTÉE,

Rédacteur en chef de l'*Union Chrétienne* et de l'*Observateur Catholique;*
Auteur de l'*Histoire de l'Église de France*, de l'*Histoire des Jésuites*, de la *Papauté schismatique* et d'autres ouvrages d'histoire et de philosophie religieuse.

Deuxième édition.

PARIS

Librairie de l'UNION CHRÉTIENNE,

54, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 54.

1864

Digitized by Google

Digitized by Google

E. RENAN

DEVANT LA SCIENCE

Digitized by Google

Paris. — Typ. de Cosson et Comp., rue du Four-St-Germain, 43.

Digitized by Google

E. RENAN

DEVANT LA SCIENCE

OU

RÉFUTATION

DE LA

PRÉTENDUE VIE DE JÉSUS

DE M. E. RENAN

AU TRIPLE POINT DE VUE

DE L'EXÉGÈSE BIBLIQUE, DE LA CRITIQUE HISTORIQUE ET DE LA PHILOSOPHIE

PAR M. L'ABBÉ GUETTÉE,

Rédacteur en chef de l'*Union Chrétienne* et de l'*Observateur Catholique;*
Auteur de l'*Histoire de l'Église de France*, de l'*Histoire des Jésuites*, de la *Papauté schismatique* et d'autres ouvrages d'histoire et de philosophie religieuse.

Deuxième édition.

PARIS

Librairie de l'UNION CHRÉTIENNE,

54, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 54.

1864

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

Nous devons, avant de commencer l'examen détaillé que nous allons faire de l'ouvrage de M. E. Renan intitulé *Vie de Jésus*, exposer les principes suivis par l'auteur au triple point de vue de l'histoire, de la philosophie et de l'exégèse biblique, ainsi que les nôtres. Le lecteur jugera ainsi, d'un coup d'œil, de quel côté est la vérité.

M. Renan a eu pour but de composer un ouvrage historique. Or, l'histoire ne s'invente pas, on la puise dans les monuments authentiques et dignes de foi.

Les seuls monuments que l'on possède sur la vie de Jésus sont les quatre Evangiles. M. E. Renan a donc été obligé de les prendre pour base de ces récits. Mais de quelle manière s'en est-il servi ? Il en a *choisi* çà et là quelques textes; il a, dans ses textes, *choisi les mots* qui lui convenaient, en ne tenant aucun compte ni des autres mots qui donnaient aux phrases un sens différent de celui qu'il leur attribuait, ni des autres textes qui déterminaient le sens de ceux dont il voulait se servir. Sa méthode historique est celle-ci : avoir une idée *à priori*, et forcer les documents à se prêter à cette idée.

Notre méthode à nous consiste à prendre les documents tels qu'ils sont; à en saisir le véritable sens;

Digitized by Google

à les présenter dans toute leur vérité, et à *en déduire* l'idée qui y est contenue.

Par notre méthode, les faits sont présentés *tels qu'ils ont été;* par la méthode de M. Renan, ils sont dénaturés au profit d'un système.

Or, qu'est-ce que l'histoire? N'est-ce pas l'exposé exact des faits? Qu'est-ce que la philosophie de l'histoire? N'est-ce pas l'idée qui sort des faits eux-mêmes exposés exactement d'après les monuments?

En suivant notre méthode, on est historien. En suivant celle de M. E. Renan, on est purement et simplement *romancier*.

Le principe *philosophique* de M. E. Renan consiste en ceci : partir d'une idée qui n'est pas démontrée, et en déduire des conséquences comme d'un axiome incontesté. Toute sa philosophie roule ainsi d'incertitudes en incertitudes. Il avait son système fait à l'avance qui repose tout entier sur cette idée : que Dieu n'est qu'un résultat non encore obtenu, une aspiration de la nature non encore réalisée, une énergie générale qui a sa raison dans les êtres particuliers. De là il résulte que Dieu n'est pas. *Un résultat*, *une aspiration*, *une énergie*, tout cela n'est pas *un être*. Si Dieu n'est pas *un être*, il n'existe pas. Cependant M. Renan prétend n'être ni *athée*, ni *panthéiste*. Il n'admet pas pourtant que Dieu soit un être. A-t-il démontré que Dieu pouvait être sans être *un être?* Non. Il n'en a pas moins basé

Digitized by Google

sur cette idée toutes ses déductions philosophiques touchant la nature de ce qu'il appelle *le sentiment* religieux, la *religion du sentiment*. Il n'a pas pris la peine non plus d'expliquer comment *un sentiment* peut se rapporter à ce qui n'a pas l'*être*. Il a parlé de vertu, de bien, de justice, de moralité, sans se rendre raison de ces mots, sans en rechercher le sens. Cependant qu'est-ce que le bien dans notre conscience, s'il n'existe pas *un bien essentiel* qui en soit *la raison* ? C'est un simple mode de notre être dont nous ne pouvons nous rendre compte, et qui doit être toujours subordonné à nos désirs, à notre intérêt, lesquels seraient les seules lois de nature. Le bien en nous, abstraction de l'être qui est *le bien* par essence, n'est qu'une manière d'être de notre nature ; il n'existe qu'autant qu'il est *notre intérêt*. Il n'est donc en lui-même *qu'un mot* vide de sens, et la vertu, la moralité, la justice ne sont que des *manières d'être* purement conventionnelles.

Telle est la conséquence nécessaire des principes de M. Renan. Il ne la tire pas, du moins explicitement, mais en cela il est illogique.

Un principe non démontré ; des conséquences tirées de ce principe comme d'un axiome ; des opinions diamétralement opposées à ce principe, telle est la philosophie de M. E. Renan.

Notre méthode philosophique est tout opposée : nous partons d'une idée clairement déterminée : Dieu

Digitized by Google

est; il est *un être*, par conséquent, il existe; il est *la raison* des autres êtres qui n'existent pas par eux-mêmes ou par nécessité de nature; ces êtres viennent de lui; ils sont vis-à-vis de lui dans les rapports de l'effet à la cause. Nous rendons ainsi *raison* des idées *de bien*, *de religion*, nous partons d'un principe clair et nous en déduisons des conséquences logiques.

Voici maintenant la méthode exégétique de M. Renan : *il choisit* dans les écrits bibliques quelques mots, quelques membres de phrases; il les interprète comme il lui convient, et il donne cette interprétation comme le vrai sens de l'écrit.

Notre méthode, à nous, consiste à prendre les textes en entier, à rapprocher les uns des autres les textes relatifs au même sujet, et, des éléments ainsi réunis, nous tirons le sens *complet* que l'écrivain a eu en vue.

Nous nous adressons à la bonne foi de nos lecteurs et nous leur demandons : quelle est la méthode historique, philosophique et exégétique la plus raisonnable? Est-ce celle de M. E. Renan ou la nôtre?

A ceux qui douteraient que nous ayons exposé exactement la méthode de M. E. Renan, nous dirons: Comparez le livre de cet écrivain et le nôtre. La comparaison est facile. Nous le suivons chapitre par chapitre, page par page, depuis la première ligne de son introduction jusqu'à la dernière de son der-

Digitized by Google

nier chapitre. Vous pouvez donc juger en connaissance de cause. Vous avez sous les yeux les pièces du procès parfaitement classées. Étudiez-les consciencieusement et rendez votre sentence.

Deux mots maintenant du livre de M. E. Renan considéré par rapport au succès qu'il a obtenu, aux adversaires qu'il a rencontrés.

On a beaucoup écrit sur ce livre. Il en est qui pensent qu'on a *trop* écrit, et qu'une partie de son succès est dû à une opposition trop vive. Nous sommes d'un avis différent, et nous croyons que l'on n'a pas encore écrit assez. La plupart des ouvrages que l'on a publiés contiennent de bonnes choses, et, comme ils s'adressent à différents lecteurs, soit par leur forme, soit par leur méthode, les bonnes choses qu'ils contiennent ont pénétré un peu partout.

Cependant, aucun des adversaires de M. Renan n'a eu la patience de le suivre pas à pas. Nous avons cru qu'il était utile de le faire. En s'attaquant seulement à quelques-unes de ses idées, on laisse toujours à l'auteur et à ses partisans le prétexte de dire qu'on ne l'a pas bien compris. En le suivant page par page, ce prétexte ne peut plus exister.

Si l'on eût commencé ainsi, le succès du livre de M. E. Renan eût été peut-être moins grand.

L'auteur s'est présenté au nom de la science ; il se croit savant et s'imagine que personne avant lui n'a aussi doctement interprété les Évangiles.

Digitized by Google

Il fallait prouver qu'il n'est pas savant ; que ses prétentions à la philosophie n'ont aucun fondement ; que, comme exégète, il occupe un rang des plus inférieurs. Si on l'eût prouvé tout d'abord, ceux qui voulaient se donner des airs de science et de philosophie, en se déclarant pour le livre de M. E. Renan, y eussent réfléchi à deux fois avant de se compromettre en prenant parti pour un tel coryphée. Aujourd'hui, l'effet est produit. Venons-nous donc trop tard ? Nous ne le pensons pas. Du reste, nous ne pouvions pas venir plus tôt. D'autres publications demandaient nos soins ; puis, nous n'avions pas à notre service les mille voix de la publicité qui ont fait, moyennant argent comptant, la réputation scientifique de M. E. Renan. Il nous était pénible de lire tous les éloges que des écrivains légers prodiguaient à un auteur qui n'en méritait pas ; mais, qu'y faire ? Nous eussions ardemment désiré que l'épiscopat français se fût mis à la tête d'une publication savante qui aurait eu pour elle tout le retentissement du *parti catholique*. Mais, l'épiscopat n'y a pas songé. N'a-t-il pas trouvé un homme assez patient pour l'entreprendre ? nous l'ignorons. Nous en avions donné l'idée ; elle est restée sans écho. En revanche, nous avons eu des brochures par centaines. Nous ne nous en plaignons pas. Mais c'était autre chose qu'il fallait. Voyant qu'on ne songeait pas à une réfutation *complète*, nous avons entrepris l'œuvre

Digitized by Google

que nous publions aujourd'hui. Une première édition publiée par parties séparées s'est écoulée rapidement, malgré le mauvais vouloir, même des libraires dits religieux. Nous espérons que, réunie en volume, notre Réfutation pourra aller paisiblement trouver quelques hommes de bonne foi, séduits par une réputation usurpée, et les édifier sur la valeur scientifique de l'homme qui a osé souffleter Jésus-Christ, en le couvrant des oripeaux de ses fades et hypocrites éloges.

Nous n'aurons pas pour notre livre les réclames intéressées des mille voix de la presse qui ont fait toute la réputation de l'ouvrage de M. Renan; mais nous aurons, ce qui vaut beaucoup mieux, l'estime des vrais savants, des vrais philosophes, qui comprennent que ce n'est pas avec des phrases vaporeuses qu'il faut s'attaquer à une doctrine comme le christianisme; l'estime des hommes raisonnables qui comprennent qu'avant d'attaquer une religion qui a fait tant de bien au monde, il faudrait avoir quelque chose de positif et de plus parfait à proposer pour la remplacer. Les uns et les autres nous sauront gré, nous en avons la confiance, de ce que nous n'avons eu recours qu'à des armes loyales, et que si parfois nous avons été un peu vif, nous ne nous sommes pas abaissé jusqu'à la déclamation ou à l'invective.

Le succès du livre de M. E. Renan n'est dû qu'aux

Digitized by Google

flatteries d'une presse sans conscience, à la légèreté de ceux qui la croient sur parole, ou à la curiosité qu'elle excitait en donnant le nouvel ouvrage comme rempli de choses du plus haut intérêt. L'antipathie qu'inspire le clergé est venue en aide à ces dispositions.

Nous ne comptons, nous, ni sur les antipathies, ni sur les préjugés, ni sur la légèreté, ni sur la curiosité; nous comptons moins encore sur l'appui de la presse.

Nous nous adressons uniquement à la raison et à la bonne foi.

M. E. Renan ne nous répondra pas, sans doute. Il se croit un trop haut personnage pour entrer en lice contre ceux qui le combattent et qui le convainquent d'ignorance et de mauvaise foi. Il met sa dignité dans le silence. Mais nous espérons que l'on comprendra qu'elle serait mieux placée dans une réponse péremptoire, si elle était possible, ou dans l'aveu de sa faute, si toute justification lui était impossible. Nous ne connaissons de M. Renan que sa figure peu sympathique, qu'il cherche à rendre méditative. Nous n'avons donc aucun sentiment malveillant contre sa personne. Ce n'est pas l'homme que nous attaquons, c'est le faux savant que nous voulons dépouiller de son auréole usurpée; c'est l'ennemi de Jésus-Christ que nous voulons dévoiler.

L'abbé Guettée.

Digitized by Google

I

Le saint vieillard Siméon, tenant l'enfant Jésus entre ses bras, dit à la Vierge Mère : « Celui-ci est placé pour la chute et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe de contradiction. »

Le prophète Isaïe avait dit de lui : qu'il serait une pierre d'achoppement et de chute; que celui qui s'y heurterait s'y briserait; que celui sur lequel elle tomberait en serait écrasé.

Pourquoi donc nous étonner des attaques dont Jésus-Christ est l'objet? Depuis dix-huit siècles, il est *un signe de contradiction*, et il le sera jusqu'au jour où il régnera sur le ciel, sur l'enfer et sur la terre. La lutte est prédite. Il faut que les prophéties s'accomplissent; et ceux mêmes qui n'y croient pas concourront à leur accomplissement.

La pierre mystérieuse est un rocher immuable auquel doivent s'attacher les élus, au milieu des tempêtes de contradictions dont ce monde est le théâtre; ces tempêtes, au lieu de diminuer leur foi, doivent la fortifier; car ils savent que les flots soulevés, depuis dix-huit siècles, par les erreurs et les passions des hommes, sont venus se briser contre le rocher divin,

Digitized by Google

et qu'il en sera ainsi jusqu'à ce que le ***règne de Dieu advienne.***

Pensez-vous que ce soit M. Ernest Renan qui portera le coup de mort au christianisme? La triste guerre qu'il a déclarée à l'Homme-Dieu n'aura pas plus de résultat que celles qui l'ont précédée. Il se brisera, comme les autres, contre le rocher mystérieux.

Cependant M. Renan pourrait séduire des hommes de peu de foi par ses prétentions à la science et à l'esprit philosophique. Nous regardons, en conséquence, comme un devoir de lui arracher ces belles apparences, et de ne lui laisser que ses erreurs et ses contradictions; elles ne pourront plus séduire personne dès qu'elles seront exposées telles qu'elles sont, débarrassées des oripeaux de style sous lesquels il les a dissimulées. Nous suivrons M. Renan ***pas à pas***, afin de ne rien laisser sans réfutation, et nous commencerons par son ***Introduction.***

II

Il y expose d'abord son but, qui est de raconter l'histoire du christianisme primitif. L'auteur a en projet plusieurs volumes dans lesquels il veut raconter cette histoire ***comme il l'entend.*** (P. v.) Nous recueillons ce mot. M. Renan ne sait donc pas que l'histoire n'est pas ***subjective*** de sa nature, mais ***objective***; que ce n'est pas comme ***on l'entend*** qu'il faut la raconter, mais telle qu'***elle est***; que pour la raconter ***telle qu'elle est***, il faut la puiser dans les documents ***certains***, et prendre

Digitized by Google

ces documents *tels qu'ils sont?* — Les changer, c'est les altérer. Or, peut-on faire une histoire *vraie* avec des documents *altérés*, *dénaturés*? Par le procédé de M. Renan, on fait une œuvre de fantaisie, on ne fait pas une *histoire*; on ne fait pas *la vie* d'un personnage, on façonne un personnage à sa guise, on l'invente.

M. Renan prétend être remonté aux sources. C'est possible qu'il ait vérifié quelques textes cités par ses devanciers; mais il suffit de lire son livre pour être convaincu qu'il n'a été que le disciple de MM. Salvador et Strauss, commentés avec des modifications par l'école protestante dite libérale. Cette école, représentée principalement par MM. Albert Reville, Reuss, Schérer, Colani, a fourni à M. Renan tous ses renseignements, toutes ses idées. De sorte que l'on doit regarder cet écrivain comme un compilateur, un arrangeur d'idées, mais non comme un érudit original, fort de sa propre érudition. Toute sa science n'est qu'une exportation des rationalistes allemands. Son talent consiste à faire lire, dans un style mignard, ce que personne ne lirait dans de lourdes compositions allemandes. Mais il faut avouer, en même temps, qu'au point de vue philosophique, il ne peut rendre complétement ses modèles, car la langue française se refuse aux abstractions allemandes, et ce qui, en allemand, paraît profond, devient ridicule en français, quel que soit l'art avec lequel on enveloppe ces abstractions, c'est-à-dire *des êtres sans existence* et sans réalité.

Du reste, M. Renan n'a cité avec éloge, comme lui ayant servi de guides, que des écrivains ouvertement anti-chrétiens, ou chrétiens à la manière de l'école protestante dite libérale, c'est-à-dire qui ne croient ni à Jésus-Christ ni à l'Évangile. Quant aux

Digitized by Google

vrais chrétiens, il les dédaigne assez pour ne pas même les mentionner. Pour lui, l'Église chrétienne, avec ses dix-huit siècles d'existence, ses milliers d'écrivains, ses génies scientifiques et philosophiques, ses érudits; cette Église, être collectif qui vit dans toutes les parties du monde d'une vie non interrompue, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, elle n'a, aux yeux de M. Renan, aucune importance; il lui prétère quelques hommes systématiques qui s'insurgent, de nos jours, contre tous les siècles chrétiens, et qui s'imaginent mieux comprendre Jésus-Christ que ceux qui ont vécu avec lui, qui ont entendu ses discours, qui ont été témoins de ses actions.

Il faut avouer que la prétention de la nouvelle école est peu modeste. Si encore les adeptes du rationalisme, ou plutôt du *Panthéisme* soi-disant chrétien, avaient, au point de vue historique, quelques documents authentiques inconnus jusqu'ici; si, au point de vue philosophique, leurs systèmes attestaient en eux un développement exceptionnel de l'esprit humain! Mais nous n'avons rien rencontré de pareil dans leurs écrits. Leurs objections n'ont rien de nouveau; leurs documents sont ceux des anciens, ceux de tout le monde; seulement ils se sont cru le droit d'en éliminer ce qui ne leur convenait pas. Il n'est pas difficile avec un pareil procédé de faire de l'histoire *comme on l'entend.* Qu'on applique à l'histoire de France le procédé employé par M. Renan et par ses guides pour l'histoire de Jésus-Christ et du christianisme, et l'on en fera une histoire toute nouvelle, diamétralement opposée à celle que chacun connaît.

En deux mots, M. E. Renan n'a pris de l'Évangile que ce qu'il considérait comme susceptible du sens

Digitized by Google

qu'il voulait lui donner; il a isolé ses passages de prédilection de tous ceux qui les expliquaient dans un sens contraire à celui qu'il avait en vue.

Telle est sa méthode habituelle. S'il tenait à employer cette méthode de haute fantaisie, il était parfaitement libre de le faire, mais alors il ne devait pas intituler son livre *Vie de Jésus*. Ce titre est menteur. S'il l'avait intitulé l'*Évangile de M. Ernest Renan*, ou *Jésus-Christ tel que le conçoit M. Ernest Renan*, ou d'une autre manière analogue, nous l'aurions compris. Mais dire que l'on a fait la *Vie de Jésus*, lorsqu'on rejette en grande partie les documents qui peuvent seuls servir à composer cette vie, c'est là une prétention que n'aurait pas dû avoir un écrivain honnête homme, car c'est vouloir tromper le public qui croit acheter la *Vie de Jésus*, et qui ne possède en réalité qu'un recueil de systèmes qui n'ont pour but que de dénaturer la *Vie de Jésus*.

Les sources dans lesquelles M. Renan prétend avoir puisé sont : 1° les écrits du Nouveau Testament; 2° les apocryphes de l'Ancien Testament; 3° les ouvrages de Philon; 4° ceux de Josèphe; 5° le Talmud. Avant de faire cette énumération, il dit hardiment : « Je crois n'avoir négligé, en fait de témoignages anciens, aucune source d'informations. » (P. VIII.)

Ainsi les écrits des chrétiens des trois premiers siècles n'ont aucune valeur historique aux yeux de M. E. Renan. Pourquoi? Est-ce parce qu'ils seraient d'une date trop récente? Non, puisqu'il s'exprime ainsi en parlant du Talmud : « La distinction des époques est ici fort importante, la rédaction du Talmud s'étendant de l'an 200 à l'an 500 à peu près. Nous y avons porté autant de discernement qu'il est possible dans l'état

Digitized by Google

actuel de ces études. Des dates si récentes exciteront quelques craintes chez les personnes ***habituées à n'accorder de valeur à un document que pour l'époque même où il a été écrit.*** L'enseignement des Juifs depuis l'époque asmonéenne jusqu'au deuxième siècle ***fut principalement oral.*** Il ne faut pas juger de ces sortes d'états intellectuels d'après les habitudes d'un temps où l'on écrit beaucoup. » (P. XIII.)

Fort bien! Mais si les enseignements ***oraux*** des Juifs depuis l'époque qui a précédé immédiatement Jésus-Christ jusqu'au cinquième siècle, ont, aux yeux de M. Renan, une grande valeur historique en ce qui concerne Jésus-Christ et le christianisme, pourquoi les enseignements ***oraux*** et ***écrits*** des chrétiens des cinq premiers siècles n'en auraient-ils aucune? Ce n'est pas évidemment parce qu'ils sont d'une ***date trop récente,*** puisqu'ils sont de même date que le Talmud. C'est donc parce qu'ils émanent des chrétiens; ce qui revient à ceci: Pour connaître Jésus-Christ et sa doctrine, il faut s'en rapporter aux ennemis de Jésus, des chrétiens et de la doctrine chrétienne. Ce principe est-il juste et raisonnable?

Le Talmud, comme chacun sait, est rempli de fables, d'erreurs évidentes. M. E. Renan lui-même l'appelle une composition ***bizarre*** et rédigée avec ***la plus insignifiante scolastique.*** (P. XII.) Au contraire, les monuments chrétiens des premiers siècles sont dus évidemment à des hommes de haute intelligence, à des philosophes qui laissent loin derrière eux les philosophes contemporains, comme Justin, Irénée, Athénagore, Origène, Tertullien; à des savants de premier ordre, comme Clément d'Alexandrie et Eusèbe de Césarée; à des génies supérieurs, comme Basile de Césarée, Grégoire

Digitized by Google

de Nazianze, Jean Chrysostome, Augustin. Un enseignement qui s'est perpétué depuis Jésus-Christ par des hommes de cette valeur n'est rien aux yeux de M. E. Renan. Il lui préfère celui d'une composition *bizarre*, compilée par des hommes *inconnus*, et qui n'a pris qu'au cinquième siècle sa forme définitive.

Est-ce là un système historique que l'on puisse donner comme le dernier mot de la *science*?

III

Après avoir indiqué ses *sources*, M. E. Renan entre dans la critique générale des textes évangéliques. Il affirme que les évangiles ont été composés dans la seconde moitié du premier siècle (p. XIV); que ce qu'on a écrit touchant leur rédaction laisse place encore à bien des incertitudes, mais suffit cependant aux besoins de l'histoire. Quant aux Évangiles en eux-mêmes, « dans quelle mesure les données qu'ils fournissent peuvent-elles être employées dans une *histoire dressée selon les principes rationnels?* » M. Renan aurait dû, avant de poser cette question, définir nettement ce qu'il entend par une *histoire dressée selon les principes rationnels*. Entend-il par le mot *rationnel* ce qui est conforme à la raison? Nous ferons alors observer que l'histoire *rationnelle* est celle qui est composée de *faits* appuyés sur des *témoignages authentiques*. Car l'histoire n'est appuyée que sur des faits, et le *témoignage* est la *seule raison* du fait extérieur. Sans doute, l'esprit philosophique peut s'exercer sur l'histoire comme sur tout autre objet, soit

Digitized by Google

psychologique, soit extérieur ; mais *le fait légitimement attesté* est la base nécessaire de toute observation historico-philosophique. « Il ne faut pas, dit Schlégel, entendre sous le nom de philosophie de l'histoire une série d'observations ou d'idées exposées d'après un système arbitrairement conçu, et d'après *une hypothèse imposée aux faits* eux-mêmes. L'histoire ne repose que sur des réalités, elle est inséparable des faits. C'est donc de la connaissance exacte des faits, de leur véritable caractère, de leur enchaînement et de leur ensemble, que doit jaillir la philosophie de l'histoire, *esprit et corollaire* de tout savoir historique (1). »

Selon M. Guizot (2), on ne doit en histoire se permettre les généralisations que *lentement*, *progressivement*, à mesure que *les faits* sont connus. On sent, ajoute-t-il, la nécessité de prendre *les faits* pour règle ; on est persuadé qu'ils sont la matière de la science historique, *qu'aucune idée générale ne peut avoir de valeur réelle si elle n'est sortie du sein des faits, si elle ne s'en nourrit constamment à mesure qu'elle grandit.*

Nous verrons que M. E. Renan n'a tenu aucun compte de ces principes, qui sont, non-seulement ceux de la science, mais ceux du simple bon sens. Nous avons tout lieu de croire qu'il n'entend l'histoire ni la philosophie de l'histoire à la manière de MM. Schlégel et Guizot, et de tous ceux qui ont étudié sérieusement et sans idée préconçue ; que l'histoire *rationnelle* n'est pour lui que l'histoire *rationaliste*. En effet, il ajoute, aussitôt après les paroles que nous avons citées, celles-ci : « Que les Évangiles soient en partie *légendaires*,

(1) Schlégel, *Philosophie de l'histoire*, première leçon.
(2) Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. I, p. 23.

Digitized by Google

c'est ce qui est évident, *puisqu'ils* sont pleins de miracles et de surnaturel. » (P. xv.) Le *puisque* est vraiment original. Ainsi, de ce que *les faits* de l'Évangile ont un caractère *surnaturel*, il s'ensuit, d'après M. Renan, qu'ils sont *fabuleux* et que l'histoire n'en doit tenir aucun compte. Avant de trancher la question du surnaturel avec un pareil sans-façon, notre écrivain aurait dû, ce nous semble, prouver que le surnaturel ne peut exister ; que Dieu n'existe pas, ou qu'il ne peut avoir d'action directe dans le monde. Mais il ne s'abaisse pas jusqu'à des questions aussi futiles. Il prononce souverainement que le surnaturel est une impossibilité, puisqu'il suffit qu'un fait soit miraculeux pour qu'il soit rangé parmi les fables ou les *légendes*.

Cependant, M. E. Renan déclare « qu'il ne regarde pas le miracle comme impossible. » (P. LI.) S'il est possible, pourquoi rejeter *à priori* un fait à cause de son caractère miraculeux ? L'auteur est évidemment en contradiction avec lui-même. Comment peut-il admettre la possibilité du miracle, et dire en même temps : tel fait doit être rangé parmi les fables, *puisqu'il* est miraculeux ? Nous examinerons plus tard la théorie de M. Renan sur les miracles évangéliques ; mais nous devions tout d'abord rapprocher deux affirmations qui prouvent jusqu'à l'évidence que l'auteur n'a pas été guidé par une saine logique.

Mais, ajoute M. E. Renan, « il y a légende et légende. Personne ne doute des principaux traits de la vie de François d'Assise, *quoique* le surnaturel s'y rencontre à chaque pas. Personne, au contraire, n'accorde de créance à la *Vie d'Apollonius de Tyane*, parce qu'elle a été écrite longtemps après le héros et dans les conditions d'un pur roman. » (P. xv.) Tenons bonne note

Digitized by Google

de ces aveux. Deux conséquences sont acquises, d'après les principes mêmes de M. E. Renan : la première, qu'une histoire, malgré son caractère surnaturel, est vraie si elle a été écrite dans les *conditions de l'histoire*, c'est-à-dire par des hommes parfaitement renseignés ; la seconde que, le surnaturel ou le miracle étant *possible*, si des faits miraculeux sont attestés par des hommes bien renseignés, leur caractère surnaturel ne peut être une raison de les rejeter dans le domaine des légendes. Donc : « à quelle époque, par quelles mains, dans quelles conditions les Évangiles ont-ils été rédigés ? Voilà la question capitale d'où dépend l'opinion qu'il faut se former de leur crédibilité. » (P. xv.) La question est ainsi parfaitement posée par M. E. Renan lui-même, et nous acceptons volontiers la discussion sur ce terrain.

IV

Est-il vrai, comme il l'affirme, que les personnages dont les noms sont en tête des quatre Évangiles ne nous « soient pas donnés rigoureusement comme les auteurs » de ces écrits ? Non, cela n'est pas vrai, et nous soutenons que saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean sont les véritables auteurs des Évangiles, comme on l'a toujours cru dans toutes les Églises chrétiennes. Quelles sont les preuves sur lesquelles s'appuie M. E. Renan pour soutenir le contraire ? Voici la première : Les formules *selon Mathieu, selon Marc, selon Luc, selon Jean,* n'impliquent pas

Digitized by Google

que, dans la plus vieille opinion, ces récits eussent été écrits d'un bout à l'autre par Mathieu, par Marc, par Luc, par Jean. Elles signifient seulement que c'étaient là les traditions provenant de chacun de *ces apôtres* et se couvrant chacune de leur autorité. » (P. XIV.)

Une simple observation détruit radicalement la preuve que M. Renan a cru trouver dans les formules *selon Mathieu*, etc.: c'est qu'à cette formule est joint le mot *Évangile*, et que ce mot n'a point été le vrai titre des écrits composés par Mathieu, Marc, Luc et Jean. Le mot *Évangile* signifie *bonne nouvelle*, *bon message;* c'était le mot employé généralement pour désigner la mission du Fils de Dieu dans le monde, ses paroles, ses actions, tout ce qui concernait sa personne ou sa doctrine. S'il n'eût pas été si étrangement préoccupé du désir d'ébranler les bases du christianisme, M. Renan eût trouvé une preuve à l'appui de ce que nous affirmons dans un passage de Papias qu'il cite lui-même et dont il fait un usage que nous apprécierons bientôt. En effet, ce pieux écrivain, qui eût certes été peu flatté des sympathies de M. E. Renan, désigne l'écrit de saint Mathieu sous le titre de λογία ou *Sentences*; celui de saint Marc sous celui de *Paroles et Actions*, λεχθεντα ἢ πραχθεντα.

Ce passage de Papias nous fait connaître les vrais titres des premiers écrits composés sur la vie et les discours de Jésus-Christ. Mais les fidèles s'habituèrent bientôt à ne voir dans les quatre ouvrages de Mathieu, de Marc, de Luc et de Jean, qu'une *seule œuvre* divisée en quatre parties, et contenant *la bonne nouvelle* du salut de l'humanité; de là le titre général d'*Évangile* qui lui fut donné; de là aussi, par une conséquence nécessaire, les formules de: *Évangile selon Mathieu*,

Digitized by Google

selon Marc, selon Luc, selon Jean. C'était toujours l'*Évangile*, mais raconté par des écrivains différents qui se complétaient les uns par les autres. La première preuve de M. E. Renan contre l'authenticité des Évangiles n'en est donc pas une. Les autres n'ont pas plus de valeur.

La seconde preuve alléguée par lui pour prouver que les Évangiles n'ont pas été écrits par ceux dont ils portent le nom, est un passage de Papias cité par l'historien Eusèbe de Césarée. M. E. Renan n'a pas compris ce passage ; il l'a tronqué et mal traduit.

Papias vécut au deuxième siècle. Il composa cinq livres de l'*Interprétation des sentences du Seigneur*. Il expose ainsi sa méthode pour composer cet ouvrage : « Je n'ai point suivi, dit-il, comme beaucoup d'autres, ceux qui abondent en paroles, mais plutôt ceux qui pouvaient m'enseigner la vérité ; non pas ceux qui prêchaient des doctrines nouvelles et non généralement admises, mais ceux qui m'enseignaient les commandements donnés par le Seigneur en paraboles, et qui venaient de la vérité elle-même. Si je rencontrais quelqu'un qui eût vécu avec les anciens, je l'interrogeais avec curiosité sur les paroles de ces anciens et je demandais : « Que disait André, « que disait Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, « ou Jean, ou Mathieu ? Que disaient les autres disciples « du Seigneur ? Que disaient Aristion et le prêtre Jean, « disciples du Seigneur ? » Car je ne croyais pas retirer autant d'utilité de la lecture des livres que des paroles des témoins qui survivaient. »

M. E. Renan dit avec raison que Papias était un homme *de tradition*. Tous les vrais chrétiens avaient ce caractère et doivent encore l'avoir. Mais son but, dans cette affirmation, était de donner à penser que Papias attachait peu d'importance aux Évangiles écrits.

Digitized by Google

Cette déduction est en opposition avec ces autres paroles du même écrivain : « Le prêtre Jean, disait-il, m'apprit que Marc, interprète de Pierre, avait confié à sa mémoire et avait écrit, sans s'attacher à l'ordre dans son récit, les *paroles* et les *actions* du Seigneur (λεχθεντά ἢ πραχθεντά); car il n'avait jamais entendu ni vu lui-même le Sauveur; mais il vécut avec Pierre, qui prêchait l'Évangile, non pas pour faire l'histoire des discours du Seigneur, mais pour l'utilité de ceux qui l'écoutaient. C'est pourquoi Marc n'a failli sur aucun point, car il a écrit selon que sa mémoire lui rappelait ce qu'il avait entendu. Il ne faisait attention qu'à une chose : à ne rien oublier de ce qu'il avait entendu et à ne rien y mêler de faux. »

Tel est le récit que Papias avait reçu, non de l'*apôtre Jean*, mais du *prêtre Jean*, simple disciple du Seigneur. Cet homme vénérable, qui avait vu Jésus-Christ, confirmait ainsi, par son témoignage, ce que Marc avait raconté d'après Pierre; et Papias acceptait l'écrit de Marc comme véridique. Il ne rejetait donc pas tous les écrits, mais seulement ceux qui ne lui offraient pas assez de caractères de véracité.

Mais, dit M. Renan, l'écrit de Marc, dont parle ici Papias d'après le prêtre Jean, n'est pas l'Évangile selon Marc que nous possédons aujourd'hui. Pourquoi? Parce qu'il était intitulé : *Paroles et actions du Seigneur*, tandis que l'ouvrage que nous possédons est appelé : *Évangile selon saint Marc*. C'est là une pauvre preuve, comme nous l'avons fait voir plus haut. *Évangile* n'est pas le titre primitif des quatre écrits évangéliques, c'est *un titre commun* qui leur a été donné plus tard, ce qui explique parfaitement les formules : *Évangile selon saint Mathieu, selon saint Marc,* etc.

Digitized by Google

Eusèbe de Césarée, qui vivait au quatrième siècle, et qui a fourni à M. E. Renan le texte de Papias, entendait de l'Évangile selon saint Marc les paroles de cet écrivain. Avant de les citer, il s'exprime ainsi : « Voici ce qu'il (Papias) a dit de Marc *qui a écrit l'Évangile.* » Il s'agit donc bien de l'*Évangile selon saint Marc* dans le texte cité; de l'Évangile tel qu'on l'avait au quatrième siècle, tel qu'on le possède encore aujourd'hui. M. E. Renan, pour le contester, a dû passer sous silence le témoignage positif d'Eusèbe; il a mis à la place une opinion systématique qui ne fait certes pas honneur à sa pénétration.

Eusèbe de Césarée cite encore ces paroles de Papias sur Mathieu : « Mathieu écrivit en langue hébraïque *les Sentences.* Chacun *les a interprétées* comme il a pu. » M. E. Renan a traduit le mot grec ἡρμήνευσε par le mot français *traduit :* « Chacun, dit-il, *a traduit,* comme il a pu. » Le mot grec en question ne signifie pas *traduire*, mais bien *interpréter*, *expliquer*. Papias affirme donc que chacun a *interprété*, comme il a pu, les *Sentences* écrites par saint Mathieu. C'est là un fait dont personne n'a jamais douté. Les Évangiles *apocryphes* calqués sur celui de saint Mathieu, et les hérésies des premiers siècles, comme celles des ébionites, des nicolaïtes et des autres sectes de *faux gnostiques*, sont là pour attester qu'on a abusé des saintes Écritures, comme l'ouvrage de M. E. Renan atteste qu'on en abuse encore aujourd'hui. Mais quelle conséquence tirer de ce fait? Comment les paroles de Papias ont-elles pu fournir à M. E. Renan une preuve contre l'authenticité de l'Évangile de saint Mathieu? Nous avouons ne pas le comprendre. Mais Papias appelle l'écrit de Mathieu *Sentences* (λογία). S'ensuit-il qu'il ne

Digitized by Google

soit pas le même que l'*Évangile selon saint Mathieu?* Personne ne nie que le titre primitif de l'écrit ait été *Sentences*. Mais ce livre de *Sentences*, faisant partie d'*une collection* connue sous le titre général d'*Évangiles,* pourquoi ne l'aurait-on pas désigné dans la suite sous le titre d'*Évangile selon saint Mathieu ?* M. E. Renan aurait dû démontrer qu'il n'a pu en être ainsi.

Eusèbe, qui était beaucoup mieux placé que notre académicien pour savoir à quoi s'en tenir sur ce point, ne doute pas le moins du monde que l'*Évangile selon saint Mathieu* ne soit le même écrit que Papias appelle *Sentences*. M. E. Renan, qui a pris dans l'histoire d'Eusèbe le texte de Papias, se garde bien de faire connaître ce sentiment du grand historien de l'Église primitive, de ce savant qui travaillait sur les écrits des premiers disciples de Jésus-Christ, témoins de ses actions, et sur ceux des compagnons des apôtres. Le témoignage d'un homme aussi docte, aussi bien renseigné, était trop gênant pour les théories de M. E. Renan, qui a pris le parti de le supprimer. Le procédé est commode.

En parlant de l'ouvrage de Papias sur *les Sentences* du Seigneur, Eusèbe fait remarquer que cet auteur s'était trompé en prétendant qu'après la résurrection des corps, Jésus-Christ régnerait pendant mille ans sur la terre. Il fait, à ce propos, observer que Papias était *d'un esprit médiocre,* et qu'il avait mal interprété sur ce point les paraboles du Sauveur.

De là M. E. Renan conclut qu'Eusèbe était embarrassé de la naïveté de Papias (p. XVIII, *note*). Nous ne pouvons comprendre comment M. E. Renan a pu émettre une telle opinion au sujet du chapitre d'Eusèbe relatif à Papias. Le but d'Eusèbe était de faire

Digitized by Google

connaître l'ouvrage de cet écrivain. Il recueille son témoignage au sujet des Évangiles de Mathieu et de Marc; il raconte d'après lui plusieurs miracles opérés à l'origine de l'Église et qui ne se trouvent pas dans la sainte Écriture; il critique son opinion sur le Millénarisme, et, en rendant témoignage à sa vertu, il reconnaît franchement qu'il n'était pas doué d'un esprit fort large. Or M. E. Renan prend dans ce chapitre ce qui lui convient et passe sous silence le reste qui contrarie ses systèmes; il se garde bien de dire qu'Eusèbe a compris Papias autrement que lui; enfin il cherche à donner à penser qu'Eusèbe était embarrassé *de la naïveté* de Papias, lorsque c'est tout le contraire qui ressort de son récit.

Après avoir ainsi dénaturé les faits, tronqué les textes, M. E. Renan conclut que les Évangiles de saint Mathieu et de saint Marc ne sont pas les écrits dont parle Papias; *cela n'est pas soutenable,* dit-il majestueusement. Avant de parler avec un pareil dogmatisme, il faudrait avoir donné d'autres preuves que celles qui nous sont offertes. M. E. Renan *s'imagine* que *des* TRADUCTIONS *diverses* des SENTENCES de Mathieu circulaient. Le fait est faux. Papias ne parle pas de *traductions*, mais d'*interprétations*. M. Renan *s'imagine* que c'est d'après ces traductions *imaginaires* que l'on aurait composé l'Évangile selon saint Mathieu. Le fait est faux. Les témoignages des trois premiers siècles, recueillis par Eusèbe, et celui de ce grave historien ne laissent aucun doute à cet égard. A tous ces témoignages des premiers siècles, qu'oppose M. E. Renan? Son propre témoignage. Ce n'est vraiment pas assez.

« Papias, ajoute-t-il, regardait comme très-différents les écrits de Mathieu et de Marc; or, tels que

Digitized by Google

nous les avons, ils se ressemblent. » M. E. Renan voudrait-il que les historiens de Jésus-Christ eussent raconté des choses contradictoires ou sans aucun rapport entre elles? C'est alors qu'il s'élèverait contre leur bonne foi et contre la vérité de leurs récits? En racontant les paroles et les actions de Jésus-Christ, Mathieu et Marc ont souvent dû être d'accord, parce qu'ils écrivaient l'un et l'autre la vérité. Cependant, il y a assez de différences dans la forme de leurs écrits pour que l'on voie que l'un n'est ni un abrégé ni une traduction de l'autre. L'Évangile de saint Mathieu abonde en *sentences* (λόγια); Papias pouvait donc à bon droit le désigner ainsi, mais il n'a pas dit que les *Sentences* n'étaient pas encadrées dans des *faits*. Il désigne l'écrit de Marc par ces mots : *Paroles et actions*. Ce titre convient parfaitement à un récit bref, rapide, où les paroles et les actions sont mêlées. M. E. Renan convient (p. XVIII) que les « deux descriptions de Papias répondent assez bien à la physionomie des deux livres appelés maintenant *Évangile selon Mathieu, Évangile selon Marc*. » Alors pourquoi prétendre, en s'appuyant sur *ces descriptions*, que les écrits de Mathieu et de Marc ont été fondus l'un dans l'autre afin de mêler aux SENTENCES de Mathieu les *Faits* de Marc, et réciproquement? Marc n'a pas seulement enregistré des *faits*, mais encore des *paroles*, d'après Papias. Alors pourquoi soutenir que les *faits* racontés par Marc ont été fusionnés avec les *paroles* recueillies par Mathieu, puisque Marc avait lui-même mêlé les *paroles* aux *faits?* L'assertion de M. E. Renan sur la fusion des deux Éavngiles est donc dénuée de preuves.

En comparant les deux Évangiles, ils offrent assez de différences dans leur disposition générale pour qu'il

Digitized by Google

soit évident qu'ils ne sont pas deux ouvrages fondus l'un dans l'autre. Des détails essentiels, des *faits* et des *discours* s'accordent, mais ne sont pas *les mêmes*, ce qui exclut toute idée de fusion. Enfin M. E. Renan imagine que la fusion des deux récits serait l'œuvre des premiers chrétiens qui voulaient, dans un seul ouvrage, avoir les deux, et qui, en les copiant, les fusionnaient l'un dans l'autre. D'abord, *le fait* affirmé par M. E. Renan ne repose sur aucun témoignage; on le doit simplement à son imagination. En outre, si les chrétiens s'étaient livrés à ce travail de fusion, il est évident que leurs arrangements n'auraient pas été absolument les mêmes, et que l'on trouverait en saint Mathieu les récits *textuels* de Marc, et en saint Marc les sentences *textuelles* de Mathieu. Or, il n'en est pas ainsi. De plus, comment expliquer, avec le système de M. E. Renan, ce fait certain : *d'une rédaction unique et universellement acceptée des Évangiles de saint Mathieu et de saint Marc?* A qui doit-on cette rédaction universellement admise? D'après le système de M. E. Renan, elle eût été impossible. Il se réfute donc lui-même.

Il est un fait qui détruit radicalement la théorie de M. E. Renan. Il indique (p. IV) l'an 100 comme l'époque où « tous les livres du Nouveau Testament sont à peu près fixés dans la forme où nous les lisons. » Si, comme il le prétend, on ne pouvait appeler λογία qu'un recueil de *sentences* sans mélange d'aucun fait; et si ce titre ne pouvait convenir à un recueil de *faits et de paroles* comme l'Évangile de Marc, il s'ensuivrait qu'après la rédaction définitive des Évangiles, c'est-à-dire, d'après lui, à dater du commencement du deuxième siècle, on ne pouvait plus donner aux Évangiles *fusionnés* le titre de λογία. Cependant c'est le titre que leur donnent

Digitized by Google

saint Irénée (*Adv. hæres. proœm.*); Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, VII); Origène (*in Math.*, V, 19). Si M. E. Renan, au lieu d'étudier exclusivement le Talmud, eût accordé quelque attention aux monuments chrétiens, il eût compris que le système qu'il a élevé sur un mot mal entendu et mal apprécié, était insoutenable; il eût su, par exemple, que l'écrit de saint Mathieu désigné par Papias sous le titre de λογία était désigné de la même manière dans les siècles suivants, et que cet écrit est bien le même qui est arrivé jusqu'à nous et qui est appelé si chrétiennement : *Évangile selon saint Mathieu.*

V

M. E. Renan semble avoir voulu, par ses opinions contradictoires sur les Évangiles de saint Mathieu et de saint Marc, se ménager plusieurs portes, afin de sortir honorablement et majestueusement de toutes les difficultés qui pourraient lui être opposées. Ainsi, il affirme d'abord que ces écrits ne sont pas des auteurs dont ils portent le nom; il a même essayé de le prouver par les *formules* sous lesquelles on désigne aujourd'hui ces écrits : Évangile *selon* Mathieu, etc., et qui ne sont pas leurs titres primitifs; il s'est appuyé, non sur un texte de Papias, mais sur *quelques mots isolés* de ce texte, pour établir que les titres primitifs des écrits de Mathieu et de Marc n'étaient pas *les formules* dont on se sert aujourd'hui pour les désigner.

De ces prétendues preuves, il conclut que les Évan-

Digitized by Google

giles de saint Mathieu et de saint Marc ne nous sont pas parvenus tels que ces hommes apostoliques les avaient rédigés primitivement; que l'Évangile de saint Mathieu ne contenait que des *sentences* ou *discours;* que celui de saint Marc n'était qu'un recueil d'*anecdotes et de renseignements personnels*. (P. XXI.)

M. E. Renan ne peut affirmer que tel ait été le caractère exclusif de ces deux écrits : car nulle part il n'a trouvé de preuve que les discours ou sentences (λογία) de saint Mathieu n'aient pas été encadrés dans des faits. D'un autre côté, il a été infidèle au texte de Papias, même tel qu'il l'a cité, en prétendant que l'Évangile de saint Marc n'était qu'un recueil de *faits*, puisqu'à *ces faits* Papias ajoute *les paroles* (λεχθεντα ἢ πραχθεντα).

Notre académicien n'a donc pas trouvé, dans les deux Évangiles de saint Mathieu et de saint Marc, de preuves intrinsèques contre leur authenticité. Il avoue même que les caractères que leur attribue Papias conviennent aux écrits tels que nous les possédons aujourd'hui. (P. XVIII.)

Il aurait dû convenir de bonne foi que les Évangiles, désignés ainsi par Papias, conservèrent leur *titres primitifs* pendant plusieurs siècles. Mais il ne pouvait faire cet aveu sans détruire la base même de son système. Il passe donc sous silence ce fait important et décisif, et, sans même tenir compte du texte *tronqué* de Papias tel qu'il l'a cité, *il le traduit mal* et *le tronque* de nouveau, pour établir que l'Évangile de saint Mathieu fut *traduit* de différentes manières; que celui de saint Marc ne contenait que des anecdotes ou des faits, afin de pouvoir dire que *les faits* de saint Marc sont passés dans l'écrit de Mathieu, comme les discours de Mathieu sont passés dans les anecdotes de

Digitized by Google

Marc. Il n'a pas réfléchi que, s'il en était ainsi, on pourrait aujourd'hui *défaire* ce travail de fusion qui aurait été fait dans le courant du premier siècle. Eh bien, que l'on examine les discours qui sont en saint Mathieu, et l'on verra qu'il est impossible de les isoler des faits; qu'on lise attentivement les faits racontés par saint Marc, et l'on verra qu'ils sont incompréhensibles sans *les paroles*. Enfin, que l'on compare les faits et les discours qui sont en saint Mathieu et en saint Marc, et l'on sera convaincu de prime abord que ces faits et ces discours, tout en ayant un caractère général identique, comme cela devait être nécessairement, ont un caractère qui leur est propre, et qu'ils diffèrent tellement les uns des autres, qu'ils excluent toute idée de fusion.

Mais dans quel but M. E. Renan a-t-il cherché ainsi à ébranler l'authenticité des premiers Évangiles, tout en l'admettant? Il avoue, en effet, que : « Ce qui est indubitable, c'est que *de très-bonne heure* on mit par écrit les discours de Jésus en langue araméenne; que *de bonne heure aussi* on écrivit ses actions remarquables.» (P. XXI.) Il avoue, d'autre part, que les *discours* ont été recueillis par Mathieu, et les *actions* par Marc. Enfin, il convient que le travail de fusion qu'il *a imaginé* entre les écrits de Mathieu et de Marc fut fait dans le courant du premier siècle.

On ne peut donc pas reprocher à M. E. Renan de contester positivement l'authenticité des premiers Évangiles; on ne peut dire non plus qu'il accepte cette authenticité. Il s'est appliqué seulement à jeter des nuages sur cette question, de manière qu'il pourrait contester au besoin les reproches contradictoires qui lui sont adressés, et qu'il s'est ménagé, au milieu des nuages où il s'est placé, le moyen d'insinuer cette

Digitized by Google

idée fondamentale de son système : que, dans les récits et les discours primitifs, on a mêlé des fables ou des légendes. M. E. Renan veut donc bien accepter les deux premiers Évangiles, mais à la condition d'y choisir les récits et les discours qui lui conviendront, et de rejeter le reste à titre de *légendes*. Voilà le vrai motif qui le dirige à travers son érudition de mauvais aloi et ses aveux contradictoires.

Suivons-le dans l'exposé de ce système à double face.

Nous avons vu qu'il admettait que les deux premiers écrits évangéliques avaient été composés *de très-bonne heure;* que les premiers chrétiens estimaient tellement ces écrits qu'ils voulaient les avoir au complet, et que c'est pour cela qu'ils les avaient *fusionnés* l'un dans l'autre ; que ce travail de fusion était terminé l'an 100.

Telle est *la première face* du système.

Voici maintenant la seconde :

« Les textes des premiers Évangiles n'étaient pas arrêtés et fixés dogmatiquement. » (P. XXI.) « On attachait peu d'importance à ces écrits, et les conservateurs, tels que Papias, y préféraient hautement la tradition orale. » (*Ibid.*) « De là le peu d'autorité dont jouissent, durant *cent cinquante ans*, les textes évangéliques. » (P. XXII.) « On ne se faisait nul scrupule d'y insérer des additions, de les combiner diversement, de les compléter les uns par les autres. » (*Ibid.*) « Le pauvre homme qui n'a qu'un livre veut qu'il contienne tout ce qui lui va au cœur. On se prêtait ces petits livrets; chacun transcrivait à la marge de son exemplaire les mots, les paraboles qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient. *La plus belle chose du monde* est ainsi sortie d'une élaboration obscure et complétement populaire. *Aucune rédaction n'avait de valeur absolue.* »

Digitized by Google

Que l'on rapproche cette seconde partie du système de M. E. Renan de la première, et que l'on nous indique le moyen de les concilier.

Si nous demandons maintenant sur quelle preuve M. E. Renan appuie ses idées, nous serions bien embarrassé pour les indiquer, car il n'en donne aucune. Nous comprendrions ce silence de M. E. Renan, s'il n'eût eu à sa disposition aucune preuve positive contre son système, car alors il eût joui de sa pleine liberté pour exposer ses idées particulières. Mais, en présence des témoignages qui, pendant les premiers siècles chrétiens, établissent que les Évangiles nous sont parvenus tels qu'ils ont été écrits par ceux dont ils portent le nom, nous ne pouvons regarder le silence de M. E. Renan que comme une conjuration hypocrite contre la vérité.

On a démontré cent fois que : 1° *De tout temps* et dans *toutes les parties de l'Église chrétienne,* on a reconnu comme authentiques des écrits *d'une rédaction uniforme* et désignés sous le titre général d'Évangiles. Dès le premier siècle on en trouve des preuves positives, et cette tradition continue sans interruption, appuyée sur les écrits authentiques de Pantène, d'Origène, de Clément d'Alexandrie, d'Irénée, de Justin et des autres écrivains des premiers siècles. Tous s'accordent sur ce point important. 2° Tous ces écrivains distinguent parfaitement les *écrits apostoliques* des autres ouvrages publiés sous le nom des apôtres et qui n'étaient pas reconnus comme authentiques.

Après les savants travaux qui ont été publiés sur ces questions, nous pourrions sans peine faire beaucoup d'érudition. Nous ne pouvons donc croire que M. E. Renan ait ignoré *les deux faits incontestables* que nous

Digitized by Google

venons d'indiquer. Comment se fait-il qu'il n'ait même pas daigné les mentionner? Nous devons croire, jusqu'à preuve du contraire, que notre *savant* a jugé plus prudent de ne pas aborder une discussion aussi grave, dans laquelle il eût certainement échoué. Il est plus facile d'arrondir des phrases que de discuter des textes, et surtout de prouver qu'ils disent ce qu'ils ne disent pas. M. E. Renan se contente donc de citer, comme en passant, saint Justin, qui aurait eu des *Mémoires des Apôtres* différents de ceux que nous possédons aujourd'hui. (P. XXII.)

A propos de cette assertion nous pouvons faire à notre antagoniste deux questions : 1° Comment sait-il que les *Mémoires des Apôtres* dont parle saint Justin étaient différents de ceux que nous possédons? Il ne s'est pas abaissé jusqu'à en donner des preuves. 2° Comment se fait-il que saint Justin n'ait pas possédé les textes tels que nous les avons aujourd'hui, car ce saint vivait au second siècle? Or M. E. Renan reconnaît « que vers l'an 100 tous les livres du Nouveau Testament étaient à peu près fixés dans la forme où nous les lisons.» (P. IV.) Il est vrai que, plusieurs pages après, il met le chiffre de 150 au lieu de celui de 100, afin, sans doute, que ses lecteurs n'aient que l'embarras du choix; mais enfin saint Justin est mort au plus tôt l'an 163. Les textes étaient donc fixés d'après les deux époques indiquées par M. Renan. Comment affirme-t-il qu'ils ne l'étaient pas encore? Saint Justin les aurait-il cités différemment? Non; et M. E. Renan prend soin d'avertir « qu'il ne se donne aucun souci de les alléguer *textuellement*. » (P. XXIII.) Alors comment sait-il que le texte que saint Justin avait sous les yeux différait du nôtre, surtout lorsqu'il veut bien reconnaître, d'un autre côté, que, avant

Digitized by Google

la mort de saint Justin, les textes étaient *fixés* dans la forme où nous les possédons aujourd'hui?

Nous avons peine à comprendre ces contradictions dans un *savant* assez sûr de lui-même pour attaquer de front ce que des millions d'hommes, pendant dix-huit siècles, ont adoré.

Avant de passer à la discussion de ce que M. E. Renan a imaginé touchant l'Évangile selon saint Jean, nous evons enregistrer deux aveux qui nous serviront plus tard pour apprécier la logique de l'auteur. Le premier, c'est que : « l'Évangile est *la plus belle chose du monde* » (p. XXII); le second est contenu dans cette phrase que nous citerons textuellement : « Qui ne voit le prix de documents ainsi composés des souvenirs attendris, des récits naïfs des deux premières générations chrétiennes, *pleines encore de la forte impression que l'illustre fondateur avait produite,* et qui SEMBLE lui avoir longtemps survécu. »

Ainsi, même d'après le système de M. E. Renan, l'Évangile, *la plus belle chose du monde,* a été composé sur les souvenirs vivants des deux premières générations chrétiennes, c'est-à-dire du premier siècle. Nous tiendrons bonne note de ces deux aveux.

Que l'honorable académicien nous permette de ne pas laisser passer inaperçus les derniers mots de la phrase que nous avons citée. Le mot SEMBLE fait surtout un bel effet. Molière ne l'eût pas dédaigné s'il eût voulu provoquer le rire en matière aussi grave. Vraiment, il suffit d'avoir lu quelques pages de l'histoire de l'Église primitive pour comprendre qu'ici l'habileté littéraire a fait défaut à notre élégant académicien. Lorsque la société chrétienne est pleine des souvenirs de Jésus-Christ; qu'en son nom les idoles tombent; que

Digitized by Google

tous les peuples le proclament Dieu; que le vieux paganisme expirant cherche en vain à se ranimer en buvant le sang des martyrs; que le divin Crucifié chasse devant lui les dieux, du Gange aux déserts de l'Afrique, du fond de l'Arabie jusqu'aux îles brumeuses des Bretons, M. E. Renan nous dit pacifiquement que la forte impression qu'il avait produite SEMBLE lui avoir alors survécu. Avouez donc, monsieur Renan, que la société chrétienne ne vivait que du Christ, qu'elle était toute en Christ; que les paroles du Maître étaient gravées dans tous les cœurs; que le souvenir de ses actions était adoré, célébré comme autant de jours de fête; que les saints livres qui les contenaient étaient la nourriture intellectuelle et morale de tous les chrétiens; tous ils voulaient avoir avec eux les saints livres jusque dans la tombe. C'est là une tradition apostolique. Lorsque, après les persécutions, on ouvrit le tombeau de Barnabé, cet illustre compagnon de saint Paul, on trouva sur son cœur l'Évangile de saint Mathieu, tel que nous l'avons encore, et écrit sur un bois précieux. Ce même ouvrage, Pantène le trouva aux Indes au deuxième siècle. Tous les chrétiens le vénéraient et vénéraient les autres livres apostoliques au point de n'y vouloir pas changer une syllabe. Toutes les sociétés chrétiennes, dans les contrées les plus désertes, sans aucun rapport entre elles, avaient ces livres sacrés; on les trouve partout les *mêmes*, entourés de la même vénération. Et c'est en présence de cette grande et universelle tradition, de cette *vie chrétienne*, que M. E. Renan vient nous dire froidement que l'*impression* produite par Jésus-Christ SEMBLE s'être conservée! C'est en présence de *cette conformité* des saints Évangiles, de l'orient en occident, du midi au nord, dans toutes les

Digitized by Google

contrées du monde, que M. Renan vient nous parler de fusions, de modifications du texte sacré!

Détruisez donc l'histoire entière, avant de nous proposer de tels systèmes.

VI

Quelle est l'opinion de M. E. Renan touchant l'authenticité de l'Évangile selon saint Jean? C'est là une question qu'il est très-difficile de résoudre, car l'auteur semble adopter deux sentiments contradictoires.

D'abord il s'étonne que Papias ne dise pas un mot d'une *Vie de Jésus* écrite par Jean. (P. XXIV.) Un peu plus loin (p. XXVI), il dit : « La première Épître attribuée à saint Jean est certainement du même auteur que le quatrième Évangile; or l'Épître est reconnue comme de Jean par Papias. » De là M. E. Renan devrait conclure que l'auteur du quatrième Évangile est bien l'apôtre saint Jean. Mais non, il tient à laisser la question douteuse. Mais est-il vrai que Papias, qui appartenait à l'Église d'Asie, où le souvenir de saint Jean s'était conservé plus qu'ailleurs, n'ait point parlé de l'Évangile de saint Jean? Pour être exact, M. Renan aurait dû affirmer seulement qu'il n'en a point parlé dans les quelques lignes qui nous ont été conservées par l'historien Eusèbe. Mais est-il légitime d'affirmer d'une manière absolue qu'il n'en a pas parlé, lorsqu'on ne possède plus ses ouvrages, et lorsqu'il n'en a pas fait mention dans les quelques lignes qui nous ont été conservées? Eusèbe pouvait avoir des raisons pour

Digitized by Google

citer ce que Papias avait dit de Marc et de Mathieu, pour lesquels quelques membres de l'Église d'Asie montraient peut-être moins de respect que pour leur grand et sublime apôtre. Quant à ce que Papias pouvait avoir dit de Jean et de ses écrits, Eusèbe n'avait pas besoin de le citer, puisque chacun savait que ce saint homme appartenait à l'Église qui témoignait une vénération exceptionnelle pour l'apôtre bien-aimé du Sauveur.

M. E. Renan a donc fort mal raisonné en concluant, d'un passage particulier où Papias ne parle pas de l'Évangile selon saint Jean, au silence absolu de cet écrivain touchant cet Évangile. Notre peu logique adversaire pouvait d'autant moins tirer cette conséquence qu'il avoue lui-même que Papias regardait comme appartenant à Jean la première Épître qui est connue sous son nom, et que cette Épître est évidemment du même auteur que l'Évangile. L'évidence force M. E. Renan à avouer que, dès les premiers siècles, l'Évangile selon saint Jean était regardé comme étant de l'apôtre dont il porte le nom. « Personne ne doute, dit-il, que, vers l'an 150, le quatrième Évangile existât et fût attribué à saint Jean. Des textes formels de saint Justin, d'Athénagore, de Tatien, de Théophile d'Antioche, d'Irénée montrent dès lors cet Évangile mêlé à toutes les controverses et servant de pierre angulaire *au développement* du dogme. » (P. XXVI.)

Au lieu du mot *développement,* M. E. Renan eût mieux fait de se servir du mot *constatation*. Car les écrivains dont il cite les noms se servaient de l'Évangile selon saint Jean pour *constater* le dogme chrétien attaqué par les hérétiques, et non pour le *développer*.

Vous pensez peut-être qu'en présence de cette tradition primitive qui existait *universellement* dès le com-

Digitized by Google

mencement du second siècle, M. E. Renan n'osera pas affirmer que le quatrième Évangile n'est pas de saint Jean? Détrompez-vous. Pour établir *un fait*, chacun comprend qu'il faut citer des témoignages. M. E. Renan en cite quelques-uns, mais il conclut contre ces témoignages et soutient que l'auteur du quatrième Évangile a seulement voulu *se faire passer pour l'apôtre Jean*. (P. XXVII.) « Si donc, ajoute-t-il (*ibid.*), cet ouvrage n'est pas réellement de l'apôtre, il faut admettre une supercherie que l'auteur s'avouait à lui-même. »

Toujours le même procédé de notre adversaire. L'Évangile ne peut être que de l'apôtre saint Jean, et cependant il n'est pas de lui. Les témoignages contenus dans cet écrit et toute la tradition des premiers siècles prouvent que le quatrième Évangile est de saint Jean, mais l'auteur a voulu seulement se faire passer pour Jean l'apôtre, et s'est fait le champion de *son intérêt*. Comme si l'apôtre saint Jean pouvait avoir un intérêt particulier à défendre!!! A travers les contradictions et les réticences de M. E. Renan, ce qui apparaît le plus clairement, c'est que l'Évangile de saint Jean a été écrit en partie sous la dictée de cet apôtre, et que le motif du vieillard, en faisant ses récits de vive voix, était sa jalousie contre Pierre, auquel on donnait trop d'importance dans les autres Évangiles.

Sur quoi s'appuie M. E. Renan pour avancer *ces faits?* Sur son imagination. Or, l'imagination de l'élégant écrivain est sans doute belle et gracieuse, mais peut-on raisonnablement soutenir qu'elle soit une preuve assez forte pour déterminer la nature d'*un fait* qui s'est passé il y a dix-huit siècles, surtout lorsqu'elle est en opposition avec le témoignage unanime des écrivains qui touchaient à l'époque où le fait s'est produit, et qui

Digitized by Google

le racontent tout autrement que notre élégant adversaire?

Mais l'Évangile selon saint Jean n'offre-t-il pas des preuves intrinsèques contre lui-même? M. E. Renan le prétend : « Comment, dit-il, à côté de renseignements précis et qui sentent si bien le témoin oculaire, trouve-t-on ces discours *totalement* différents de ceux de Mathieu? » (P. XXIV.) Il est si facile d'en donner la raison, que l'on comprend à peine que M. E. Renan ait posé ce *comment*. Jean a écrit après Mathieu. Mathieu n'a pas donné tous les discours de Jésus-Christ. Jean a voulu y suppléer en retraçant ceux qui étaient restés dans sa mémoire. Ces discours contiennent la même doctrine que ceux qui sont en saint Mathieu, c'est pourquoi on n'a pas le droit de dire qu'ils en sont *totalement différents;* mais *ils en diffèrent pour la forme,* parce qu'ils ne sont pas les mêmes discours et qu'ils ont été prononcés en des circonstances différentes. Qu'y a-t-il là de difficile à comprendre? Bourdaloue a seize volumes de sermons. Si un auditeur en eût publié huit d'abord, d'après ses simples souvenirs, un autre auditeur n'aurait-il pas eu le droit d'en publier huit autres? Aurait-on eu le droit de conclure que la publication du dernier ne serait pas fidèle, parce qu'il n'aurait pas donné les mêmes discours que son devancier? Tel est pourtant le raisonnement de M. E. Renan par rapport à saint Mathieu et à saint Jean.

Mais l'Évangile de saint Jean contient « des passages singuliers où l'on sent un intérêt dogmatique *propre au rédacteur.* » (P. XXIV.) Ces derniers mots sont de trop. Le rédacteur n'avait pas d'intérêt dogmatique qui *lui fût propre.* L'Évangile de saint Jean ne contient rien qui autorise une telle supposition. Mais

Digitized by Google

on y sent un *intérêt dogmatique!* Cette assertion est vraie; elle n'appartient pas à M. E. Renan, qui en aurait connu la nature et la raison, s'il eût un peu plus étudié les écrivains chrétiens des premiers siècles. Il eût appris alors que saint Jean composa son Évangile pour répondre à des hérétiques qui se prétendaient plus profonds que les croyants ordinaires, et qui se donnaient le titre général de *Gnostiques*. Si M. E. Renan eût vécu à cette époque, il eût été *Gnostique* sans doute, et n'aurait pas voulu rabaisser son génie jusqu'aux croyances populaires. Donc, les *Gnostiques* dissertaient à perte de vue sur les natures divine et humaine de Jésus-Christ; les uns faisaient de son corps un être purement fantastique et ne voyaient en lui que le côté divin; les autres rejetaient le divin et ne voulaient, comme aujourd'hui M. Renan, ne voir que le côté humain, tout en l'envisageant cependant d'une manière plus relevée que notre célèbre membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Saint Jean vit, dans sa vieillesse, ces luttes scandaleuses entre les *Gnostiques*. Il éleva la voix et parla à titre de dernier survivant des apôtres du Seigneur; il retraça ses souvenirs; il exposa la doctrine DU MAITRE touchant sa personne revêtue de la double nature divine et humaine, et répondit ainsi, par avance, à M. E. Renan, en répondant aux Gnostiques.

C'est là, sans doute, ce qui a déplu à notre élégant adversaire, qui est allé jusqu'à soupçonner la bonne foi du narrateur. (P. XXIV-XXV.) Il est vrai que M. E. Renan, fidèle à ses habitudes, ne donne aucune preuve à l'appui d'une accusation aussi insultante, jetée à la face d'un écrivain que Jésus avait pressé sur son cœur, et que tous les chrétiens ont toujours vénéré comme

Digitized by Google

une des sources de la vérité. On serait tenté, en présence d'une insulte aussi gratuite, d'en demander à M. E. Renan un compte sévère; mais non; on dirait que nous calomnions M. E. Renan; et sa personne est sans doute plus sacrée que celle de l'apôtre bien-aimé de Jésus-Christ. Du reste, à quoi bon attacher de l'importance à un outrage qui nuira plus à celui qui se l'est permis qu'au saint et grand apôtre qui en a été l'objet?

Ainsi, M. E. Renan voit en saint Jean des discours qui ne sont pas en saint Mathieu; il aperçoit dans le quatrième Évangile un but dogmatique; il prétend y rencontrer *des idées étrangères à Jésus, des taches*, mais sans le prouver; il y remarque des leçons de métaphysique abstraite, et il en conclut que cet Évangile n'a pas été écrit par saint Jean, quoique, dès le second siècle, et quelques années seulement après la mort de cet apôtre, on ait regardé, dans toutes les Églises chrétiennes, cet Évangile comme ayant été écrit par saint Jean lui-même.

M. E. Renan proclame que ses observations sont *graves;* nous avons prouvé qu'elles sont *futiles,* et que ses accusations ne pourront jamais être justifiées. Or, nous demandons si des outrages ou des accusations vagues, des observations futiles, même *puériles,* peuvent contre-balancer les témoignages formels des contemporains, les témoignages de ceux qui avaient vécu avec Jean, qui l'avaient vu écrire sous leurs yeux, et qui nous parlent tous de l'Évangile selon saint Jean comme d'un ouvrage écrit tout entier par ce saint et grand apôtre.

A l'appui de ce qu'il a imaginé touchant les dispositions et les sentiments de saint Jean l'évangéliste, M. E. Renan indique en note le passage de Papias, que

Digitized by Google

nous avons cité plus haut, touchant l'évangéliste Marc. Il veut voir, dans ce passage, *une critique bienveillante* (p. XXVIII), cette arrière-pensée : que les disciples de Jean concevaient quelque chose de mieux que l'Évangile de Marc. M. E. Renan a des yeux très-complaisants qui lui font découvrir des nuances que personne n'avait aperçues jusqu'à cette école qui voudrait se dire chrétienne sans l'être. Dans le passage de Papias, on voit que le *prêtre Jean* (1) a rendu justice à la fidélité, à l'exactitude de Marc, quoique cet évangéliste n'eût écrit que d'après les récits de Pierre, et non d'après ce qu'il aurait vu ou entendu lui-même. On ne trouve que cela dans le texte. Mais, quand on supposerait, avec M. E. Renan, que les Églises orientales estimaient moins l'Évangile selon saint Marc que l'Évangile selon saint Jean, que s'ensuivrait-il? Que saint Jean aurait eu des sentiments d'orgueil et de jalousie contre Pierre, comme il le veut? Vraiment, la conséquence ne nous paraît pas sortir des prémisses.

Mais saint Jean affecte de donner de petits détails qui ne sont pas dans les autres Évangélistes, afin de prouver qu'il était mieux renseigné, et il aime à se dire le dernier survivant des *témoins oculaires*. (P. XXVIII.) D'abord il ne s'est pas dit le *dernier survivant des témoins oculaires;* dans les passages indiqués en note par M. E. Renan, saint Jean se contente de dire qu'il a été *témoin* de ce qu'il a raconté. Les indications de notre savant sont donc *fausses*. Si le docte académicien eût

(1) M. E. Renan ne veut pas traduire le mot grec *presbyteros*; il appelle donc le prêtre Jean *presbyteros Joannes*. Il attribue le texte sur Marc à *Aristion* ou au *presbyteros Joannes*. Eusèbe l'attribue à ce dernier; pourquoi M. Renan se permet-il la fantaisie de donner la chose comme douteuse?

Digitized by Google

connu l'histoire des premiers temps du christianisme, il eût su que saint Jean a été le dernier survivant *des douze apôtres,* mais non des témoins des actions de Jésus-Christ; s'il eût lu avec attention les passages qu'il a indiqués, il les eût probablement compris, et se fût dispensé d'attribuer à l'apôtre saint Jean une erreur historique qui lui appartient à lui-même en toute propriété.

Mais saint Jean donne-t-il de petits détails dans son Évangile, pour le motif que lui prête M. E. Renan? Il est assurément aussi raisonnable, au moins, de croire que saint Jean, voulant compléter les trois premiers Évangiles, a eu tout simplement pour motif de donner quelques renseignements qui ne s'y trouvaient pas. Pourquoi aller chercher un motif d'orgueil et de jalousie, quand on peut en trouver un aussi simple et aussi légitime? Que dirait M. E. Renan, si on le traitait avec la même sévérité, et si on lui attribuait les sentiments les plus bas dans ses écrits? Avec un peu de bonne volonté, on trouverait, dans son livre même, des preuves plus fortes contre lui que celles qu'il a consignées contre saint Jean; ces preuves auraient d'autant plus de force que sa personnalité (soit dit avec tout le respect qui lui est dû) ne peut être comparée avec celle de l'apôtre Jean, ni sous le rapport moral, ni sous le rapport intellectuel.

On voit, par la manière hautaine dont M. E. Renan a traité le saint et sublime apôtre, qu'il se croit lui-même un homme très-supérieur à ce *pêcheur de la Galilée;* mais nous demanderons à M. E. Renan la permission de n'être pas de son avis sur l'importance qu'il s'accorde à lui-même, et de lui préférer de beaucoup saint Jean, et pour l'élévation des pensées, et pour la

Digitized by Google

largeur des sentiments. Nous aurons occasion, par la suite, de prouver que notre opinion est très-fondée, et qu'à côté de l'aigle d'Éphèse, notre académicien fait assez triste figure.

Il n'a compris ni la disposition de l'Évangile selon saint Jean, ni le but qui l'a inspiré, ni les motifs qui ont dirigé l'auteur. Il *a supposé* des *altérations,* des contradictions avec les autres Évangiles, mais n'en a prouvé aucune. Il n'en a même pas *indiqué une seule* dans son Introduction; il marche en avant, il affirme à tort et à travers, il se pose en infaillible qui n'a pas besoin de donner des preuves pour se faire croire des simples mortels.

Mais, parmi ces simples mortels qui le lisent, s'il s'en trouve un grand nombre qui soient assez peu avisés pour le croire sur parole, il en est aussi qui le suivent attentivement, avec l'intention de lui demander compte de toutes ses assertions. Nous sommes de ce nombre; voilà pourquoi nous l'arrêtons à chaque pas pour lui demander des preuves.

L'Évangile de saint Jean, dit-il, *nous présente un canevas de la vie de Jésus* qui diffère considérablement *de celui des synoptiques.* (P. XXIX.) M. E. Renan appelle synoptiques les trois premiers Évangiles, afin de ne point parler comme le vulgaire. Comment le *canevas* de saint Jean *diffère-t-il* de celui des *synoptiques?* Est-ce en ce sens qu'il lui soit *contraire*, ou bien ces différences ne constituent-elles pas une contradiction? M. E. Renan n'a pas jugé à propos de se faire cette question, qui avait cependant son importance. On peut différer *dans la forme* sans différer *dans le fond;* tout le monde le comprend.

Saint Jean « met dans la bouche de Jésus des dis-

Digitized by Google

cours dont le ton, le style, les allures, LES DOCTRINES n'ont *rien de commun* avec les *Logia* rapportés par les synoptiques. » (*Ibid.*) M. E. Renan a-t-il donné une preuve, une seule, à l'appui d'une telle assertion? Non. Seulement, il y supplée par des allures tranchantes : « Sous ce second rapport (les doctrines, sans doute), la différence est telle qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme le veut Mathieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. Entre les deux autorités *aucun critique n'a hésité* ni n'hésitera. » (*Ibid.*)

Nous apprendrons à M. E. Renan qu'il y a eu des milliers de *critiques* au sein du christianisme, et des critiques plus savants que lui ; qui ont connu mieux que lui, et les livres saints, et les monuments du christianisme primitif, et ces langues sémitiques dont il fait tant de bruit au moyen de quelques systèmes qu'il a importés d'Allemagne. Ces critiques n'ont *pas hésité,* comme il le dit, non pas à choisir entre les synoptiques et saint Jean, mais à reconnaître la parfaite identité de leur doctrine. Ces discours qu'il trouve, lui, M. E. Renan, « si raides, si gauches » (p. XXXIII), si métaphysiques, dont le ton est si souvent *faux et inégal* (p. XXXIV), qui sont si indignes d'un homme *de goût* (*ibid.*), si différents *des charmants entretiens* que Jean avait entendus sur les bords du lac de Génésareth (p. XXXI), ces discours, des critiques *savants* les ont admirés, et n'y ont pas trouvé ces défauts sur lesquels il s'étend pendant plusieurs pages écrites d'une manière prétentieuse et sophistique. Les textes qu'il a indiqués dans ses notes ne les ont point empêchés d'avoir cette opinion. En effet, ils ne prouvent absolument rien. Nous en donnerons quelques exemples.

Digitized by Google

Pour établir que saint Jean a l'intention de prouver une thèse, il indique comme faisant *un effet étrange* des textes où saint Jean déclare qu'il a vu ce qu'il a raconté, et qu'il a écrit pour que ses lecteurs croient sur son témoignage (p. xxx). Il affirme que le dernier chapitre de saint Jean a été ajouté. Nous le voulons bien. Mais par qui l'a-t-il été? Qui a dit à notre critique que ce n'est pas par Jean? Il est facile de le prouver par ce chapitre lui-même. *Plusieurs endroits* de saint Jean portent, selon M. E. Renan, *la trace de ratures*, *de corrections* (p. xxxii). Il indique à l'appui le chap. vi, versets 2 et 22, et le chap. vii, verset 22. Traduisons un de ces passages :

« 1. Ensuite, Jésus alla au delà de la mer de Galilée ou de Tibériade.

« 2. Et une grande foule le suivait à cause des miracles qu'il faisait en faveur de ceux qui étaient malades.

« 3. Jésus monta donc sur une montagne, et s'y assit avec ses disciples. »

Aperçoit-on dans ce passage trace de ratures ou de corrections? Jésus passe la mer de Galilée; la foule le suit. Pour l'éviter, il va sur une montagne avec ses disciples. C'est là, ce me semble, un récit où tout se tient. On peut voir dans tous les livres des traces de ratures et de corrections, si l'on en voit dans ce texte de saint Jean.

Les autres passages indiqués par M. Renan ne contiennent pas de meilleures preuves. Aussi, ne les cite-t-il pas. Il ne fait que les indiquer en note, espérant sans doute que les lecteurs s'en rapporteront à lui.

Quant au ton général des discours conservés par saint Jean, M. E. Renan a oublié de faire une remar-

Digitized by Google

que, bien simple cependant et bien naturelle, qui lui aurait fait comprendre cette différence de ton, dont il a été si singulièrement frappé. Cette remarque est celle-ci : que les discours contenus dans les trois premiers Évangiles sont, en général, des instructions populaires adressées à la foule qui suivait Jésus; tandis que les discours conservés par Jean sont, pour la plupart, des entretiens confidentiels de Jésus avec ses apôtres. Si M. E. Renan, dans des vues systématiques que l'on comprend, n'eût pas affecté de laisser dans l'ombre cette remarque si simple et qui répond à toutes ses considérations de rhétoricien; si des préoccupations que l'on comprend aussi lui eussent permis de rapprocher, dans les quatre Évangiles, les discours, soit populaires, soit confidentiels, il eût été convaincu que ces discours, selon les circonstances, ont un caractère commun, parfaitement déterminé, et qui prouve qu'ils sont venus *de la même source*.

Mais M. E. Renan avait ses raisons pour rabaisser l'Évangile selon saint Jean. Nous aurons plus d'une occasion de les indiquer. Il voulait aussi donner à penser à ses lecteurs légers qu'il était impossible de contester ces différences radicales entre les Évangiles, afin d'être autorisé à faire son choix dans ces récits. Mais ces différences n'existent pas; si le ton dogmatique de M. E. Renan en impose à quelques lecteurs, nous ne serons pas de ce nombre et nous ne sommes point disposé à croire notre académicien sur parole. Il est facile de parler en *maître*, mais il n'est pas aussi facile de faire accepter son autorité par ceux qui ont l'habitude de lire sérieusement et qui examinent de sang-froid chaque assertion. Nous dirons même à M. E. Renan que plus ses assertions sont tranchantes, plus nous les

Digitized by Google

examinons de près. Nous sommes porté à nous défier dès que nous l'entendons s'exprimer comme dans ce passage, par exemple : « J'ose défier qui que ce soit de composer une vie de Jésus qui ait un sens, en tenant compte des discours que Jean prête à Jésus. » (P. XXXIII.) Nous avons depuis longtemps fait une étude approfondie et comparative des quatre Évangiles, et nous certifions à M. E. Renan qu'il n'est pas plus difficile de tenir compte des discours contenus en saint Jean que de ceux qui sont en saint Mathieu. Son défi nous a donc paru présomptueux jusqu'au ridicule, et, en le suivant dans ses prétendus récits de la vie de Jésus, nous lui prouverons qu'il en est ainsi.

M. E. Renan tient surtout à établir que des différences doctrinales existent entre l'Évangile selon saint Jean et les trois autres Évangiles, qu'il appelle, avec certains artistes en érudition, *synoptiques*. Nous avons recherché avec soin les preuves sur lesquelles il appuie cette idée, et nous n'en avons rencontré que de tellement pauvres, qu'il nous est vraiment difficile de les discuter sérieusement.

D'abord, pour première et principale preuve, nous trouvons *l'affirmation* de M. Renan. Elle peut avoir beaucoup de valeur pour d'autres ; mais quant à nous, nous ne lui en reconnaissons qu'autant qu'elle est appuyée sur des preuves positives. Nous demandons en conséquence la permission de ne tenir aucun compte des affirmations de l'élégant académicien des Inscriptions et Belles-Lettres, jusqu'à ce qu'il ait daigné s'abaisser jusqu'à les appuyer sur quelque chose de positif.

Lorsqu'on veut mettre un écrivain en contradiction avec trois autres, il y a un moyen très-simple, c'est de

Digitized by Google

citer, des uns et des autres, des textes qui se contredisent. M. E. Renan l'a-t-il fait? Non. Alors il n'a rien prouvé. Or, quand un écrivain affirme sans prouver, il s'expose à ce que les lecteurs le regardent, ou comme un *orgueilleux* qui prétend qu'on le croie sur parole, ou comme un homme *à préjugé* qui ne veut enseigner que ce qui favorise son système, sans se préoccuper de savoir si son enseignement est vrai ou faux; ou, enfin, comme un homme *de mauvaise foi* qui, sachant bien qu'il ne peut prouver ce qu'il avance, l'affirme *quand même*, parce que, pour lui, son idée est supérieure à la vérité.

M. E. Renan a essayé cependant de donner une preuve à l'appui de son opinion sur les contradictions prétendues qui existeraient entre saint Jean et les autres évangélistes. Citons-la textuellement : « On voit qu'en écrivant les discours, l'auteur (du quatrième Évangile) suivait, non ses souvenirs, mais le mouvement *assez monotone* de sa propre pensée. Toute une nouvelle langue s'y déploie, *langue dont les synoptiques n'ont pas* LA MOINDRE IDÉE. (« Monde, Vérité, Vie, Lumière, Ténèbres, » etc.) Si jamais Jésus avait parlé dans ce style, qui n'a rien d'hébreu, rien de juif, rien de talmudique, si j'ose m'exprimer ainsi, *comment un seul de ses auditeurs en aurait-il si bien gardé le secret?* » (P. XXXV.)

Ainsi, saint Jean est le seul qui se soit servi des métaphores *Monde, Vérité, Vie, Lumière, Ténèbres;* les trois autres évangélistes les ont ignorées.

Or, nous prétendons que les trois premiers évangélistes se sont servis des mêmes mots, et dans le même sens que saint Jean. Notre adversaire n'a pas daigné *prouver* ce qu'il a affirmé. Nous n'avons pas des pré-

Digitized by Google

tentions aussi *magistrales*, et nous allons établir par des textes formels ce que nous avançons :

Nous lisons en saint Mathieu que Jésus, s'entretenant avec ses apôtres, leur dit : « Vous êtes *la lumière* du monde ; on ne peut cacher une ville placée sur une montagne ; on n'allume pas une *lumière* pour la placer sous un boisseau, mais bien sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi, que *votre lumière* brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre père qui est dans les cieux. » (Math., chap. v, vers. 14 et suiv.)

Expliquant sa parabole du semeur, Jésus s'exprime ainsi en saint Mathieu (chap. XIII, vers. 37 et suiv.) : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'Homme ; le champ, c'est *le monde ;* la bonne semence, ce sont les enfants du royaume ; l'ivraie, les enfants d'iniquité. »

Le *monde* est pris ici pour l'ensemble des hommes, pour *l'humanité*, comme dans le texte cité précédemment. Mais il signifie la mauvaise partie de l'humanité, les *enfants d'iniquité*, dans cet autre texte : « Malheur *au monde* à cause de ses scandales ! » (Math., chap. XVIII, vers. 7.)

« *La lumière* de ton corps, c'est ton œil. Si ton œil est bon, tout ton corps sera brillant ; si ton œil est mauvais, tout ton corps sera ténébreux. Or, si la lumière qui est en toi est *ténèbres*, que seront les ténèbres elles-mêmes ? » (Math., chap. VI, vers. 22 et suiv.)

Saint Mathieu cite ces paroles du prophète Isaïe : « Le peuple qui était assis dans les *ténèbres* a vu *une grande lumière ;* sur ceux qui étaient assis dans *les ombres de la mort, une grande lumière* s'est levée. » (Math., chap. IV, vers. 16.)

Digitized by Google

Le même évangéliste rapporte qne les ennemis de Jésus lui envoyèrent des espions qui lui adressèrent ces paroles : « Maître, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la voie de Dieu selon *la vérité*. (Math., chap. XXII, vers. 16.)

Saint Mathieu, qui, comme on le voit, donnait aux mots *vérité*, *monde*, *lumière*, *ténèbres*, le même sens direct ou métaphorique que saint Jean, entendait de la même manière le mot *vie* : « Qu'il est large, dit Jésus parlant par cet évangéliste, qu'il est large le chemin qui conduit *à la perdition !* qu'il est étroit le chemin qui conduit *à la vie !* » (Math., chap. VII, vers. 13, 14.) « Si ton œil te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux entrer *dans la vie* infirme et boiteux, que d'être jeté dans *le feu éternel* avec tes deux mains et tes deux pieds. » (*Ibid.*, chap. XVIII, vers. 8.) « Si tu veux entrer *en la vie*, dit Jésus à un homme qui l'interrogeait, *observe les commandements*. » (*Ibid.*, chap. XIX, vers. 17.)

Nous pourrions prouver, par des textes de saint Marc et de saint Luc, qu'ils se sont servis des mêmes mots et dans le même sens que saint Mathieu, sens qui est celui de saint Jean. Nous nous bornons au premier Évangile, parce que, selon M. E. Renan, il est *le plus hébreu, le plus juif, le plus talmudique*. Il est bien entendu que nous n'employons ces mots que pour nous conformer à son langage, mais sans les approuver. L'expression de *talmudique* nous paraît même dénuée de sens. Nous demanderons donc à M. E. Renan comment dans l'Évangile qu'il proclame *le plus talmudique*, *le plus juif*, on trouve des expressions qui, d'après lui, n'ont rien *de juif* ni *de talmudique;* comment il se fait qu'il ait affirmé que ces expressions ne se trou-

Digitized by Google

vent pas en saint Mathieu, lorsqu'elles s'y rencontrent réellement, et prises dans le même sens que dans l'Évangile selon saint Jean?

Nous convenons sans peine qu'elles se rencontrent plus fréquemment dans l'Évangile de saint Jean que dans les autres, et la raison en est bien simple: c'est que le quatrième Évangile est plus *doctrinal*, plus *théologique*. On a toujours attribué, dans l'Église chrétienne, ce caractère à l'Évangile selon saint Jean, et l'auteur a été surnommé, pour cela, *le Théologien*. Saint Jean s'est plus étendu sur les questions doctrinales, par cette raison, connue de tous, qu'il avait à opposer aux premiers hérétiques la vraie doctrine, telle qu'il l'avait apprise du Maitre; tandis que les premiers évangélistes n'avaient eu pour but que d'édifier les fidèles par le récit des actions de Jésus-Christ, et quelques-unes de ses paroles qui contenaient ses principaux enseignements. Il n'est donc point étonnant que saint Jean ait fait un usage plus fréquent de certaines expressions *théologiques;* mais ces expressions qui signifient: *la vraie doctrine, l'erreur, l'ennemi de la vérité, la possession du vrai et du bien*, étaient connues des trois premiers évangélistes, qui les ont employées dans le même sens que saint Jean.

Du reste, selon son habitude, M. E. Renan, après avoir affirmé positivement que l'Évangile selon saint Jean était en flagrante contradiction avec les trois premiers, et après avoir élevé les Évangiles *synoptiques* au-dessus des *traditions johanniques,* convient que ceux qui, d'après lui, formaient l'*école* de Jean, « savaient mieux les circonstances extérieures de la vie du fondateur que *le groupe* dont les souvenirs ont constitué les Évangiles *synoptiques*. Elle (cette *école*) avait, notam-

Digitized by Google

ment sur les séjours de Jésus à Jérusalem, des données que les autres ne possédaient pas. Les affiliés de l'école traitaient Marc de *biographe médiocre* et avaient imaginé *un système* pour expliquer ces lacunes. » M. E. Renan s'appuie, pour s'exprimer ainsi, sur le texte cité de Papias. Dans ce texte, que nous avons traduit précédemment, *on ne trouve pas un mot* qui puisse autoriser de telles suppositions. « Certains passages de Luc, continue M. Renan, où il y a *comme un écho des traditions johanniques* prouvent du reste que ces traditions n'étaient pas pour le reste de la famille chrétienne *quelque chose de tout à fait inconnu.* » (P. XXXVI, XXXVII.) Nous le croyons bien. Notre *savant* adversaire, qui cite en note quelques détails qui sont analogues dans les Évangiles de saint Luc et de saint Jean, aurait pu pousser plus loin la comparaison. Il serait ainsi arrivé à ce résultat : que les traditions qu'il appelle *johanniques* sont les mêmes que celles de Mathieu, de Marc et de Luc ; que les quatre Évangiles ont un fond *identique;* qu'ils se complètent les uns par les autres ; et que les quatre évangélistes, écrivant séparément et d'après les souvenirs de témoins divers, n'ont pu si bien s'accorder sur les faits et la doctrine que parce qu'ils suivaient, non pas tel ou tel système particulier, mais une tradition *commune*, léguée à toutes les Églises chrétiennes par les divers apôtres, leurs fondateurs, et qui s'est trouvée la même partout, parce que tous les apôtres et les hommes apostoliques n'ont rien enseigné que ce qu'ils savaient être *vrai.*

Mais M. E. Renan avait ses raisons pour ne pas faire un travail complet. Il voulait jeter en avant quelques idées vagues, afin de s'autoriser à choisir ce qui lui conviendrait dans les divers Évangiles. Aussi con-

Digitized by Google

clut-il ainsi : « Ces explications seront *suffisantes*, je pense, pour qu'on voie dans la suite du récit les motifs qui m'ont déterminé à donner la préférence à tel ou tel des quatre guides que nous avons pour la vie de Jésus. » (P. XXXVII.) Ceux qui trouveront *suffisantes les explications* de M. E. Renan ne seront certes pas difficiles en fait de logique et de science. Quelques phrases prétentieuses et contradictoires ; quelques textes mal compris et encore plus mal interprétés, et qui ne contiennent point ce que l'on a prétendu y trouver, voilà, quant à nous, tout ce que nous avons rencontré dans l'Introduction de M. E. Renan.

Il n'a donc point établi qu'il eût le droit de choisir, dans tel ou tel évangéliste, ce qui pourrait convenir à ses systèmes.

VII

Notre académicien termine ses considérations sur saint Jean et les *deux* premiers Évangiles par cette phrase : « En somme, j'admets comme *authentiques* les *quatre* Évangiles canoniques. » (P. XXXVII.) Il n'a point encore parlé de l'Évangile selon saint Luc, mais il avait sans doute l'intention d'en dire son avis. Aussi suppose-t-il qu'il a traité des *trois synoptiques* avant de parler de l'Évangile selon saint Jean. Du reste, le lecteur ne perd rien à cet oubli ; car, après la conclusion indiquée ci-dessus, l'auteur revient sur les quatre Évangiles, et saint Luc alors n'est pas oublié.

Ce désordre de l'*Introduction* de M. E. Renan est

Digitized by Google

sans doute un effet d'art que de simples mortels comme nous ne peuvent apprécier.

Revenons à la conclusion. Est-il vrai que notre adversaire admette, comme il le prétend, les quatre Évangiles canoniques comme *authentiques?* D'abord, quel sens attache-t-il à ce mot? Lorsqu'on l'emploie pour exprimer un des caractères d'un écrit ancien, il signifie que cet écrit appartient à l'auteur dont il porte le nom. Or, M. E. Renan s'est évertué à prouver que Mathieu, Marc et Jean n'ont pas composé les Évangiles qu'on leur attribue aujourd'hui, et que leurs récits *authentiques* ont subi des altérations si considérables pendant le premier siècle que l'on ne peut plus les considérer comme leur œuvre propre. Il a donc cherché à prouver que les Évangiles ne sont pas *authentiques*, puis il conclut en disant qu'il les admet comme *authentiques*.

Nous ne comprenons pas bien cette manière de raisonner; nous y voyons une contradiction flagrante. On peut donc penser que le prudent écrivain n'a pas osé nier ouvertement l'*authenticité* des quatre Évangiles en présence des preuves innombrables et invincibles qui l'établissent; mais que, d'un autre côté, il voulait jeter des nuages sur ce grand fait, afin de s'autoriser à choisir, dans ces récits, ce qui convenait à son système.

Ce procédé sans franchise ne peut convenir à personne. Ou les Évangiles sont authentiques, ou ils ne le sont pas. S'ils le sont, admettez-les sur tous les points, puisque tout en eux est empreint du même caractère. S'ils ne le sont pas, dites-le ouvertement, et surtout prouvez-le. Mais le prouver est une œuvre difficile. Il ne s'agit pas là de livres presque inconnus, qui aient été seulement à l'usage de quelques savants, de quel-

Digitized by Google

ques initiés. Dès le premier siècle de l'Église chrétienne, toute cette Église, en Orient comme en Occident, possédait les quatre Évangiles tels qu'ils sont aujourd'hui; on les admettait partout comme l'œuvre des écrivains dont ils portent le nom; on eût regardé comme un sacrilége d'en changer une *syllabe*. Si un homme, si même une Église particulière, en Occident ou en Orient, eût tenté la plus légère altération, l'Église entière eût élevé les plus énergiques protestations.

La vie sociale était très-développée dès le premier siècle dans l'Église chrétienne. Il faudrait ignorer complétement son histoire pour élever à ce sujet le plus léger doute. L'Église n'a point eu de ces périodes obscures, de ces temps d'élaboration que l'on rencontre à l'origine des diverses sociétés civiles et qui ont fourni mille détails fabuleux. La société chrétienne apparaît toute faite et avec éclat dès ses premières années; elle obtient aussitôt une influence universelle, et son action se manifeste des bords de l'Indus aux îles des Bretons et des déserts de l'Afrique aux rivages de la mer du Nord. Dans ces groupes innombrables qui naissent simultanément, on retrouve les quatre Évangiles, tels que nous les avons, comme base de toute doctrine, comme aliment de la vie religieuse. En présence de ce fait incontestable, il faut admettre que les Évangiles sont *authentiques* dans toute la force du mot; c'est-à-dire que leur rédaction primitive n'a été et n'a pu être altérée; et si, par préoccupation systématique, on ne veut pas tirer cette conséquence, il faut douter de l'authenticité de tous les écrits de l'antiquité, et s'envelopper dans le scepticisme historique le plus absolu. Il n'est en effet aucun ancien écrit, de quelque nature qu'il soit, qui présente plus de caractères d'au-

Digitized by Google

thenticité et d'intégrité que les quatre Évangiles; aucun n'a été, comme eux, simultanément connu dans toutes les parties du monde; aucun n'a été, comme eux, *le principe de vie* d'une société immense qui, dès le premier siècle, avait pénétré tous les peuples et toutes les classes de la société.

Mais nous préférerions ce scepticisme absolu qui fermerait obstinément les yeux à la lumière, à un système hypocrite et inconséquent qui nous dit : Les Évangiles ne sont pas authentiques; cependant je les admets comme authentiques. A quoi bon, de nos jours, ces ménagements illogiques? Eh! mon Dieu, si vous ne voulez pas être chrétien, qui vous oblige à dire que vous l'êtes? Si à vos yeux Jésus-Christ est un charlatan qui a abusé de la crédulité des peuples pour se faire regarder comme Fils de Dieu, dites-le; qui vous en empêche? Mais n'allez pas, en laissant supposer qu'il en a été ainsi, en faire un *Rabbin délicat,* quant il n'a été ni délicat ni rabbin.

M. E. Renan n'admet donc pas *l'authenticité* des quatre Évangiles, quoi qu'il en dise. Du reste, il l'avoue lui-même dans la phrase qui fait suite à celle que nous avons citée. « Tous, dit-il, (les quatre Évangiles) *selon moi,* remontent *au premier siècle,* et ils sont *à peu près* des auteurs à qui on les attribue; mais leur *valeur historique est fort diverse.* » A la page suivante (p. XXXVIII), il regarde les récits de l'Évangile comme d'une *authenticité inégale.*

Nous avons vu plus haut que M. E. Renan regardait les Évangiles comme le résultat d'un travail de fusion. Les fidèles qui voulaient avoir les récits complets, mêlaient, par exemple, les discours conservés par Mathieu aux faits rapportés par Marc. Comment,

Digitized by Google

après cela, reconnaître que les Évangiles sont A PEU PRÈS *des auteurs à qui on les attribue?* Sur quoi notre délicat académicien pourrait-il appuyer cet *à peu près?* En fait d'authenticité, il ne peut y avoir d'*à peu près* ou d'*inégalité*. Ou un écrit est authentique ou il ne l'est pas.

Nous avons vu de plus que l'ingénieux écrivain regarde les Évangiles comme l'écho des souvenirs des témoins oculaires de la vie de Jésus-Christ. Comment, après cela, admettre que tel Évangile a une *valeur historique* plus ou moins grande? Qui lui a donné des renseignements précis sur le caractère personnel de Mathieu, de Pierre ou de Jean? Qui lui a dit que tel avait trompé, que tel autre avait dit la vérité?

M. E. Renan en prend à son aise dans ces questions; il se complaît dans les phrases qui coulent de sa plume jusqu'à oublier de prouver ce qu'il avance, jusqu'à ne pas voir que des phrases, même les mieux arrondies, n'ont pas la plus mince valeur dès qu'elles n'expriment pas quelque chose de vrai. Mais M. Renan ne semble même pas comprendre qu'on puisse lui demander compte de ses phrases. Il affirme donc, en vertu de son infaillibilité académique, que Mathieu *mérite évidemment une confiance hors ligne pour les discours* (p. XXXVII); quant aux faits, on y trouve des *légendes d'un contour assez mou.* (P. XXXVIII.) En preuve de cette assertion, il indique en note les admirables récits de la naissance de Jésus-Christ; de la trahison de Judas, et de la préférence que les Juifs donnèrent à Barabbas sur Jésus. Il renvoie magistralement à Marc pour la comparaison. Ce qui veut dire : Marc n'a commencé son Évangile qu'à la vie publique de Jésus et n'a pas parlé de sa naissance; donc le récit

Digitized by Google

de Mathieu est *mou*. Mais, si, comme le soutient ailleurs M. Renan, les récits de Marc ont été fusionnés avec les *Logia* de Mathieu, comment peut-il établir une comparaison entre les faits racontés par Mathieu et ceux racontés par Marc? Le premier devoir d'un écrivain est pourtant de s'accorder au moins avec lui-même. Donc l'Évangile de saint Mathieu, si véridique pour les discours, ne l'est pas pour les faits, selon M. Renan. En revanche, saint Marc est, quant aux faits, de la plus grande véracité.

Or, comme les faits racontés par saint Marc se retrouvent presque tous en saint Mathieu avec les mêmes circonstances essentielles, il s'ensuit évidemment que l'un est aussi véridique que l'autre. Notre auteur n'a pas aperçu cette conséquence qui découlait de son assertion. Or, comme, d'un autre côté, les discours conservés par saint Mathieu sont authentiques, d'après lui, il s'ensuit que faits et discours sont authentiques, même d'après les principes du nouvel exégète.

Quant à saint Luc, M. E. Renan, qui avait oublié jusqu'ici d'en parler, tout en supposant qu'il avait fait connaître son avis sur son Évangile, a voulu réparer son oubli en s'étendant longuement sur la valeur historique de cet ouvrage. Nous allons examiner en détail tous ses griefs.

VIII

La valeur de l'Évangile selon saint Luc est, d'après notre antagoniste, *sensiblement plus faible* (p. XXXIX) que celle des autres. Cependant, saint Luc lui-même

Digitized by Google

affirme qu'il a écrit sur les récits des témoins oculaires. Or, selon M. Renan, les autres Évangiles ne sont que le résultat d'un travail de fusion, fait on ne sait par qui, mais toutefois par plusieurs qui auraient ajouté des légendes apocryphes aux récits primitifs. S'il en est ainsi, il est évident que l'Évangile de Luc, composé par un homme connu et respectable, offrirait plus de garanties que des rapsodies dans lesquelles *les fables* auraient été mêlées aux *faits certains*. Cependant, l'illustre académicien, par une de ces habiletés de dialectique dont il est vraiment par trop prodigue, n'attache pas autant de valeur à l'Évangile de saint Luc qu'aux autres. Il va nous dire pourquoi. D'abord, « quelques sentences (de Jésus) sont poussées à l'excès et faussées. » (*Ibid.*) La preuve à l'appui est ainsi donnée en note : XIV, 26. « Les règles de l'apostolat (ch. X) y ont un caractère particulier d'exaltation. » Examinons ces preuves. Au chapitre XIV, v. 26, nous lisons : « Si quelqu'un vient à moi, et qu'il ne haïsse pas son père et sa mère et son épouse et ses enfants et ses frères st ses sœurs, et même sa vie, il ne peut être mon disciple. » L'Église chrétienne a toujours interprété cette sentence en ce sens : que pour être revêtus de la mission *exceptionnelle* de répandre l'Évangile au milieu des dangers dont cette prédication devait être entourée au sein du paganisme, il fallait un dévouement *absolu* qui irait jusqu'à sacrifier ses plus chères affections et même sa vie. Ainsi entendue, la maxime donnée par saint Luc n'exprime qu'une vérité facile à comprendre, et énergiquement formulée. Mais saint Luc n'a-t-il pas exagéré cette maxime de Jésus-Christ? Il l'a si peu exagérée que le premier Évangéliste, saint Mathieu, la donne à peu près dans les mêmes termes : « Celui qui aime

Digitized by Google

son père plus que moi, n'est pas digne de moi; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi; et celui qui n'accepte pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. » (Math., x, 37, 38.) En saint Mathieu, Jésus-Christ veut qu'on le préfère à son père, à sa mère, à son fils, à sa fille; que l'on accepte la mort ignominieuse de la croix pour le suivre dans sa mission. Saint Luc dit-il quelque chose de plus? Non. De quel droit donc M. Renan indique-t-il ce passage pour prouver que saint Luc a *faussé* les maximes de Jésus-Christ? qu'il leur a donné un *caractère particulier* d'exaltation?

Les *caractères de l'apostolat* tracés par saint Luc ont-ils ce caractère, comme l'affirme notre académicien? Voyons. Que dit Jésus-Christ en saint Luc (ch. x)?

« La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le propriétaire de la moisson d'y envoyer des ouvriers. Allez : voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni sac, ni bourse, ni chaussures; ne saluez personne pendant la route. Dans quelque maison que vous entriez, dites d'abord: « Paix à cette maison. » Et s'il y a là un enfant de paix, votre paix reposera sur lui; sinon, elle vous reviendra. Restez dans la même maison, mangeant et buvant en commun avec les habitants; car l'ouvrier mérite son salaire. N'allez pas de maison en maison; et en quelque ville que vous entriez, et où vous serez reçus, mangez ce que l'on vous offrira; guérissez les malades qui s'y trouveront et dites aux habitants : « Le règne de Dieu s'est approché « de vous. » Dans quelque ville que vous entriez, et où vous ne serez pas reçus, allez sur les places publiques et dites : « Nous secouons sur vous-mêmes la poussière

Digitized by Google

« de votre ville qui s'est attachée à nous; toutefois, « sachez que le règne de Dieu s'est approché de vous. « Je vous dis que, au grand jour, il sera plutôt par- « donné à Sodome qu'à cette ville. Malheur à toi, Coro- « zaïn ! malheur à toi, Bethsaïda ! car si les miracles « opérés chez vous l'eussent été autrefois à Tyr ou à « Sidon, ces villes eussent fait pénitence sur le cilice et « la cendre. Or, au jugement, il sera plutôt pardonné à « Tyr et à Sidon qu'à vous; et toi, Capharnaüm, qui « t'élèves jusqu'au ciel, tu seras engloutie dans l'enfer.»

« Qui vous écoute m'écoute; qui vous méprise me méprise. Or celui qui vous méprise méprise celui qui m'a envoyé. »

Pour que ce récit ait un *caractère particulier d'exaltation*, il faudrait que les autres Évangélistes l'eussent donné d'une manière plus adoucie. Or, écoutons saint Mathieu (IX, 37, 38; X, 1, 5 et suiv.):

« La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux; priez donc le propriétaire de la moisson d'y envoyer des ouvriers. Or, ayant réuni ses douze disciples, il leur donna le pouvoir de chasser les esprits impurs et de guérir toutes les maladies et toutes les infirmités. Il leur donna ces ordres : « N'allez pas « sur la route des Gentils et n'entrez pas dans les villes « des Samaritains; mais allez plutôt aux brebis per- « dues de la maison d'Israël; prêchez-les en disant : « Le règne de Dieu s'est approché. » Guérissez les ma- « lades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, « chassez les démons. Vous recevez cela gratuitement; « donnez-le gratuitement; ne possédez ni or, ni ar- « gent, ni monnaie dans vos ceintures; n'ayez ni sac « pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures, ni « bâton. L'ouvrier mérite sa nourriture. Dans quelque

Digitized by Google

« ville ou village que vous entriez, informez-vous quel « est celui qui en est digne, et logez chez lui jusqu'à « ce que vous quittiez le pays. En entrant dans une « maison, saluez-la en disant : « Paix à cette maison. » « Et si cette maison en est digne, votre paix viendra « sur elle; si elle n'en est pas digne, votre paix vous « reviendra. Si l'on ne veut ni vous recevoir ni écouter « vos paroles, sortant de la maison ou de la ville, se- « couez la poussière de vos pieds. Je vous le dis en vé- « rité; au jour du jugement, le pays de Sodome et de « Gomorrhe sera traité avec plus de douceur que cette « ville. Je vous envoie comme des brebis au milieu des « loups. Soyez donc prudents comme des serpents et « simples comme des colombes. » Jésus prédit ensuite aux apôtres les persécutions et les obstacles qui les attendaient, et les encourage à les supporter.

Que l'on compare ces deux récits de saint Mathieu et de saint Luc, et l'on sera convaincu qu'il n'est aucune pensée en saint Luc qui ne se retrouve en saint Mathieu, et exprimée par ce dernier avec plus d'énergie. Si l'un des deux était *exalté,* ce serait plutôt saint Mathieu que saint Luc. Comment donc M. E. Renan a-t-il pu indiquer les *règles de l'apostolat* tracées par saint Luc comme ayant *un caractère particulier* d'exaltation? Serait-ce à cause des apostrophes à Corozaïn et Bethsaïda? Mais on les trouve aussi en saint Mathieu (ch. XI, v, 21 et suiv.): « Malheur à toi, Corozaïn! Malheur à toi, Bethsaïda! car si les miracles opérés chez vous l'eussent été à Tyr et à Sidon, ces villes eussent fait pénitence sur le cilice et la cendre. Or, je vous le dis : au jour du jugement, il sera plutôt pardonné à Tyr et à Sidon qu'à vous. Et toi, Capharnaüm! ne t'élèves-tu pas jusqu'au ciel? Tu descendras jusqu'à

Digitized by Google

l'enfer; car si les miracles opérés chez toi l'eussent été chez les habitants de Sodome, ils subsisteraient peut-être encore. Or, je te dis qu'au jour du jugement, il sera pardonné plutôt à la terre de Sodome qu'à toi. »

On voit que si cette apostrophe avait *un caractère particulier d'exaltation,* ce serait plutôt dans l'Évangile de saint Mathieu que dans celui de saint Luc. Cependant il a plu à M. E. Renan de trouver *ce caractère* dans le récit de saint Luc. Pourquoi? il n'a pas daigné le dire. Il eût été, croyons-nous, fort embarrassé pour en donner un motif tant soit peu plausible.

Nous nous sommes étendu sur les deux premières preuves *indiquées en note* par M. E. Renan à l'appui de ses fantaisies sur saint Luc, afin de faire apprécier sa manière de procéder. Elle est la même dans le reste de ses observations. Nous le prouverons sommairement.

Saint Luc a écrit après le siége de Jérusalem. Preuves : indication des textes où Jésus prédit à Jérusalem qu'elle sera détruite; où il avertit ses disciples de fuir lorsqu'ils verront Jérusalem assiégée; où il prédit les malheurs qui accableront la Judée.

L'évangéliste saint Luc rapporte des prophéties de Jésus-Christ, *comme prophéties,* donc il n'a écrit qu'après l'accomplissement de ces prophéties. Comment trouve-t-on ce raisonnement?

Mais saint Mathieu (XXIV, 2, 15), qui a écrit de si bonne heure, d'après M. E. Renan lui-même, et saint Marc (XIII, 2, 14), si exact sur les faits et qui a écrit aussi avant saint Luc, encore d'après M. Renan, ont rapporté les mêmes *prophéties* que saint Luc. Comment notre savant a-t-il pu donner ces *prophéties* en saint

Digitized by Google

Luc comme une preuve que cet évangéliste n'a écrit qu'après le fait accompli ?

Saint Luc a une fausse idée du temple, parce qu'il rapporte que Anne s'y livrait aux jeûnes et à la pénitence ; parce que le pharisien et le publicain y priaient ; parce que les apôtres, après la résurrection, y allaient louer et bénir Dieu. Donc, d'après M. E. Renan, pour avoir une idée juste du temple de Jérusalem, il faut admettre que l'on n'y allait ni prier ni s'humilier devant Dieu. Est-ce saint Luc qui a une fausse idée du temple, ou bien est-ce M. E. Renan lui-même ? On peut lire les livres de l'Ancien Testament à ce sujet, et l'on y rencontrera *mille* preuves que notre savant académicien, *si positif* dans son accusation contre saint Luc, a prouvé par là qu'il n'avait pas la première idée de la vie religieuse des Juifs.

Saint Luc « *émousse les détails* pour tâcher d'amener une concordance entre les différents récits. » (*Ibid.*) Preuve : IV, 16. Que trouvons-nous à l'endroit indiqué ? « Et il vint à Nazareth *où il avait été élevé,* et il entra selon sa coutume dans la synagogue le jour du sabbat, et se leva pour lire. » Saint Luc s'étend sur tous les détails du fait ; il indique le passage d'Isaïe que Jésus expliqua, et conclut en disant : que tous admiraient les paroles qui sortaient de sa bouche.

Saint Mathieu rapporte ainsi le même fait : « Et venant dans *sa patrie,* il les enseignait dans leurs synagogues, de sorte qu'ils l'admiraient et disaient : « Comment a-t-il cette sagesse et fait-il ces miracles ? » (Math., XIII, 54.)

Saint Marc le raconte ainsi : « Il s'en alla dans sa patrie et ses disciples le suivaient. Le sabbat étant arrivé, il commença à enseigner dans la synagogue,

Digitized by Google

et un grand nombre de ceux qui l'écoutaient admiraient sa doctrine, en disant : « D'où lui vient tout cela? et « cette sagesse qu'il possède et ces miracles qu'il opère? » (Marc, VI, 1, 2.)

Saint Luc donne plus de détails que saint Mathieu et saint Marc, et il n'y en a aucun dans les deux premiers évangélistes qui ne soit dans le troisième? Quel est donc le détail *émoussé?* Cette fois, nous pouvons deviner la pensée de M. E. Renan; car il veut que Jésus soit né à Nazareth et non pas à Bethléem. Or, saint Luc, en parlant de Nazareth, dit *qu'il y avait été élevé.* En interprétant saint Mathieu et saint Marc d'après saint Luc, on arrive à conclure que si les deux premiers ont appelé Nazareth *patrie* de Jésus, ce n'est pas parce qu'il y *était né,* mais parce qu'il y *avait été élevé.* Or, cette interprétation détruit l'harmonie du système d'après lequel M. Renan veut que Jésus *soit né* à Nazareth. De là le reproche fait à saint Luc d'*émousser les détails.* Malheureusement pour le système du nouvel ennemi de Jésus, saint Mathieu qui a appelé Nazareth *patrie* de Jésus, affirme qu'il est né à Bethléem (chap. II, v. 1 et suiv.). Donc Nazareth n'était point *la patrie* de Jésus parce qu'il *y était né,* mais parce qu'il *y avait été élevé.* Saint Luc, dans le détail prétendu *émoussé* qu'il a donné, a donc affirmé un fait certain.

Nous reviendrons, du reste, sur le fait de la naissance de Jésus-Christ. Nous avons voulu seulement ici faire apprécier *la gravité* des reproches adressés à saint Luc par M. E. Renan.

On ne peut, il faut l'avouer, lire ces reproches sans un profond dégoût; on ne peut que prendre en pitié un écrivain qui se donne comme un des plus hauts représentants de la science, et qui, en même temps,

Digitized by Google

étale aux yeux de tous la pauvreté de ses recherches et les hallucinations de son esprit prévenu.

Continuons l'examen de ses griefs.

« Il (saint Luc) adoucit les passages qui étaient devenus embarrassants au point de vue d'une idée plus exaltée de la divinité de Jésus. » (P. XXXIX, XL.)

Autant qu'il nous est possible de comprendre cette phrase, saint Luc aurait cherché à amoindrir l'idée de la divinité exprimée par saint Mathieu et saint Marc ; car saint Jean, qui a principalement développé cette doctrine, n'a écrit, même selon notre illustre académicien, qu'après saint Luc. Comment M. E. Renan donne-t-il le prétendu *adoucissement* de saint Luc comme une preuve contre la valeur historique de son Évangile? Nous ne comprenons pas bien pourquoi ; car, dans l'idée de l'élégant écrivain, Jésus ne fut pas Dieu. S'il était vrai que saint Luc eût adouci l'idée de la divinité, telle que l'ont présentée saint Mathieu et saint Marc, on concevrait qu'il lui en tînt compte, et qu'il vît là une preuve en faveur de la valeur historique de son Évangile. Mais M. Renan n'a pas aperçu tout le profit qu'il pouvait tirer de sa remarque. Préoccupé de faire le procès à saint Luc, il ne s'est pas aperçu qu'il lui imputait à crime ce qui, à ses yeux, devait être une circonstance atténuante.

Mais est-il vrai que saint Luc ait *adouci* les passages *qui étaient devenus embarrassants* au point de vue d'une idée plus exaltée de la divinité de Jésus? D'abord on aurait dû nous dire pour qui les passages de saint Mathieu et de saint Marc *étaient devenus embarrassants* au premier siècle, à l'époque où écrivait saint Luc, et où tous les chrétiens croyaient à la divinité de Jésus. Les hérétiques de cette époque, eux-mêmes, ne

Digitized by Google

se trompaient qu'en niant l'*humanité* de Jésus, tant était profonde dans toutes les âmes la croyance à sa divinité! Pour qui donc les passages évangéliques attestant cette divinité étaient-ils embarrassants? M. E. Renan ne s'abaisse pas à ces questions de détail. Elles ont bien leur importance cependant; car, si notre savant académicien n'a pas trouvé, dans ses missions scientifiques, de nouveau document d'une authenticité incontestable et qui renverse toute l'histoire des premiers temps du christianisme, son texte cité plus haut renferme une des plus grosses erreurs que l'on puisse se permettre.

Mais du moins M. E. Renan donne-t-il des preuves à l'appui des *adoucissements* de saint Luc? Oui, vraiment; il donne cette note: « III, 23. Il omet Mathieu, XXIV, 36. »

Au chapitre III, vers. 23, nous lisons: « Jésus, fils de Joseph, *comme on le pensait.* » Il ne l'était donc pas réellement? De qui l'était-il? Saint Luc, en racontant son incarnation, sa naissance, ses premières actions, nous a appris qu'il était *Fils de Dieu.* Il affirme ensuite *qu'on le regardait vulgairement comme Fils de Joseph.* Et de là M. Renan conclut qu'il voulait *adoucir* l'idée de la divinité. C'est là vraiment dépasser toutes les bornes d'une interprétation honnête. Mais que signifient ces mots: « Il omet Mathieu, XXIV, 36 »? A l'endroit indiqué, saint Mathieu, parlant du dernier jour du monde, dit que « personne ne le connaît, pas même les anges du ciel, mais le Père seul. » Comment conclure de ce rapprochement que saint Luc a voulu adoucir l'*idée plus exaltée de la divinité, devenue embarrassante?* Il semble au contraire que saint Mathieu donnerait une idée *moins exaltée* de la divinité de Jésus que

Digitized by Google

saint Luc, puisqu'il lui refuse une connaissance qui n'appartiendrait qu'à Dieu le Père.

Malgré notre désir de découvrir comment M. Renan a pu donner les textes cités en faveur de son opinion, nous sommes obligé d'avouer que nous n'apercevons absolument rien qui ait pu lui donner la moindre idée de ce qu'il voulait prouver. Tout au contraire.

Au premier chapitre de saint Luc, je trouve l'histoire de la conception miraculeuse de Jean le précurseur par une mère stérile ; le récit de la visite que fit l'ange Gabriel à Marie pour lui annoncer que, sans le concours d'un homme, le Saint-Esprit formerait dans son sein un enfant qui serait appelé *le Fils du Très-Haut*, qui serait *saint* et appelé *Fils de Dieu*. Après cette visite, Marie part pour voir sa cousine Élisabeth qui devait être mère de Jean malgré sa vieillesse. Élisabeth, en la recevant, célèbre la grandeur de Marie et s'étonne que la mère *de son Seigneur* vienne la visiter. Marie lui répond par des paroles d'actions de grâces, dans lesquelles elle remercie Dieu des grandes choses qu'il a faites en elle, pour l'accomplissement des promesses du Messie, faites à Abraham et à tous les saints de l'Ancien Testament. Puis saint Luc raconte la naissance miraculeuse de Jean, et nous redit les paroles d'actions de grâces de Zacharie, paroles dans lesquelles Jésus est annoncé comme le *Seigneur* dont Jean devait être le précurseur par décret du Très-Haut.

Dans tous ces récits apparaît la *divinité de Jésus*. Comment donc M. E. Renan a-t-il pu voir en saint Luc un *adoucissement à cette divinité* qui ressort au contraire de toutes les circonstances rapportées?

Dans son second chapitre, saint Luc raconte la naissance de Jésus-Christ. Les anges viennent du ciel an-

Digitized by Google

noncer aux bergers cette naissance *du Sauveur, du Christ Seigneur,* qui devait procurer *gloire à Dieu* et *paix aux hommes*. Jésus étant présenté au temple, le vieux Siméon le glorifie comme *le Christ du Seigneur, le salut de Dieu envoyé pour éclairer les nations*. Trouvé par Marie et Joseph au milieu des docteurs, Jésus leur répond : « Ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de MON PÈRE ? »

Dans toutes les circonstances de ce deuxième chapitre et dans son Évangile tout entier, saint Luc s'est, pour ainsi dire, appliqué à rapprocher l'idée *de la divinité* de celle de *l'humanité* en Jésus-Christ; de poser clairement cette base première du christianisme : double nature dans une même personne. M. E. Renan a voulu y voir un *adoucissement* à l'idée de la divinité qui devenait *embarrassante* on ne sait pour qui.

Un fait certain, c'est que les deux premiers évangélistes, comme saint Luc, racontent des faits d'où découlent également les deux dogmes de la divinité et de l'humanité de Jésus, sans que l'on puisse trouver la nuance la plus légère entre eux; un deuxième fait également certain, c'est que ceux qui voulaient *exagérer* le dogme de la divinité au détriment de l'humanité étaient considérés comme des ennemis de la vérité chrétienne et condamnés comme tels. Toute l'histoire de l'Église primitive l'atteste.

Saint Luc n'a donc point cherché à *adoucir* l'idée exagérée de la divinité donnée par les autres évangélistes. En l'affirmant, M. E. Renan a commis une erreur évidente, et surtout n'a pas prouvé sa thèse, qui consistait à établir que l'Évangile de saint Luc avait moins de valeur historique que les deux premiers.

Le grief qui suit contre le troisième évangéliste est

Digitized by Google

la réfutation de celui qui précède. « Il (saint Luc) exagère le merveilleux. » (P. XL.)

D'abord, sur quelle preuve notre savant appuie-t-il cette assertion? La voici en note : « IV, 14; XXII, 43, 44. »

Voyons. Au chapitre IV, verset 14, nous lisons : « Et Jésus revint en Galilée *dans la vertu de l'Esprit*, et, dans tout ce pays, on parlait beaucoup de lui. » Saint Mathieu et saint Marc, racontant le même fait, n'ont pas mis les mots *dans la vertu de l'Esprit*. Donc saint Luc exagère le merveilleux. Mais, d'un autre côté, saint Mathieu et saint Marc ont raconté une foule de *miracles*, et *le merveilleux* se rencontre dans tous les faits qu'ils ont rapportés. Comment saint Luc, qui n'a pas raconté plus de miracles que les deux premiers évangélistes, peut-il être accusé d'*exagérer le merveilleux* pour *un mot* qui ne se trouve pas, il est vrai, dans une circonstance particulière telle qu'elle est rapportée par saint Mathieu et par saint Marc, mais *qui se trouve ailleurs* dans leurs récits, et qui, du reste, ressort de ces récits tout entiers?

Saint Luc, selon M. Renan, *exagère le merveilleux*, parce qu'au chapitre XXII, 43, 44, il a raconté qu'un ange avait apparu à Jésus pendant son agonie au jardin des Oliviers.

Il est vrai que saint Mathieu et saint Marc n'ont rien dit de cette circonstance; mais, en revanche, ils ont fait intervenir plusieurs fois les anges s'entretenant avec Jésus. Ainsi, l'un et l'autre racontent (Math., IV, 11; Marc, I, 13) « que les anges descendirent du ciel *pour le servir*. » Le *fait* n'est-il pas le même, quant à son caractère *merveilleux*? Comment donc saint Luc, en le racontant, dans telle circon-

Digitized by Google

stance, a-t-il pu exagérer *le merveilleux*, lorsque les deux premiers évangélistes, en telle autre circonstance, ont raconté absolument *le même fait?*

Comment M. E. Renan n'a-t-il pas compris qu'un écrivain n'exagère pas ce que les autres ont rapporté, lorsqu'il est avec eux en complet accord?

Comment n'a-t-il pas compris non plus que si saint Luc exagérait *le merveilleux* dans la vie de Jésus, c'est qu'il voudrait mettre en relief sa divinité? car *le miracle* est par lui-même un acte divin. Cependant, il prétend que saint Luc a cherché à adoucir l'idée *exagérée* de la divinité de Jésus! Comment a-t-il pu trouver dans un même écrit ces deux *exagérations* contradictoires?

Ce qui est certain, c'est qu'elles n'existent ni l'une ni l'autre dans l'Évangile de saint Luc. Nous l'avons démontré.

Voici les autres griefs articulés par M. E. Renan contre saint Luc, dans le but de prouver que son Évangile a moins de *valeur historique* que ceux de saint Mathieu et de saint Marc.

« Il commet, dit-il, des erreurs de chronologie. » (P. XL.) La preuve est donnée *en note* en ces termes : « Par exemple, en ce qui concerne Quirinius, Lysanias, Theudas. » Comme M. E. Renan ne fait ici qu'indiquer et qu'il cherchera à *prouver* plus tard, lorsqu'il traitera de l'époque de la naissance de Jésus-Christ, nous ajournerons aussi nos preuves. Mais nous affirmons d'avance et *nous prouverons* quand il en sera temps, que ce n'est pas saint Luc qui *a commis des erreurs de chronologie,* mais bien M. E. Renan lui-même. Nos preuves sont si convaincantes que personne ne pourra élever le plus léger doute à cet égard.

Digitized by Google

« Il ignore totalement l'hébreu. » La preuve, c'est que « il ne cite aucune parole de Jésus en cette langue, nomme toutes les localités par leur nom grec. » (*Ibid.*) Ceci prouve qu'il savait traduire les paroles et le nom des localités de l'hébreu en grec. Or, il nous semble que pour traduire d'une langue en une autre il faut savoir les deux. On pourrait croire, par exemple, que M. E. Renan sait l'hébreu parce qu'il a traduit de cette langue en français le *Livre de Job* et le *Cantique des Cantiques*. Il en est pour lesquels ces traductions ne sont pas une preuve en faveur de sa science; mais que dirait notre hébraïsant si quelqu'un allait ainsi raisonner : M. E. Renan a donné en français des livres écrits en hébreu, donc il ne sait pas l'hébreu. C'est pourtant là son argument contre saint Luc : cet évangéliste a traduit en grec les mots hébraïques, donc il ne savait par l'hébreu.

Cet argument est déjà assez ridicule par lui-même, et M. E. Renan n'avait pas besoin vraiment d'ajouter en note : « Comp. Luc, I, 31, à Math., I, 21. » Nous faisons humblement la comparaison que l'on nous indique : nous allons d'abord à saint Luc, I, 31, et nous trouvons ceci : « Tu concevras dans ton sein et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. » Nous nous transportons ensuite à l'Évangile de saint Mathieu, I, 21, où nous lisons ces paroles adressées par un ange à Joseph : « Elle enfantera un fils et tu l'appelleras Jésus; *car il sauvera son peuple de ses péchés.* »

Ainsi, dans l'Évangile de saint Mathieu on explique le mot *Jésus,* qui en hébreu veut dire *Sauveur*. Saint Luc ne l'explique pas, donc il ne savait pas l'hébreu. Voilà le raisonnement de M. E. Renan, ce qui revient

Digitized by Google

à dire que saint Luc ne connaissait même pas la signication du mot *Jésus*. Aujourd'hui, l'enfant le plus ignorant qui assiste au catéchisme de son curé, lequel cependant ne sait pas l'hébreu ordinairement, cet enfant sait aussi bien que son curé que *Jésus* veut dire *Sauveur ;* mais saint Luc, qui avait vécu au milieu des Juifs, qui était un écrivain distingué, ne connaissait pas la valeur de ce mot! La preuve, c'est qu'il n'en a pas donné la signification dans son récit! Avouons que M. E. Renan, si difficile en fait de preuves qui contredisent ses idées, est d'une crédulité exceptionnelle dès qu'il s'agit d'établir ses théories. Lui-même n'a pas expliqué le sens de ce mot *Jesus,* dont il a tant abusé; donc il ne sait pas l'hébreu. Si cet argument a de la valeur contre saint Luc, il en a contre lui-même.

« On sent l'écrivain qui compile, *l'homme qui n'a pas vu directement les témoins,* mais qui travaille sur les textes, et *se permet de fortes violences* pour les mettre d'accord. » (*Ibid.*)

Si saint Luc a travaillé sur le texte de saint Mathieu, il a dû connaître la signification du mot *Jésus*, puisqu'elle y est en toutes lettres. Il l'a donc connue. Alors que devient l'argument déjà réfuté de M. Renan. Si saint Luc a travaillé sur le texte de saint Mathieu, il savait l'hébreu, car ce premier Évangile a été écrit dans cette langue. On dirait que notre savant prend plaisir à se contredire. Il est probable que saint Luc a connu les deux premiers Évangiles avant d'écrire le sien ; nous ne voyons aucun inconvénient à admettre cette supposition ; mais est-il vrai qu'il n'ait écrit que pour concilier leurs textes? Ces textes n'avaient pas besoin d'être conciliés, par la raison toute simple qu'ils ne se contredisent point. Saint Luc a-t-il écrit seulement

Digitized by Google

d'après ces textes sans avoir vu directement les témoins? M. E. Renan l'affirme, sans le prouver. Saint Luc affirme lui-même le contraire par ces paroles qu'on lit au début de son Évangile : « Un grand nombre (πολλοί) ayant cherché à coordonner la narration des choses qui ont été accomplies *parmi nous,* telles que *nous les transmirent ceux qui les ont vues dès le commencement* et qui furent *les ministres de la parole,* il m'a semblé bon, etc., etc. »

Saint Luc affirme donc qu'il avait appris les paroles et les actions de Jésus-Christ par les témoins oculaires. Si M. E. Renan eût connu la biographie de saint Luc, il eût su qu'il était originaire d'Antioche, la ville *apostolique* par excellence; qu'il y vit les apôtres et qu'il embrassa le christianisme en entendant leur prédication; qu'il fut l'inséparable compagnon de saint Paul; qu'il suivit cet apôtre en Asie, en Grèce, à Rome, en Palestine, où il vit, avec lui, les principaux des apôtres; qu'il fut associé, en sa qualité de compagnon de saint Paul, à des disciples qui avaient vécu avec Jésus-Christ. Comment supposer qu'un homme, originaire d'Antioche, qui visita Jérusalem, qui passa sa vie dans l'intimité de ceux qui avaient conversé avec Jésus-Christ, n'ait écrit que sur des textes, sans avoir rien appris des témoins oculaire, et qu'il ait su assez peu d'hébreu pour ne pas connaître la signification du mot *Jésus*? Comment soutenir qu'il n'a point entendu les témoins oculaires lorsque lui-même affirme le contraire, lorsqu'on n'a aucune raison de suspecter son honnêteté, lorsque ses récits portent en eux-mêmes la preuve qu'il connaissait des détails que les premiers évangélistes n'ont pas mentionnés?

Toutes les circonstances se réunissent pour démon-

Digitized by Google

trer que M. E. Renan, en jetant au hasard une assertion *gratuite* contre saint Luc, n'a tenu aucun compte ni des faits ni des règles les plus simples de la logique.

« Luc avait probablement sous les yeux le recueil biographique de Marc et les *Logia* de Mathieu. Mais *il les traite avec beaucoup de liberté :* tantôt il fond ensemble deux anecdotes ou deux paraboles pour en faire une, tantôt il en décompose une pour en faire deux. »

Selon son habitude, M. E. Renan détruit par une assertion subséquente celle qui précède. Si, comme il l'affirme, saint Luc n'eût travaillé que sur des textes connus, son premier soin aurait été de suivre ces textes, afin qu'on ne pût l'accuser de les avoir falsifiés. Mais, il en intervertit l'ordre. Pourquoi ? Est-ce par pure fantaisie ? Ne serait-ce pas plutôt parce que les premiers évangélistes n'auraient eu pour but que de réunir des notes, sans y mettre d'ordre chronologique, et que saint Luc aurait pour but de mettre par ordre les narrations des témoins oculaires, soit écrites, soit non écrites ? On peut d'autant moins douter que tel n'ait été son but, qu'il l'a déclaré lui-même dès les premières lignes de son livre : « J'ai cru, mon cher Théophile, qu'il serait bon de prendre les choses à l'origine, et de les raconter avec soin et *en ordre.* »

Saint Luc a mis de l'ordre dans des récits où les écrivains antérieurs n'avaient pas eu la prétention d'en mettre ; il a mis cet ordre en se servant des renseignements qu'il tenait de témoins oculaires. M. E. Renan n'avait besoin que de lire les premières lignes de l'Évangile de saint Luc pour savoir à quoi s'en tenir sur ce point. Comment donc a-t-il pu s'exprimer comme il l'a fait, parce que saint Luc a parfois interverti l'ordre

Digitized by Google

des récits des premiers évangélistes? Comment dire qu'il *se permet de fortes violences pour les mettre d'accord, qu'il les traite avec beaucoup de liberté,* lorsque ses récits sont absolument conformes pour le fond, et qu'il y met seulement, d'après des renseignements exacts, un ordre dont saint Mathieu et saint Marc ne s'étaient pas préoccupés?

Mais, du moins, M. E. Renan a-t-il donné quelque bonne preuve à l'appui de son assertion ? Pour prouver que saint Luc *fond ensemble deux anecdotes ou deux paraboles pour en faire une,* il renvoie à saint Luc, XIX, 12-27. Or, en cet endroit, on trouve la parabole de l'homme riche qui fait rendre compte à ses serviteurs. Elle est présentée avec *les mêmes détails* que dans saint Mathieu (chap. XXV, 13 et suiv.) et elle est complète dans les deux évangélistes. Comment M. E. Renan a-t-il trouvé deux paraboles en saint Luc et une seule en saint Mathieu ? nous l'ignorons absolument. A-t-il été plus heureux en soutenant que saint Luc décompose une anecdote *pour en faire deux?* La preuve est ainsi conçue en note : « Ainsi le repas de Béthanie lui donne deux récits (VII, 36-48, et X, 38, 42). »

Au chapitre VIII, saint Luc raconte que Jésus, après avoir ressuscité un jeune homme à Naïm, reçut une députation de Jean-Baptiste, qu'il fit devant tout le peuple l'éloge de son précurseur, et qu'invité par un pharisien il entra dans sa maison, où une femme pécheresse de la ville vint le vénérer en répandant sur ses pieds des parfums.

Au chapitre X, saint Luc raconte que Jésus alla à Béthanie dans la maison de son ami Lazare, où il fut reçu avec empressement par Marthe et Marie.

Ces deux faits n'ont aucun rapport, puisque dans le

Digitized by Google

premier Jésus était chez un pharisien nommé Simon, et que dans le second il était chez Lazare.

Quand les autres évangélistes auraient confondu des détails se rapportant à ces deux faits, devrait-on en conclure que saint Luc a fait *de deux faits un seul?* La conséquence ne serait certes pas rigoureuse. De plus, il aurait pu le faire sans manquer de respect à ses devanciers, puisque ceux-ci n'ont voulu recueillir que des notes édifiantes sans se préoccuper de chronologie. Mais il n'est pas vrai que saint Luc ait confondu deux fait dans un seul. Saint Mathieu ne raconte qu'un des deux faits, le premier, qui se passe dans la maison de Simon, au chapitre XXXI, versets 6 et suiv. Saint Marc ne raconte également que le premier fait au ch. XIV, verset 3. Quant à sa visite à Lazare, aux soins de Marthe et à la vénération de Marie, saint Luc seul en a fait le récit.

C'est donc M. E. Renan qui a fait *de deux faits un seul,* pour se procurer le plaisir de faire à saint Luc un reproche qu'il mérite lui-même, et dont le saint évangéliste est fort innocent.

Notre académicien prétend encore que saint Luc interprète *les documents selon son sens particulier*. Ce reproche est au moins singulier dans la bouche de notre auteur, qui s'est appliqué à *dénaturer* tous les documents. «Il n'a pas, ajoute-t-il, *l'impassibilité de Mathieu et de Marc*. (*Ibid.*)» Et la preuve à l'appui de ces assertions? M. E. Renan ne s'est pas abaissé jusqu'à donner même *l'apparence* d'une preuve. Il nous permettra de nier *gratuitement* ce qu'il affirme de la même manière.

On n'a pas oublié que notre auteur a entrepris de prouver que saint Luc a moins d'autorité *historique* que saint Mathieu et saint Marc. Jusqu'ici, les preuves

Digitized by Google

qu'il a données à l'appui de sa thèse ont été nulles, d'abord, parce que ses assertions ne prouveraient rien, quand bien même elles seraient fondées ; puis, parce que toutes ces assertions ne reposent que sur de fausses citations.

Après avoir attaqué l'œuvre de saint Luc en elle-même, il s'en prend à sa personne.

« C'est, dit-il, un dévot *très-exact.* » (P. XL.) L'exactitude dans la dévotion prouve-t-elle qu'on n'a pas été exact dans le récit des faits? Mais où M. Renan a-t-il trouvé une preuve de l'exactitude qu'*il reproche* à saint Luc? Au chapitre XXIII, verset 56 de son Évangile. Que dit saint Luc à l'endroit indiqué? Que les saintes femmes, après avoir préparé les aromates pour embaumer le corps de Jésus, n'y travaillèrent pas le lendemain, pour respecter la loi du repos du sabbat. Les saintes femmes observèrent la loi ; donc saint Luc était *un dévot très-exact.* M. E. Renan, qui a étudié la philosophie et la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, a vraiment trop oublié les règles du syllogisme qu'on a dû lui enseigner. Ces règles étant l'expression, quoique scolastique, du bon sens, il est impossible de s'en éloigner sans abandonner le bon sens lui-même. D'après une de ces règles, on ne peut tirer une conséquence qui ne découle pas des *prémisses.* Comment donc, de la piété exacte des saintes femmes, a-t-il conclu à celle de saint Luc? Du reste, il a eu raison de dire que saint Luc était *exact* dans sa dévotion, car celui qui est *exact* ne tombe dans aucune espèce d'exagération, et cette *exactitude* prouve en faveur de la vérité du récit d'un historien, et non contre cette vérité.

« Il (saint Luc) tient à ce que Jésus ait accompli tous les rites juifs. » (P. XL, XLI.) Preuve de M. Renan :

Digitized by Google

récit de la présentation de Jésus au Temple, et remarque que ses parents allaient chaque année à Jérusalem pour la fête de Pâques. (Chap. II, 21, 22, 39, 41, 42.) Ainsi, parce que les parents de Jésus faisaient ce que les autres Israélites faisaient également, M. E. Renan affirme que saint Luc *tient* à ce que Jésus ait accompli tous les rites juifs. Un historien ne peut donc raconter des faits, même les plus ordinaires, sans *tenir* à ce que ces faits aient été accomplis! Vraiment notre élégant écrivain ne prend-t-il pas plaisir à se moquer, dans ses notes, de la crédulité de ses lecteurs? Saint Luc raconte que Jésus alla, lorsqu'il était âgé de douze ans, à Jérusalem avec ses parents, qui avaient l'habitude de s'y rendre chaque année (II, 42) : « C'est un trait ébionite, » dit M. E. Renan, qui ajoute magistralement : « Cf. *Philosophumena*, VII, VI, 34. » M. E. Renan a-t-il quelque idée de secte ébionite? Non, sans doute. Eh bien, nous lui apprendrons que c'était une secte qui avait pour chef Ébion, et qui voulait conserver des *coutumes* juives au sein du christianisme. Il peut, à ce sujet, consulter non-seulement les *Philosophumena*, mais tous les écrivains qui ont parlé des premières hérésies qui se sont élevées au sein du christianisme. Ainsi, parce que les ébionites ont voulu conserver des *coutumes* juives après l'abolition des rites figuratifs de l'Ancienne Loi, les parents de Jésus étaient *ébionites* par avance, en suivant les *coutumes* de leur culte non encore aboli, et saint Luc a enregistré *un trait ébionite* en disant que les parents de Jésus, qui étaient Juifs, ont suivi les règles de leur culte. Encore une fois, n'est-ce pas là se moquer de ses lecteurs?

Autre grief contre saint Luc : « Il est *démocrate* et ébionite exalté; c'est-à-dire, très-opposé à la propriété,

Digitized by Google

et persuadé que la revanche des pauvres va venir. » (P. XLI.) Preuve : « La parabole du riche et de Lazare. Comp. VI, 20 et suiv.; 24 et suiv.; XII, 13 et suiv.; XVI entier; XXII, 35. Comp. *Actes*, II, 44, 45; V, 1 et suiv. » (*Ibid.*, *note.*) Certes, devant un pareil luxe de citations, le lecteur léger n'hésitera pas à admettre l'assertion de M. E. Renan, tout en se gardant bien d'en vérifier l'exactitude. Nous aurons plus de patience.

La parabole du riche et de Lazare met en scène un mauvais riche qui refuse aux pauvres même les miettes qui tombent de sa table. Le riche et le pauvre meurent. Dieu condamne le mauvais riche, et accorde au pauvre, dans l'autre monde, le bonheur dont il a été privé sur la terre. De cette parabole découle naturellement ces vérités : que le riche en ce monde doit faire bon usage de ses biens et secourir les pauvres ; que le pauvre qui souffre avec patience en cette vie a droit d'attendre un sort meilleur de la justice de Dieu, dont il est l'enfant aussi bien que le riche.

M. E. Renan réprouve cette doctrine comme une atteinte *à la propriété*. Donc, suivant lui, le riche a droit d'abuser des biens qu'il possède, et il n'a aucun devoir à accomplir envers le pauvre.

Nous avouons que telle n'est pas la doctrine de saint Luc ; elle n'est pas plus celle de saint Mathieu et de saint Marc, vénérables interprètes de la doctrine du Maître divin. *La charité*, c'est-à-dire le sentiment affectueux qui fait que le riche ne se regarde que comme le dépositaire de biens dont il doit faire un légitime usage à l'égard de ses semblables, c'est une loi fondamentale du christianisme. M. E. Renan reproche cette doctrine à saint Luc. Ne l'a-t-il pas trouvée dans les autres évangélistes ? Elle y est cependant en toutes lettres. Et

Digitized by Google

qu'a-t-il donc à mettre à la place de cette doctrine si vraie et si libérale? *L'égoïsme*, qu'il dissimule sous le mot de *propriété!* Il ne comprend donc pas que la propriété n'est respectable qu'autant qu'elle est *légitime* et que l'on en fait un usage *charitable?* Le célèbre académicien est, comme on voit, un homme *pratique*. Il eût vraiment mieux fait de rester chrétien.

Mais examinons les autres preuves des opinions *démocratiques et communistes* de saint Luc. Nous *comparons*, selon le conseil de notre auteur, à la parabole du mauvais riche, le chapitre VI, versets 20 et suivants. Nous y lisons le sublime discours de Jésus connu sous le nom de *Discours de la montagne*. On le trouve également en saint Mathieu (ch. V) et avec plus de développements. Pourquoi donc M. E. Renan attribue-t-il à saint Luc la doctrine de ce discours, lorsqu'elle est la même dans saint Mathieu, si exact, d'après lui, en tout ce qui se rapporte *aux discours* de Jésus? Nous voyons déjà là une preuve *de mauvaise foi*, car nous ne pouvons supposer que M. Renan ait ignoré que le discours sur lequel il fonde son grief contre saint Luc se trouve dans saint Mathieu. De plus, il aurait dû dire quel est le point de doctrine qu'il considère, dans ce discours sublime, comme opposé *à la propriété* ou comme ayant un caractère *démocratique*. Est-on *démocrate-communiste* lorsqu'on s'applique, avec Jésus, à consoler les pauvres et les affligés, en leur découvrant une vie meilleure dans laquelle leurs larmes seront séchées, leur faim sera apaisée ; dans laquelle Dieu leur père les récompensera des maux qu'ils auront soufferts avec patience et dans des vues chrétiennes? Tel est cependant le discours de la montagne. M. E. Renan veut donc que les affamés, les êtres souffrants, soient prédes-

Digitized by Google

tinés à la misère, à la douleur, sans que le moindre rayon d'espérance d'un avenir meilleur luise à leurs yeux? Ah! si les erreurs froides et impies qu'il jette en pâture à des cœurs blasés ne lui avaient pas rapporté une fortune brillante; s'il était lui-même dans la misère et dans les larmes, il ne répudierait pas cette douce voix de Jésus disant : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! » Nous n'eussions jamais cru qu'un *libre-penseur* eût osé, à la face d'un siècle comme le nôtre, ériger en dogmes l'égoïsme et la misère sans espoir; se targuer, au nom de la philosophie, d'une doctrine abrutissante qui fait, de l'*abus de la richesse*, UN DROIT; *du malheur sans espérance*, UN DEVOIR! Si c'est là ce que vous avez à mettre à la place de l'Évangile, il est bon qu'on le sache. Si un cœur froid, sec et dédaigneux est le type que vous rêvez pour l'homme, dites-le hautement, du moins, et ne cachez pas, dans des *notes* inintelligibles pour la plupart de vos lecteurs, des théories que tous repousseront avec horreur.

Poursuivons l'examen de ces notes. Nous *comparons* encore, puisque M. E. Renan le veut, à la parabole du mauvais riche les versets 24 et suivants. C'est la suite du discours de la montagne. « Malheur à vous, riches, dit Jésus, parce que vous avez votre consolation! Malheur à vous, *rassasiés*, parce que vous aurez faim! Malheur à vous, qui êtes dans la joie, parce que vous gémirez et que vous pleurerez! Malheur à vous, si *les hommes* vous bénissent, car leurs pères agissaient ainsi envers les faux prophètes! Mais je vous le dis, à vous, qui m'écoutez : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent! Bénissez ceux qui vous maudissent! Priez pour ceux qui vous calomnient. Si quel-

Digitized by Google

qu'un te frappe sur une joue, tends-lui l'autre. Si quelqu'un te vole ton manteau, ne l'empêche pas de te prendre encore ta tunique. Donne à quiconque te demande; et ne réclame rien à celui qui t'a pris ce qui t'appartient. Comme vous voulez que les hommes agissent envers vous, agissez de même à leur égard. »

Quelle est la doctrine exprimée par ces figures si expressives? Que chacun doit *se sacrifier* au bien général, et que ceux qui font de l'égoïsme une vertu méritent les anathèmes de Dieu et des hommes. M. E. Renan, qui est *rassasié*, est un de ceux qui sont loués par *les hommes*, c'est-à-dire par ceux qui ne voient rien au delà du monde actuel, qui se croient prédestinés aux joies matérielles; qui regardent d'un œil sec ceux qui pleurent et qui ont faim, comme si la misère était leur éternel partage. Ces louanges, *les hommes* les distribuent largement aux *faux prophètes*. Mais Jésus n'appartenait point à cette catégorie d'égoïstes; et saint Luc, comme les autres évangélistes, ont religieusement conservé ses paroles. Qu'elles ne conviennent pas à M. E. Renan, qui ne voit de Dieu que dans *une énergie, une force*, c'est-à-dire dans *un mot* inventé tout exprès pour légitimer *l'injustice*, nous le comprenons. Quant à nous, qui croyons en un vrai Dieu, *Père de tous*, la doctrine de Jésus, exposée par les évangélistes, nous encourage, nous console, nous explique les désordres de ce pauvre monde et nous découvre, dans un avenir meilleur, le règne de la *justice*.

M. E. Renan nous renvoie encore au chapitre XII, versets 13 et suivants. Qu'y trouvons-nous? Un discours de Jésus contre l'*avarice*, contre un mauvais riche qui amasse et qui dit ensuite : « Reposons-nous maintenant, mangeons, buvons, livrons-nous aux plai-

Digitized by Google

sirs.—Insensé, lui dit Dieu, cette nuit même on te demandera ta vie, et alors à qui appartiendra ce que tu as amassé? C'est ainsi que celui qui amasse *pour lui* des trésors n'est pas riche selon Dieu. »

M.' E. Renan reproche cette doctrine à saint Luc, c'est-à-dire à Jésus-Christ. Donc, il veut que le riche amasse *pour lui;* qu'il boive, mange, se livre à la paresse et aux plaisirs charnels, sans se préoccuper de ceux qui ont faim et qui sont dans les larmes.

La morale de l'ingénieux Casuiste est commode pour les mauvais riches.

Dans son chapitre XVIe *entier*, auquel nous renvoie encore M. E. Renan, saint Luc rapporte des paroles de Jésus flagellant l'*avarice*. « Les Pharisiens, *qui étaient avares*, ajoute-t-il, se moquaient de lui. » M. E. Renan se met du côté des Pharisiens avares contre saint Luc, c'est-à dire contre Jésus; il voit dans l'avarice la *propriété*, et une *atteinte à la propriété* dans la charité.

Toujours l'*égoïsme* érigé en vertu par notre élégant académicien.

Nous avons encore à lire le chapitre XXII, verset 35. Jésus y dit à ses apôtres : « Lorsque je vous ai envoyés sans sac, sans bourse, sans chaussures, vous a-t-il manqué quelque chose? »

M. E. Renan, un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un professeur *in partibus* du Collége de France, ne peut être, on le conçoit, disciple de ces *va-nu-pieds*. Mais, de ce que Jésus-Christ leur prescrivait la pauvreté la plus absolue dans leur mission sublime, comment peut-il en conclure que saint Luc fût *communiste*? Certes, les apôtres ne portaient et ne pouvaient porter atteinte à cette *propriété*, si aimée de

Digitized by Google

M. E. Renan, puisqu'il leur était prescrit de n'avoir ni bourse, ni sac, ni même de chaussures aux pieds.

Il fallait sans doute surcharger la note de citations, quelles qu'elles fussent, afin de paraître érudit.

Allons maintenant aux *Actes des apôtres*, puisque M. E. Renan le désire. Chapitre II, versets 44-45, nous lisons : « Tous les croyants étaient dans la même condition et avaient tout en commun. Ils vendaient ce qu'ils possédaient, et ils le donnaient à tous suivant le besoin de chacun. »

Voilà le comble du scandale pour M. E. Renan. Des chrétiens riches donnaient aux pauvres comme à des frères! quelle horreur! Mieux vaut la devise : « *Chacun pour soi.* » C'est celle de M. E. Renan, à ce qu'il paraît, puisqu'il reproche à saint Luc la doctrine contraire. Ainsi, pauvres, n'allez pas à la porte de notre académicien. Il vous dira que son argent lui appartient; il vous consolera en vous démontrant que vous êtes bien comme vous êtes, et lui aussi, puisque tous les mortels sont sous l'inflexible loi *d'une énergie* qui est *le résultat* de mille circonstances, lesquelles sont elles-mêmes *le résultat* de cette énergie puissante et nécessaire. Si, avec cela, vous n'êtes pas consolés et rassasiés, ce sera vraiment votre faute.

Mais n'oublions pas que nous avons encore à vérifier le chapitre V, versets 1 et suivants des *Actes des apôtres.* Il s'agit d'un homme, nommé Ananie, et de sa femme, nommée Saphire. Ils voulaient l'un et l'autre passer pour aussi chrétiens que leurs frères, et prétendaient avoir vendu tous leurs biens et les avoir mis en commun. C'était *un mensonge*, car ils avaient été *gens de précaution*, et s'en étaient réservé une partie. On ne les forçait point à tout vendre, mais pourquoi aussi fai-

Digitized by Google

saient-ils *les hypocrites*, et venaient-ils, en présence des apôtres, se targuer d'une libéralité qu'ils n'avaient pas eue? Saint Pierre maudit leur *hypocrisie* et leur *mensonge*, et ils tombèrent morts à ses pieds, frappés par la malédiction de Dieu.

M. E. Renan a eu pitié sans doute de ces braves gens; et nous aussi, vraiment! Mais pourquoi donner ce récit comme une preuve en faveur du *communisme* de saint Luc! Le délicat logicien ne le devait en aucune façon: d'abord, parce que saint Luc n'a été qu'historien en le racontant; ensuite, parce que Ananie et Saphire ne furent pas maudits à cause des biens qu'ils avaient conservés, mais bien à cause de leur hypocrisie et de leur mensonge.

M. E. Renan a donc lu le récit de saint Luc sous une trop forte impulsion de son amour de la propriété.

D'après notre prétendu historien de Jésus, saint Luc « affectionne *par-dessus tout* les anecdotes mettant en relief la conversion des pécheurs, l'exaltation des humbles. Il modifie *souvent* les anciennes traditions pour leur donner ce tour. » (P. XLI.)

Preuves :

« La femme qui oint les pieds; Zachée, le bon larron, la parabole du pharisien et du publicain, l'enfant prodigue. » (*Ibid*, *note*.)

La femme qui oint les pieds de Jésus n'est pas un récit particulier à saint Luc; pourquoi donc M. E. Renan en fait-il l'objet d'un reproche adressé à cet évangéliste? Si la parabole du pharisien et du publicain n'est pas racontée dans ses détails par saint Mathieu, elle se trouve en substance dans son Évangile (XXIII, 12 et suiv.). Il en est de même de la parabole de l'en-

Digitized by Google

fant prodigue, dont la moralité se trouve en saint Mathieu (XVIII, 11 et suiv.). Il suffit d'ouvrir les Évangiles pour retrouver dans ceux de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Jean, la même doctrine que dans celui de saint Luc. Dès que la doctrine est la même partout, comment peut-on, de bonne foi, prendre occasion de quelques faits racontés seulement par saint Luc, pour lui attribuer une doctrine particulière? Les quatre Évangiles sont remplis de récits qui mettent en relief la bonté de Jésus-Christ envers les pécheurs et envers les humbles, sa sévérité envers les hommes orgueilleux et pleins d'eux-mêmes. Est-il donc permis de reprocher à saint Luc d'avoir eu une doctrine *personnelle* sur ce sujet, lorsque les faits qu'il raconte et qu'il avait appris des témoins oculaires viennent confirmer la doctrine exposée par les autres évangélistes?

Ce procédé n'est ni honnête ni logique; il donne une très-pauvre idée des connaissances de M. Renan, de l'exactitude de ses raisonnements, ou de sa bonne foi. Nous sommes moins affirmatif que le nouvel ennemi de Jésus-Christ, et nous ne voulons pas prononcer sur cette question délicate : si c'est sa logique, ou sa science, ou sa bonne foi qui est en défaut; mais il faut bien que le lecteur se prononce en conscience; car il est évident que l'une de ces trois qualités lui lui fait défaut, dès qu'il reproche à saint Luc, comme une doctrine individuelle, celle qui ressort de toutes les pages des quatre Évangiles.

Notre académicien ne peut prétendre qu'il n'attribue pas cette doctrine exclusivement à saint Luc, puisqu'il affirme que cet évangéliste modifie même *les anciennes traditions pour leur donner ce tour*. Parler ainsi, c'est dire que saint Luc était un homme systématique, telle-

Digitized by Google

ment préoccupé de ses théories personnelles qu'il torturerait les faits pour les plier à sa manière de voir. On trouve des gens de cette sorte aujourd'hui, et nous dirons franchement à M. E. Renan qu'il appartient à cette catégorie; il a pu en exister d'autres dans l'antiquité comme aujourd'hui, car les vices de l'humanité sont aussi vieux qu'elle; mais saint Luc était-il du nombre? M. E. Renan le prétend. Nous lui affirmons, nous, qu'il n'a aucun droit de l'invoquer comme un de ses patrons. Sur quel motif, en effet, s'appuie-t-il pour lui faire cette injure? Nous le trouvons en note : « Par exemple, Marie de Béthanie devient pour lui une pécheresse qui se convertit. » (*Ibid.*, *note 4.*)

Les *quatre évangélistes* ont parlé d'*une femme* qui avait été pécheresse et qui avait renoncé à sa vie coupable. Saint Luc a-t-il dit que cette pécheresse s'appelât Marie? Non. Qu'elle fût Marie de Béthanie? Non.

Saint Mathieu cite, outre la sainte Vierge, deux femmes du nom de Marie : Marie-Magdeleine, et Marie, mère de Jacques et de Joseph. (XXVII, 56, 61.)

Saint Marc parle aussi de cette Marie, *mère de Jacques et de Joseph, de Judas et de Simon*, et qui avait *plusieurs filles.* (VI, 3.) Il parle encore de cette Marie au chapitre XV, verset 40, ainsi que de Marie-Magdeleine. De même au chapitre XVI, verset 1. Au verset 9 du même chapitre XVI, il dit que Jésus *avait chassé sept démons* de Marie-Magdeleine, et que ce fut à elle qu'il apparut tout d'abord après sa résurrection.

Saint Luc (VIII, 2) parle aussi de cette Marie-Magdeleine de laquelle Jésus avait chassé *sept démons.* Au chapitre X, verset 38, il parle de Marie, sœur de Lazare, qui reçut Jésus chez elle. Au chapitre XXIV, verset 10,

Digitized by Google

il parle de Marie-Magdeleine et de Marie, mère de Jacques.

Voilà *trois Marie* bien constatées par les récits évangéliques : Marie-Magdeleine, Marie, mère de Jacques, et Marie, sœur de Lazare.

Il en est *une quatrième* que les quatre évangélistes appellent *la Vierge*, *la mère de Jésus*.

Quelle est, de ces *quatre Marie*, celle qui a été pécheresse et qui s'est convertie ? M. E. Renan affirme que, d'après saint Luc, ce fut Marie de Béthanie, ou Marie sœur de Lazare ? Il n'a pas indiqué, et pour cause, où saint Luc l'aurait dit. Un fait certain, c'est que saint Luc n'a donné aucun renseignement à ce sujet.

Saint Mathieu (XXVI, 6) et saint Marc (XIV, 3) rapportent qu'UNE FEMME vint répandre un vase de parfums sur les pieds de Jésus qui se trouvait dans la maison du pharisien Simon, à Béthanie. Saint Luc (VII, 37) rapporte de même que Jésus étant *dans la maison du pharisien* nommé Simon, UNE FEMME vint répandre sur ses pieds un vase de parfums.

Saint Luc ne dit pas plus que saint Marc et saint Mathieu que *cette femme* fût Marie, sœur de Lazare. Il ne parle de cette dernière que dans le récit où il rapporte qu'elle reçut Jésus dans sa maison. Pourquoi M. E. Renan prétend-il que saint Luc a raconté que cette Marie, sœur de Lazare, était *la femme pécheresse* qui vint en la maison du pharisien Simon ? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons, c'est que saint Luc n'a point fait de *Marie de Béthanie une pécheresse qui se convertit*, et que dans son Évangile on ne trouve pas la plus légère allusion à ce sujet.

Quand il serait vrai que Marie de Béthanie eût été une pécheresse convertie et que saint Luc l'eût dit,

Digitized by Google

nous ne trouverions rien dans ce fait qui pût être l'objet d'un reproche pour saint Luc. Si les autres évangélistes avaient parlé de cette Marie comme d'une sainte femme et si saint Luc l'avait présentée comme pécheresse, il y aurait entre eux contradiction. Mais, saint Mathieu, saint Marc et saint Luc ne désignent point par son nom la pécheresse de Béthanie. Donc, encore une fois, où M. E. Renan a-t-il trouvé que saint Luc en faisait une pécheresse convertie? Cette erreur *de fait* atteste avec quelle légèreté M. Renan a lu les Évangiles.

Autre question : Cette Marie de Béthanie, sœur de Lazare, est-elle en effet *cette femme* qui répandit un vase de parfums sur les pieds de Jésus dans la maison de Simon? Le fait est certain, mais ce n'est pas saint Luc qui nous l'apprend. Par ce que nous avons dit précédemment, nous n'avons pas voulu contester le fait, mais seulement prouver que M. E. Renan n'a pu y trouver aucun motif d'en faire un reproche particulier à saint Luc, puisque ce n'est pas cet évangéliste qui nous l'a conservé. Nous ne le connaissons que par saint Jean (XI, 2).

Un écrivain sérieux attribue-t-il à un historien ce qui appartient à un autre? Fonde-t-il sur *un fait* qui appartient à un autre un reproche *particulier* contre l'historien qu'il veut attaquer? Cherche-t-il, d'un fait qui a ses analogues dans les autres historiens, à tirer des conséquences qui n'en découlent pas, dans le but d'étayer un système quelconque? Telle est cependant la méthode suivie par M. E. Renan. Nous venons ainsi de le prendre en flagrant délit d'ignorance et de légèreté.

C'est cependant en s'appuyant sur *un fait* fausse-

Digitized by Google

ment attribué à saint Luc que notre auteur adresse à cet évangéliste le reproche d'avoir SOUVENT *modifié les anciennes traditions* pour leur donner *un tour* favorable à ses théories particulières.

On peut, par ce reproche, juger des autres.

D'après notre académicien, saint Luc imite les Évangiles *apocryphes* dans son récit sur l'*enfance de Jésus*, récit entremêlé *de cantiques* et *de procédés* de convention.

D'abord, les Évangiles *apocryphes* sont *postérieurs* à celui de saint Luc. Ce saint évangéliste n'a donc pu rien leur emprunter. Ce sont ces derniers qui ont été calqués sur les vrais Évangiles et qui leur ont emprunté quelques faits vrais pour encadrer leurs légendes. De plus, les Évangiles *apocryphes* contiennent fort peu de *cantiques* et de ce que M. E. Renan appelle *procédés de convention ;* ils ne contiennent à peu près que des *faits vrais* ou *faux*. M. E. Renan les a-t-il lus? La manière dont il les apprécie nous en ferait douter. Enfin, *les cantiques* et les prétendus *procédés de convention* de saint Luc se rapportent-ils à l'*enfance de Jésus*, comme l'affirme M. Renan? Non, car *ces cantiques* ont précédé *sa naissance*. Quant *à son enfance*, saint Luc ne rapporte qu'*un fait* : son enseignement dans le temple de Jérusalem, lorsqu'il était âgé de douze ans.

Lorsqu'on veut critiquer les Évangiles, il faudrait du moins les avoir lus sérieusement.

Enfin, M. Renan veut bien admettre que saint Luc nous a fait connaître « quelques circonstances pleines d'un sentiment tendre et certains mots de Jésus d'une *délicieuse* beauté. » (*Ibid.*) L'aveu est *délicieux*, mais notre délicat académicien se hâte d'ajouter que *ces circonstances et ces mots* « ne se trouvent pas dans les ré-

Digitized by Google

cits plus authentiques » *et que* « l'on y sent le travail de la légende. »

Notre délicat écrivain *sent* cela dans les faits suivants : Jésus pleurant sur Jérusalem, la sueur de sang, la rencontre des saintes femmes, le bon larron, etc. Le mot aux femmes de Jérusalem, ajoute-t-il (XVIII, 28-29), *ne peut guère avoir été conçu qu'après le siége de l'an* 70. (*Ibid.*, note 6.)

Cette dernière réflexion est le sublime du genre. Mais, grave académicien, si par hasard Jésus lisait dans l'avenir, s'il était prophète, ne pouvait-il pas *prédire* ce qu'un autre ne pouvait concevoir qu'après coup? Les récits de saint Mathieu et de saint Marc, que vous préférez, nous ne savons pourquoi, à celui de saint Luc, nous montrent Jésus *prophétisant* la ruine de Jérusalem. Pourquoi cette prophétie, *authentique* dans les premiers évangélistes, ne le serait-elle pas dans saint Luc? Ne l'est-elle dans aucun des trois? Vous le pensez, sans doute, mais vous ne le prouvez pas. Vous admettez que *le miracle est possible*. Eh bien, pourquoi, d'un récit miraculeux, concluez-vous à sa non-existence? Pourquoi attribuez-vous à saint Luc *seul* des prophéties qui se rencontrent dans les autres évangélistes? Pourquoi regardez-vous comme *faux* ou *légendaires* certains faits, pour cette seule raison qu'ils ne se trouvent qu'en saint Luc? Les premiers évangélistes ont-ils jamais eu la prétention d'avoir fait connaître toutes les actions, toutes les paroles de Jésus? Ces faits, dites-vous, *sentent le travail de la légende*? M. E. Renan peut avoir l'odorat très-fin sous ce rapport, mais qu'il nous permette de ne croire à cette finesse que s'il démontre qu'elle ne peut jamais le tromper. Il a sans doute ses raisons pour s'en rapporter à la

Digitized by Google

délicatesse de son impression; mais ne peut-on pas en suspecter la sûreté, lorsqu'on le voit surcharger ses pages de notes où abondent les erreurs de fait les plus graves et les plus fausses appréciations?

Que reste-t-il des critiques de détail adressées à saint Luc par M. E. Renan?

Rien.

Si elles étaient fondées, saint Luc ne serait qu'un mauvais compilateur qui aurait ajouté du sien aux premiers récits de la vie de Jésus, et son écrit ne serait digne que de mépris. Mais telle n'est pas la manière de raisonner de M. Renan. Il croit avoir articulé des reproches fondés, et cependant, il affirme que saint Luc est *un artiste* DIVIN; qu'il a eu sous les yeux *des originaux que nous n'avons plus;* qu'il peint Jésus-Christ avec *un bonheur de trait, une inspiration d'ensemble, un relief que n'ont pas les deux autres synoptiques;* qu'il *augmente singulièrement l'effet du portrait* SANS NUIRE GRAVEMENT A SA VÉRITÉ.

Que signifie ce verbiage prétentieux, quand on le rapproche des observations que nous avons discutées? Que dire surtout de cette phrase : saint Luc « est moins un évangéliste qu'un biographe de Jésus? » Quelle différence, s'il vous plaît, entre un biographe de Jésus et un évangéliste? C'est encore là sans doute une de ces délicatesses que M. E. Renan peut seul *sentir*. Saint Luc est, de plus, « un *humoriste*, un correcteur à la manière de Marcion et de Tatien. »

Nous cherchons à comprendre. Qu'est-ce qu'un *humoriste?* On donne ce nom aux hommes avec lesquels il est difficile de vivre; ou bien encore aux médecins qui font résider dans *l'humeur* le principe de toutes les maladies. Dans ces deux acceptions, le mot se rappor-

Digitized by Google

terait difficilement à saint Luc comme historien. On trouve encore ce mot dans quelques écrits modernes pour désigner ceux qui ont une certaine originalité qui excite le rire. Nous ne voyons rien en saint Luc qui sui mérite, sous ce rapport, la qualification que lui inflige M. E. Renan. Quel sens donne-t-il donc à ce mot? Nous n'en savons rien.

Quant à Marcion et à Tatien, nous ne comprenons vraiment pas que notre élégant académicien ait trouvé entre eux et saint Luc le plus petit point de rapprochement. S'il eût étudié la doctrine de ces deux hérétiques, il eût su qu'elle est opposée à celle de saint Luc; qu'ils n'ont point été des *correcteurs*, mais des *corrupteurs* de la doctrine chrétienne; que leurs disciples furent toujours regardés comme des ennemis du vrai christianisme. A côté de ces renseignements, il en eût trouvé un autre qui lui eût été utile : c'est qu'ils admettaient *les quatre Évangiles* comme des livres divinement inspirés, et que Tatien avait même fait un ouvrage dans lequel il démontrait qu'entre ces quatre Évangiles il n'y avait aucune contradiction.

On comprend donc difficilement comment M. E. Renan se soit passé la fantaisie de comparer saint Luc à Marcion et à Tatien. Il y a autant de rapport entre ces hérétiques et saint Luc, qu'entre M. E. Renan et Bossuet.

IX

Après sa vaine critique de détail contre les quatre évangélistes, M. E. Renan conclut ainsi : « En somme, on peut dire que la rédaction synoptique a traversé

Digitized by Google

trois degrés : 1° l'état documentaire original (λογία de Mathieu, λεχθέντα ἢ πραχθέντα de Marc). Premières rédactions *qui n'existent plus.* » (P. XLII.)

De ce que *nous avons prouvé,* nous concluons contre cette première affirmation de M. E. Renan : qu'il n'est point *démontré* que les deux premiers Évangiles aient existé dans une autre forme que celle que l'on possède aujourd'hui; notre savant n'a pu citer à l'appui de son système qu'un texte de Papias qu'il a mal compris, mal traduit, qu'il a dénaturé par ses réticences, et qui, malgré ces manœuvres, prouve encore contre M. E. Renan dans son propre ouvrage. Notre académicien a, de plus, passé sous silence les témoignages positifs des premiers siècles chrétiens en faveur de l'identité du texte primitif avec celui que nous possédons encore.

Le premier prétendu *fait* articulé par l'élégant critique se réduit donc à une simple assertion, non-seulement dénuée de preuves, mais qui a contre elle des preuves d'une valeur incontestable. *L'état documentaire original* des deux premiers Évangiles n'est qu'une simple fantaisie.

Il en est de même du second état par lequel ils auraient passé, selon notre auteur : « 2°, dit-il, l'état de simple mélange où les documents originaux sont amalgamés sans aucun effort de composition, sans qu'on voie percer aucune vue personnelle de la part des auteurs (Évangiles actuels de Mathieu et de Marc). »

On dirait vraiment que M. E. Renan a assisté à ce travail par suite duquel les deux écrits primitifs de Mathieu et de Marc auraient été *amalgamés.* Mais, du moins, a-t-il trouvé quelque document historique propre à lui donner des lumières sur ce point? Aucun. A-t-il trouvé dans les écrits eux-mêmes quelque indice

Digitized by Google

de cette *amalgamation?* Aucun. Alors, *pourquoi* admet-il un tel fait? *Pourquoi?* Nous l'ignorons. Mais, tout ce que nous pouvons lui dire, c'est que s'il s'imagine avoir assez de génie pour découvrir, par un simple effort de son esprit, les faits passés que rien ne lui atteste, nous le prions de nous permettre de n'avoir pas de lui une aussi haute opinion. Il ne peut trouver mauvais que nous lui refusions la faculté de lire dans le passé, par un simple effort de son intelligence et sans documents historiques, lorsqu'il refuse à Jésus la faculté de lire dans l'avenir. Sans doute que notre érudit-artiste se croit plus que Jésus; mais nous avons le droit de penser, nous, qu'il n'est pas permis, sans être taxé de folie et de blasphème, d'avoir la simple idée d'une comparaison entre Jésus et M. le professeur *in partibus* du Collége de France. Vous ne voulez pas, monsieur le professeur, que Jésus ait lu dans l'avenir? Ne trouvez pas mauvais que nous soyons aussi incrédule à votre égard que vous l'êtes à l'égard de Jésus, et que nous refusions de croire à votre seconde vue rétrospective? Avez-vous à nous citer un document historique, *un seul,* en faveur de votre *état documentaire* des deux premiers Évangiles et de leur *amalgamation?* Non. Alors, taisez-vous; et n'affirmez pas *des faits* que vous ne connaissez pas et contre lesquels s'élèvent tous les monuments du christianisme primitif.

Mais ce n'était pas assez pour M. E. Renan d'avoir *inventé* deux états successifs des deux premiers Évangiles. Il se passe la fantaisie d'une troisième période pour les récits évangéliques : « 3°, dit-il, l'état de combinaison ou de rédaction *voulue* et *réfléchie*, où l'on sent *l'effort* pour concilier les différentes versions (Évan-

Digitized by Google

gile de Luc). L'Évangile de Jean, comme nous l'avons dit, forme une composition d'un autre ordre et tout à fait à part. »

Nous avons apprécié les considérations contradictoires sur lesquelles M. E. Renan a appuyé son système touchant les Évangiles de saint Luc et de saint Jean. Quant à invoquer un seul *document historique*, notre académicien n'y a même pas songé, et *pour cause*. Devons-nous supposer qu'il soit assez ignorant des monuments de l'histoire du christianisme primitif, pour ne pas connaître les témoignages qui détruisent radicalement son système, qui établissent que jamais on n'a connu d'autres Évangiles que ceux que nous connaissons aujourd'hui, et dans la forme où nous les avons encore?

Dès que les Évangiles sont mentionnés, ils le sont dans la forme actuelle ; ils sont attribués aux auteurs dont ils portent encore le nom. C'est là *un fait* qu'on n'a jamais pu ébranler. M. E. Renan n'a pas même songé à le contester; il s'est contenté de tirer alentour un feu d'artifice de phrases plus ou moins magistrales et ambitieuses, pour éblouir ses lecteurs et les empêcher d'apercevoir la réalité ; mais la fantasmagorie de ses périodes se dissipe d'elle-même devant *le fait* qu'il n'a pu contester, qu'il s'est contenté de passer sous silence. Le procédé peut être habile à l'égard des hommes légers et ignorants; mais il ne peut, aux yeux des hommes sérieux et instruits, qu'établir une présomption fâcheuse contre la bonne foi de notre élégant écrivain.

Après avoir exposé son système sur les quatre Évangiles *canoniques*, M. E. Renan arrive aux *apocryphes*.

« On remarquera, dit-il, que je n'ai fait nul usage des Évangiles *apocryphes*. Ces compositions ne doivent

Digitized by Google

être en aucune façon mises sur le même pied que les Évangiles *canoniques.* » (P. XLIII.)

Pourquoi? Quelle différence peut exister pour M. E. Renan entre les Évangiles *apocryphes* et les *canoniques?* Aucune évidemment. Si ces derniers furent, comme il le prétend, de simples compilations faites par *on ne sait qui*, ils possèdent absolument le même caractère que les *apocryphes*, et nous ne comprenons pas que M. E. Renan ne les mette pas *sur le même pied*, comme il dit fort élégamment. Nous distinguons, nous, les *apocryphes* des *canoniques*, par cette raison que ces derniers furent composés par des témoins oculaires et regardés *dès l'origine* comme contenant *les paroles et les actions vraies* de Jésus ; que les *apocryphes*, au contraire, furent considérés, *dès l'origine*, comme des compilations romanesques sans vérité historique. Mais M. E. Renan ne peut établir une telle démarcation entre les uns et les autres, puisque, d'après lui, les Évangiles *canoniques* n'existent plus comme *documents primitifs*, et qu'ils ont été dénaturés par *les légendes* ou récits romanesques. M. E Renan confond donc les Évangiles *apocryphes* et *canoniques;* il leur attribue le même caractère, et, en même temps, il leur refuse, *en théorie du moins*, la même autorité.

Nous apercevons là une nouvelle atteinte portée à la saine logique de notre érudit-artiste. Mais nous pouvons recueillir l'aveu que l'évidence des faits lui a arraché et qui détruit, par la base, tout son système. En effet, les *apocryphes* existaient au second siècle de l'ère chrétienne. A cette époque qui touchait aux temps apostoliques, on classait donc en deux catégories distinctes les écrivains de la vie de Jésus : ceux qui étaient regardés comme véridiques et ceux qui ne

Digitized by Google

l'étaient pas. Les premiers étaient au nombre de *quatre* et on les désignait par leur nom. Les autres étaient rejetés comme *apocryphes;* n'étaient considérés que comme des *romans* fabriqués à l'usage de quelques sectaires et qui ne méritaient aucune créance de la part de la société chrétienne. Cette distinction n'était pas seulement un système de quelques érudits, elle appartenait à toutes les sociétés chrétiennes, en Orient comme en Occident, au midi comme au nord. Dans toute l'Église primitive, et *partout*, on retrouve cette distinction entre les Évangiles *canoniques* et les *apocryphes.* Ce fait est tellement évident que M. E. Renan est obligé de l'admettre, qu'il l'enregistre sans apercevoir toutes les conséquences que l'on en doit tirer contre ses théories particulières. Or, si, à l'époque qui touchait *immédiatement* au temps où les quatre Évangiles *canoniques* furent composés, on les reconnaissait si hautement comme *authentiques* et *véridiques;* si on les distinguait si clairement des récits *légendaires, romanesques, apocryphes,* comment M. E. Renan peut-il raisonnablement soutenir que ces Évangiles étaient le résultat d'un travail de fusion, *légendaire, romanesque, apocryphe,* comme ceux qu'il appelle, avec toute l'antiquité, *apocryphes?* Comment distingue-t-on un écrit *apocryphe* de celui qui ne l'est pas? Par le témoignage des *contemporains.* Or, toute la société chrétienne des temps primitifs se déclare ouvertement en faveur de l'*authenticité et de la véracité* des quatre Évangiles canoniques; elle rejette avec mépris les *légendes* ou Évangiles *apocryphes;* et, au dix-neuvième siècle, en présence de ce témoignage universel de toute une société religieuse, et sans avoir même l'ombre d'une preuve à son service, M. E. Renan vient nous dire : Les

Digitized by Google

Évangiles *canoniques* sont *légendaires*, c'est-à-dire : ils sont apocryphes quoiqu'il ne faille pas les confondre avec les apocryphes.

Une contradiction et une assertion gratuite : voilà donc tout ce que M. E. Renan peut opposer au témoignage de millions de témoins qui savaient d'où venaient les quatre Évangiles, qui les vénéraient comme la voix de ceux qui avaient vu Jésus, et avaient vécu avec lui, et qui les avaient instruits eux-mêmes de vive voix !

M. E. Renan veut faire l'érudit en citant les titres de quelques Évangiles apocryphes. S'il eût lu Fabricius, il aurait pu en citer d'autres encore. Il veut attacher une certaine importance à quelques-uns d'entre eux parce qu'ils auraient été écrits « en araméen comme les λογία de Mathieu, qu'ils furent l'Évangile des *Ebionim,* petites chrétientés de Batanée qui gardèrent l'usage du syro-chaldaïque, et qui paraissent à quelques égards avoir *continué la ligne de Jésus.* » Qu'est-ce que *la ligne de Jésus?* C'est sans doute sa doctrine. Or, comment les Ébionites (nous ne tenons pas à nous donner un reflet d'hébraïsant, en disant *Ebionim*), comment, disons-nous, les Ébionites, secte *immorale* rejetée par toute la société chrétienne primitive, a-t-elle conservé la *ligne de Jésus?* Nous l'ignorons. Mais, ce que nous savons parfaitement, c'est que M. E. Renan n'a pu lire en araméen ou syro-chaldaïque des écrits qui n'existent pas dans cette langue; qu'il ignore aussi bien que nous l'origine des écrits dont il indique les titres; qu'il est obligé de convenir que, *dans l'état où ils nous sont arrivés,* ils sont inférieurs, *pour l'autorité critique, à la rédaction de l'Évangile de Mathieu que nous possédons.* (P. XLIV.)

Cet aveu nous suffit. Laissez donc alors les *légendes,*

Digitized by Google

et n'osez pas les comparer à des récits historiques dont l'authenticité est si bien établie, que vous n'osez la nier ouvertement, tout en vous efforçant de la nier d'une manière indirecte et à l'aide de distinctions et de restrictions indignes d'un écrivain loyal et sincère.

X

Autre résumé de notre auteur touchant les Évangiles : « On comprend maintenant, dit-il (p. XLIV), *ce semble, le genre de valeur historique* que j'attribue aux Évangiles. Ce ne sont ni des biographies à la façon de Suétone, ni des légendes fictives à la manière de Philostrate ; ce sont des *biographies légendaires.* »

Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés qu'auparavant en présence de cette déclaration. Les Évangiles, selon notre académicien, ne peuvent être comparés, pour la vérité historique, aux biographies que Suétone a composées sur les douze premiers empereurs romains. Pourquoi? M. E. Renan ne le dit pas, mais l'a donné à penser par ce qui a précédé. Suétone est donc pour lui un type de vérité historique, et les évangélistes ne le sont pas. Saint Luc, par exemple, dont le récit, même de l'aveu de M. E. Renan, est arrivé *intact* jusqu'à nous, ne vaut pas, quant à la sincérité, Suétone. Nous serait-il permis de demander *pourquoi* à M. Renan? Suétone vivait au second siècle de l'ère chrétienne et n'a pu recevoir de témoins oculaires ses renseignements sur les premiers Césars; saint Luc a vécu au premier siècle et n'a écrit que d'après les récits de ceux qui

Digitized by Google

avaient conversé avec Jésus. Suétone, à la cour de l'empereur Adrien, abusa de la confiance de cet empereur, manqua d'égards à l'impératrice et fut exilé pour ses procédés peu honorables; saint Luc a toujours été considéré comme un homme de haute intelligence et d'une moralité irréprochable. Suétone s'est montré aussi débauché dans ses récits que les empereurs dont il faisait les biographies l'étaient dans leur vie; saint Luc apparaît, dans ses récits, comme un homme d'une pureté de vie exemplaire. Suétone écrit mal en latin; saint Luc écrit en grec avec élégance, et son travail accuse ainsi une éducation première beaucoup plus soignée que celle de Suétone. Ce dernier écrivain, mêlé aux intrigues de cour, peut être soupçonné d'en avoir subi l'influence dans ses appréciations historiques; saint Luc, d'abord païen, converti au christianisme par suite d'une conviction sincère et réfléchie, n'a subi d'autre influence que celle de cette conviction.

Nous cherchons en vain une seule raison qui ait pu motiver la préférence que M. E. Renan accorde à Suétone sur saint Luc, et nous ne trouvons que des motifs de préférer l'historien de Jésus à celui des Césars. L'élégant érudit aurait bien dû nous dire *pourquoi* il donnait à l'historien des Césars la préférence sur celui de Jésus? Mais il ne daigne pas s'abaisser jusqu'à ces détails. Ils ne seraient pas inutiles, cependant, pour ceux qui ne croient pas à son infaillibilité.

Ce que nous disons de saint Luc, nous pourrions le dire et *à fortiori* de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Jean; mais nous ne citons que saint Luc, parce que M. E. Renan n'admet que son Évangile comme étant d'une parfaite *authenticité*, d'une parfaite *intégrité*.

Digitized by Google

Notre argument ne peut donc être contesté, même par lui, et nous le mettons en demeure de nous décliner les motifs pour lesquels il préfère aux récits de saint Luc ceux de Suétone. Nous affirmons, nous, qu'à simple titre d'historien, saint Luc mérite plus de créance que Suétone, parce qu'il fut plus rapproché des événements racontés, parce qu'il a puisé ses renseignements à des sources plus pures ; parce que, *personnellement*, il avait plus de culture intellectuelle et de moralité. Tels sont nos raisons de préférer saint Luc à Suétone. Quelles sont celles de M. E. Renan pour préférer Suétone à saint Luc? Nous les connaîtrons, *s'il daigne* nous répondre et les exposer clairement.

Mais si M. E. Renan préfère Suétone aux évangélistes, il préfère ces derniers à Philostrate. Pourquoi encore? Philostrate n'était pas très-éloigné du temps d'Apollonius de Thyane, dont il a écrit *la Vie*. Cet ouvrage a été considéré de tout temps et par tous les hommes de bon sens comme un recueil de *légendes inacceptables*. Nous sommes parfaitement d'accord sur ce point avec M. E. Renan. Seulement, nous lui ferons observer qu'il n'a pas le droit, lui, d'établir la moindre différence entre les récits de Philostrate et ceux des évangélistes. Les récits de ces derniers, en effet, ne sont pas à ses yeux des *biographies*, c'est-à-dire des travaux historiques proprement dits. Il les regarde comme des narrations où *la légende*, c'est-à-dire l'erreur, se trouve mêlée à la vérité. Les récits de Philostrate ont le même caractère. Tout ce qu'il raconte n'est pas faux ; seulement il a mêlé *des légendes* ou récits apocryphes et faux à quelques vérités. C'est bien là le caractère que M. E. Renan attribue aux Évangiles. Dès qu'il les confond ainsi avec les fables de Philostrate, *pourquoi* leur donne-t-il un

Digitized by Google

caractère différent? C'est sans doute *par un reste de pudeur;* mais cette pudeur est *illogique.*

Les évangélistes offrent-ils des garanties historiques? alors, pourquoi leur préférer Suétone? N'en offrent-ils pas? pourquoi les préférer à Philostrate? Tous les récits évangéliques sont empreints d'un caractère *miraculeux:* le *divin*, dans le sens *strict* du mot, y éclate à chaque ligne. Si ce *divin,* ce *miraculeux* est faux, s'il est *légendaire*, comme dit poliment le délicieux académicien, les récits évangéliques rentrent dans la même catégorie que ceux de Philostrate. Le système de M. E. Renan est donc contradictoire, il est *scientifiquement* inacceptable; la distinction qu'il veut établir ne repose sur aucune base solide et logique; son moyen terme se réduit à un aveu que la vérité lui arrache, mais qui détruit tout son système. Qu'entend-il par *légendes?* Des récits faux, *non historiques.* Dès que les Évangiles sont des *biographies légendaires*, elles sont *sans valeur historique*, et la *biographie légendaire* de Philostrate ne mérite ni plus ni moins de créance que les Évangiles. M. E. Renan recule devant cette conséquence. Pourquoi ces ménagements illogiques? Lorsqu'on a une conviction et que l'on veut écrire, le devoir est de l'exprimer sans détour, sans hypocrisie. Quand on se pose en *libre penseur*, en exégète indépendant et supérieur, il ne faut pas reculer devant les conséquences de son système; si les Évangiles n'offrent pas plus de garanties historiques que la *Vie d'Apollonius de Thyane,* il ne faut pas rougir de le dire tout haut. Mais M. E. Renan a vu à quoi il s'exposait en plaçant saint Luc, par exemple, sur la même ligne que Philostrate. Il a donc inventé un *juste milieu* entre la vérité et l'erreur. Mais ce juste milieu ne peut exister, et, en dépit

Digitized by Google

de ses habiletés, il faudra toujours en revenir à ce dilemne : ou les Évangiles sont des récits historiques, ou ce sont des romans; dans le premier cas, il faut les accepter tels qu'ils sont; dans le second, il faut les rejeter; car un écrivain qui a mêlé le vrai avec le faux dans ses récits ne mérite aucune créance, surtout lorsqu'aucun autre document historique, d'une incontestable autorité, ne vient jeter des lumières qui fassent distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux dans son travail.

M. E. Renan ne veut voir dans les Évangiles que des récits *contradictoires*, semblables aux *légendes* des saints, aux *Vies* de Plotin, de Proclus, d'Isidore; aux récits de quelques vieux soldats de Napoléon Ier racontant leurs anciennes guerres. *Le caractère* du héros ressort mieux de tels récits que d'une *histoire solennelle et officielle,* dit M. Renan. (P. XLIV-XLV.) Alors, pourquoi préfère-t-il Suétone, historien *solennel et officiel*, aux Évangiles? De plus, comment des détails *faux* ou *légendaires* peuvent-ils donner une idée exacte *du caractère* de celui qui en est l'objet? Toute la phraséologie prétentieuse de notre académicien se réduit à ceci : les faits faux conduisent mieux à la vérité que les faits vrais. Voilà, il faut en convenir, un singulier système.

Autre observation : si les détails *légendaires* des Évangiles donnent une idée plus exacte de Jésus-Christ que des histoires *solennelles et officielles*, Jésus fut *Dieu*, car il apparaît comme Dieu dans tous ces récits, et c'est là le caractère qui en ressort le plus nettement. Alors, nous demanderons à M. E. Renan pourquoi il a fait son livre pour combattre la divinité de Jésus-Christ? Il s'appuie sur les Évangiles dans son ouvrage; il admet que les récits évangéliques, *quoique légendaires,* mettent en relief, mieux que des *histoires solennelles*

Digitized by Google

et officielles, le caractère de Jésus; ce caractère est incontestablement celui d'un *homme-Dieu*, faisant *des miracles pour prouver sa divinité*. Et M. E. Renan refuse d'admettre *ce caractère*, quoiqu'il prenne pour guide ces récits qui le peignent avec plus de vérité que n'aurait pu le faire *l'histoire proprement dite*, et il rabaisse ces récits au-dessous d'une *histoire* comme celle de Suétone, et il leur accorde moins de valeur historique qu'à cette *histoire!*

Ne peut-on pas dire que M. E. Renan se moque de ses lecteurs?

Mais, après avoir successivement rabaissé les Évangiles au-dessous de *l'histoire* et les avoir élevés au-dessus, il s'applique à les rabaisser de nouveau. Il prétend y découvrir des contradictions « sur les temps, les lieux, les personnes. » (*Ibid.*) Il affirme que l'on n'attachait, dans les premiers temps du christianisme, aucune importance à ces contradictions; que l'on ne considérait point comme *inspirés* les récits des Évangiles. Et sur quelle preuve M. E. Renan appuie-t-il toutes ces assertions? « Sur le passage précité de Papias. » (*Ibid.*, note.) Ce passage dit tout le contraire; mais notre savant y a sans cesse recours, et l'on dirait qu'il compose toute l'érudition de l'élégant académicien.

Avec son texte de Papias, M. Renan devient réellement ridicule. Nous en dirons autant de ses phrases déjà répétées à satiété sur le travail *légendaire* dont les Évangiles ont été l'objet et sur lesquels il revient encore après avoir indiqué son texte de Papias.

Nous en avons fait justice. Mais nous devons nous arrêter sur ses assertions touchant les prophéties messianiques.

Digitized by Google

XI

Parmi les sources où M. Renan prétend avoir puisé ses renseignements sur Jésus-Christ, il a indiqué les livres « *apocryphes* de l'Ancien Testament » (p. IX), mais il n'a pas fait le même honneur aux livres *canoniques*. A-t-il donné la raison de la préférence qu'il accordait aux premiers? Pas le moins du monde. Serait-ce parce que les *apocryphes* contiennent plus de renseignements sur Jésus-Christ que les *canoniques?* Ils en contiennent moins; on pourrait même dire qu'ils n'en contiennent pas du tout, puisqu'ils ont précédé la naissance de Jésus, et que leurs auteurs n'ont pas été doués de l'esprit prophétique. Pourquoi donc M. Renan a-t-il cité les « *apocryphes* de l'Ancien Testament » parmi les documents qu'il a consultés touchant Jésus-Christ? Nous le saurons quand il aura bien voulu nous l'apprendre.

Quant aux livres *canoniques*, nous comprenons fort bien pourquoi il ne les a pas mentionnés. Le célèbre académicien, qui s'attribue le droit de lire dans le passé, ne croit pas à l'esprit prophétique des hommes pieux que Dieu aurait éclairés sur l'avenir religieux du monde. Israélites et chrétiens se sont toujours accordés sur ce point : que les écrits qui composent l'Ancien Testament sont tous empreints d'esprit prophétique; que tout, dans les rites religieux du peuple juif, a un but unique; que rites et écrits convergent tous vers un homme extraordinaire qui devait être l'Envoyé de Dieu, *le Messie;* israélites et chrétiens s'accordent à

Digitized by Google

reconnaître que le peuple juif a vécu d'une vie religieuse dont le terme était *dans l'avenir*; que sa vie politique elle-même avait été organisée dans le but de conserver intacte la promesse de l'Envoyé de Dieu, de Celui *qui devait venir*.

Ce grand fait prend, sous la plume de M. Renan, les plus minces proportions; il se réduit à une espèce de sentiment populaire qui n'avait pas conscience de sa raison d'être. Les évangélistes s'en seraient rendus les échos d'une manière ridicule en disant tantôt : « Le Messie doit faire telle chose; or Jésus est le Messie, donc Jésus a fait telle chose; » tantôt en raisonnant à l'inverse : « Telle chose est arrivée à Jésus, or, Jésus est le Messie; donc telle chose devait arriver au Messie. » (P. xlvi, xlvii.)

Notre auteur donne cette note pour preuve : « Voir, par exemple, Jean, xix, 23-24. » Que dit Jean à cet endroit? « Les soldats, après l'avoir crucifié, s'emparèrent de ses vêtements, en firent quatre parts, une pour chacun d'eux; et de sa tunique. Cette tunique était sans couture, tissue tout entière d'une seule pièce. Ils se dirent donc entre eux : « Ne la partageons pas, mais « tirons au sort à qui elle appartiendra, » afin que fût accomplie l'Écriture qui a dit : « Ils se sont partagé « mes vêtements, et ils tirèrent ma tunique au sort. » C'est ce que firent les soldats. » La prophétie citée par saint Jean se trouve au psaume 21 (22 de l'hébreu). M. E. Renan, qui ne croit pas aux prophéties, ne peut naturellement regarder que comme une chose fortuite la similitude si frappante qui existe entre les paroles du psalmiste et le fait rapporté par saint Jean. Mais s'il eût bien voulu considérer que le psaume cité se rapporte tout entier à l'avenir; que l'écrivain sacré annon-

Digitized by Google

çait les souffrances dont serait l'objet un homme extraordinaire dont les humiliations et la mort seraient la source d'un meilleur avenir pour tous les peuples du monde; s'il eût réfléchi, d'un autre côté, que le peuple d'Israël regardait les psaumes comme autant de chants prophétiques, il eût compris que saint Jean devait opposer aux Juifs le psaume en question, comme un témoignage accablant contre eux. Tous les détails de la Passion de Jésus-Christ ont vérifié les prophéties du psaume. On ne peut en rapprocher le récit des évangélistes sans être saisi d'admiration. Saint Jean n'a rappelé qu'un détail; il aurait pu en citer d'autres. Le psaume commence par ces mots prononcés par Jésus-Christ lui-même sur la croix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ! » Le prophète adresse à Dieu cette plainte : « Tous ceux qui me voient m'insultent : ils remuent les lèvres et secouent la tête en disant : « Il a mis son espérance en Dieu, qu'il le délivre ! « qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime ! » Ce sont les paroles de la populace qui entourait la croix. Il faudrait citer le psaume entier pour constater les rapprochements saisissants qui existent entre cette prophétie et les récits des divers évangélistes. Et M. Renan ne veut voir en tout ceci qu'un mauvais raisonnement fait après coup et qui interprétait assez mal un sentiment populaire ! Libre à lui; mais il nous semble, à nous, que l'on doit traiter avec un peu plus de sérieux *un grand fait*, le fait prophétique, qui a été et qui est encore le principe de la vie religieuse du peuple israélite, qui l'est en même temps de tous les peuples chrétiens. Nous concevons que les débris d'Israël ne conviennent pas que leurs pères aient été assez aveugles pour avoir une idée fausse du Messie, pour se rendre coupables de

Digitized by Google

la mort de l'*Envoyé de Dieu*; mais ce que l'on doit concevoir aussi facilement, c'est que ceux d'entre eux qui ont reconnu cet *Envoyé* dans le Christ mis à mort, aient indiqué à leurs frères coupables les traits des prophéties qui avaient rapport à sa Passion et à sa mort, à son triomphe tout spirituel sur le monde païen. Telle est la raison des rapprochements que font parfois les évangélistes entre les actions de Jésus et les prophéties, des rapprochements plus multipliés que faisaient les apôtres dans leurs prédications (Act., I, 20; II, 16 et suiv. et *pass.*). Ils ne font point les raisonnements ridicules que leur prête M. Renan; ils indiquent les prophéties qui pouvaient mettre sur la voie leurs frères qui s'étaient fait une fausse idée du Messie.

M. Renan ne voit que des *subtilités* dans les *allusions messianiques* qu'ils relèvent. (P. XLVI.) Cette assertion purement *gratuite* ne prouve qu'une chose : c'est que le célèbre hébraïsant ne connaît ni la Bible ni la vie religieuse du peuple d'Israël. Il existe cependant sur ce sujet des ouvrages assez nombreux et assez savants pour mériter l'étude de notre docte académicien. On a bientôt dit que la prophétie n'a pas existé ; que les *allusions messianiques* ne sont que des *subtilités;* mais il serait plus difficile d'appuyer ce sentiment sur de bonnes raisons, et de répondre *aux vrais Israélites* et aux *vrais chrétiens* qui ont établi *scientifiquement* le contraire. Mais M. Renan a trouvé plus commode de laisser de côté les livres *canoniques* de l'Ancien Testament; de n'accorder sa considération qu'aux *apocryphes*, et de décider, du haut de son infaillibilité, que les prophéties messianiques ne sont que des subtilités.

Le lecteur sérieux appréciera ce procédé *peu scientifique* de l'élégant académicien.

Digitized by Google

N'oublions pas de citer textuellement une belle phrase au moyen de laquelle il a cru légitimer sa manière de considérer les *allusions messianiques* des évangélistes : « *Les explications trop simples,* dit-il, *sont toujours fausses*, quand il s'agit d'*analyser le tissu* de ces profondes créations du sentiment populaire, *qui déjouent tous les systèmes* par leur richesse et leur infinie variété. » (P. XLVII.) C'est là assez bien parler pour ne rien dire. Toutefois, *analysons le tissu* de cette période que M. Renan a dû prononcer *ore rotundo.*

Les *explications* données aux prophéties par les évangélistes sont *trop simples.* C'est-à-dire qu'elles sont si simples qu'il n'y a pas moyen de contester le rapprochement qu'ils font entre *les faits* racontés par eux et les paroles de l'Ancien Testament. Cependant M. Renan vient de dire que leurs *allusions* étaient *subtiles.* Notre auteur tient à avoir constamment à son service deux opinions contradictoires sur le même sujet.

Mais de ce que les explications sont *simples*, il s'ensuit qu'elles sont *fausses.* De là, il faudrait conclure que, aux yeux de M. Renan, plus les explications sont *obscures*, plus elles sont satisfaisantes et vraies.

Nous ne pouvons être de cet avis.

Il est vrai que notre profond écrivain ne veut qu'il en soit ainsi que s'il s'agit d'*analyser le tissu* des PROFONDES *créations du sentiment populaire.* Pourquoi, s'il vous plaît, les explications obscures auraient-elles le privilége d'être plus vraies que les explications claires quand il s'agit d'*analyser ce tissu?* Plus les créations sont *profondes*, plus il faudrait, ce semble, s'attacher à y porter une vive lumière, pour que l'obscurité de ces profondeurs fût dissipée. Notre auteur prétendrait-il que plus il fait nuit, plus on y voit clair?

Digitized by Google

Mais *les profondes créations du sentiment populaire déjouent tous les systèmes*. C'est une raison pour ne point s'en permettre, et de prendre les choses telles qu'elles sont. Pourquoi donc M. Renan en a-t-il tant fait sur les Évangiles et sur Jésus-Christ? S'il est *une création profonde du sentiment populaire* (on comprend que nous citons ces expressions sans les approuver), c'est bien le *Messie*, l'*Envoyé de Dieu*, annoncé par les prophètes, sortant du sein de Dieu, venant dans le monde sous le nom de Jésus; détruisant les vieux cultes pour établir son règne immortel sur le ciel, sur la terre et sur l'enfer. Certes, s'il est *une création profonde du sentiment populaire qui déjoue tous les systèmes*, c'est bien celle-là, qui naît avec le monde, qui a défié toutes les révolutions sociales, qui existe encore dans toute sa force. Et c'est à cette *création profonde du sentiment* de l'humanité que M. Renan vient opposer des systèmes mesquins et des phrases vaporeuses!

Votre œuvre, illustre académicien, est condamnée par les mots sonores que vous avez prononcés. Vous avez dicté vous-même l'arrêt contre vos systèmes, et le *Messie*, l'*Homme-Dieu*, Jésus, cette pensée sublime de Dieu lui-même, incarnée dans l'humanité, sortira plus brillante des nuages que vous avez voulu amasser autour d'elle.

On voit que nous avons été poli, en disant que M. Renan avait fait une belle phrase *pour ne rien dire*. Nous aurions pu la caractériser tout autrement.

Revenons, avec notre auteur, à la valeur *historique* des Évangiles. Il tient à ressasser ses idées; mais leur *infinie variété* ne les rend pas plus vraies.

Digitized by Google

XII

Pour résumer ses idées sur la *valeur historique* des Évangiles, M. Renan établit : 1° que les discours qui y sont rapportés ne sont pas *textuels* (p. XLVII) ; 2° que les récits sont légendaires, et que l'on y rencontre beaucoup d'*à peu près* (p. XLVIII) ; 3° qu'il faut cependant les admettre, quoiqu'ils *ne soient pas vrais à la lettre* (*ibid.*) ; 4° que de ces récits légendaires et qui ne sont pas *vrais à la lettre*, ressort une *vérité supérieure, la vérité rendue expressive et parlante,* ÉLEVÉE A LA HAUTEUR D'UNE IDÉE.

D'abord, qui a jamais prétendu que les discours de Jésus fussent textuels ? Ne peut-on pas en avoir *le sens* quoiqu'ils n'aient pas été *sténographiés* ? Ne suffit-il pas d'en avoir *le sens* pour en connaître *la pensée* ? Jésus n'avait pas de *sténographe*, et il n'y tenait pas. Mais il avait des hommes de bonne foi pour l'écouter, ce qui valait beaucoup mieux ; et si ces hommes étaient *inspirés*, l'inspiration ne vaudrait-elle pas mieux que la sténographie ? M. E. Renan ne le croit pas, mais nous, nous le croyons. S'il a le droit de nier, nous avons celui d'affirmer.

Puis, qu'est-ce qu'*une vérité élevée à la hauteur d'une idée ?* qu'est-ce que *l'idée ?* Les logiciens discutent sur la définition, mais leurs discussions roulent toutes autour de cette vérité universellement admise : que l'idée est *l'esprit pensant*, ou la pensée de l'esprit humain. Quel peut être l'objet de la pensée ? Évidemment ce qui *existe*, ce qui *est*, soit dans l'ordre matériel, soit dans

Digitized by Google

l'ordre spirituel, soit dans l'ordre purement *intelligible*, comme le *résultat des rapports* des êtres entre eux. Or, ce qui *est*, c'est *la vérité*. La vérité est donc *l'objet* de l'idée, laquelle idée est plus ou moins légitime, selon qu'elle perçoit plus ou moins clairement la vérité ou ce qui est. D'après ces notions si simples, comprend-on ce que c'est qu'*une vérité élevée à la hauteur d'une idée?* Si M. E. Renan eût parlé d'une *idée élevée à la hauteur de la vérité*, nous l'eussions compris; mais une *vérité élevée à la hauteur d'une idée*, c'est là, soit dit sans intention de blesser le savant académicien, un *pathos* philosophique sous lequel toute *idée* disparaît.

Maintenant, nous serait-il permis de demander à notre philosophe comment *une vérité supérieure* peut être le résultat de *faits faux ou légendaires?* Comment cette *vérité supérieure* est *plus vraie que la nue vérité?* (P. XLVIII.) Nous avons cru jusqu'ici, et nous continuerons à croire jusqu'à preuve du contraire, que *ce qui est vrai est vrai* purement et simplement; que l'on ne peut établir de degrés dans la vérité. On peut en établir dans les idées, parce que ces idées peuvent être plus ou moins conformes au vrai; mais établir *des degrés de vérité* dans ce qui est vrai, c'est là une philosophie qui ne pourra jamais être à l'usage du sens commun. Nous ne comprenons pas mieux que *ce qui est vrai* puisse *résulter* de *ce qui est faux*, même à ce degré inférieur que M. E. Renan appelle *la nue vérité*. Le faux est faux, le vrai est vrai : c'est là, ce semble, un axiome que chacun admet, et les habiletés littéraires de M. E. Renan ne pourront l'ébranler. Son opinion analysée avec exactitude se résout en une erreur grossière que les hommes de bon sens désignent, sans politesse lit-

Digitized by Google

téraire, par le mot *absurdité*. Ce mot est peu *parlementaire*, mais nous n'en trouvons pas d'aussi juste pour caractériser l'étrange opinion de notre savant.

Après avoir exposé cette opinion, il éprouve le besoin de se justifier auprès de ceux « qui trouveront qu'il a accordé une confiance exagérée à des récits en grande partie légendaires » (*ibid.*); il les prie de tenir compte de l'*observation* que nous avons discutée. Nous ne savons si ceux dont il ménage la susceptibilité s'arrangeront de cette *observation;* quant à nous, nous maintenons qu'aucun homme tant soit peu raisonnable ne peut pas plus s'en contenter que des développements que l'auteur lui donne.

« A quoi se réduirait, dit-il, la vie d'Alexandre, si on se bornait à ce qui est matériellement certain? » Eh! mon Dieu, elle se réduirait, *pour nous*, à ce qui est vrai, à ce que nous savons certainement; comment peut-on *la connaître* que par ce qui est *vrai*? « Mais, ajoute l'auteur, les traditions, même *en partie* erronées, renferment *une portion* de vérité. » (P. XLIX.) M. de la Palisse n'eût pas mieux dit. Qui nie que des traditions qui contiennent *une partie* de vérité contiennent cette *partie de vérité?* Mais là n'est pas la question. Que l'on prenne la vérité partout où on l'aperçoit, rien de mieux; mais que l'on prétende tirer la vérité de l'erreur comme un résultat supérieur à *la vérité nue*, c'est là ce que prétend M. Renan, et ce qui est contraire au bon sens. Notre auteur s'excuse par l'exemple de M. Sprenger, qui, en écrivant la vie de Mahomet, a tenu compte des *hadith*, ou traditions orales. Qu'est-ce que cela prouve? Si M. Sprenger a donné comme vraies les traditions fausses, il a eu tort, voilà tout. De ce qu'il a eu tort, s'ensuit-il que M. Renan ait raison? « Les traditions

Digitized by Google

sur Mahomet, ajoute notre illustre académicien, n'ont pas un caractère historique supérieur à celui des discours et des récits qui composent les Évangiles. » (*Ibid.*) Nous sommes assez disposé à le croire ; mais que s'ensuit-il? Qu'il faut distinguer soigneusement dans ces traditions ce qui est *vrai* de ce qui est *faux*, historiquement parlant ; admettre le premier et rejeter le second, et ne pas prétendre, comme M. Renan, que ce qui est vrai peut sortir de ce qui est faux.

Enfin notre auteur s'excuse sur l'*exemple futur* de celui qui « écrira l'histoire des écoles juives aux siècles qui ont précédé et suivi immédiatement la naissance du christianisme. » Cet écrivain « ne se fera aucun scrupule de prêter à Hillel, à Schammaï, à Gamaliel, les maximes que leur attribuent la *Mischna* et la *Gemara*, bien que ces grandes compilations aient été rédigées *plusieurs centaines d'années* après les docteurs dont il s'agit. »

Si le futur historien des écoles juives agit ainsi, il ne s'ensuivra pas qu'il ait raison. Son exemple *futur* ne peut donc pas plus excuser M. E. Renan que l'exemple *passé* de M. Sprenger. Toutes ces belles phrases peuvent avoir *un bouquet* d'hébraïsme, quoique des hommes compétents nient que M. Renan sache bien l'hébreu ; mais, encore une fois, elles ne prouvent pas du tout que *la vérité supérieure* puisse être une conséquence des récits faux ou légendaires.

Il n'a donc pas répondu à ceux qui lui reprocheraient d'avoir accordé une *confiance exagérée* aux légendes.

Comment M. E. Renan répond-il « aux personnes qui croient, au contraire, que l'histoire doit consister à reproduire *sans interprétation* les documents qui nous

Digitized by Google

sont parvenus? » Voici sa réponse : « Je les prie d'observer qu'en un tel sujet, cela n'est pas *loisible.* » *Loisible* est un *vieux mot* qui signifie *permis.* Il n'est donc pas *permis,* selon notre académicien, d'écrire la *vie de Jésus* sans *interpréter* les documents de cette vie. Nous le voulons bien. Mais qu'entend M. E. Renan par le mot *interpréter?* Ce mot signifie, en bon français, *fixer le vrai sens.* Mais notre académicien lui en donne un autre, et, dans sa pensée, *interpréter* signifie *changer, dénaturer, rejeter.* Le mot est mal choisi pour caractériser la chose. Mais, dit notre auteur, « les quatre principaux documents sont en flagrante contradiction l'un avec l'autre. » (*Ibid.*) L'assertion est fausse, et on ne peut découvrir dans les quatre Évangiles aucune contradiction. — « Josèphe les rectifie quelquefois. » — Cette assertion est aussi fausse que la première. — « Il faut choisir. » — Quand il faudrait choisir, il resterait à examiner si Josèphe est plus digne de foi que les évangélistes ; mais cette peine est inutile, et Josèphe, au lieu de contredire les évangélistes, *les appuie.*

M. E. Renan se réserve de *prouver* plus tard ce qu'il avance. Nous lui réservons *des preuves* qui détruiront les siennes et qui démontreront, ou qu'il n'a pas lu Josèphe, ou qu'il n'a pas voulu tenir compte de ses récits.

« Prétendre qu'un événement ne peut pas s'être passé de deux manières à la fois, ni d'*une façon impossible,* n'est pas imposer à l'histoire une philosophie *à priori.* » (P. XLIX-L.) — Sans doute, mais prétendre qu'un événement s'est passé de deux manières, par suite de l'ignorance de l'histoire, et prétendre qu'un événement est impossible lorsqu'il est non-seulement *possible,* mais *certain,* c'est bien là imposer à l'histoire, non pas *une philosophie* A PRIORI, mais un système *anti-*

Digitized by Google

philosophique. Or, ce système est celui de M. Renan, qui, sous prétexte d'*interprétations* et d'*inductions*, a *dénaturé* les faits de la vie de Jésus.

Notre auteur s'est attribué le droit d'appliquer son système aux *récits surnaturels*. Il a voulu dire, sans doute, *aux récits des faits surnaturels*, car il n'admet pas évidemment *le caractère divin* des récits. « Réduire ces récits à des légendes, ce n'est pas, dit M. Renan, mutiler les faits au nom de la théorie ; c'est *partir de l'observation même des faits*. » (*Ibid.*) Singulière *observation* qui se résume dans la négation !

En effet, du haut de sa grandeur scientifique, notre élégant académicien affirme que : « Aucun des miracles dont les vieilles histoires sont remplies ne s'est passé dans des conditions *scientifiques*. » Qu'eût-il fallu pour que les *conditions scientifiques* fussent observées? que les miracles eussent été opérés devant des savants. « Ni les personnes du peuple, dit majestueusement notre académicien, ni les gens du monde ne sont compétents pour cela. Il y faut de grandes précautions et une longue habitude des recherches scientifiques. » La preuve, c'est que, de nos jours, *des gens du monde, des petites villes tout entières* ont été dupes de *grossiers prestiges*. Il n'en serait pas de même si les savants avaient pu *critiquer en détail* tous les faits miraculeux. Qu'un thaumaturge se présente pour ressusciter un mort, on nommera, dit M. Renan, « une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique. » A ce dernier titre, M. E. Renan entend bien, sans doute, qu'il en ferait partie. Comment procéderait la commission? « Elle choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait *la salle où devrait se faire l'ex-*

Digitized by Google

périence, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, *une probabilité presque égale* à la certitude serait acquise. » (P. LII.) Pour arriver à la certitude complète, il faudrait que l'expérience fût répétée plusieurs fois.

Mais, monsieur Renan, ceux qui n'auraient pas été témoins *des expériences,* qui voudraient soupçonner la bonne foi ou la compétence des savants qui y auraient présidé; qui objecteraient aux savants les erreurs *scientifiques* qui ont été consacrées par les commissions les plus solennelles, ceux-là auront-ils *la certitude?* Non. Votre moyen d'arriver à la certitude du miracle est donc parfaitement inutile. On sait à quoi s'en tenir, illustre académicien, sur l'infaillibilité des commissions scientifiques; et, sans mépriser la science, tout le monde comprend que les savants se sont souvent trompés et se trompent souvent encore, non-seulement sur les choses les plus difficiles à constater, mais sur les choses les plus simples.

Mais existe-t-il un moyen de constatation plus sûr que *le procédé scientifique* de M. Renan pour être certain de l'existence du miracle? Oui, assurément, et c'est celui que nous voyons en action dans l'Évangile.

D'abord analysons *le vrai miracle.* Qu'y trouve-t-on? 1° un fait simple et palpable; 2° le caractère par lequel ce fait se présente comme en dehors des faits naturels; puis vient *l'explication* qui peut en être donnée. Cette explication n'appartient pas au miracle lui-même. Prenons un exemple : Jésus vient au tombeau de Lazare publiquement, en présence même de ses ennemis. Lazare est enseveli depuis quatre jours, *il*

Digitized by Google

sent mauvais. Personne n'a besoin ni de *physiologistes,* ni de *chimistes,* ni de *physiciens,* encore moins de *personnes exercées à la critique historique,* pour savoir qu'*il est mort* et bien mort. Tout à coup Lazare est vivant, parle et agit instantanément en présence de ceux qui l'ont vu mort. Ils n'ont besoin ni de *physiologistes,* ni de *chimistes,* ni de *physiciens,* encore moins *de personnes exercées à la critique historique* pour savoir qu'*il vit. La mort* de Lazare, *la vie* de Lazare, ce sont *deux faits* simples que chacun constate *mieux* avec ses sens que par la lecture d'un rapport d'une commission scientifique. Pour rappeler Lazare *de la mort à la vie,* Jésus prononce *quelques mots.* A-t-on besoin d'une commission scientifique pour constater qu'un homme *a prononcé* seulement quelques mots? Non, évidemment, pas plus que nous n'en avons besoin pour savoir que M. Renan parle et a écrit son livre. Voilà donc à quoi se réduit le plus grand miracle : *à des faits simples,* aussi simples que ceux qui se passent chaque jour sous nos yeux, et dont personne ne peut douter sans s'exposer à passer pour un fou. Jésus parcourt les villes et les villages; *d'un mot,* il fait des actions claires, palpables pour tout le monde. *A sa voix,* des morts ressuscitent, des aveugles recouvrent la vue, des sourds-muets de naissance entendent et parlent, une foule d'infirmes, de malades, sont guéris et le suivent en chantant ses louanges; ses ennemis l'épient dans tous ses actes; ils ne peuvent surprendre en lui le plus léger signe de charlatanisme. Ses actes sont simples, à la portée de tous; il opère ses miracles au grand jour; il les multiplie partout où il passe. Le monde entier y croit et devient chrétien, et proclame la divinité de Celui qui les a opérés. Et c'est

Digitized by Google

en présence de cette *constatation universelle* de faits qui tombent sous les sens, qui, par leur côté naturel, ne sortent pas *des faits les plus simples qu'il soit donné à l'homme de constater,* que M. Renan va nous parler de *prestiges grossiers qui ont trompé des gens du monde ou des petites villes*, précisément parce qu'ils avaient *un caractère exceptionnel* que personne ne pouvait constater! M. Renan a raisonné sur le *vrai miracle* comme sur une expérience obscure, sortant des lois communes par tous ses caractères, et sur laquelle la science seule peut donner le dernier mot. Par là il a prouvé qu'il n'a point analysé avec exactitude ces faits, qui ne sont *miraculeux* que parce qu'ils sont *des faits simples,* dont le caractère *surnaturel* est aussi facile à constater que les faits les plus ordinaires de la vie. Il n'a donc pas fait preuve de philosophie, tout au contraire, en exposant *son moyen de certitude* pour le miracle. Ce moyen ne pourrait tout au plus que donner une certitude à quelques *privilégiés*. Or, ce n'est point pour *les privilégiés de la science* que Jésus-Christ a fait des miracles, mais *pour tout le monde,* parce que tout le monde est appelé par lui à la vérité. C'est pourquoi sa doctrine est aussi *simple,* malgré ses profondeurs divines, que *ses actes* sont *simples,* malgré leur caractère divin.

XIII

Ce n'est point au nom d'*une constante expérience* que M. Renan *bannit le miracle de l'histoire* (p. LI), mais bien au nom d'une fausse philosophie qui n'a

Digitized by Google

même pas analysé exactement les faits qu'elle rejette, et au nom d'*un préjugé athée,* qui, pour mieux nier Dieu, rejette toute manifestation divine dans l'humanité.

« Nous ne disons pas, ajoute notre écrivain, *le miracle est impossible;* nous disons : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. » (*Ibid.*) Et nous, nous répondons : Il y a eu beaucoup de miracles constatés, et si bien constatés comme *faits historiques,* qu'il faut rejeter l'histoire entière si on ne les admet pas; car aucun *fait historique* n'est mieux attesté que certains miracles; et si, même selon notre académicien, *le miracle est possible,* le caractère *miraculeux* de ces faits ne peut être une raison de les rejeter *à priori.* Il n'est pas vrai que Jésus n'ait fait ses miracles que devant *des hommes disposés à y croire* (p. L); il n'est pas vrai qu'il ait *choisi ses sujets, son milieu, son public* (p. LII); il n'est pas vrai que ce soit le peuple lui-même qui ait attribué à ses actes un caractère miraculeux. (*Ibid.*)

En insinuant tout cela, M. E. Renan a *sciemment* faussé les documents de l'histoire de Jésus; il ne les a pas *interprétés,* mais il les a changés, *dénaturés.*

Il termine son Introduction en racontant comment il est allé en Palestine, et comment *la vue de ce pays lui révéla un cinquième Évangile.* (P. LIII.) Cette *révélation* d'un nouveau genre ne nous offre pas, nous en ferons l'aveu, tout à fait autant de garanties que celle qui fut faite aux évangélistes. Les arbres, les montagnes, les rochers, les lacs, la vie poétique de l'auteur dans *une cabane maronite,* tout cela peut être fort beau, mais nous ne comprenons pas bien qu'il en soit sorti *un cinquième Évangile,* un cinquième récit de faits qui se sont passés il y a dix-huit cents ans, un récit tout

Digitized by Google

contraire aux documents certains écrits sur les mêmes lieux, et en présence des témoins oculaires. M. Renan réclame, il est vrai, *une part de* DIVINATION *et de* CONJECTURE. *Conjecture!* passe, lorsqu'on n'a pas de documents certains; et encore faut-il donner la conjecture pour ce qu'elle est. Mais la *divination!* Quel droit y a M. Renan? Puis, qu'est-ce que la *divination?* Nous comprenons l'*inspiration*, la *révélation*, la communication de Dieu à l'homme. Mais la *divination!* Et en demander pour soi lorsqu'on nie l'inspiration, la révélation! Non, monsieur Renan, vous n'êtes pas *devin;* nous sommes assez *esprit fort* pour ne point croire aux *divinations*, quoique nous soyons assez *esprit faible* pour croire à la révélation.

Notre *devin* s'est libéralement attribué une forte dose de cette *divination* dont il sollicite si humblement une petite part. Nous aurons occasion de le démontrer plus tard. Croira qui voudra à cette *seconde vue!* Nous préférons, nous, la *première vue*, qui nous paraît beaucoup plus authentique. La poésie est une belle chose; mais, lorsqu'il s'agit d'histoire, nous lui préférons le fait *dans toute sa brutalité*. Un esprit délicat, raffiné, comme celui de M. Renan, est probablement un objet admirable; mais, que voulez-vous? nous ne pouvons saisir des nuances aussi éthérées. Notre esprit se refuse à suivre, à travers les nuages dorés d'une théorie fantastique, l'ange aux ailes d'or qui a pu surprendre sur les rives des lacs de Galilée, dans le doux murmure des ruisseaux de la montagne, dans le bruissement des feuilles du palmier, une *vérité* contraire à celle qui se révélait, il y a dix-huit cents ans, d'une manière moins poétique, il est vrai, mais très-positive, au publicain Mathieu, à Jean, pauvre pêcheur du lac de Génésareth, à Marc et

Digitized by Google

à Luc, qui écoutaient attentivement ce que racontaient Pierre, un pauvre pêcheur aussi, et d'autres témoins, lesquels n'avaient aucune prétention aux fauteuils des académies de leur époque.

Nous voulons bien croire qu'à une grande vie est *un tout organique* qui ne peut se rendre par la simple agglomération de petits faits » (p. LV); mais ce qui dépasse notre conception, c'est que les faits *vrais* ne constituent pas la condition essentielle de toute histoire *vraie*. « Il faut qu'un sentiment profond embrasse l'*ensemble* et en fasse l'unité. » (*Ibid.*) Oui, certainement, mais pour que l'*ensemble* soit *complet,* il faut des détails vrais ; on ne doit pas en éliminer ce qui en forme précisément le caractère principal. « *La raison d'art*, en pareil sujet, est un bon guide. » (*Ibid.*) Sans contredit, pourvu que l'art soit *réaliste,* car, lorsqu'il s'agit d'histoire, *le réel* est seul vrai. « Le tact exquis d'un Gœthe trouverait à s'y appliquer. » (*Ibid.*) Pourquoi pas? Mais à la condition, toutefois, que Gœthe ne puiserait ses inspirations que dans *les faits,* car, en dehors *des faits vrais, certains,* l'histoire n'existe pas ; en dehors des faits, Gœthe, comme tout autre, peut faire de la poésie, du roman, mais non de l'histoire. « La condition essentielle *des créations de l'art* est de former un système vivant dont toutes les parties s'appellent et se commandent. » (*Ibid.*) Bien possible ; mais l'histoire n'est pas une *création de l'art,* c'est un récit exact de faits vrais ; et toute philosophie de l'histoire doit prendre ces faits pour base, sous peine de tomber dans un système plus ou moins poétique, mais qui n'est plus la philosophie de l'histoire. L'histoire ne *se crée pas,* elle s'accepte. Quand on veut l'inventer, sous prétexte

Digitized by Google

d'art, on fait un *roman* comme la prétendue *Vie de Jésus* de M. Renan, mais on ne fait pas une œuvre historique.

La sirène de l'Académie des inscriptions et belles-lettres chante pendant une page entière sur ce ton harmonieux. (P. LVI.) Laissons-la se complaire dans le reflet de ses pensées *artistiques*, et allons au fait qui en est la conclusion : « La lecture des Évangiles suffirait pour prouver que leurs rédacteurs, quoique ayant dans l'esprit un plan *très-juste* de la vie de Jésus, n'ont pas été guidés par des données chronologiques bien rigoureuses. Papias, d'ailleurs, nous l'apprend expressément. » (En note : *loc. cit.*, p. LVII.) Encore le texte de Papias! Cet auteur dit-il du moins un mot de ce que lui attribue M. Renan? Pas un mot. Nous avons cité *textuellement* ses paroles; ce que M. E. Renan n'a pas osé faire.

Mais notre illustre académicien a une autre preuve contre l'exactitude *chronologique* des évangélistes : « Les expressions *en ce temps-là... après cela... alors... il arriva que...* etc., sont de simples transitions destinées à rattacher les uns aux autres les différents récits. » (*Ibid.*) Voilà, il faut en convenir, une objection foudroyante; les Évangiles ne s'en relèveront pas! Mais, monsieur E. Renan, tout chrétien sait que saint Luc *seul* a entrepris de mettre la vie de Jésus *dans un ordre rigoureux;* que les autres Évangiles ne sont que des récits, des discours, enregistrés sans autre prétention chronologique que celle de ne pas mettre la naissance avant la mort. Croyez-vous avoir dit une chose nouvelle en remarquant que les Évangélistes n'ont pas été des chronologistes rigoureux *dans les dé-*

Digitized by Google

tails? Vous donneriez alors à penser que vous n'avez pas les premières notions de l'exégèse chrétienne. Vous avez cherché *un fil* pour vous diriger dans la chronologie de la vie de Jésus? Vous pouviez le trouver sans peine, et vous n'aviez pas besoin de tant de travaux; saint Luc vous a appris, dès les premières lignes de son Évangile, qu'il mettait la vie de Jésus *en ordre*. Pouvez-vous prétendre que vous connaissez mieux cet ordre qu'un historien contemporain qui travaillait sur les écrits et les récits oraux des témoins oculaires? Est-ce en faisant *de l'art* que l'on fait de la chronologie? Si vous vouliez faire une *œuvre d'art,* il ne fallait pas intituler votre ouvrage *Vie de Jésus,* car une *vie* est une *œuvre d'histoire* et non une *œuvre d'art.*

Après avoir dénié tout ordre chronologique aux évangélistes, M. Renan leur prête *un tact extrêmement fin* dans l'arrangement des faits, *une gradation* très-artistique. C'est leur faire beaucoup trop d'honneur, après les avoir trop dépréciés. Les évangélistes ne furent, comme écrivains, ni aussi sots ni aussi artistes que notre académicien le suppose. Ils enregistrèrent les paroles et les actions de Jésus avec cette touchante simplicité qui n'abandonnait jamais l'Homme-Dieu lorsqu'il parlait ou qu'il agissait. En cela, ils ont été les dignes historiens de Celui qui était *doux et humble de cœur.*

Enfin notre auteur se décerne, en terminant son Introduction, un brevet d'infaillibilité historique. « Pour faire l'histoire d'une religion, dit-il (p. LIX), il est nécessaire, premièrement, d'y avoir cru (sans cela, on ne saurait comprendre par quoi elle a charmé et sa-

Digitized by Google

tisfait la conscience humaine); en second lieu, *de n'y plus croire* d'une manière absolue; car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère. » M. Renan se flatte d'avoir cru au christianisme et de ne plus y croire; il est donc dans une position exceptionnelle pour dire la vérité sur le christianisme. Nous oserons penser que si M. Renan a cru au christianisme, il n'a jamais su *pourquoi,* et que c'est pour cela qu'il n'y croit plus. Tout ce qu'il dit du christianisme prouve jusqu'à l'évidence qu'il ne l'a jamais connu. Ce ne sont pas quelques années passées sur les bancs d'un séminaire qui peuvent donner cette connaissance. Quelques pages d'un assez mauvais manuel théologique, peu ou mal appris, est-ce assez pour se donner comme un homme connaissant le christianisme? M. Renan est sorti du séminaire avec quelques notions vagues et incomplètes qui se sont dissipées promptement parce qu'il n'avait pas étudié sérieusement. Depuis, il n'a point étudié le christianisme, quoi qu'il en dise. Il n'a que des notions superficielles de l'histoire de l'Église, et ce n'est pas aujourd'hui, *qu'il ne croit plus*, qu'il pâlira sur les innombrables documents doctrinaux et historiques du christianisme. Il a bien autre chose à faire. Dans la suite de ce travail, nous prendrons l'auteur, à chaque page, en flagrant délit d'ignorance, et son livre sera une preuve évidente qu'il n'a jamais connu et qu'il ne connaît encore ni la doctrine chrétienne ni l'histoire de la religion.

Et puis, que penser de cet aphorisme qui fait de l'impartialité l'apanage de l'incrédulité? Il se réduit à ceci : que l'on ne peut avoir de conviction et dire la vérité. Nous comprenons chez M. Renan cette apologie du

Digitized by Google

défaut de conviction, car, franchement, nous ne pensons pas qu'il en ait une quelconque. Supposé qu'il en ait dans son livre, alors il croit à quelque chose, *il croit en lui-même,* par exemple. Dès lors il rentre dans la sphère de ceux qui croient, et il aura à démontrer qu'en se donnant à soi-même sa foi, on est moins exposé à l'erreur qu'en la donnant à Jésus-Christ et aux évangélistes. Qu'un fanatique qui se passionne aveuglément pour une doctrine, sans savoir pourquoi, sans raisonner, ne puisse être impartial, on le conçoit; mais un homme dont la foi est le résultat d'une conviction raisonnée peut-il être comparé au fanatique aveugle? Je regarderais plus volontiers comme un fanatique l'homme orgueilleux qui se complaît dans ses systèmes, qu'un homme religieux qui adopte une doctrine lorsqu'il en a examiné les motifs de crédibilité. La foi exclut moins l'amour de la vérité qu'un froid scepticisme qui entreprend de critiquer une doctrine qu'il ne connaît pas et qu'il défigure de parti pris. N'en déplaise donc à notre élégant antagoniste, son aphorisme dénote en lui fort peu de philosophie, et la peine qu'il se donne pour affirmer qu'il a traité son sujet *avec amour* ne nous a point convaincu.

Quand on aime un sujet, on le respecte assez pour ne pas le défigurer; on en fait un tableau fidèle et non pas une caricature. M. Renan s'imagine, il est vrai, que *le Dieu caché au fond de la conscience humaine* l'a délégué pour continuer les révélations de Jésus. C'est à ce titre, sans doute, qu'il affirme que Dieu s'est révélé avant Jésus; qu'il se révélera après; qu'il s'est révélé en lui, M. Renan, tout comme en Jésus; qu'on est par conséquent plus chrétien en ne croyant pas en Jésus-

Digitized by Google

Christ qu'en y croyant; qu'on lui rend un culte moins vrai en l'adorant qu'en « montrant que l'histoire entière est incompréhensible sans lui. » (P. LIX). Nous, qui croyons à un Dieu qui n'est pas *caché dans la conscience humaine*, à un Dieu qui s'est incarné en Jésus-Christ, nous ne croyons pas aux révélations de M. Renan; nous les appelons tout simplement *ses propres pensées*, et nous disons, tout prosaïquement, que les belles phrases de notre académicien se réduisent à ceci : qu'il ne respecte point Jésus-Christ; qu'il a dénaturé son caractère; qu'il n'a entrepris son livre que pour ternir d'un souffle impur cette figure divine devant laquelle les anges et les hommes doivent s'incliner.

Nous allons le prouver en suivant M. Renan à travers tous les chapitres de sa prétendue *Vie de Jésus*.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Place de Jésus dans l'histoire du monde.

Pour préciser la place que Jésus occupe dans l'histoire du monde, M. E. Renan a jeté un regard rétrospectif sur les religions dans l'antiquité. Il a essayé d'en indiquer l'origine et d'en déterminer les caractères. Il part de ces deux idées : 1° que l'homme, d'abord animal, trouva en lui la faculté religieuse dès qu'il fut homme (p. 2); 2° que cette faculté se diversifia selon les races diverses de l'humanité (ch. I, *passim*).

Puisque nous nous sommes fait une loi de suivre pas à pas l'auteur de la prétendue *Vie de Jésus*, examinons de près son système. Les idées qu'il émet nous ont convaincu qu'il n'a qu'une notion très-étroite des religions de l'antiquité. Pour lui, elles se réduisent à quelques *symboles* ou mythes à peu près vides de sens. Ceci prouve qu'il ne les a pas étudiées, qu'il en a parlé d'une manière superficielle, *à priori*, d'après les données vagues enregistrées dans un *dictionnaire* quelconque. S'il avait lu avec soin, examiné de près, les *livres sacrés* de toutes les religions; s'il avait approfondi le sens mystique des *symboles*, il fût arrivé

Digitized by Google

à ce résultat : que dans toutes les religions, qu'elles aient appartenu à la race japhétique (indo-européenne) ou à la race sémitique (1), ou à la race de Cham (nègre ou africaine), il y a un fond commun dont les points principaux sont : 1° un Dieu *personnel;* 2° ce Dieu se communiquant à l'humanité ; 3° l'homme créé à l'état parfait, puis dégénéré ; 4° le sacrifice comme moyen de régénération de l'humanité ; 5° l'attente d'un être mystérieux qui viendrait régénérer le monde. Telle est la doctrine qui résulte des livres sacrés et des *symboles* religieux de tous les peuples.

M. Renan dédaigne les symboles. L'humanité n'y aurait eu recours que faute d'idées claires. (P. 3.) On voit percer ici la pensée principale de l'auteur qui rêve une religion purement *intelligible*, sans autre Dieu qu'*une énergie perfectible* qui est en même temps *cause* et *effet* des éléments qui composent la nature ; sans autre culte que des phrases sonores ; sans autres dogmes que ceux qu'il conviendra à chacun d'accepter, en dehors de la révélation ; sans autre morale que l'intérêt, considéré comme un résultat fatal.

Cette religion, *soi-disant philosophique*, doit avoir beaucoup d'attraits pour ceux qui veulent se donner pour religieux sans avoir de religion. Il leur est facile de se dérober à la vue des simples mortels en se cachant dans une théorie nuageuse, inaccessible au bon sens vulgaire. Mais, nous qui sommes *esprits forts* et *libres penseurs* à l'égard de ce système mystérieux, nous osons pénétrer dans son sanctuaire. Qu'y trou-

(1) M. E. Renan ne se sert de ce mot qu'à regret (p. 5, note); il est trop *biblique*. Dans notre réfutation de son discours d'ouverture pour son *futur* cours d'hébreu au Collége de France, nous avons prouvé que ce mot est *scientifiquement* exact.

Digitized by Google

vons-nous? Rien. Cette religion du néant n'a pas d'attraits pour nous. Notre esprit est fait de telle sorte qu'il ne peut se trouver satisfait par des mots vides de sens; il veut *le réel, le vrai, ce qui est.* Dans le système de M. Renan, nous ne trouvons rien que l'*intelligible*, et l'intelligible sans principe dans lequel il ait sa raison d'être.

Mieux vaut *le symbole* ou le *mythe*, écho d'une réalité, que le néant exprimé par des phrases vaporeuses.

Du reste, chacun comprend que *le symbole* est inhérent à la nature humaine, dont on ne peut nier le côté matériel qui est assez évident par lui-même. La parole n'est-elle pas elle-même *un symbole* de la pensée? La parole *écrite* n'est qu'un *symbole* revêtu d'un autre *symbole*. Que l'écriture soit alphabétique ou phonétique, elle n'en est pas moins un ensemble de signes symboliques ou conventionnels au moyen desquels la pensée s'exprime. Qu'une idée religieuse soit rendue par un symbole, par un signe visible, c'est une nécessité de la nature elle-même, et M. Renan a feint de méconnaître la base essentielle de cette nature, en faisant du signe extérieur l'expression d'une idée non encore arrivée à son complet développement.

Il a, sous ce rapport, péché gravement contre la philosophie.

Il a péché contre l'histoire, en donnant les mythologies symboliques comme l'expression primitive de l'idée religieuse. Un livre qu'il connaît, mais que, pour certaines raisons, il n'accepte que dans les données qui conviennent à ses systèmes; un livre, le plus ancien de ceux qui nous sont connus et qui nous fait remonter à l'origine même des choses, *la Genèse,* nous

Digitized by Google

fournit des renseignements historiques positifs, que *le savant* ne doit pas plus mépriser que *le croyant*. Je sais que de *doctes artistes* croient se grandir en rejetant ce livre, en lui opposant certains systèmes qu'ils voudraient faire passer pour le dernier mot de la science, et qui reçoivent cependant de la science de continuels démentis. Mais, parce que des savants d'une érudition très-contestable regardent la Genèse en pitié, est-ce une raison pour les hommes sérieux de rejeter les renseignements que ce premier des livres nous fournit? Nous prions M. E. Renan de nous permettre de ne pas le croire sur parole, et de réserver notre adhésion à ses théories pour le jour où il les aura démontrées avec évidence. En attendant, nous attacherons de la valeur à la Genèse; et, alors même que les faits qui y sont relatés présenteraient quelques obscurités, la raison veut que nous les admettions jusqu'à ce que des théories incontestables, évidentes, leur donnent un démenti formel. Entre un livre qui remonte si haut dans l'antiquité et qui raconte *des faits*, et des théories nouvelles qui ne reposent sur aucune donnée positive, il n'y a pas à hésiter. Il est mille fois plus raisonnable de s'en rapporter au vieux livre qu'à des systèmes qui n'ont d'autre base que l'imagination de monsieur tel ou tel, fût-il membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Or, que dit la Genèse de la religion primitive de l'humanité? Elle nous la présente comme émanant d'un Dieu *personnel* qui se communique à l'homme; elle nous fait assister à la création de l'homme, être intelligent et non pas simple *animal;* l'homme abuse de sa liberté, qui est une prérogative essentielle de sa nature; il tombe de l'état primitif dans lequel Dieu

Digitized by Google

l'avait créé ; mais aussitôt il apprend de Dieu qu'il sera régénéré par un être exceptionnel et au moyen du sasacrifice. Dès lors le sacrifice devient la base du culte religieux, et l'attente de l'*Envoyé divin* est le centre autour duquel gravitent toutes les doctrines religieuses.

Telle est la religion primitive selon la Genèse; et cette religion, vous la retrouvez chez tous les peuples, avec des modifications dans la forme, avec des erreurs locales, mais conservant partout le *fond commun*, malgré la diversité des mœurs, des climats, de l'existence sociale.

M. E. Renan n'a vu dans les anciennes religions que les détails accidentels, et il les a pris pour le fond. De là son système *anti-philosophique* et *anti-historique*. Il a brisé la chaîne qui rattache toutes les religions à la religion primitive ; il a pris chaque anneau en particulier, et il a raisonné sur les détails comme sur l'ensemble. Il a trouvé dans les contrées peuplées par la race indo-européenne, dans l'Égypte, patrie principale de la race de Cham, dans les régions où se fixa la race sémitique, des idées locales, des mythes particuliers. Il a pris ces mythes pour la religion elle-même, et il a élevé sur cette base fragile des systèmes qui ne soutiennent pas l'examen du vrai savant.

Le point de départ de ce système, c'est que l'homme fut d'abord *un animal*. Dès qu'il sortit de l'état d'animalité, il se trouva *religieux;* puis il accommoda sa faculté religieuse à ses penchants. De là la diversité des religions.

Nous nous permettrons quelques objections. L'homme fut d'abord *un animal*, c'est-à-dire qu'il fut privé de l'intelligence, de la raison. Sur quoi se fonde notre savant pour affirmer *ce fait?* sur une donnée historique

Digitized by Google

quelconque? Non. Sur la nature de l'homme? Pas davantage. Il laisse sans explication cette transition, qu'il admet, de l'animalité à la raison? La chose valait cependant bien la peine d'être exposée clairement. On se demandera toujours comment la raison, l'intelligence, qui n'a rien d'*animal*, a pu sortir de l'animalité. Si l'animalité a en elle-même une énergie suffisante pour passer à la raison, comment se fait-il que nous ne voyions plus aujourd'hui d'animaux devenir hommes? Depuis que le monde est en possession de documents historiques, a-t-on vu un seul animal passer à l'état d'homme? Le singe, qui semble se rapprocher de l'homme plus que tout autre animal, est resté singe; sa nature n'a fait aucun progrès; il est resté *animal*. Pourquoi la nature d'animalité aurait-elle eu autrefois une énergie propre dont elle est privée aujourd'hui? Est-ce une espèce, ou bien un simple individu dans l'espèce, qui aurait eu l'avantage de passer de l'animalité à l'humanité? Dans le premier cas, l'espèce est-elle perdue? Alors, comment sait-on qu'elle a existé? Si on ne le sait pas, pourquoi l'admet-on? Si c'est un simple individu d'une espèce qui a eu l'avantage rêvé par M. Renan, l'espèce existe encore. Où est-elle? Pourquoi un autre individu de la même espèce n'aurait-il pas eu le même avantage que tel de ses frères? Autant de questions que M. E. Renan laisse sans réponse et qui renferment des mystères plus incompréhensibles que les plus profonds mystères de toutes les religions.

Appuyés sur une base aussi fragile, que pouvaient être les développements donnés par M. E. Renan à l'idée religieuse qui serait devenue, on ne sait pourquoi, une faculté de l'animal passé à l'état d'homme? Quel

Digitized by Google

rapport existe entre cette faculté et l'animalité? Comment une faculté *plus qu'intellectuelle* a-t-elle pu sortir de l'animalité d'une manière tellement précoce, que l'homme apparaît *religieux* dès qu'il est homme? *Tout effet* doit avoir sa raison dans *sa cause*. M. E. Renan pose une cause et un effet qui n'ont entre eux aucune relation, et il ne s'inquiète pas de nous dire comment cet effet a pu sortir d'une cause qui ne pouvait pas le produire.

Autre idée aussi peu prouvée que la première : il veut que les races humaines soient *essentiellement* distinctes. De cette diversité essentielle seraient sorties des aptitudes différentes qui auraient donné lieu aux diverses religions. Mais si l'homme vient d'un animal quelconque perfectionné, l'énergie inhérente à cet animal s'est donc diversifiée, dans ses résultats, de manière à former des races de nature différente? En vertu de quelle règle une énergie, venant de la nature d'un être, peut-elle ainsi se diversifier dans ses résultats *essentiels?* On comprend que des différences de climat puissent produire dans le *caractère* humain des différences *accidentelles*, et que ces différences s'effacent peu à peu, comme nous le voyons chaque jour, sous l'influence d'autres circonstances; mais une modification *de nature*, dans l'*essence même* de l'individu, ne peut être que le résultat d'une *création* radicalement différente, que cette création appartienne à un être supérieur et assez puissant pour créer des natures, ou qu'elle soit le résultat d'une énergie propre à telle espèce ou à tel individu. Si les espèces humaines sont distinctes par *leur essence*, il a dû exister primitivement des espèces ou des individus de ces espèces *essentiellement* distincts, qui ont eu l'avan-

Digitized by Google

tage de passer de l'animalité à l'humanité. Qui a pu diversifier ainsi une énergie, résultat *nécessaire* d'une nature quelconque? Nous trouvons là encore beaucoup de *mystères*. Les animaux qui auraient été les prototypes des races humaines existent-ils encore? Dans ce cas, pourquoi ne voyons-nous pas les mêmes résultats provenir des mêmes causes? N'existent-ils plus? Comment se fait-il que certains animaux aient eu en eux une énergie qui fait complétement défaut aux autres? Dès que l'on admet un progrès tellement inhérent aux natures que plusieurs d'entre elles ont pu en changer, par quelle étrange anomalie les autres natures restent-elles stationnaires? Comment quelques degrés de chaleur ont-ils pu avoir tant d'influence que telle race ait acquis une nature différente, à ce point que les idées n'aient plus été les mêmes, et que cette énergie ait subitement cessé dans l'animalité? Pourquoi l'homme lui-même reste-t-il stationnaire? S'il a pu traverser cette transition, assez difficile, on en conviendra de l'animalité à l'humanité, comment se fait-il que sa nature n'ait pas subi le plus léger changement depuis tant de siècles? Dès que l'histoire nous parle de l'homme, il est ce qu'il est encore aujourd'hui. L'énergie du prototype humain s'est-elle épuisée par le suprême effort de la transition de l'animalité à l'humanité? Alors nous demanderons pourquoi?

Un vieux proverbe dit que le chapitre des *pourquoi* est long. C'est vrai. Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'on a le droit de le proposer tout au long à ceux qui prétendent rendre compte de tout. Il faut que M. E. Renan réponde à tout, dès qu'il veut que l'on admette ses théories. Il n'a pas sans doute la prétention qu'on le croie sur parole. Qu'il ne se contente donc

Digitized by Google

pas d'affirmer; qu'il prouve ce qu'il avance, et que ses preuves soient si claires qu'on ne puisse les contester. Dès qu'il se pose en dehors des documents historiques; dès qu'il a ses théories particulières sur l'origine de l'homme et sur celle des religions, il ne doit pas simplement inventer des systèmes, c'est là une besogne par trop facile. On a le droit de lui demander d'abord pour quelle raison il oppose ses théories à l'histoire, puis sur quelles bases ses théories reposent.

En attendant ses preuves, nous maintenons qu'il s'est placé, non-seulement en dehors des faits, mais encore en dehors de la philosophie, par ses idées sur l'origine de l'humanité, au point de vue de la nature comme de la religion. En effet, il n'a point établi : 1° que l'homme ait été d'abord un animal; 2° il n'a pas expliqué comment un animal avait pu devenir un homme; 3° il n'a point démontré comment l'idée religieuse avait été une conséquence de la transition de l'animalité à l'humanité; 4° il a laissé dans les nuages la cause de la diversité, prétendue *essentielle*, des races humaines, d'où il a tiré son hypothèse de la diversité des religions, hypothèse démentie par les religions elles-mêmes.

Son système sur les religions de l'antiquité est donc *dénué de toute raison*.

On conçoit d'après cela que nous n'attachions aucune importance à des détails qui n'ont aucun rapport avec l'objet principal que nous ne devons pas perdre de vue. Cependant, il faut examiner ce que M. Renan dit de la religion de la race sémitique, dont le peuple d'Israël a été le plus exact représentant, et qui a été destinée, même selon notre savant écrivain, à avoir dans le monde une prépondérance universelle.

Digitized by Google

Dans la pensée de notre académicien, la religion de la race de Sem ou d'Israël ne fut, comme les autres, qu'une forme de cette *faculté religieuse* qui apparut subitement dans l'homme dès qu'il passa de l'état d'animal à celui d'être humain ; mais, par suite d'une disposition qui était venue à cette race on ne sait comment, il se trouva qu'elle était fort éloignée des signes extérieurs ou symboliques, tandis que les autres races avaient pour ces signes un amour exagéré. Il y avait donc entre la religion de la race sémitique et celle des autres races une différence *radicale*.

Nous avons démontré que cette différence n'était qu'*accidentelle*, et qu'elle ne consiste, au fond, que dans *l'expression différente* de croyances identiques. Nous avons indiqué ces dogmes, et nous mettons M. E. Renan au défi de nous prouver que nous sommes dans l'erreur sur ce point. Nous avons à son service des textes formels de tous les *livres sacrés* des différents peuples, et nous les lui citerons au besoin.

Quant au caractère particulier de la religion d'Israël, il n'y eut entre elle et les autres que cette différence : c'est qu'elle continua à être *la religion primitive* dans sa simplicité, tandis que les autres furent défigurées par des détails dus à des circonstances locales. De là les cultes idolâtriques, dans lesquels la religion primitive était pour ainsi dire submergée par une foule de pratiques superstitieuses.

M. E. Renan ne se montre pas érudit en ne faisant remonter la religion d'Israël qu'à Abraham, qu'il appelle artistement *le Patriarche Bédouin*. D'abord le mot est mal choisi pour désigner ce saint personnage. N'en déplaise à notre élégant orientaliste, Abraham ne fut pas *Bédouin*. On donne ce nom aux *Arabes* nomades

Digitized by Google

ou du désert; or Abraham n'était point *Arabe*, par cette raison bien simple que ce peuple n'existait pas alors. Le père des Arabes est Ismaël, fils d'Abraham lui-même. Comment Abraham aurait-il pu faire partie d'un peuple dont son fils fut le premier père?

Abraham fut-il du moins le premier représentant de la religion de la race sémitique? Pas le moins du monde. Son père, Tharé, avait professé la même religion que lui; Tharé l'avait reçue de ses ancêtres qui remontaient en droite ligne à Noé, et Noé avait reçu cette religion de ses ancêtres qui remontaient en droite ligne à Adam *le premier homme*, qui fut *créé* homme, et non point *animal*, quoi qu'en pense M. E. Renan. Adam avait reçu de Dieu la religion qu'il transmit à ses descendants, et dont Abraham hérita; dont tous les peuples, qui viennent d'Adam, ont conservé les données principales, et que le peuple juif conserva mieux que les autres.

Telle est, en deux mots, l'histoire de la religion de la race sémitique. Cette histoire est fondée sur les plus anciens documents qui nous soient parvenus; documents d'une date antérieure à tous autres, et qui ont toujours été environnés d'une vénération qui est la plus forte preuve de leur authenticité. Ils offrent, ce nous semble, de plus sûres garanties que le système en vertu duquel la race sémitique, issue d'un animal quelconque, aurait trouvé dans sa nature humanisée un penchant à une religion plus spirituelle que celle des autres races, issues comme elle d'animaux quelconques, et qui auraient hérité d'eux des instincts plus sensuels, et, par suite, des religions plus *symboliques*.

M. E. Renan, qui a exposé une si intéressante filia-

Digitized by Google

tion pour les religions en général et pour la religion des Sémites en particulier, a-t-il du moins parfaitement saisi le caractère de cette dernière?

On va en juger.

Dès l'origine, selon notre orientaliste amateur, tout *le matériel religieux* du peuple d'Israël était d'abord la loi ou *Thora* écrite sur des tables de métal. Les Israélites « rapportaient cette loi à leur grand législateur Moïse. » (P. 6.) M. E. Renan, qui prétend avoir étudié la Bible, a dû cependant y voir que le peuple d'Israël ne rapportait point sa loi à Moïse, mais *à Dieu lui-même;* qu'il regardait Dieu, et non pas Moïse, comme son législateur. On dirait que notre hébraïsant prend à tâche de dénaturer les faits bibliques. C'est *un fait* que les Israélites ont attribué leur loi à Dieu. Que notre amateur en langues sémitiques prétende qu'en cela ils ont eu tort, nous n'en serons pas surpris; mais, du moins, qu'il enregistre le fait *à titre de fait* et qu'il ne le change pas en un autre. Le plus jeune enfant chrétien connaît assez la Bible pour savoir que la *Loi* fut donnée *par Dieu* à Moïse, sur le mont Sinaï, qu'elle fut écrite par Dieu même sur des tables de pierre, lesquelles pierres Moïse brisa en voyant son peuple adonné à l'idolâtrie. Mais M. E. Renan ne veut décidément voir dans l'Écriture sainte que ce qui lui convient. Outre la Loi, *le matériel religieux* du peuple juif consistait, d'après lui, en « un coffre ou arche portative, ayant des deux côtés des oreillettes pour passer des leviers; là étaient réunis les objets sacrés de la nation, ses reliques, ses souvenirs, le *Livre* enfin, journal toujours ouvert de la tribu, mais où l'on écrivait très-discrètement. » A l'appui de cette dernière opinion, M. E. Renan cite en note : I Sam. x, 25, c'est-à-dire le

Digitized by Google

premier livre *des Rois*, où il est dit : « Samuel prononça devant le peuple la loi du royaume (il venait de choisir un roi), il l'écrivit dans un livre et il le mit en dépôt devant le Seigneur. » Sous la plume de M. E. Renan, cette loi placée devant le Seigneur se transforme *en livre de tribu toujours ouvert, dans lequel on écrivait très-discrètement et qui était renfermé dans l'arche.* Toujours la même méthode de falsification des faits.

Après avoir parlé du *matériel religieux* du peuple d'Israël, M. E. Renan passe au prêtre, dont il fait un simple porteur de l'arche.

Quant au *Tabernacle* splendide où l'arche était placée et où les prêtres offraient des sacrifices ; à tout ce matériel du culte qui avait des significations *symboliques*, M. E. Renan n'en parle pas. Il eût par là dérangé son système d'après lequel les Sémites dérivaient d'un animal aux goûts simples qui leur avait inspiré sa répulsion native pour tout symbolisme.

Au-dessus des prêtres, notre historien place les *nabi* ou prophètes ; il en fait des fanatiques qui causèrent les malheurs d'Israël par leurs prédictions intempestives, des démocrates qui ne rêvaient que le bouleversement social. (P. 7.) Après avoir vu les mauvais effets de leurs prédictions, ils changèrent de ton, et se mirent à prédire au peuple juif un règne sans fin ni limites, qui serait la récompense de son martyre.

C'est à ce point de vue, qui est aussi en partie celui de M. Salvador, que se place M. E. Renan pour apprécier les prophéties. Est-il dans le vrai? Une simple observation suffira pour démolir pièce à pièce ce système. Avec la plus légère attention, on distingue parfaitement dans les prophéties deux groupes distincts : celles qui se rapportent *au peuple, à la race d'Israël ;*

Digitized by Google

et celles qui ont pour objet *un personnage extraordinaire*. Ce personnage ne peut être pris pour la figure d'Israël, puisqu'il est appelé précisément à régénérer ce peuple, qu'il est présenté comme le libérateur d'Israël. Les Israélites ont toujours parfaitement distingué ces deux groupes de prophéties, et M. E. Renan en convient lui-même sans s'en apercevoir, lorsque l'évidence du fait le force à reconnaître que « le livre de Daniel donna en quelque sorte *aux espérances messianiques* leur dernière expression » (p. 15); qu'à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, *l'attente* d'un personnage extraordinaire *était à son comble en Judée* (p. 18); que cette attente avait même pénétré chez les peuples idolâtres, et que Virgile s'en rendait l'écho (p. 17).

Du reste, le peuple juif est encore aujourd'hui un *témoin* non suspect de ce que nous affirmons; *il attend* encore le libérateur que les prophètes ont annoncé, et il ne s'attribue pas à lui-même les prédictions qui concernent ce libérateur. On conçoit que le Juif endurci ne veuille pas reconnaître le Messie dans « un homme de douleur, sans grâce et sans beauté; accablé d'opprobres, délaissé des hommes, couvert d'ignominie; ainsi frappé de la main de Dieu *parce qu'il* avait pris sur lui l'iniquité de tous; souffrant l'immolation qui a mérité à tous le pardon; qui, écrasé, humilié, n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre; qui s'est laissé mener comme un agneau à l'immolation; qui n'a pas ouvert la bouche comme une brebis devant celui qui le tond; dont la mort passe pour celle d'un impie; dont le tombeau fut regardé comme celui d'un méchant; mais qui, du moment qu'il aurait été immolé, ferait naître pour Jéhovah une postérité nombreuse dans le monde régénéré. »

Digitized by Google

M. E. Renan enregistre les principaux traits qui résument les prophéties concernant l'*homme de douleur* (p. 8 et 9). Il aurait pu en ajouter d'autres, et s'apercevoir, à la simple lecture, que ce tableau ne pouvait se rapporter à un peuple entier, mais seulement à un libérateur. Mais comment exiger d'un homme qui avait pour but d'ôter à Jésus-Christ sa vraie place dans l'histoire du monde, qu'il accepte les prophéties messianiques? L'homme de bonne foi est saisi à la vue de ces prédictions circonstanciées dans lesquelles on trouve indiqués par avance tous les détails de la *vie de Jésus ;* mais l'homme systématique, qui, de parti pris, veut fausser les notions les plus évidentes, torturer, dénaturer les textes les plus clairs, au profit de son idée, ne conviendra jamais d'un fait qui détruirait à lui seul son système.

Mais on a beau faire, il restera toujours certain que les Israélites n'ont point fait de confusion entre les prophéties qui les concernent et celles qui se rapportent au Messie; et que s'ils ne veulent pas reconnaître ce Messie dans l'homme de douleur dont le tombeau, d'abord exécré comme celui d'un criminel, est devenu *glorieux;* s'ils se bercent des rêves d'une domination future de leur race sur le monde entier, ils n'en sont que des témoins plus dignes de foi sur la distinction fondamentale que M. E. Renan n'a pu nier sans se contredire lui-même, sans dénaturer la Bible tout entière, sans se condamner à une ignorance complète de la vie religieuse du peuple d'Israël, ou, pour parler son langage, de cette race sémitique qu'il s'imagine si bien connaître. Il voudrait bien insinuer que l'idée du Messie aurait pu venir aux Juifs de la Perse, laquelle croyait à un grand prophète chargé de préparer le

Digitized by Google

règne de Dieu (p. 15); mais il est obligé de convenir *en note* que l'on ne connaît pas l'époque des livres sacrés des Perses et que *le manque de chronologie laisse glisser beaucoup de doutes sur ces rapprochements entre les croyances juives et persanes.* » Ainsi il est possible que Daniel ait emprunté aux Perses l'idée du Messie, et pourtant le livre de ce prophète donna *aux prophéties messianiques leur dernière expression.* Elles existaient donc avant Daniel chez les Juifs. Alors comment Daniel les aurait-il empruntées aux Persans? Avec un peu d'étude, M. E. Renan se convaincra que les prophéties messianiques sont aussi vieilles que le monde; que les premiers pères d'Israël n'en reçurent qu'une communication plus développée; que le peuple juif tout entier fut créé et organisé pour les conserver; que c'est de cette source primitive qu'elles ont passé aux Perses comme aux autres peuples du monde qui en conservèrent *tous* un souvenir, confus sans doute, mais réel, et que l'on peut parfaitement apercevoir dans leurs livres sacrés, comme il est obligé d'en convenir.

Du reste, on dirait que notre orientaliste amateur s'est appliqué à démontrer qu'il ne connaît point les livres sacrés des Juifs. Ce qu'il a dit du culte, du sacerdoce, des prophéties, n'atteste chez lui que des notions vagues, incomplètes, fausses. Il n'a même aperçu dans ces livres *aucune doctrine dogmatique* (p. 15 et suiv.). C'est pousser un peu loin l'aveuglement. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la révélation de Dieu à l'homme, la croyance au libérateur, le sacrifice comme moyen d'expiation, sans compter beaucoup d'autres dogmes parfaitement déterminés, sont enseignés à toutes les pages des saintes Écritures; il suffit de les ouvrir pour trouver à chaque ligne l'expression

Digitized by Google

d'une croyance formelle, et tous les Juifs se regardaient si bien comme obligés de les admettre, qu'ils considéraient tous les mots de leurs livres sacrés comme autant d'oracles de Dieu lui-même. En présence de ce fait clair comme le jour, prétendre qu'Israël n'eut pas *de dogmes particuliers*, qu'il n'eut ni *Credo* ni *symbole théorique*, ce sont là, il faut en convenir, des affirmations qui dénotent l'obstination la plus étrange dans l'erreur. La Bible entière était *le Credo* d'Israël, et, certes, les articles de foi de *ce Credo* sont assez multipliés et assez clairement formulés pour que l'on ne puisse élever le plus léger doute à ce sujet.

Que résulte-t-il, par rapport à Jésus-Christ, des considérations de M. E. Renan sur les religions de l'antiquité? Dans son but hautement avoué, il n'en résulte rien, sinon que Jésus est venu les remplacer par une religion *nouvelle*. Si c'est là sa place dans l'histoire du monde, il n'était pas nécessaire de faire dix-huit pages de phrases pour le dire.

Mais, malgré lui, notre inconséquent adversaire a fait des aveux qui indiquent une tout autre place pour Jésus-Christ dans l'histoire du monde. Il a été forcé, par l'évidence, à parler des prophéties messianiques, à reconnaître qu'elles ont fait pour ainsi dire la base de l'existence religieuse d'Israël; que les autres peuples eux-mêmes en avaient quelque connaissance; que l'on était persuadé, à l'époque de la naissance de Jésus, que l'on touchait à leur accomplissement.

Ces aveux lèvent un coin du voile dont M. Renan a voulu envelopper la grande figure du Christ, qui fut l'espérance du monde dans tous les siècles. Soulevons le voile tout entier, et Jésus apparaît comme le centre lumineux d'où la vérité rayonne sur le monde ancien

Digitized by Google

comme sur le nouveau. Il est l'objet de la religion primitive dont tous les peuples ont conservé des débris au milieu de leurs erreurs, de cette religion que le peuple d'Israël a conservée dans sa pureté, de cette religion que Jésus n'a point remplacée, mais à laquelle il a donné son entier développement. Jésus n'a point créé une religion *nouvelle;* il a promulgué pour tous les peuples les vérités qu'ils avaient trop oubliées, et il les a entourées de nouvelles lumières. Il a été de plus ce grand libérateur, cet *homme de douleur* qui devait prendre sur lui les iniquités du monde et le sauver par son immolation.

Mais M. E. Renan n'a rien voulu voir de tout cela dans l'histoire religieuse du monde. Il n'a aperçu çà et là que des détails informes qu'il a noyés dans des considérations superficielles. Sa science ni son esprit n'ont été à la hauteur du sujet qu'il voulait traiter. Au lieu de le saisir dans son ensemble, d'en pénétrer la pensée, et de la développer ensuite par le double effort d'une synthèse puissante et de déductions rigoureuses, il a perdu son temps à tourner des phrases prétentieuses qui ne rendent raison de rien, qui ne conduisent à aucun résultat.

A vrai dire, nous eussions cru à M. E. Renan plus de puissance d'esprit, plus d'érudition. Sans nous laisser séduire par la réputation que ses anciens ouvrages lui avaient donnée, nous voulions croire que cette réputation n'était pas complétement usurpée. La *Vie de Jésus* détruit en nous les quelques illusions que nous pouvions avoir sur la science de l'auteur. Il n'est plus pour nous qu'un *pauvre savant*, et son premier chapitre de la *Vie de Jésus* est une des choses les plus faibles que nous ayons lues.

Digitized by Google

Afin d'examiner ce chapitre dans son ensemble, nous avons négligé quelques détails sur lesquels nous devons revenir rapidement.

A la première page, l'auteur affirme, *sans le prouver*, que le christianisme ou la religion *nouvelle* a mis *trois cents ans à se former;* qu'il lui a fallu *mille ans* pour convertir *les plus nobles portions de l'humanité.*

Nous répondons que le christianisme ne fut pas une religion *nouvelle;* qu'il est aussi vieux que le monde; que Jésus-Christ donna lui-même à la religion primitive tous les développements qu'elle devait avoir; que, depuis Jésus-Christ, l'unique soin de l'Église a été *de conserver intact le dépôt divin* qui lui fut confié.

Nous répondons que, dès les premiers siècles, le christianisme avait des enfants dans toutes les contrées du monde connu; qu'il fit et qu'il fait encore chaque jour de nouvelles conquêtes; que son action dans le monde ne peut pas plus être arrêtée à l'an 1000 qu'à toute autre année dans l'histoire du monde moderne, et que la date indiquée par M. E. Renan ne repose sur aucune donnée historique.

A la page 2, il nomme Jésus *une personne supérieure.* C'est trop honnête de sa part.

A la page 5, il prétend que la Perse ne vit *le drapeau de l'unité divine* que lorsqu'elle fut *proclamée par l'Islam*, et qu'elle n'abandonna qu'à cette époque son ancien culte.

L'*unité divine* ne fut pas proclamée en Perse par l'Islam. Plusieurs siècles avant Mahomet, elle y avait été proclamée par les apôtres chrétiens qui convertirent une partie de la Perse, malgré les atroces persécutions dont les fidèles étaient l'objet. L'Islam s'imposa par le glaive, en Perse comme ailleurs; et ce

Digitized by Google

n'est point la proclamation de l'*unité divine*, connue de tout le monde, lors de l'apparition du mahométisme, qui convertit les Persans.

Encore à la page 5 : « C'est la race sémitique qui a la gloire d'avoir fait la religion de l'humanité. »

Pardon. La race sémitique n'a pas fait de religion; c'est une gloire qu'elle ne s'est pas attribuée. C'est Dieu qui donna à l'origine une religion au monde, et la race sémitique l'a mieux conservée que les autres peuples. Cette religion n'est malheureusement pas celle de l'humanité, car les divers peuples ont des religions diverses, et le polythéisme a encore la majorité sur la terre.

Nous ne mentionnons que pour mémoire quelques mots épars çà et là pour donner des doutes sur l'authenticité des livres de l'Ancien Testament. On conçoit qu'un orientaliste comme M. E. Renan ait le droit de ne pas penser comme tout le monde sur ce sujet, et qu'il connaisse mieux les auteurs de ces livres que ceux qui les ont vu écrire sous leurs yeux. Un *devin* doit bien *deviner* quelque chose.

A la page 18 : Parmi ceux qui attendaient le Messie, « on cite un vieux Siméon auquel *la légende* fait tenir Jésus dans *ses* bras. » Les bras de qui? de la légende ou de Siméon? De Siméon, sans doute, car probablement la légende n'avait pas de bras. On sait qu'au lieu de *légende* il faut lire : *Évangile selon saint Luc*. Qui a dit à M. E. Renan que le récit de saint Luc était une *légende*, c'est-à-dire qu'il est *faux*? Nous ne savons. Il aura jugé à propos d'exercer en cette occasion sa *faculté de divination*.

Même page : Jésus est appelé « l'homme incomparable auquel *la conscience universelle* a décerné le titre de *Fils de Dieu*, et cela avec justice. » C'est trop de com-

Digitized by Google

pliments de la part de M. E. Renan. Il se trompe en affirmant que *la conscience universelle* a décerné à Jésus le titre de *Fils de Dieu*, et cela pour trois raisons très-simples : la première, c'est que la conscience de la majorité de l'humanité lui refuse ce titre. Les juifs, les mahométans, les polythéistes, ne doivent-ils compter pour rien? La seconde raison, c'est que ceux qui reconnaissent Jésus comme le Fils de Dieu ne prétendent pas lui *décerner* ce titre qui lui appartient, et que personne n'a le droit de décerner de sa propre autorité. La troisième, c'est que ceux qui, comme M. E. Renan, sont assez généreux pour *décerner* ce titre à Jésus, ne lui décernent en réalité qu'*un mot*, et non un titre qui ait tant soit peu de valeur, car ils ne croient pas à la divinité de Jésus-Christ.

M. E. Renan s'imagine-t-il tromper quelqu'un par les compliments flatteurs qu'il adresse à Jésus? Nous lui dirons en toute franchise qu'il ne prouve par là qu'une chose : qu'il appartient à la catégorie de ces hommes *respectueux* qui, après avoir jeté sur les épaules de leur victime un haillon d'étoffe rouge, et lui avoir mis une couronne d'épines sur la tête, se prosternaient devant lui en disant : « Salut, roi des Juifs! salut, Rabbi! » Dans le cours de son livre, il couvre de soufflets et de crachats la face divine de l'Homme-Dieu; il l'affuble d'oripeaux ridicules; il feint de lui mettre à la main un sceptre, mais c'est pour le frapper; il l'insulte, il le martyrise, et il se prosterne hypocritement devant lui, en disant : « Salut, personne supérieure! salut, homme incomparable! salut, fils d'un Dieu qui n'est pas! salut, rabbin délicat! salut, beau jeune homme qui avez su vous faire une si belle position dans le grand monde de Jérusalem! etc., etc. On vous dit Fils de Dieu, et *cela*

Digitized by Google

avec justice, quoique vous ne le soyez pas. Moi aussi, je vous dis Fils de Dieu, sans croire ni en Dieu ni en son Fils! Je vous flatte, pour avoir le droit de vous insulter; je vous exalte, afin de vous rabaisser; je vous proclame Fils de Dieu, pour donner à penser que vous n'avez été qu'un charlatan; j'applaudis à votre doctrine, à votre religion, pour m'attribuer le droit de n'y pas croire, de la fouler aux pieds, de la jeter en pâture aux âmes tarées qui veulent couvrir d'un rictus cadavérique une foi que le vice a chassée de leurs cœurs putréfiés.

Voilà votre œuvre, monsieur E. Renan. Que vous protestiez ou non; que vous cherchiez à couvrir de fleurs artificielles cette fosse que vous avez ouverte pour Jésus-Christ, la vérité est que votre livre est l'œuvre, non pas d'une franche incrédulité, mais d'une hypocrite impiété.

Trêve donc de vos phrases mignardes! Attaquez Jésus-Christ, si vous le voulez, mais attaquez-le franchement du moins; et n'allez pas le dire *Fils de Dieu*, lorsque vous ne croyez pas à sa divinité et que vous ne croyez pas même *en Dieu*.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Enfance et jeunesse de Jésus; ses premières impressions.

« Jésus naquit à *Nazareth*, petite ville de Galilée : » C'est par cette assertion que M. E. Renan commence son second chapitre. Il renvoie pour la preuve à Mathieu, ch. XIII, 54 et suiv. ; à Marc, ch. VI, 1 et suiv. ; à Jean, ch. I, 45-46.

Dans les textes indiqués, saint Mathieu appelle Nazareth *patrie* de Jésus ; saint Marc se sert de la même expression ; saint Jean dit que Jésus était *de Nazareth* ; donc, conclut M. E. Renan, Jésus *naquit* à Nazareth.

Mais, d'un autre côté, saint Mathieu, au chapitre II, dit que Jésus *naquit à Bethléem*, et parle à plusieurs reprises, dans le même chapitre, de Bethléem comme du lieu où Jésus *était né*. Saint Luc, au chapitre II, raconte dans tous ses détails *la naissance de Jésus* à Bethléem. Au chapitre IV, le même évangéliste parle de Nazareth comme de la ville où *Jésus avait été élevé*.

Ainsi, Nazareth était la *patrie* de Jésus en ce sens que cette ville était la demeure ordinaire de Marie et de Joseph, et que Jésus y passa son enfance. Après avoir raconté sa naissance à Bethléem, saint Mathieu dit qu'il habita Nazareth afin que fût accomplie cette

Digitized by Google

parole d'un prophète : « *Qu'il serait appelé Nazaréen.* »

Les mêmes évangélistes ont dit que Jésus *naquit à Bethléem*, et qu'il habita Nazareth dès son enfance ; ils expliquent que c'est ainsi que l'on pouvait considérer Nazareth comme *sa patrie*, quoiqu'il n'y fût pas né ; que ce fut à cause de cela qu'on l'appela Nazaréen. Et notre adversaire s'obstine à prendre le mot *patrie* dans son sens strict ; et il appuie son système sur ce mot mal compris ; et il prétend s'autoriser de l'Évangile, qui lui donne un démenti formel. Ce procédé est-il celui d'un homme de bonne foi ?

Saint Marc et saint Jean, dit-il, n'ont pas parlé de la naissance de Jésus à Bethléem. D'abord saint Mathieu et saint Luc en ont parlé, ce qui suffit. Puis, saint Marc n'a commencé son Évangile qu'à la *vie publique* de Jésus ; est-il étonnant qu'il n'ait rien dit ni de sa naissance ni de ses premières années ? Saint Jean n'écrivit que pour compléter les premiers Évangiles ; avait-il besoin de raconter ce que chacun connaissait d'après les autres ? Le silence de ces deux Évangélistes sur la naissance de Jésus ne prouve donc rien. S'ils avaient dit que Jésus était né à Nazareth, nous comprendrions qu'on opposât leur témoignage à celui de Mathieu et de Luc. Mais ils ne l'ont point dit ; ils n'ont même pas dit un seul mot de la naissance de Jésus. Alors pourquoi en appeler à leur silence comme le fait notre adversaire ? Saint Mathieu affirme que le lieu de la naissance fut Bethléem ; pourquoi invoquer son témoignage pour affirmer qu'elle eut lieu à Nazareth ? Pourquoi ne pas mentionner saint Luc qui s'accorde avec saint Mathieu et qui explique si naturellement le mot de *patrie*, sur lequel roule l'argumentation de M. E. Renan ?

Digitized by Google

Il veut (p. 20) que les récits de la naissance soient *légendaires*, *inventés* pour les nécessités du *rôle messianique* que l'on voulait prêter à Jésus. En effet, d'après les prophètes, le Messie devait naître à Bethléem. Sont-ce les premiers chrétiens qui ont inventé un fait dans un intérêt doctrinal, ou bien est-ce M. E. Renan qui le nie gratuitement dans l'intérêt de ses systèmes? Il ne veut pas que Jésus soit né à Bethléem, afin qu'on ne puisse lui appliquer une prophétie claire et palpable. Mais sur quoi se fonde-t-il pour nier ce qui a toujours été cru depuis l'origine du christianisme?

Il essaye, *en note*, d'exposer les preuves à l'appui de sa négation, et pour justifier cette assertion : « que ce n'est que par un détour assez embarrassé qu'on réussit, *dans sa légende*, à le faire naître à Bethléem. » (P. 19).

Ce *détour* serait le recensement ordonné par Auguste et en vertu duquel Joseph et Marie furent obligés de se rendre à Bethléem, ville d'origine de leur famille, pour s'y faire inscrire sur les rôles publics. On sait que, d'après l'Évangile, Jésus serait né à Bethléem en cette circonstance.

Citons les paroles de M. E. Renan :

« Le recensement opéré par Quirinius, auquel la *légende* rattache le voyage de Bethléem, est postérieur d'*au moins dix ans* à l'année où, selon Luc et Mathieu, Jésus serait né. Ces deux évangélistes, en effet, font naître Jésus sous le règne d'Hérode. Or, le recensement de Quirinius n'eut lieu qu'après la déposition d'Archélaüs, c'est-à-dire dix ans après la mort d'Hérode, l'an 37 de l'ère d'Actium (Josèphe, *Ant.* XVII, XIII, 5; XVIII, I, 1, II, 1.) L'inscription *par laquelle on pré-*

Digitized by Google

tendait autrefois établir que Quirinius fit deux recensements est reconnue pour fausse. »

Ainsi, d'après notre savant, le double recensement attribué à Quirinius n'est appuyé que sur une inscription reconnue fausse ; il n'y a eu qu'un seul recensement, lequel aurait eu lieu *dix ans* après l'époque fixée par saint Luc. Nous pourrions chicaner M. E. Renan sur ce chiffre de *dix ans*, qui n'est pas du tout exact, d'après les plus savants chronologistes ; mais la question n'a pas d'importance. C'est par allusion au prétendu anachronisme de saint Luc, que M. E. Renan avait dit précédemment que cet évangéliste ignorait la chronologie. Nous avons affirmé que c'est notre célèbre membre de l'Académie des Inscriptions qui ne la connaît pas. Nous pourrions le lui prouver de plusieurs manières ; mais contentons-nous de venger saint Luc : ce sera démontrer suffisamment que non-seulement M. E. Renan ne sait pas la chronologie, mais qu'il ne connaît pas le fait historique dont il a parlé avec tant de suffisance.

On a pu remarquer qu'il a cité l'historien juif Josèphe. Cet historien dit en effet que Kyrinus ou Cyrinius (1) fit, par ordre d'Auguste, le dénombrement des États d'Archélaüs, fils d'Hérode. Donc, dit M. E. Renan, saint Luc a fait un anachronisme de dix ans, et le

---

(1) Les Grecs prononçaient *Kyrinos* le nom latin *Quirinus*. Le magistrat romain est appelé tantôt *Quirinus*, tantôt *Quirinius*, par les historiens. Saint Luc le nomme *Kyrinos*, et avec plus de raison, car le mot latin *Quirinus* était plus usité que *Quirinius*; mais M. E. Renan préfère à la leçon de saint Luc celle qui a pour elle le moins de probabilité, uniquement pour ne pas parler comme saint Luc.

Digitized by Google

recensement qu'il prétend avoir eu lieu au moment de la naissance de Jésus-Christ est de pure invention.

Ce sont MM. Salvador et Strauss qui ont fourni ce beau raisonnement à notre docte académicien; s'il n'eût pas copié, les yeux fermés, ces écrivains antichrétiens, et s'il eût lu avec attention Josèphe qu'il cite, il aurait découvert un autre texte où cet historien dit que *tous les Juifs* furent appelés à prêter au roi Hérode et à César serment de fidélité; à cette occasion, le recensement fut si rigoureux que l'on sut parfaitement que, sur *toute la nation juive*, SIX MILLE PHARISIENS seulement refusèrent le serment. Un pareil fait suppose un recensement exact et général. C'est la remarque d'un *vrai savant* devant lequel M. E. Renan doit s'incliner, de Keppler, le maître de Descartes et de Newton.

Donc, sous Hérode, et juste à l'époque fixée par saint Luc, tous les Juifs furent soumis à un recensement *général*. M. Renan a-t-il commencé la lecture des *Antiquités judaïques* tout juste au texte qu'il cite pour contredire saint Luc? S'il eût commencé ce livre par le commencement, il eût d'abord rencontré le texte que nous citons (*Antiq. jud.*, liv. XVII, ch. 3) et qui précède le sien; il aurait compris alors que saint Luc a été parfaitement dans le vrai en disant : « *Cette première inscription* (αὐτὴ ἡ ἀπογραφὴ πρωτη) eut lieu, etc.» Il en reconnaît donc *deux*, puisqu'il parle de la première. M. E. Renan n'a voulu en apercevoir qu'*une* et conclut, de ce que la seconde eut lieu, que la première n'a pas existé. Cette logique est peu rigoureuse. Josèphe, sur lequel notre adversaire s'appuie, donne raison à saint Luc et confond M. E. Renan. L'historien juif justifie l'Évangile; le double recense-

Digitized by Google

ment est appuyé sur son témoignage et non pas seulement sur *une fausse inscription*, comme l'affirme notre savant académicien des Inscriptions. Keppler, qui savait un peu mieux lire que lui, avait remarqué le passage que nous avons cité, et il en tire une conséquence si juste et si claire qu'elle nous paraît incontestable pour tout homme qui sait raisonner (1).

Il y eut donc deux recensements en Judée, le premier sous Hérode, au moment de la naissance de Jésus-Christ, et le second sous Archélaüs son fils. Suétone (*Tib. vit.*), historien des Césars et qui jouit de l'estime de M. E. Renan, compte même trois recensements sous Auguste; le premier et le troisième qu'il fit de concert avec ses collègues; le second *seul*. Ce second correspond précisément à celui dont parle saint Luc et qu'il attribue à *un édit de César Auguste*. Voilà donc Suétone qui vient venger saint Luc contre M. E. Renan.

Qu'il y ait eu deux ou trois recensements, peu importe; un fait certain, c'est qu'il y en eût plusieurs, et que dans celui qui fut opéré sous Hérode, toute la nation juive y fut soumise. Or, c'est ce qui eut lieu, d'après saint Luc comme d'après Josèphe : πάντες,

---

(1) Nous indiquerons à M. E. Renan l'ouvrage de Keppler, qui nous a amplement servi pour réfuter ses assertions, et que, sans doute, il ne connaît pas. Voici le titre tout au long : *De vero anno quo æternus filius humanam naturam in utero Benedictæ virginis Mariæ assumpsit.* C'est ainsi que parlait de la naissance de Jésus un des plus grands savants qui aient honoré l'intelligence humaine. En lisant ce titre si *pieux*, si chrétien, nous nous rappelons cette sentence de Bacon : « Qu'un peu de science éloigne de la religion; que beaucoup de science y ramène. » M. E. Renan fera bien de méditer la sentence de Bacon.

Digitized by Google

dit saint Luc, ἐπορευοντο, TOUS ALLÈRENT, etc.; παντος γουν ἰουδαικοῦ, etc., dit Josèphe. L'historien juif rend ainsi hommage à l'Évangile, non-seulement quant *au fait* en lui-même, mais encore quant au caractère de ce fait, c'est-à-dire du recensement qui fut général, qui s'étendit *à tous les Juifs:* Josèphe se sert du mot *tous* comme l'Évangile.

Le premier dénombrement ayant été *général* pour toute la Judée, d'après Josèphe, cet historien juif confond cette assertion de M. Renan :

« Le recensement, en tout cas, ne se serait appliqué qu'aux parties réduites en province romaine et non aux tétrarchies. »

Josèphe a dit : *toute la Judée*, aussi bien que saint Luc.

De plus, comment *un savant* tel que M. Renan ignore-t-il que tous les souverains de la Judée, y compris Hérode, étaient les *délégués*, les *tributaires* des empereurs romains, à partir d'Auguste? Hérode n'était monté sur le trône que par *un décret du sénat romain;* il n'en prit possession qu'avec l'aide des troupes romaines; il reçut tous ses titres de l'empereur Auguste; il ne put laisser ses États à ses enfants que du consentement de l'empereur : tous ces faits et beaucoup d'autres aussi significatifs sont enregistrés par Josèphe lui-même (*de Bell. Jud.*, lib. I et II). C'est donc avec raison qu'Appien, historien païen, fait d'Hérode un roi *tributaire de Rome*, un simple délégué de l'empereur romain (App., *de Bell. civ.,* liv. V). Dion Cassius, auteur *païen* et très-complet sur la vie d'Auguste, dit qu'Hérode était *client d'Auguste* et allié (*socius*) du peuple romain; il ajoute que la Syrie et la Phénicie étaient des provinces spécialement réservées par l'em-

Digitized by Google

pereur Auguste. On peut juger, d'après ces témoignages, de la valeur de l'assertion de M. E. Renan.

Continuons sa note :

« Les textes par lesquels on cherche à prouver que quelques-unes des opérations de statistique et de cadastre ordonnées par Auguste durent s'étendre au domaine des Hérodes, ou *n'impliquent pas ce qu'on leur fait dire*, ou sont d'*auteurs chrétiens* qui ont emprunté cette donnée à l'Évangile de Luc. »

Par ce qui précède, on a vu que le premier recensement est parfaitement indiqué comme *général* pour toute la Judée, par Josèphe, historien *juif*, contemporain des faits, et qui est, aux yeux de M. Renan lui-même, de la plus haute autorité ; qu'il est confirmé indirectement par Suétone, historien *païen* ; il l'est également par Dion Cassius, historien *païen*, par Tacite, historien *païen*, qui mentionne un dénombrement général des provinces tributaires sous Auguste. Ces témoignages des auteurs *païens* sont si positifs que Keppler ne craint pas d'affirmer que l'évangéliste a pour lui les historiens romains : « *Consentientes habet Evangelista scriptores romanos.* « (Keppler, *op. cit.*, c. XI.) Comment, en présence du texte de Josèphe, et des renseignements généraux fournis par les historiens romains, ne pas sourire de pitié en entendant notre académicien parler avec un aplomb si peu justifié? Il continue :

« Ce qui prouve bien d'ailleurs que le voyage de la famille de Jésus à Bethléem n'a rien d'historique, c'est le motif qu'on lui attribue. Jésus n'était pas de la famille de David. (V. ci-dessous, p. 237, 238.) »

Et nous, nous affirmons que Jésus-Christ fut de la famille de David. Nous *le prouverons* quand nous en

Digitized by Google

serons arrivés aux pages auxquelles M. E. Renan nous renvoie ; car nous le suivrons *pas à pas*. Son objection ne reposant que sur des assertions futures, et devant être détruite par des preuves *sans réplique*, n'a donc aucune importance.

« En eût-il été, ajoute M. E. Renan, *on ne concevrait pas* encore que ses parents eussent été forcés, pour une opération *purement cadastrale et financière*, de venir s'inscrire au lieu d'où leurs ancêtres étaient sortis *depuis mille ans*. En leur imposant une telle obligation, l'autorité romaine aurait sanctionné des prétentions pleines de menaces. »

D'abord, qui a dit à M. E. Renan que les ancêtres des parents de Jésus-Christ avaient quitté Bethléem *depuis mille ans?* En outre, nous avons prouvé que le *premier recensement* de la Judée ne fut pas seulement une opération *cadastrale* et *financière*, puisque Josèphe nous apprend que l'on y prêta serment à l'empereur romain, souverain de tout le pays, et à Hérode, son délégué. De plus, notre docte académicien *aurait parfaitement conçu* que les parents de Jésus furent obligés de se rendre à leur ville d'origine, s'il avait su comment les Romains procédaient dans leurs recensements. Puisqu'il ne le sait pas, nous lui citerons, pour son instruction, ces paroles du jurisconsulte Ulpien, ministre de l'empereur romain Alexandre Sévère : « Celui donc qui possède un champ dans une autre ville *doit aller* dans cette ville où est le champ, car il doit payer le tribut de son champ dans la ville sur le territoire de laquelle son bien est situé. » (*De Cens.*, lib. IV, sect. 2.)

Avec ce renseignement, M. E. Renan *concevra* peut-être un peu mieux comment les parents de Jésus au-

Digitized by Google

raient dû aller à Bethléem, alors même que le recensement n'aurait été qu'une opération *cadastrale et financière*.

Nous en avons fini avec la *redoutable* note de notre adversaire. Il en résulte qu'il ne connaît pas l'histoire; qu'il a été malheureux dans ses efforts pour prouver l'ignorance de saint Luc, et qu'il n'est parvenu à prouver que la sienne propre.

Afin de ne rien laisser d'obscur dans la question que nous avons traitée, nous donnerons encore quelques éclaircissements.

Kyrinus ou Quirinus, dont l'Évangile et Josèphe font mention, était, selon Tacite (*Annal.*), un puissant personnage, natif de Lanuvium. Il fut, selon cet historien *païen*, chargé de plusieurs *missions importantes*, et il fut consul sous le règne d'Auguste. Il mourut sous Tibère, qui lui fit faire des funérailles publiques. Il fut envoyé en Judée à titre de *délégué impérial* pour les deux recensements qui eurent lieu sous Hérode et sous Archélaüs. A l'époque du premier recensement, c'était Sentius Saturninus qui était proconsul en Judée. C'est pourquoi Tertullien prétend (*in Marc.*, lib. IV) que le premier recensement se fit sous ce proconsul. Il a raison de dire que ce fut *sous le proconsulat* de Saturninus; mais, de ce que cet homme était premier magistrat de la province, il ne s'ensuit pas qu'il fît *personnellement* le recensement, et que cette opération ne fût pas confiée à un délégué spécial. En effet, de telles opérations ne rentraient pas dans les attributions des proconsuls. Ainsi disparaît l'objection puisée dans le texte de Tertullien et dans les documents historiques qui font de Saturninus le proconsul romain de Judée à l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

Digitized by Google

Aux divers historiens que nous avons cités au sujet d'un dénombrement *général* de tout l'empire romain qui eut lieu sous Auguste nous pourrions en ajouter plusieurs autres, mais cette peine nous paraît inutile. Du reste, aux yeux de M. E. Renan, il suffit qu'un historien soit chrétien pour être digne de mépris et convaincu d'ignorance.

Cependant il nous sera permis de faire observer que, jusqu'à ces derniers temps où l'on a vu naître une pléiade d'artistes en érudition, personne n'avait douté que le dénombrement *général* indiqué par saint Luc n'eût eu lieu sous Hérode. Au second siècle de l'ère chrétienne, le philosophe chrétien Justin disait aux magistrats de Rome : « Vous avez des registres; vous conservez les Actes du recensement que fit en Judée Kyrinus votre *procurateur;* prenez, et lisez-les vous-mêmes. » (Just. Apol., I; et Dial., II.) Au troisième siècle, Tertullien mentionnait ces mêmes registres (*loc. cit.*). Au quatrième siècle, ils existaient encore, et saint Cyrille y renvoyait l'empereur Julien lui-même (Cyrill., liv. VI). A-t-on répondu à ces apologistes chrétiens que ces registres n'existaient pas? les a-t-on pris en flagrant délit de mensonge? Non, il était réservé à nos érudits modernes de nier un fait qui fut regardé comme incontestable, même par ceux qui avaient entre les mains les actes officiels de l'État, et de le nier, non-seulement sans preuves, mais contre toutes les preuves qui établissent qu'ils mentent à l'histoire, dans un intérêt de mesquine incrédulité.

Date de la naissance de Jésus.

Nous ne ferons pas à M. Renan un crime d'avoir dit que l'on ignorait la *date précise* de la naissance de

Digitized by Google

Jésus-Christ. Dès qu'il admet qu'elle eut lieu « sous le règne d'Auguste, *probablement* quelques années avant l'an I de l'ère que tous les peuples civilisés font dater du jour où il naquit » (p. 20-21), cela nous suffit. L'ère qui est en usage, repose sur le calcul de Denys le Petit, moine de Rome au sixième siècle, comme le fait remarquer en note M. Renan, et comme tout le monde le sait. « Ce calcul, ajoute notre académicien, implique certaines données purement hypothétiques. » C'est le privilége de tous les autres calculs, y compris celui que M. Renan accepte comme *probable*. Chaque chronologiste a son système, et tous les systèmes offrent des difficultés. En présence de ces difficultés, le calcul de Denys le Petit, qui n'en offre pas plus que les autres, nous semble préférable pour plusieurs raisons : la première, c'est qu'il s'accorde parfaitement avec l'Évangile ; la seconde, c'est qu'il est fondé sur la tradition immémoriale de l'Eglise de Rome, où l'on avait pu prendre des renseignements précis dans les registres du recensement opéré sous Hérode. Nous avons vu que les écrivains chrétiens des quatre premiers siècles y renvoyaient leurs antagonistes. Au cinquième siècle, saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, les mentionnait encore. Denys le Petit, qui vécut au sixième siècle, put en prendre communication. Voilà pourquoi nous préférons à tous autres son calcul, qui fut adopté, comme le constate M. E. Renan lui-même, *par tous les peuples civilisés*.

L'Évangile de saint Luc contient une donnée positive sur la date de la naissance de Jésus. Lorsqu'il commença sa prédication, Jésus avait environ trente ans. Cette trentième année concordait, selon saint Luc, avec

Digitized by Google

la quinzième année du règne de Tibère, successeur d'Auguste : donc Jésus-Christ naquit *quinze ans* avant la mort d'Auguste.

Quelle est la date précise où doit être fixée cette année ? On l'ignore, à cause des réformes successives que Jules César et Auguste firent subir au calendrier. Cette opération, analogue à celle qui eut lieu au seizième siècle en Occident, recule ou avance de plusieurs années les événements, selon que l'on en tient compte ou non, et selon les faits que l'on prend pour base des calculs astronomiques.

Il y a donc certitude *historique* quant à la date de la naissance de Jésus-Christ, et les objections en sens contraire des chronologistes ne peuvent pas ébranler *un fait* qui repose sur des données *positives*.

Le nom de Jésus.

Ce nom était fort *commun* en Judée, dit M. E. Renan (p. 21). Nous ne le contestons pas. « Naturellement, ajoute-t-il, on y chercha *plus tard* des mystères et une allusion à son rôle de Sauveur.» (*Ibid.*) A l'appui de cette affirmation, il cite saint Mathieu, I, 21. En cet endroit, d'après l'évangéliste, l'ange dit à Joseph : « Marie *enfantera* un fils, et tu lui *donneras* le nom de Jésus, *car il sauvera* son peuple de ses péchés. » C'est donc *à cause de son rôle* de Sauveur que Jésus reçut ce nom, et ce ne fut pas *plus tard* que l'on y chercha *des mystères*. Saint Luc, que cite encore M. Renan, I, 31, ne fait aucune mention de la signification du mot Jésus. On se rappelle qu'à cause de cela, notre académicien a prétendu que l'évangéliste Luc ne savait pas l'hébreu.

Digitized by Google

Pourquoi M. E. Renan veut-il que ce ne soit que *plus tard* que l'on ait attribué au nom de Jésus une signification mystérieuse, puisque l'Évangile affirme que ce fut avant sa naissance que ce nom lui fut donné, et précisément à cause de sa qualité de Sauveur? Son motif est sans doute que l'intervention de l'ange est un fait *surnaturel*, et que tout fait surnaturel est, à ses yeux, *une légende*, c'est-à-dire *un mensonge*.

A cela nous avons répondu et nous répondons encore que c'est fort mal raisonner que de conclure, du caractère surnaturel d'un fait, à sa non-existence. Nous avons vu que M. Renan lui-même admet *la possibilité* du fait surnaturel ou du miracle (*Introd.*, p. LI). Alors pourquoi, de ce qu'un fait est surnaturel, en conclut-il qu'il est *légendaire* ou *faux?*

De la famille de Jésus.

A quelle race appartient Jésus-Christ? Le peuple de la Galilée était fort mêlé, répond M. E. Renan, « il est donc *impossible* de soulever ici aucune question de race, et de chercher quel sang coulait dans les veines de celui qui a le plus contribué à effacer dans l'humanité les distinctions du sang. » Cependant, M. Renan, dans les notes des pages 19-20 et dans la note 3 de la page 22, promet de prouver plus tard que Jésus n'était pas de la famille de David ; en effet, *il a essayé* de le prouver dans son chapitre XV, sans y réussir, comme nous le verrons. Il ne croyait donc plus *impossible* au chapitre XV ce qu'il déclare *impossible* au chapitre II. Cette contradiction accuse tout simplement, dans le nouvel ennemi de Jésus-Christ, le désir de lui ôter un des caractères les plus frappants de sa mission

Digitized by Google

divine, caractère si clairement indiqué par les prophéties, que tout Juif savait que le Messie naîtrait à Bethléem et descendrait de David. C'est dans le but d'enlever à Jésus-Christ ce caractère *messianique*, universellement reconnu, que M. Renan foule aux pieds *les documents historiques les plus incontestables*, afin d'arriver à dire, *sans preuves*, que Jésus était né à Nazareth et qu'il n'était pas de la race de David (1).

Nous avons opposé et nous opposerons *ces documents historiques* à ses affirmations *gratuites*, et nous prouverons ainsi qu'il a dénaturé les faits dans l'intérêt de son système.

Qui fut le père de Jésus? Joseph, répond M. E. Renan : « son père Joseph et sa mère Marie » (p. 22), et il ne daigne pas s'abaisser jusqu'à discuter cette question, si Joseph était son *vrai* père. Cependant les évangélistes le nient; ils s'accordent sur ce point : que Marie était *vierge* lorsqu'elle conçut Jésus; que cette conception était *surnaturelle;* que l'Esprit de Dieu *créa* dans son sein virginal le corps de Celui qui devait être l'*Homme-Dieu*, le sauveur du monde.

C'est là, sans doute, *une légende* pour M. Renan. Mais nous voudrions savoir *pourquoi* ce récit serait *légendaire*. Est-il impossible en lui-même? Alors, que l'on nous prouve que Dieu, qui a créé les mondes, qui a donné à l'homme sa puissance de génération, ne peut

---

(1) En attendant sa *démonstration future*, M. E. Renan jette en note (page 22), ces mots prétentieux, en parlant des généalogies : « Les *Ebionim* les supprimaient (*Epiph. adv. hæres.* xxx, 14). » Qu'est-ce que cela prouve? Absolument rien; mais M. Renan connaît l'art de séduire *d'avance* les *demi-savants* et les ignorants.

Digitized by Google

pas *créer* un corps humain dans le sein d'une vierge? M. Renan aurait dû nous *démontrer* que la puissance de Dieu ne va pas jusque-là. Il ne l'a pas même entrepris. A-t-il du moins essayé de mettre les évangélistes en contradiction sur la conception de Jésus? Non, il ne l'a pas osé, sachant que c'était une œuvre impossible même à tenter. Il passe donc sous silence un des plus grands faits de la vie de Jésus, et avoue ainsi indirectement son impuissance et sa mauvaise foi.

Il en agit de même en parlant des *prétendus frères* et *sœurs* de Jésus.

Pour résoudre la question, il suffit de citer les passages des divers évangélistes :

Mathieu, ch. XII, 46 et suiv. «Comme il parlait encore à la foule, voici que sa mère et *ses frères* cherchaient à lui parler.»

Id., ch. XIII, 55 et suiv. « N'est-il pas le fils du charpentier? Est-ce que sa mère ne s'appelle pas Marie? Et *ses frères* ne sont-ils pas Jacques et Joseph et Simon et Judas? Et *ses sœurs* ne sont-elles pas toutes au milieu de nous? »

Marc, III, 31 et suiv. « Sa mère et ses frères viennent, et, se tenant dehors, lui envoyèrent quelqu'un pour lui dire de venir... »

Id., VI, 3 et suiv. « N'est-ce pas un ouvrier, fils de Marie, *frère* de Jacques et de Joseph et de Judas et de Simon? Ses *sœurs* ne sont-elles pas avec nous? »

Luc, VIII, 19 et suiv. « Sa mère et *ses frères* vinrent vers lui, et ils ne pouvaient pas l'approcher à cause de la foule... »

Jean, II, 12. « Il descendit ensuite à Capharnaüm avec sa mère, *ses frères* et ses disciples. »

Id., VII, 3. « *Ses frères* lui dirent : Quitte ce lieu et

Digitized by Google

va en Judée, afin que tes disciples voient les œuvres que tu fais. »

Ibid., 5. « *Ses frères* ne croyaient pas en lui. »

Ibid., 10. « Dès que *ses frères* furent partis, il partit lui-même. »

M. Renan prétend que Jésus *semble avoir été l'aîné* de ses frères et sœurs (p. 23). Il s'appuie sur ce texte de saint Mathieu, I, 25 : « Et Joseph ne la connut point (Marie) jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son *premier-né*. »

La question est de savoir si, après ce *premier-né*, Marie eut d'autres enfants. Dans ce cas, Jésus eût été *certainement* l'aîné, et le mot de M. Renan, qu'*il semble* l'avoir été, serait ridicule. Si elle n'en a pas eu, cette expression n'est plus seulement ridicule, elle insinue une fausseté.

Or, Marie, mère de Jésus, eut-elle d'autres enfants? *Les frères* et *les sœurs* dont il est question dans l'Évangile sont-ils de *vrais frères*, de *vraies sœurs?*

Par les textes cités ci-dessus, on a vu que ceux qui sont appelés *frères* portaient les noms de Jacques, de Joseph, de Simon, de Judas. Or, ces quatre personnages étaient-ils fils de Marie mère de Jésus?

Non.

Saint Mathieu, XXVII, 55 et suiv., s'exprime ainsi : « Là étaient plusieurs femmes, parmi lesquelles étaient Marie-Madeleine et *Marie mère de Jacques et de Joseph.* »

Marc, XV, 40. « Là étaient, regardant de loin, des femmes parmi lesquelles Marie-Madeleine et *Marie mère de Jacques le Mineur et de Joseph.* »

Luc, XXIV, 10. « C'étaient Marie-Madeleine, *Marie mère de Jacques*, etc. »

Digitized by Google

Jean, XIX, 25. « Se tenaient auprès de la croix *la mère de Jésus* et la sœur de sa mère, *Marie, épouse de Cléophas*, et Marie-Madeleine. »

L'Ecriture fait encore mention de deux Marie, la sœur de Lazare et Marie, *mère de Jean surnommé Marc* (Act. XII, 12).

Par ces textes, il est évident que Marie, épouse de Cléophas et sœur de Marie *mère de Jésus*, se trouvait sur le Calvaire avec Marie Madeleine; que c'est elle qui est désignée sous le titre de *mère de Jacques;* qu'elle était épouse de Cléophas et qu'elle ne peut être identifiée avec *Marie mère de Jésus*, dont elle était la sœur. Marie, épouse de Cléophas, mère de Jacques et de Joseph, avait eu d'autres enfants, tels que Simon et Judas, et des filles.

Or, ce sont Jacques, Joseph, Simon et Judas, enfants de Marie, épouse de Cléophas, qui sont appelés *frères* de Jésus par les habitants de Nazareth. Donc il ne faut pas prendre le mot *frères* à la lettre, mais il faut entendre par là les *cousins germains*, selon un usage usité en Orient et chez plusieurs nations occidentales. M. Renan est obligé d'en convenir (1); mais il veut cependant que Jésus ait eu de *vrais frères* et de *vraies sœurs*. Comment le sait-il? par l'Évangile? Non. A-t-il eu à son service un autre document digne de foi? Non. A-t-il une preuve quelconque à l'appui de son affirmation? Non.

Alors nous demandons ce que vaut une simple affirmation dénuée de preuves?

---

(1) Encore aujourd'hui le mot grec ἀδελφός signifie *frère* et *cousin germain*.

Digitized by Google

Deux faits sont certains : Le premier, que ceux qui sont appelés *frères de Jésus* étaient ses *cousins germains;* le second, que l'on ne peut apporter aucune preuve que Marie ait eu d'autres enfants que son *premier-né.*

Mais M. E. Renan voudrait jeter de l'obscurité sur ces faits. Il crée pour cela une difficulté *imaginaire*, et propose *une hypothèse* dénuée de fondement. (P. 24, *note* 4.)

La difficulté qu'il se crée consiste en ceci : qu'il est très-extraordinaire que deux sœurs du nom de Marie aient eu des enfants en même nombre et du même nom.

La difficulté est *imaginaire*, car l'Évangile ne parle que d'une Marie, épouse de Cléophas, qui aurait eu *quatre fils* et des filles; elle ne parle jamais de la sœur de celle-ci que comme de Marie mère de Jésus.

L'*hypothèse* que propose M. E. Renan pour résoudre la difficulté imaginaire consiste en ce que la femme mentionnée par les premiers évangélistes comme étant avec Marie-Madeleine sur le calvaire serait Marie *mère de Jésus*, laquelle aurait eu *deux autres* enfants : Jacques et *Simon.*

D'abord la femme mentionnée ne l'est pas comme mère de Jacques et de Simon, mais de Jacques et de Joseph. Pourquoi parmi les enfants de Marie de Cléophas en choisir deux pour les attribuer à Marie mère de Jésus? Pourquoi lui attribuer Simon et non pas Joseph, le seul qui soit désigné avec Jacques dans les textes allégués?

L'*hypothèse* n'est pas plus fondée que la difficulté. Saint Mathieu et saint Marc ont mentionné parmi les

Digitized by Google

femmes qui accompagnèrent Jésus au calvaire, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques et de Joseph. Cette seconde Marie, selon M. Renan, serait la sainte Vierge, mère de Jésus. Mais s'il eût voulu consulter l'Évangile de saint Jean, il y eût vu (ch. XIX, 25), que Marie, épouse de Cléophas, était sur le calvaire avec Marie-Madeleine et *Marie mère de Jésus*. La mère de Jacques et de Joseph était donc sur le calvaire, comme le rapportent les deux premiers évangélistes ; et de ce qu'ils la nomment, ils ne la confondent pas avec Marie *mère de Jésus*, comme M. E. Renan voudrait le faire croire.

Quant aux autres textes indiqués par M. E. Renan, ils ne prouvent rien. Dans l'épître aux Galates (I, 19), saint Paul dit qu'il n'a vu dans son voyage à Jérusalem que Jacques *frère du Seigneur;* c'était saint Jacques *le Mineur,* évêque de Jérusalem, fils de Marie de Cléophas, comme tous les historiens en conviennent. Notre adversaire renvoie à l'épître de saint Jacques (I, 1), où cet apôtre s'appelle *serviteur de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Ceci prouve contre lui ; car si Jacques de Jérusalem eût été le *vrai frère* de Jésus, il ne se serait pas appelé simplement son *serviteur*. Judas ou Jude s'intitule dans son épître (I, 1) : « serviteur du Seigneur Jésus et frère de Jacques. » Quelle conséquence peut en tirer M. Renan ? Nous l'ignorons. Celle qui, pour nous, ressort de ces paroles, est celle-ci : que Judas, fils de Marie de Cléophas et frère de Jacques, ne se considérait pas pour cela comme le *vrai frère* de Jésus, quoiqu'on l'ait désigné avec les autres enfants de Marie de Cléophas par le titre de frère.

Digitized by Google

Quant à la *Chronique* d'Eusèbe, à l'*Histoire ecclésiastique* du même auteur, et aux *Constitutions apostoliques,* M. Renan ne les cite sans doute que pour paraître érudit, car on n'y trouve pas un mot qui puisse favoriser son hypothèse.

Il a donc créé une difficulté factice *en supposant deux Marie ayant des enfants* du même nom. S'il eût étudié un peu mieux l'Évangile, cette difficulté qu'il appelle *énorme* n'eût pas existé pour lui. Il n'eût donc pas eu besoin d'avoir recours à *une hypothèse* d'après laquelle Jacques et *Simon* ou Siméon, évêques de Jérusalem, auraient été *les vrais frères* de Jésus. Simon, frère de Judas et de Jacques le Mineur, était fils de Cléophas, comme tous les historiens l'attestent, et comme M. Renan lui-même l'a vu dans les passages d'Eusèbe qu'il a cités. Il n'était donc pas le *vrai frère* de Jésus, non plus que Jacques.

Mais *les frères de Jésus*, d'après saint Jean (VII, 3 et suiv.) ne croyaient pas en lui, tandis que ses cousins y croyaient. L'objection aurait quelque force si, d'après l'Évangile, on ne voyait pas que le trait principal du caractère de tous les apôtres fut l'incertitude : tantôt ils hésitaient, tantôt ils étaient vaincus par les œuvres merveilleuses de Jésus.

On voit de plus, par l'Évangile, que les apôtres les plus fervents de Jésus n'étaient pas ses parents, mais bien Pierre, Jacques et Jean fils de Zébédée. Ce ne fut qu'après sa résurrection que les cousins de Jésus, Jacques-le-Mineur et Simon, jouèrent un rôle important dans l'Église, et les historiens expliquent cette importance par cette raison, qu'ils appartenaient à la famille de Jésus comme fils de Cléophas. Quant à Judas ou

Digitized by Google

Jude et à Joseph, ses autres cousins, ils apparaissent à peine dans l'Évangile, et l'on perd leurs traces après la résurrection de Jésus. Il est donc faux de dire que les *cousins* de Jésus étaient zélés pour sa doctrine et dévoués à sa personne; l'Évangile ne leur attribue qu'un rôle parfaitement analogue à celui de gens qui hésitent, qui ne croient pas d'abord et qui finissent enfin par être convaincus.

Au lieu de *créer* une difficulté, pour en sortir au moyen d'une *hypothèse* anti-historique, M. E. Renan aurait mieux fait d'accepter purement et simplement l'Évangile et l'histoire, qui répondent amplement *à sa difficulté* prétendue, et rendent son hypothèse parfaitement inutile.

Avec un peu plus de respect pour l'histoire, il n'eût pas distingué les *frères* des *cousins germains* de Jésus; il n'eût pas affronté le ridicule en disant : « Leur nom (des prétendus vrais frères) était inconnu à tel point, que quand l'évangéliste met dans la bouche des gens de Nazareth l'énumération *des frères selon la nature*, ce sont les fils de Cléophas qui se présentent à lui tout d'abord. » (P. 25.) Peut-on faire *raisonnablement* une telle supposition? Peut-on croire que si Jésus avait eu de vrais frères et de vraies sœurs à Nazareth, ils auraient été tellement inconnus des habitants ou de l'Évangéliste qu'ils auraient pris les cousins germains pour les frères? Mais M. Renan, pour faire illusion à ses lecteurs, parle avec d'autant plus d'aplomb qu'il accumule plus de contradictions et d'erreurs. Ainsi, il affirme que « les sœurs de Jésus se marièrent à Nazareth » (p. 25), et cite saint Marc (VI, 3) qui n'en dit rien.

Digitized by Google

Le reste du second chapitre de la *Vie de Jésus* est une description de Nazareth et des environs. Nous n'attachons à ces notes de voyage aucune importance. Nous ne prenons pas plus au sérieux le projet d'une Église où tous les chrétiens, éclairés par M. Renan et devenus chrétiens à sa manière, pourraient prier. Pourquoi Nazareth, qui repoussa Jésus-Christ, serait-elle le lieu de prédilection du christianisme ? nous l'ignorons. Nous préférons-nous, Bethléem, où *il est né*, Jérusalem où il a souffert pour racheter le monde, où son tombeau est resté glorieux. Tous les chrétiens ont été jusqu'ici de notre avis, et nous doutons fort qu'ils suivent jamais les conseils de M. E. Renan sur ce qui doit faire l'objet de leur vénération.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Éducation de Jésus.

Ce troisième chapitre du livre de M. E. Renan prouve jusqu'à quel degré d'erreurs et de contradictions l'homme peut être conduit par un système préconçu et l'amour du sophisme. Comment oser entreprendre de parler de l'éducation de Jésus, lorsque l'on ne possède *aucun renseignement historique* sur ce sujet? M. E. Renan l'a osé cependant; et, malgré quelques *peut-être*, certains mots jetés çà et là et qui supposent le doute, il parle avec l'aplomb d'un homme qui accorde aux créations de son imagination toute l'importance du *fait historique*.

S'il s'était contenté d'inventer pour Jésus une éducation à sa manière, nous lui aurions répondu par ce seul mot : « Tout ce que vous dites est du roman et non pas de l'histoire. » Mais, à travers ses inventions, il a contredit l'Évangile, il a insulté Jésus-Christ; nous devons donc entreprendre la tâche fatigante d'analyser ce troisième chapitre, qui nous a inspiré le plus profond dégoût.

« La nature riante et grandiose » des environs de

Digitized by Google

Nazareth fut, selon M. Renan, toute l'éducation de Jésus. Cependant il aurait, selon notre auteur, *appris à lire et à écrire*. Qui le lui a dit? Il en appelle au témoignage de saint Jean, qui rapporte (ch. VIII, 6) que, dans une certaine circonstance, Jésus *écrivait sur la terre avec son doigt*. Donc, selon M. Renan, *il avait appris* à lire et à écrire. Mais si Jésus le savait sans l'avoir *appris?* — Il n'en est pas ainsi ordinairement. — Sans doute, mais Jésus était-il un homme ordinaire? Voilà la question. Vous le prétendez; mais l'Évangile, sur lequel vous vous appuyez, vous dément et vous affirme que Jésus fut *Homme-Dieu;* or, un *Homme-Dieu* a-t-il eu besoin d'apprendre *à lire et à écrire*?

Le chapitre sur l'éducation de Jésus roule tout entier sur cette idée : que Jésus fut le fils d'un ouvrier, qu'il fut lui-même simple ouvrier de village; qu'il dut, par conséquent, avoir l'éducation des gens ayant la même position sociale. Partant de cette idée, M. Renan recherche quelle a pu être l'éducation de Jésus, ce qu'il a dû faire, et il transforme ses rêves en réalités.

Un fait incontestable, c'est que les évangélistes n'ont rien dit de l'éducation de Jésus, et que saint Luc n'a rapporté de son enfance qu'un trait qui prouve, à lui seul, la fausseté des fantaisies imaginées par M. Renan. Dès l'âge de douze ans, selon saint Luc, Jésus étonna tellement les docteurs de Jérusalem par sa sagesse et ses réponses, qu'ils en étaient stupéfaits. (Luc, II, 47.) Il faut rapprocher de ce fait cet autre qui est mentionné par saint Luc : Lorsque Jésus, arrivé à l'âge de trente ans, entra dans la synagogue de Nazareth, tous admiraient son éloquence et sa science, et se demandaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph? » (Luc, IV, 22.) « D'où

Digitized by Google

lui viennent cette science et cette puissance? » (Math., XIII, 55.) *Ils étaient scandalisés* de ce que, étant sans éducation, il était cependant si savant. Ils ne voulaient pas néanmoins l'*honorer comme prophète*, et se sentaient plutôt disposés à le traiter en émissaire du démon.

Jésus n'a donc reçu à Nazareth *aucune éducation*. Cependant, dès l'âge de douze ans, sa doctrine étonnait les plus grands docteurs de l'époque. Ceci est inexplicable pour M. E. Renan; mais qu'il admette, avec l'Évangile, que Jésus fut *Homme-Dieu*, et la chose deviendra parfaitement compréhensible pour lui comme pour nous.

Que nous importent les lieux communs de notre académicien sur l'éducation des Juifs et des Arabes? Jésus sut-il l'hébreu? Ne parla-t-il que le syriaque mêlé d'hébreu? Sut-il le grec? M. Renan le nie. Nous lui répondons qu'il n'en sait rien. « A plus forte raison, ajoute-t-il, n'eut-il aucune connaissance *de la culture grecque*. » Il n'en sait rien. « Il resta étranger à beaucoup d'efforts *souvent parallèles aux siens*, comme l'ascétisme des Esséniens et la philosophie religieuse de l'école d'Alexandrie représentée par Philon. » (P. 34.) Il n'en sait rien. « *Les fréquentes ressemblances* que l'on trouve entre lui et Philon *viennent des communes tendances*, et non de ce que l'un a copié l'autre. » Il n'en sait rien. « Jésus ne connut pas davantage *la scholastique bizarre* qui s'enseignait à Jérusalem, et qui devait bientôt constituer le Talmud. » (P. 35.) Il n'en sait rien. Toutefois, on *peut supposer* qu'il connut les aphorismes de Hillel, qui enseignait *cinquante ans avant lui*. « Hillel fut le vrai maître de Jésus, s'il est permis de parler de maître quand il s'agit d'une si haute originalité. » (P. 35.)

Digitized by Google

Pourquoi *supposer* que Jésus connut les aphorismes de Hillel ? « Parce qu'ils avaient avec les siens beaucoup d'analogie . » (*Ibid.*) Mais comment connaît-on les aphorismes de Hillel ? Par le Talmud. Or le Talmud a-t-il attribué au docteur Hillel la doctrine qu'il enseignait réellement, ou bien lui a-t-il attribué quelques-unes des maximes de Jésus, parfaitement connues à l'époque où le Talmud fut rédigé ? Peut-on, sur un document de date postérieure et rempli de rêveries, comme en convient notre adversaire, affirmer que Hillel ait enseigné telle ou telle doctrine ? Comment décider que ce docteur fut le *maître de Jésus* à cause de quelques analogies qui ont pu être empruntées à l'Évangile ?

M. Renan ne répond point à ces questions. N'ayant aucun document sur l'éducation de Jésus, et voulant cependant composer un chapitre sur ce sujet, il enregistre ses rêves et des insinuations dénuées de tout fondement. Si, du moins, il n'avait pas avancé des faits complétement faux ! Mais il n'en est pas ainsi. Donnons un exemple. Parlant de l'étude que Jésus avait faite des livres de l'Ancien Testament, *étude de pure invention*, il ajoute : « La Loi ne paraît pas avoir eu pour lui beaucoup de charme, il crut pouvoir mieux faire. » (P. 36.) Jésus a déclaré le contraire. Nous lisons en effet dans un de ses discours : « Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir ; en vérité, je vous le dis, tant que dureront le ciel et la terre, un iota, un point, ne seront pas retranchés de la loi jusqu'à ce que tout soit accompli. » (Math., VI, 18.)

Ce discours est rapporté par saint Mathieu. Or, on se rappelle que, *pour les discours*, saint Mathieu jouit de la confiance de M. Renan. Comment donc a-t-il osé

Digitized by Google

dire tout le contraire de ce que Jésus a dit dans le discours rapporté par saint Mathieu ? Jésus aurait aimé à lire surtout les prophètes, et Isaïe en particulier ; il aurait lu les apocryphes ; il aurait surtout été frappé du livre de Daniel, livre *apocryphe*; il lut peut-être aussi les livres d'Hénoch. (P. 37.) M. Renan ne sait rien de tout cela. Il ajoute que Jésus « n'eut aucune connaissance de l'état général du monde. » (P. 38.) Il croyait encore le monde divisé en royaumes qui se font la guerre, et il semblait ignorer *la paix romaine;* il n'avait pas d'idée précise de la puissance romaine. (*Ibid.*) Ce qu'il appelait les royaumes du monde et toute leur gloire, c'étaient des constructions analogues à celle de quelque *insipide rue de Rivoli.* (P. 39.) C'était un jeune villageois qui ne connaissait que son village, et pour lequel les gens de la cour étaient des hommes vêtus *de beaux habits.* Jésus fut donc un homme privé des connaissances les plus ordinaires. Aussi ses paraboles *fourmillent-elles d'impossibilités* dès qu'il met en scène les rois et les puissants.

Ce dernier trait serait, d'après M. Renan, confirmé par l'Évangile. Il renvoie à saint Mathieu, ch. XXII, versets 2 et suivants, où se trouve la belle parabole du roi qui invite aux noces de son fils. Cette parabole contient-elle des *impossibilités*, ou bien est-ce M. Renan qui ne l'a pas comprise ? Lorsqu'il voudra bien s'abaisser à critiquer les détails de cette parabole, nous la lui expliquerons, et nous lui ferons voir que s'il eût mieux connu cet Orient qu'il croit avoir si bien étudié, *les impossibilités* auraient disparu devant la science.

Jésus, ignorant, simple villageois qui ne connaissait rien que son village, était superstitieux; il croyait au diable (p. 41); il regardait les maladies nerveuses comme des possessions du démon. Le merveilleux était

Digitized by Google

à ses yeux l'état normal. Comme l'homme *étranger à toute idée de physique*, il s'imaginait que « le cours des choses est le résultat des volontés libres de la Divinité. » (*Ibid.*) M. Renan est plus philosophe, il croit au fatalisme et fait *de ce mot* son dieu. Chez le vulgaire, cette ignorance de la physique enfantait *une crédulité niaise* exploitée par des *charlatans*. Chez Jésus, elle n'engendra que de *belles erreurs* (*ibid.*) sur les rapports familiers de l'homme avec Dieu et sur le pouvoir de l'homme. Ces *belles erreurs* furent *le principe de sa force*, car, ajoute notre délicat académicien : « si elles devaient un jour le mettre en défaut aux yeux du physicien et du chimiste, elles lui donnaient sur son temps une force dont aucun individu n'a disposé avant lui ni depuis.» (P. 41-42.) Ainsi Jésus abuse de la crédulité de ses contemporains ; il fait de faux prodiges comme un simple charlatan ; et c'est là le *principe de sa puissance*. Quel physicien, quel chimiste a pris Jésus en défaut sur ses miracles ? M. Renan ferait bien de l'indiquer.

Pour compléter son tableau, notre antagoniste sort de la pure imagination et transforme *en révolte contre l'autorité paternelle*, le fait de Jésus enseignant dans le temple à l'âge de douze ans. En agissant ainsi, M. E. Renan sait bien qu'il manque *de bonne foi*. Il en manque encore en transformant Jésus en *révolté* contre la nature, contre toute idée de patrie, de famille, etc. Il promet de justifier ses assertions. Nous lui promettons de les réfuter.

Tout en faisant de Jésus *un naïf villageois* et *un charlatan*, M. E. Renan lui accorde un *beau génie* et une *âme lyrique*. (P. 36.)

Ces éloges insignifiants ne sont destinés qu'à faire passer cette idée principale : que Jésus ne fut qu'un

Digitized by Google

ignorant, un fanatique, un superstitieux, un charlatan.

Tel est le résumé du chapitre III de la prétendue *Vie de Jésus.*

Aucune des assertions contenues dans ce chapitre n'est *prouvée;* toutes contredisent l'Évangile.

Jésus, d'après l'Évangile, ne reçut aucune éducation. Sa sagesse divine éclata d'elle-même dès que le temps fut venu. Il était Dieu couvert du voile de l'humanité; il n'avait donc besoin ni des leçons, ni des livres des hommes.

Telle est l'idée que les Évangiles nous donnent de Jésus.

M. Renan, qui se prétend *historien de Jésus*, ne tient compte d'aucun de ces documents, *les seuls* qui aient pu lui fournir des renseignements. Qu'il ne prétende donc pas avoir fait une *Vie de Jésus*, mais un *roman anti-évangélique* sur Jésus. Il pourra ainsi donner libre carrière à son imagination et ne s'exposera plus à tromper ses lecteurs crédules et ignorants.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Ordre d'idées au sein duquel se developpa Jésus.

Il y a dans l'humanité des époques qui sont des *époques héroïques de l'activité humaine.* Alors les caractères *ont des traits accusés :* on y arrive *par l'échafaud à l'apothéose.* « Si l'on excepte la révolution française, aucun milieu historique ne fut aussi propre que celui où se forma Jésus à développer ces forces cachées que l'humanité tient en réserve, et qu'elle ne laisse voir qu'à ses jours de fièvre et de péril. » (Pp. 44-45.)

Cette théorie est inventée par M. E. Renan pour expliquer *naturellement* l'influence que Jésus a acquise dans le monde. Tout son beau langage se réduit à ceci : Les circonstances l'ont favorisé.

Seulement nous ferons observer à notre antagoniste qu'il oublie, au début de son quatrième chapitre, ce qu'il avait dit dans le troisième. Au moment où M. Renan écrivait ce troisième chapitre, il ne voyait dans le monde que la *paix romaine* (p. 38), et il reprochait à Jésus de n'avoir pas compris cette *puissance romaine* qui avait fait régner une paix universelle ; il lui reprochait de n'avoir vu partout que des royaumes divisés,

Digitized by Google

lorsqu'il n'y en avait pas. Mais M. Renan écrivant son quatrième chapitre avait besoin d'une théorie contraire ; et comme il en a une infinie variété à sa disposition, il fait du monde, à l'époque où parut Jésus-Christ, une société fiévreuse et en péril. (P. 45.)

Cependant, si la paix régnait dans le monde entier sous le sceptre des premiers empereurs romains, comment la société pouvait-elle être en proie à une fièvre si violente, être dans un de ces accès où elle avait besoin des *forces cachées qu'elle tient en réserve* pour les circonstances où elle est en péril ?

Nous pourrions bien prier notre académicien de prendre la peine de descendre des hauteurs où il plane, pour nous parler en simple mortel. Alors il nous expliquerait ce qu'il entend par cette humanité dont il fait un être avec des besoins ou des périls identiques. L'humanité n'est-elle pas la collection des hommes qui ont vécu depuis l'origine du monde ? Or, d'après tous les documents historiques, l'homme fut toujours ce qu'il est aujourd'hui. Il apparaît, dans tous les temps, tel que nous le voyons encore. L'histoire nous montre des États, dans lesquels les vices d'une partie des hommes provoquent des réactions de la part de l'autre partie ; mais ces luttes, qu'elles aient eu lieu à Athènes, à Rome, à Paris ou partout ailleurs, ne furent que locales, circonscrites dans un rayon fort restreint, et laissèrent les autres États indifférents. Même la révolution française, dont M. Renan fait l'événement le plus important de l'histoire de l'humanité, qu'a-t-elle été ? La réaction de la bourgeoisie contre l'aristocratie et le clergé de France. Elle l'a emporté sur ces deux classes privilégiées ; et après ? Les principes qu'elle a proclamés étaient-ils nouveaux ? Mais on les trouve

Digitized by Google

tous dans les écrivains grecs ou romains. A-t-elle eu une influence universelle ? Elle n'en a même pas eu dans la France entière ; et qu'est-ce que la France, quant au nombre de ses habitants, par comparaison avec le reste du monde ? L'humanité n'a jamais eu d'existence identique, n'a jamais formé cet être intelligible qu'a rêvé M. E. Renan ; elle n'a point *en réserve de ces forces cachées* auxquelles notre académicien attribue un rôle si décisif ; tout ce qu'il dit sur ce point se réduit à des mots sonores et complétement vides de sens.

Or, un non-sens ne rend raison de rien. Poursuivant son idée de *forces cachées par l'humanité* on ne sait où, M. Renan prétend que, dans les circonstances exceptionnelles, ce sont les hommes d'action, et non pas les hommes de théorie, qui obtiennent du succès. Il arrive ainsi à Jésus dont il fait un homme d'action. Écoutons notre sonore écrivain (p. 46) : « Jésus ne fut pas un théologien, un philosophe ayant un système plus ou moins bien composé. » — Nous l'admettons, mais il fut Dieu lui-même enseignant *la vérité,* ce qui valait un peu mieux. — « Pour être disciple de Jésus, il ne fallait signer aucun formulaire, ni prononcer aucune profession de foi. » — Pardon, illustre académicien, Jésus n'exigeait aucune signature, nous le voulons bien ; mais parfois il demandait *une profession de foi.* Si vous eussiez lu l'Évangile un peu plus consciencieusement, vous en auriez rencontré des exemples, celui-ci en particulier : « Jésus interrogeait ses disciples en disant : Qui dit-on que je suis, moi le fils de l'homme ? — Ses disciples lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; d'autres que vous êtes Élie ; d'autres, Jérémie ou un prophète quelconque. — Jésus leur dit : *Et vous, qui dites-vous que je*

Digitized by Google

suis? Simon-Pierre lui répondit : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant.* » (Math., XVI, 13-16.) C'est bien là une profession de foi, ce nous semble, et qui se rapporte à un Dieu réel, non pas à un *Dieu-idée*, à un *Dieu-mot*, comme celui de M. Renan, mais à un Dieu *personnel* et *vivant*. A côté de cette vérité première, il y a, dans la profession de foi de Pierre, *la divinité de Jésus-Christ*, fils, non pas *en théorie*, mais *en réalité*, du *Dieu vivant*. Ce sont là les deux dogmes fondamentaux du symbole chrétien. A côté de ces deux vérités, M. E. Renan, avec tant soit peu d'attention, en aurait rencontré beaucoup d'autres dans l'Évangile ; il en aurait rencontré à toutes les pages ; il aurait pu observer en même temps que Jésus revient souvent sur *la foi*. Or, voudrait-il nous dire ce qu'est la foi sans *doctrine crue?* Il voudra bien convenir que la foi, comme tout autre acte de l'entendement ou de la volonté, doit avoir *un objet*. Or, quel est l'objet de la foi, sinon une doctrine connue à laquelle on donne son adhésion sincère?

Si M. Renan se contentait de dire que Jésus ne composa pas de symbole, nous en conviendrions sans peine. Mais autre chose est de *composer* un symbole, autre chose de *n'enseigner* aucune doctrine. D'abord, Jésus n'avait pas besoin de formuler de symbole, par cette raison fort simple qu'il n'apportait pas au monde *une religion nouvelle*. Il ne venait, comme il l'a déclaré lui-même, que pour donner son développement légitime à la religion révélée primitivement par Dieu, et pour la rappeler à ceux qui l'avaient oubliée. Le développement qu'il a donné à la religion primitive se trouve consigné à toutes les pages de l'Évangile. Aussi est-ce avec un profond sentiment de pitié que nous

Digitized by Google

avons lu ces lignes de M. E. Renan : « Jésus n'eut ni dogmes, ni système, mais *une résolution personnelle fixe* qui, ayant dépassé en intensité toute autre volonté créée, dirige encore à l'heure qu'il est les destinées de l'humanité. » (*Ibid.*)

Quel verbiage insignifiant ! Ainsi un homme a la plus forte *résolution* que l'on puisse imaginer ; sa résolution ne porte sur rien autre chose que sa personnalité ; elle n'a ni principe ni but doctrinal. Cet homme ne veut qu'une seule chose : *qu'on s'attache à lui, qu'on l'aime* (*ibid.*), et cette résolution d'un villageois égoïste, sans instruction, sans doctrine, *dirige encore, à l'heure qu'il est, les destinées de l'humanité !* En vérité, une pareille théorie n'est-elle pas mille fois plus incompréhensible que la divinité de Jésus-Christ ?

Ajoutons que le nouvel ennemi de Jésus n'a pu l'émettre sans fouler aux pieds l'Évangile qu'il prétend avoir pris pour base de ses récits ; car on ne peut l'ouvrir sans rencontrer un enseignement formel, tant au point de vue dogmatique qu'au point de vue moral. Les efforts tentés par notre antagoniste pour déprécier cette doctrine, pour en donner une fausse idée, disent assez qu'il sait parfaitement que Jésus a donné un enseignement *positif*, et qu'il ne peut nier consciencieusement un fait aussi évident.

M. Renan a jeté, comme en passant, sa fausse théorie, et à travers un déluge de phrases dont la forme pompeuse ne peut dissimuler la pauvreté du fond. Il aperçoit çà et là, dans la religion des Juifs et dans celle des Persans, des points de rapprochement ; il essaye de caractériser les Romains et les Grecs, qu'il fait auteurs du dogme de l'immortalité de l'âme (p. 49) ; il insulte grossièrement quelques-uns des écrivains sacrés (p. 48) ;

Digitized by Google

il fait de Spinosa, qui ne croyait pas en Dieu, le plus grand des Juifs modernes (p. 49); il voltige à travers les écrits bibliques pour leur contester un enseignement qui y éclate à chaque page, et tout cela pour aboutir à ce résultat : que tel était l'état des esprits lorsque Jésus apparut en Judée.

On comprend que nous ne revenions pas sur la théorie de M. Renan touchant les religions en général. Nous dirons seulement que, si ses connaissances eussent été plus étendues et plus exactes, il aurait mieux compris pourquoi les religions diverses eurent entre elles tant de points de contact, pourquoi encore Isaïe semble avoir été *pénétré*, comme il dit, *d'un rayon des regards de Jésus, à une distance de six siècles* (p. 50); car toutes les religions émanent d'une source commune, et Isaïe écrivait sous l'inspiration du Verbe qui s'appela Jésus lorsqu'il se fut revêtu de l'humanité. Mais au lieu d'admettre une doctrine à laquelle la raison et l'histoire rendent hommage, M. E. Renan préfère se perdre en des théories nuageuses qui ne rendent raison de rien, et qui accusent chez lui une faiblesse étrange dans les connaissances historiques et philosophiques.

Mais quand tous les systèmes qu'il expose seraient aussi vrais qu'ils sont faux, quelle en aurait été l'influence sur Jésus, pauvre villageois, qui ne connaissait rien de l'état du monde, qui ignorait les choses les plus simples, qui n'avait pas même les données les plus vagues des choses ordinaires? car c'est là le portrait que M. Renan nous a fait de Jésus dans son chapitre III. Comment un homme simple, sans étude, put-il «entrer dans la brûlante atmosphère que créaient en Palestine les idées» que M. Renan a exposées? (P. 55.)

Digitized by Google

Nous ne comprenons pas bien d'abord comment ces idées pouvaient créer une *atmosphère brûlante*, car elles se rapportent toutes à une discussion froide sur l'immortalité de l'âme, discussion qui a eu lieu dans tous les temps, qui était circonscrite en Judée dans les écoles contraires des Pharisiens et des Sadducéens, et qui n'y obtinrent, certes, jamais autant d'importance que dans les écoles philosophiques d'Athènes et de Rome, et encore M. E. Renan prétend-il que les idées qu'il a exposées ne *s'enseignaient à aucune école; elles étaient dans l'air*, ajoute-t-il (page 55). C'est là sans doute qu'il les a prises lui-même. Alors nous ne sommes plus étonné qu'elles diffèrent si essentiellement de celles que l'on trouve dans les livres.

Jésus aspira aussi *dans l'air* ses idées et allait s'asseoir pour cela sur le sommet de la montagne de Nazareth. (P. 55). On ne peut s'y asseoir, dit M. Renan, « sans un sentiment inquiet de sa destinée, *peut-être frivole;* Jésus s'y assit vingt fois sans un doute, sans se préoccuper *d'un intérêt d'outre-tombe pour la vertu*, il ne pensa qu'à son œuvre, à sa race, à l'humanité. »

Ainsi Jésus ne crut pas à l'immortalité de l'âme, n'enseigna point que la vertu serait récompensée et le vice puni dans le monde futur! Il faut vraiment à M. E. Renan une dose d'impudence peu commune pour oser émettre une pareille idée en présence de l'Évangile et des millions de chrétiens qui le lisent.

Qui ne connaît ces sentences de Jésus?

« Lorsque, *à cause de moi,* les hommes diront de vous toute sorte de mal, réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car *votre récompense est abondante* DANS LES CIEUX. » (Math., v, 11-12.)

Digitized by Google

« Aimez vos ennemis.... Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, *à quelle récompense* aurez-vous droit ! Les publicains n'en font-ils pas autant ? » (*Ibid.*, 44-46.)

« Veillez à ne pas faire le bien devant les hommes, pour être vu par eux ; autrement *vous n'aurez pas de récompense* auprès de votre Père qui EST DANS LES CIEUX. Donc, lorsque tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme le font les hypocrites dans les synagogues et dans les villages, pour s'attirer de l'honneur de la part des hommes. En vérité je vous le dis, ceux-là *ont reçu leur récompense.* » (Math., VI, 1-2.)

« Celui qui donnera seulement à un de ces petits à boire de l'eau froide, à titre de disciple, en vérité, je vous le dis, *il ne perdra pas sa récompense.* » (Math., X, 42.)

Il faudrait, pour ainsi dire, copier les quatre Évangiles si l'on voulait citer tous les textes où Jésus enseigna positivement, ou suppose comme admise, la doctrine des récompenses futures pour la vertu. Mais c'est assez des quelques passages indiqués plus haut, et tirés de ces λογία de Mathieu dont M. E. Renan fait si grand cas.

Mais, en les exaltant, il ne se gêne pas le moins du monde pour les *torturer*. On sent que chez lui il y a parti pris de contredire l'Évangile sur tous les points, en affectant pour lui un respect hypocrite ; de remplacer les faits qu'il pouvait y trouver, par des lieux communs, par des suppositions dignes de celui qui demande à l'*atmosphère* ses inspirations. Ce n'est qu'en passant qu'il jette son impudente assertion touchant les récompenses futures, et il la noie entre deux dis-

Digitized by Google

sertations sur les discussions scolastiques des Juifs et sur les troubles politiques de cette nation. Il espère que, placée là, elle frappera moins par son énormité, tout en laissant dans l'âme du lecteur inattentif quelque doute sur la vraie doctrine chrétienne.

Nous connaissons ces procédés des ennemis du Christ, trop politiques pour dire franchement et ouvertement ce qu'ils sont, ce qu'ils pensent ; et qui s'obstinent à dissimuler leur nudité sous les nuages de phrases vaporeuses. Pourquoi M. Renan s'étend-il sur les commotions politiques du peuple juif ? Pour dire qu'elles eurent de l'influence sur Jésus (1). Il donne à penser que Jésus pouvait avoir vu Judas le

(1) M. E. Renan (p. 60, note 3) ne manque pas de reprocher à saint Luc un *anachronisme* à propos de Judas le Galiléen et de Theudas, autre imposteur juif. La révolte de ce dernier n'aurait eu lieu, selon notre critique, que l'an 44 de l'ère chrétienne, et il renvoie à Josèphe (*Antiq.*, XX, v. 1). Avant de reprocher *un anachronisme* à saint Luc, M. Renan aurait pu se demander humblement si, outre le Theudas qui se révolta sous Claude, et dont parle Josèphe, il n'y en aurait pas un autre du même nom dont Josèphe n'aurait pas parlé. Il pouvait d'autant mieux concevoir quelque doute à ce sujet que saint Jean, s'il l'a lu avec attention, le mettait sur la voie. Au chapitre X, verset 8, de son Évangile, Jésus parle de *plusieurs imposteurs* qui, avant lui, avaient cherché à entraîner les Juifs : « Tous ceux qui vinrent, dit-il, furent des voleurs et des brigands, et les brebis ne les écoutèrent pas. » Josèphe n'a point mentionné ces imposteurs antérieurs à la mission de Jésus ; il ne nomme que Judas de Galilée, sans doute parce qu'il fut le plus important. Pourquoi un de ces imposteurs ne se serait-il pas appelé Theudas comme celui qui vécut sous Claude et qui est mentionné par Josèphe ? Est-il si étonnant que, dans un même pays et dans un espace de temps assez long, deux hommes portent le même nom ? M. E. Renan s'est donc un peu trop hâté de reprocher *un anachronisme à saint Luc*. De plus, quand il n'y aurait eu qu'un Theudas, pourquoi reprocher l'anachronisme plutôt à saint Luc qu'à

Digitized by Google

Galiléen, et « que ce fut *probablement* par réaction contre *son erreur* qu'il prononça l'axiome sur le denier de César. » M. Renan passe facilement du *peut-être* au *probablement,* puis il finit par tirer de ces deux termes *sa certitude*, si toutefois il en a une, ce dont nous nous permettons de douter.

Telle n'est pas la méthode d'un historien sérieux. Le *peut-être* n'existe pas pour lui ; le *probable* est ce qui est appuyé sur des preuves d'une certaine valeur ; le *certain* est ce qui est appuyé sur des preuves incontestables. M. Renan, sans autres documents que des imaginations puisées *dans l'air* de la Judée, pose d'abord le *peut-être*, passe au *probable* et de là au *certain,* sans la moindre difficulté.

Quand on écrit ainsi l'histoire, on n'est pas un homme sérieux.

Après avoir fait l'histoire à sa manière pour y fixer à Jésus une place imaginaire, M. E. Renan fait le tableau physique de la Galilée pour en extraire la caricature de la mission de Jésus.

Il a passé d'un pied léger sur les événements de la naissance et de l'enfance de Jésus. Il n'a vu que des *légendes* dans le récit touchant des bergers de Bethléem et les mages d'Orient. Le massacre des enfants ordonné par Hérode par haine pour Jésus est

---

Josèphe ? L'historien juif était-il infaillible ? M. Renan devrait se souvenir que la modestie convient au vrai savant, et qu'en s'exprimant comme il l'a fait, avec tant de morgue et de pédantisme, il donne aux hommes sérieux une bien pauvre idée de sa science. A la même page, M. Renan affecte de revenir sur le recensement de Quirinus, comme pour rapprocher les deux prétendus *anachronismes* de saint Luc. Il n'a, contre son intention, que rapproché deux preuves de sa propre ignorance.

Digitized by Google

aussi, sans doute, une *légende*. Il voudrait nous faire croire que les historiens de Jésus ont pu donner ces mensonges comme autant de faits, et les raconter sans rencontrer de contradicteurs, en présence des témoins oculaires qui auraient pu si facilement les démentir. Il a admis que les Évangiles, tels que nous les avons, ont été rédigés dans le courant du premier siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire : que peu d'années séparaient les événements des récits; et, sans réfléchir à toutes les conséquences d'un tel aveu, il prétend que les événements *sont faux*, sans pouvoir donner une seule preuve à l'appui de son affirmation, et sans pouvoir citer une seule contradiction de la part de ceux qui avaient tant d'intérêt à les nier. L'arrivée des mages d'Orient à Jérusalem; le massacre des enfants de Bethléem et des environs, sont des faits publics, palpables, dont tout le monde devait avoir conservé le souvenir. Les évangélistes ont écrit, à une époque où vivaient encore un grand nombre de gens qui avaient dû en conserver le souvenir, et qui auraient opposé leurs dénégations à ces récits s'ils avaient été faux.

Il n'est venu à la pensée d'aucun de ces témoins de contredire les Évangiles, et M. E. Renan, après dix-huit siècles, et de sa propre autorité, les trouve si *légendaires* qu'il ne daigne même pas les mentionner.

Que prouve une telle manière d'agir? que M. E. Renan est un homme à préjugés. Il ne faudrait pas penser que le préjugé soit l'apanage nécessaire du croyant. Le libre penseur n'a pas, il est vrai, de préjugés en faveur de Jésus, de sa vie et de sa doctrine; mais il peut en avoir contre. Or, tel est le cas de M. E. Renan qui a composé *à priori* son système touchant la vie de Jésus et qui, en conséquence, passe sous silence ou dénature

Digitized by Google

les faits qui ne peuvent se plier aux exigences de ses préjugés.

En abordant, à la fin de son quatrième chapitre, la mission publique de Jésus, il a donné à tout homme consciencieux et instruit la mesure de son impartialité. Il fait de cette mission une *carrière vagabonde.* (Page 62.) La *nature ravissante* de la Galilée *imprimait à tous les rêves* de cette contrée *un tour idyllique et charmant.* (Page 64.) Jésus participa aux inspirations de cette belle nature dans laquelle on rencontre des *animaux, petits,* à la vérité, *mais d'une douceur extrême,* « des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus si légers qu'ils posent sur une herbe sans la faire plier, des alouettes huppées qui viennent presque se mettre sous les pieds du voyageur, de petites tortues de ruisseaux, dont l'œil est vif et doux, des cigognes à l'air pudique et grave, dépouillent toute timidité, se laissent approcher de très-près par l'homme et semblent l'appeler. » (Page 65.)

Que font à la question de la mission de Jésus les tortues à l'œil doux, les cigognes à l'air pudique et les merles bleus? Tout le monde sait que M. Renan a été payé par le gouvernement français pour aller se promener en Syrie. Qu'il ait vu dans la Galilée ce qu'il raconte, nous le voulons bien; qu'il y ait admiré les trois règnes de la nature, nous n'avons rien à redire à cela, mais, encore une fois, à quoi bon ces descriptions *idylliques et charmantes?*

Voici :

Dans un aussi joli pays, Jésus devait avoir l'âme poétique. Les montagnes sont belles; il n'y a donc rien d'étonnant que Jésus y ait été *mieux inspiré*, qu'il s'y soit montré *transfiguré.* Pour prouver qu'il y a été

Digitized by Google

mieux inspiré, M. Renan en appelle en note à saint Mathieu et à saint Luc qui racontent seulement qu'il y allait parfois prier; pour prouver qu'il s'y est montré *transfiguré*, il en appelle aux trois premiers évangélistes qui racontent une *transfiguration* miraculeuse qui est *une légende* aux yeux de notre *charmant* penseur. (P. 65.) Les évangélistes le contredisent, mais il les cite cependant en sa faveur. Il est vrai que les citations se réduisent à *une simple indication*, en note; mais ceux qui croient à l'infaillibilité, à la science, à la bonne foi de M. Renan, n'en demanderont pas davantage; ces aimables *Renanistes* ne sont pas plus difficiles en érudition qu'en logique.

Pourquoi encore la description *idyllique* de la Galilée? Pour faire de Jésus un beau, un aimable rabbin, environné de femmes très-sensibles, et qui appelle à ses festins des courtisanes comme Madeleine, et des richards bons vivants, comme Zachée. « Toute l'histoire du christianisme naissant *est devenue de la sorte une délicieuse pastorale.* » (P. 67.) *De la sorte*, oui; c'est-à-dire à l'aide des mensonges les plus impudents. Peut-on, *de bonne foi*, transformer Madeleine repentante, et qui avait arrosé les pieds de Jésus de ses larmes, en courtisane amie de la joie et des plaisirs? Peut-on, *de bonne foi*, transformer en viveur, Zachée, autrefois usurier, qui, sur un simple mot de Jésus, donne au pauvre la moitié de ses biens? Peut-on, *de bonne foi*, transformer en homme de festins et de plaisirs ce Jésus qui prêchait la pénitence, qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, qui exigeait de ses disciples un renoncement complet aux plaisirs et aux richesses du monde?

On se sentirait saisi d'indignation en lisant les pages

Digitized by Google

mensongères et hypocrites de M. Renan, si la pitié ne faisait taire ce sentiment d'indignation. Comment, en effet, n'avoir pas pitié de ce rhéteur insipide qui se bat les flancs pour faire de la poésie et qui ne parvient qu'à aligner des phrases prétentieuses, aussi dénuées de poésie que de sentiment et de vérité?

A ceux qui prendraient *la caricature* des courses évangéliques de Jésus, telle que M. Renan a osé la publier, pour un tableau réel, nous dirons simplement : Ouvrez l'Évangile où vous voudrez ; lisez la page que vous voudrez, et nous vous défions de n'y pas trouver le démenti le plus formel adressé aux idées de ce romancier. Si donc vous voulez accepter son système, niez les Évangiles; affirmez que Jésus eut un tout autre caractère que celui qu'ils lui donnent; prouvez que sa doctrine fut opposée à celle qu'ils nous offrent comme de lui; faites *une Vie de Jésus* sans documents historiques, sans autres renseignements que ceux que votre imagination vous fournira. Puis, dites que telle est votre méthode historique. On vous jugera alors en connaissance de cause ; on saura que vous avez fait un *roman;* prendra qui voudra ce *roman* pour *une histoire*. Mais, monsieur Renan, si vous prétendez faire une histoire d'après les Évangiles, et si, en même temps, vos récits sont la contre-partie des Évangiles, vous n'êtes qu'un imposteur et un hypocrite.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Premiers aphorismes de Jésus. — Ses idées d'un Dieu père et d'une religion pure. — Premiers disciples.

Au début de ce chapitre, M. E. Renan délaye encore quelques phrases à l'appui *de la caricature* qu'il a faite, au chapitre précédent, de la mission de Jésus(1). Il lui attribue « un sentiment extrêmement délicat pour les femmes. » (P. 72.) « Il traita en sœurs les femmes qui s'éprenaient de la même œuvre que lui... Seulement, *il est probable* que celles-ci aimaient plus lui que l'œuvre ; il fut sans doute plus aimé qu'il n'ai-

(1) Au commencement de ce chapitre, M. Renan prétend que Marc et Mathieu appellent Jésus *fils de Marie*, tandis que Luc et Jean préfèrent l'expression de *fils de Joseph*. « Marc, ajoute-t-il, *ne connaît pas Joseph*. » (Note, p. 71.) Ce sont là autant d'insinuations mensongères et perfides. Saint Mathieu (XIII, 55) met dans la bouche des habitants de Nazareth ces paroles : « N'est-il pas *fils d'un ouvrier?* n'a-t-il pas Marie pour mère ? » Saint Marc (VI, 3) rapporte aussi ces paroles : « N'est-il pas ouvrier ? n'est-il pas fils de Marie ? » Il ne mentionne pas Joseph, parce qu'il n'avait pas à le mentionner. Les habitants de Nazareth ne voulaient que déprécier Jésus en rappelant sa modeste origine ou son humble position. C'est l'idée que rendent saint Mathieu et saint Marc. Le premier, qui dit : « N'est-il pas *fils d'un ouvrier* ? » savait

Digitized by Google

ma... Il eut des relations *intimes et libres*, mais d'un ordre tout moral, avec des femmes d'une conduite équivoque... La passion qui l'attachait à la gloire de son Père lui inspirait une sorte de jalousie pour toutes les belles créatures qui pouvaient y servir. »

Sous ces phrases fades et sottes, on découvre aisément l'intention de faire de Jésus un homme de mœurs suspectes. Les correctifs de M. Renan ne sont qu'une suite du système hypocrite qu'il a adopté pour rabaisser Jésus aux proportions d'un homme ayant toutes les faiblesses de l'humanité. Où a-t-il pris ces traits qu'il

---

bien que les Nazaréens se trompaient, puisque, précédemment (I, 20), il avait lui-même raconté que l'Esprit de Dieu avait formé le corps de Jésus dans le sein virginal de Marie. Il savait donc que Joseph passait seulement, aux yeux du monde, pour le *père de Jésus*. Saint Luc (III, 23) dit également que « l'on pensait qu'il était fils de Joseph; » et dans son chapitre premier, il avait raconté la génération *divine* et *miraculeuse* de Jésus. Saint Jean (I, 45) fait appeler Jésus *fils de Joseph* par Nathanaël; au chapitre IV, 42, il rapporte que les Juifs disaient en parlant de Jésus : « N'est-il pas le fils de Joseph ? » Que prouvent ces textes allégués par M. Renan ? Que les Juifs regardaient Jésus comme le fils de Joseph. Qui en doute ? Mais prouvent-ils que les Évangélistes ont eu des sentiments contradictoires à ce sujet ? Non, évidemment. C'est là cependant ce que M. Renan prétend. Il se contente d'indiquer les textes; mais il ne les *cite pas*, afin de mieux tromper ses lecteurs. Toujours le même système d'hypocrisie et d'imposture !

Saint Jean (II, 1) rapporte que *la mère de Jésus* se trouva à des noces qui eurent lieu à Cana. Il raconte (IV, 46) que Jésus *alla* à Cana, après avoir visité Nazareth, *sa patrie*. De ces deux faits, M. Renan conclut que Marie *habita* Cana dont *elle pouvait être originaire*. Il veut absolument qu'elle ait été *Galiléenne*, afin de faire mentir les prophéties sur l'origine *Davidique* de Jésus. Mais c'est lui qui ment à l'histoire et qui se moque de ses lecteurs en affirmant que Marie habita Cana, et qu'elle peut en être originaire *parce qu'elle* y alla à des noces, et que Jésus visita cette ville en parcourant la Galilée.

Digitized by Google

attribue à Jésus? Il renvoie effrontément aux Évangiles.

Saint Luc (VII, 37 et suiv.) raconte qu'une femme pécheresse vint pleurer ses fautes aux pieds de Jésus et qu'il les lui pardonna ; saint Jean (IV, 7 et suiv.) raconte que Jésus instruisit une femme de Samarie, laquelle renonça au vice et pratiqua la vertu ; le même évangéliste (VIII, 3 et suiv.) nous apprend qu'il pardonna à une femme coupable, accusée par les pharisiens, en lui recommandant *de ne plus pécher*. Et c'est sur de tels récits, auxquels il renvoie en note, que M. Renan s'appuie pour faire de Jésus un homme épris de la beauté des femmes, et qui avait avec elles des relations *intimes et libres!*

Pouvait-il mentir plus impudemment à l'histoire, et se jouer plus cruellement de l'ignorance de ceux qui ont en lui une aveugle confiance?

Nous ne prendrons certes pas la peine de venger Jésus des insinuations perfides et infâmes de M. Renan. Il suffit de les signaler et d'indiquer les prétendues preuves sur lesquelles il les a appuyées. Tout homme qui a lu quelques pages de l'Évangile, qui porte un cœur honnête et une conscience droite, fermera le livre de Renan avec dégoût dès que ses yeux tomberont sur de telles énormités. Nous en agirions ainsi nous-même si un devoir impérieux ne nous obligeait pas à réfuter jusqu'au bout ces inepties nauséabondes que l'on y rencontre à chaque page, et qui ne pouvaient naître que dans l'esprit d'un apostat. Le rationalisme honnête a protesté lui-même contre de pareilles infamies par l'organe de M. Patrice Larroque (1).

Après avoir insulté Jésus-Christ, M. E. Renan dé-

(1) Voir sa brochure contre le livre de M. Renan.

Digitized by Google

nature sa doctrine, dans le but de lui imputer ses propres erreurs.

« Quelle fut la marche de la pensée de Jésus durant cette période obscure de sa vie?» c'est-à-dire, celle de ses trente premières années? Telle est la question que se pose M. E. Renan, en abordant l'examen des *premiers* aphorismes de Jésus. Il ne peut y répondre et il en donne cette raison : que « son histoire nous est parvenue à l'état de récits épars et sans chronologie exacte. » (P. 73.)

La question est mal posée, et la réponse renferme une assertion erronée.

D'abord, on ne se demande pas *quelle fut la marche* d'une pensée, lorsque cette pensée fut toujours *l'expression de la vérité*. Que la pensée de l'homme *marche*, se développe, progresse, on le conçoit, car ce n'est qu'au prix de nobles et constants efforts que l'intelligence humaine arrive à la vérité; mais Jésus n'était pas *un homme,* il fut un *Dieu-homme,* n'en déplaise à notre élégant académicien. Il le nie, c'est vrai; mais *nier* n'est pas *prouver*. Il n'a même pas abordé jusqu'ici la question de la divinité de Jésus-Christ; elle en valait la peine cependant; ajoutons qu'avec un peu de bonne foi, il eût débuté par elle dans sa *Vie de Jésus*, si cette vie n'eût pas été un ouvrage de pure fantaisie. En effet, il n'a pu ouvrir l'Évangile sans y voir attestée, à toutes les pages, la divinité de Jésus. Donc, avant de supposer, comme il l'a fait, que Jésus n'était qu'un homme, et de rejeter, *en conséquence*, tout ce qui, dans les Évangiles, témoigne qu'il fut Dieu, il aurait dû poser nettement la question et la résoudre. Il ne l'a pas fait; il a seulement jeté çà et là des négations gratuites, et il a couvert d'un dédain, qui lui fait peu hon-

Digitized by Google

neur, cette grande question que les plus hautes intelligences se sont posée depuis dix-huit siècles, et qu'elles ont résolue d'une manière affirmative.

Mais M. Renan n'a pas osé s'attaquer à ces grands esprits. Il a fui le combat; il s'est caché derrière quelques arguties, espérant que les demi-savants et les ignorants, qui forment l'immense majorité en ce monde, ne s'apercevraient point de sa tactique, et acclameraient son livre, qui répond si bien aux exigences de leur esprit étroit et de leur incrédulité.

La question que s'est adressée notre antagoniste est donc mal posée.

Sa réponse renferme une erreur. Il n'est pas vrai que la vie de Jésus nous soit parvenue sans chronologie exacte. Déjà nous avons prouvé que les évangélistes avaient clairement déterminé l'époque de la naissance de Jésus, et qu'ils savaient mieux la chronologie et l'histoire que notre académicien; les évangélistes nous apprennent positivement que Jésus resta obscur à Nazareth jusqu'à l'âge de trente ans; que cette année correspond à la quinzième année de l'empire de Tibère; qu'il évangélisa pendant trois ans, et qu'il mourut ainsi dans sa trente-quatrième année.

Si M. Renan avait dit que, pendant ces trois ans, les évangélistes n'ont point déterminé le mois ou le jour où il a prêché tel discours, opéré tel miracle, on le concevrait; mais affirmer que la vie de Jésus nous est parvenue sans chronologie, c'est là une assertion fausse et démentie par l'Évangile.

Le nouvel ennemi de Jésus-Christ, en présence des récits évangéliques, n'aurait pu même dire que les discours et les actes de Jésus, pendant les trois années de sa vie publique, n'ont pas été *exactement classés*.

Digitized by Google

Ils l'ont été par saint Luc, qui a mis de *l'ordre* dans les faits que saint Mathieu et saint Marc n'avaient point cherché à aligner chronologiquement. C'est donc le récit de saint Luc qu'il faut suivre, dès que l'on veut avoir une chronologie exacte; son Évangile est le cadre dans lequel il faut placer les récits des deux premiers évangélistes et les détails supplémentaires de l'Évangile de saint Jean. On arrive ainsi à avoir une vie dans laquelle tout est beaucoup mieux coordonné que dans la plupart des autres histoires.

M. E. Renan pouvait d'autant moins reculer devant un pareil travail, qu'il a été accompli déjà plusieurs fois et par des hommes fort érudits. Il eût pu faire encore plus de science qu'il n'en a fait et de meilleure, en suivant ces érudits, qu'en jetant en pâture aux intelligences faibles ses assertions gratuites et dénuées de sincérité.

Quoique M. E. Renan ne connaisse pas, même de son propre aveu, *la marche de la pensée* de Jésus, il tient cependant à dire quelle elle fut. Il pose donc ces axiomes : 1° « le développement des produits vivants est partout le même » ; « 2° il n'est pas douteux que la croissance d'une personnalité aussi puissante que celle de Jésus n'ait obéi à des lois très-rigoureuses. »

Il n'est guère possible de dire de plus pompeuses pauvretés. Comment soutenir que le développement des *produits* vivants est partout le même, lorsque nous voyons sous nos yeux ce développement s'effectuer chaque jour sous des lois diverses qui constituent l'infinie variété des espèces et des genres, et même des individus qui appartiennent à tel genre, à telle espèce. Le premier axiome de M. Renan est la négation d'un fait constant, dont nous sommes témoins à chaque in-

Digitized by Google

stant de notre existence, d'un fait qui constitue le caractère le plus évident de toute la nature vivante.

Que sont ces *lois rigoureuses* dont parle M. Renan dans son second axiome, et sous lesquelles *la puissante personnalité* de Jésus se serait développée? Les connaît-il? Non. Alors comment peut-il en indiquer les résultats? D'où viennent ces lois? Il n'en sait rien. Alors comment peut-il en déterminer l'influence? En outre, comment peut-il faire de Jésus une *personnalité puissante*, après en avoir fait un simple villageois, ne connaissant rien en dehors de son village, ignorant les choses les plus simples et que les hommes ordinaires connaissent. Il nous a fait ce portrait de Jésus dans son troisième chapitre, et maintenant, pour les besoins de sa cause, il en fait une *personnalité puissante* qui a dû, en vertu de lois rigoureuses, arriver à des théories philosophiques que personne n'avait entrevues avant lui.

Une contradiction, et deux assertions qui ne sont que des *non-sens*, telle est la base sur laquelle notre antagoniste se pose pour attribuer à Jésus son propre système sur la Divinité. Mais, avant d'aborder ce sujet, M. Renan nous donne cet avertissement : « C'est ici qu'il faut le plus renoncer aux idées qui nous sont familières et à ces discussions où s'usent les *petits esprits.* » (P. 74.) Ainsi, recueillons-nous! Ne discutons pas, sous peine d'être de *petits esprits!* Le *devin*, le *grand esprit* qui s'appelle Ernest Renan va parler.

Mais, *grand esprit,* si vous aviez pris la peine de nous dire préalablement pourquoi nous ne devons pas discuter sous peine d'être de *petits esprits,* cette peine n'eût pas été tout à fait inutile. Peut-être aussi auriez-vous dû vous abaisser un peu jusqu'à prouver que

Digitized by Google

vous êtes un *grand esprit*, un *devin*, car, voyez-vous, notre siècle est un peu batailleur et passablement incrédule. Je comprends que les *Renanistes* qui ont *foi* en vous, vous croient sur parole, mais nous qui sommes à votre égard de libres penseurs, tout comme vous l'êtes à l'égard de Jésus-Christ et du christianisme, nous ne sommes point disposés à vous écouter en silence; nous serions mêmes disposés à vous renvoyer ce titre de *petit esprit* dont vous nous gratifiez si généreusement. Donc, au risque de passer pour *petit esprit* à vos yeux et à ceux de vos crédules adeptes, nous oserons discuter contre vous.

Commençons :

« Pour bien comprendre la nuance de la piété de Jésus, il faut faire abstraction de ce qui s'est placé entre l'Évangile et nous. » (P. 74.)

Pourquoi, s'il vous plaît? Il n'y a donc pas eu un seul homme, depuis dix-huit siècles, qui ait compris l'Évangile? C'est là faire le procès à beaucoup trop de gens. L'intelligence n'est-elle venue au monde qu'avec vous, illustre académicien des Inscriptions et Belles-Lettres? Jusqu'à vous le monde a-t-il été couvert d'une couche si épaisse d'ignorance qu'il n'ait pas eu le moyen de comprendre le livre *le plus simple* qui existe? Nous ne nions pas les profondeurs divines de l'Évangile, mais ce livre, en même temps qu'il offre aux intelligences d'élite de quoi se satisfaire et au delà, possède en même temps un caractère de si adorable simplicité, que l'intelligence la plus modeste peut l'entendre. C'est que, voyez-vous, Grand Esprit, le bon Dieu est Père de tous, des savants comme des ignorants, et qu'il a voulu mettre *sa vérité* à la portée de tous. Celui qui fait

Digitized by Google

luire son soleil sur la nature entière, pour éclairer l'œil de la fourmi aussi bien que celui de l'homme, a mis au milieu du monde *la vérité*, qui lance ses rayons doux et purs dans les petits comme dans les grands esprits. Seulement les rayons du soleil de la vérité, comme ceux du soleil de la nature, rencontrent des obstacles. Il y a, dans le monde intellectuel, comme dans le monde physique, des réduits obscurs, humides, infects, où se cachent des reptiles immondes. Depuis dix-huit siècles, tous les hommes ont-ils été à l'état de reptiles, amis des lieux humides et sombres? Nous ne le pensons pas. L'humanité a eu dans tous les temps, et surtout depuis Jésus-Christ, de grandes et nobles intelligences nourries de l'Évangile, et des cœurs purs qui en ont senti toutes les douceurs. Elle en possède encore de nos jours qui n'ont point attendu la publication de votre prétendue *Vie de Jésus* pour connaître Jésus et la vérité. Donc, un peu plus de modestie, monsieur Renan. Il n'est pas encore démontré que vous êtes une de ces pures intelligences où la vérité brille de toute sa splendeur, et vous savez que le nombre est grand de ceux qui vous placent parmi ces reptiles dont l'œil abhorre la lumière.

Nous sommes trop poli pour vous classer dans cette catégorie, mais permettez-nous du moins de croire que vous n'êtes pas pour le monde un nouveau révélateur, et qu'entre l'Évangile et vous, il y a eu et il y a encore de grands esprits qui ont entendu et qui entendent l'Évangile autrement que vous, qui pensent que vous n'en avez fait qu'une parodie, et que vous n'y avez pas trouvé un seul mot qui puisse justifier les étranges théories que vous attribuez à Jésus.

Continuons la citation :

Digitized by Google

« Déisme et panthéisme sont devenus les deux pôles de la théologie. »

Pardon, Grand Esprit ; le déisme et le panthéisme n'appartiennent ni l'un ni l'autre à la théologie, et ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre que vous le pensez. Il n'y a entre eux qu'un degré du *moins* au *plus*. Le déiste est celui qui croit en un Dieu qui ne s'est jamais manifesté à l'humanité; quel est-il ce Dieu? il l'ignore. Il voit ses œuvres extérieures; il en induit qu'il existe, mais dès qu'il veut l'approfondir, il se perd et il tombe insensiblement dans le *panthéisme* qui réduit Dieu à *une énergie*, à *une force* inhérente à la nature.

Cependant, le déiste affirme un Dieu *personnel*, *créateur*, dont la Providence gouverne le monde. Mais il ne considère Dieu que *philosophiquement*, par le seul effort de la raison ; son système appartient donc à la philosophie et on l'appelle généralement *théodicée*. Quant au panthéisme, il n'appartient à la *theologie* à aucun titre. Notre académicien doit savoir que, par ce mot, on entend la science de Dieu et des choses qui s'y rapportent, *au point de vue de la révélation*. S'il voulait donner à ce mot un autre sens, il aurait dû en avertir préalablement. Mais, que l'on considère la théologie comme une science philosophique ou comme la science de la révélation, le panthéisme ne peut lui appartenir, puisqu'il est la *négation de Dieu*, ou, ce qui revient au même, l'*athéisme*. Que l'on déguise cet affreux système sous tel ou tel nom nouveau, il n'est toujours que ce qu'il est. Affirmer que *tout est Dieu* (πᾶν θεός), c'est dire que Dieu est *la nature*, c'est le confondre avec tous les êtres. Cette *force* inhérente aux êtres et que l'on

Digitized by Google

déifie, est-elle *un être* en dehors des autres êtres? alors on admet un Dieu réel, personnel par conséquent, et l'on n'est plus panthéiste. Cette *force* ou *énergie* n'est-elle pas un être à part? alors Dieu n'est pas, on est athée.

Nous ne sommes point disposé à nous payer de mots sonores. Si les mots dont on se sert ont un sens, il faut clairement le déterminer; s'ils n'en ont pas, il faut qu'on le sache, afin d'être édifié sur le genre d'esprit de celui qui les emploie.

Passons à l'aphorisme qui fait suite aux précédents :

« Les chétives discussions de la scolastique, la sécheresse d'esprit de Descartes, l'irréligion profonde du dix-huitième siècle, en rapetissant Dieu, et en le *limitant, en quelque sorte, par l'exclusion de tout ce qui n'est pas lui,* ont étouffé, au sein du rationalisme moderne, tout sentiment fécond de la Divinité. »

Voilà donc tout d'un coup le procès fait à la philosophie du moyen âge, à la philosophie moderne, à la philosophie contemporaine. Et au nom de quelle idée M. Renan repousse-t-il ainsi toute philosophie qui a précédé la sienne? Il l'indique en passant, et l'expliquera plus tard avec plus de clarté : C'est que toute la philosophie *a limité Dieu par l'exclusion de tout ce qui n'est pas lui.* Ainsi un être est *limité* lorsqu'on le distingue d'un être qui n'est pas lui. L'homme est donc *limité,* d'après ce principe, si on le distingue de tel ou tel animal. Chacun pense généralement qu'un être qui a *sa réalité propre* n'est pas *limité* dès qu'on ne lui retranche rien de ce qui lui appartient. Mais, dans l'idée de M. Renan, Dieu est *un être* qui n'a pas *d'être,* de *réalité propre.* Voilà pourquoi on le limite par *l'exclusion de tout ce qui n'est*

Digitized by Google

pas lui. Mais, profond philosophe, si *tout est Dieu*, il n'y a rien *qui ne soit pas lui*. Alors, pourquoi vous servir de ces mots : *par l'exclusion de tout ce qui n'est pas lui?* Il vous fallait dire : par *la négation d'une partie de ce qui est lui;* alors votre phrase eût été intelligible. Mais vous voulez que *tout soit Dieu,* et vous reprochez aux philosophes d'avoir exclu de Dieu *tout ce qui n'est pas lui!* C'est là, permettez-nous de le dire, un pathos incompréhensible, absolument dénué de sens.

Que M. Renan attaque la scolastique, peu nous importe; il n'a, certes, lu ni Abailard, ni Vincent de Beauvais, ni Albert le Grand, ni Thomas d'Aquin, ni les autres philosophes du moyen âge; mais nous n'avons pas le devoir de les défendre contre lui. Quant à Descartes, que M. E. Renan lui trouve l'esprit *sec,* il est dans son droit, mais nous aurons toujours celui de le considérer comme un penseur beaucoup plus profond que notre élégant académicien. Pour l'irréligion de la philosophie du dix-huitième siècle, nous sommes d'accord ; seulement, nous ne croyons pas à M. Renan le droit de lui faire ce reproche, d'abord parce qu'il n'est pas, *personnellement,* plus religieux que les philosophes du dix-huitième siècle, et qu'il l'est moins que plusieurs d'entre eux qui, du moins, croyaient en Dieu; ensuite, parce que les philosophes les plus irréligieux du dix-huitième siècle, les athées, tels que Diderot, La Mettrie, Boulanger, enseignaient le même système que M. Renan enseigne aujourd'hui. Ils ne croyaient qu'au *Dieu-nature,* au Grand-Tout, au Prototype; ils faisaient venir l'homme d'un animal, tout comme notre gracieux académicien. Le *Renanisme* n'est pas neuf; il vient de

Digitized by Google

la France du dix-huitième siècle, en passant par l'Allemagne au dix-neuvième. Il valait beaucoup mieux le prendre à sa source, d'autant plus qu'on l'y trouve plus clairement formulé que dans les livres nébuleux du philosophisme allemand.

En remontant plus haut dans l'histoire de la philosophie, on trouverait les premiers ancêtres des athées du dix-huitième siècle et des athées du dix-neuvième qui se cachent sous le titre de *panthéistes*. C'est ce vieux système, rejeté de tout temps avec indignation par la philosophie comme par le bon sens vulgaire, que M. E. Renan nous offre aujourd'hui, enveloppé dans des phrases brillantes, rehaussées de *faveurs* roses.

Quelle idée M. E. Renan a-t-il de la Divinité ? Vraiment nous l'ignorons. Nous avons examiné avec la plus sérieuse attention les *aphorismes* dont il nous accable dans son Ve chapitre, sous prétexte d'exposer la doctrine de Jésus-Christ sur ce point, nous avouons ne reconnaître, dans toutes ses propositions, que des opinions contradictoires ou des non-sens. Aux phrases que nous avons déjà discutées succèdent les suivantes :

« Si Dieu est un être déterminé hors de nous, la personne qui croit avoir des rapports particuliers avec Dieu est un *visionnaire*. » (P. 74.)

Ainsi, dans l'*hypothèse* que Dieu soit un être distinct, c'est-à-dire, *en supposant* que Dieu existe, il est impossible qu'il se communique à l'homme. Les êtres qui composent la nature ont entre eux des relations, des rapports ; mais Dieu ne peut en avoir ; sa puissance est donc moins grande que celle des êtres qui lui sont inférieurs, qui ont reçu de lui leur existence et toutes leurs facultés ; Dieu a pu donner à des êtres *contingents*

Digitized by Google

ce que lui, *être nécessaire*, ne possède pas. S'il existe, il est *créateur ; il communique* à l'être qu'il crée la nature qui lui est propre ; c'est bien un rapport, une relation qui suppose toutes les autres possibles ; mais M. Renan ne veut pas que Dieu, même *dans la supposition* qu'il soit *un être déterminé hors de nous*, soit *créateur*, et puisse communiquer à l'homme quoi que ce soit. Sur quoi s'appuie-t-il pour limiter ainsi l'action divine ? Sur *rien*. Il affirme, et il entend que nous acceptions humblement son opinion sans la discuter. Si jadis certains élèves philosophes regardaient la *parole du maître* comme une raison suffisante, et tranchaient les discussions par ces mots sacramentels : Il l'a dit ; nous n'en sommes plus là aujourd'hui. M. E. Renan n'a aucun droit de nous imposer *d'autorité* sa manière de voir. S'il s'adresse à un public sérieux, il se doit à lui-même de donner les motifs à l'appui de ses opinions ; s'il ne veut qu'encourager dans leur incrédulité des hommes qui ne croient à rien, soit parce que leur esprit n'est pas de force à s'élever jusqu'à une conviction raisonnée, soit parce que de mauvais penchants étouffent en eux les lumières de la raison, il faut qu'il le dise clairement.

Nous voulons supposer que notre académicien s'adresse au public sérieux. Comment alors s'est-il oublié au point de jeter en passant son opinion sur l'impossibilité des rapports de Dieu avec l'homme, sans donner même l'ombre d'une preuve ? Il sait bien cependant que l'humanité entière, depuis qu'elle existe, a cru à ces rapports. Toutes les religions reposent sur la croyance en la *révélation* de Dieu à l'homme. On trouve cette croyance au berceau de l'humanité, chez toutes les races, chez tous les peuples, quelles que

Digitized by Google

soient d'ailleurs les différences de leurs théories religieuses. Le peuple le plus sauvage croit à la *révélation* comme le peuple le plus civilisé. M. E. Renan ne discute cette croyance universelle, ni sous le rapport philosophique, ni sous le rapport historique, et il affirme que quiconque croit avoir des rapports avec Dieu est un *visionnaire*. Que tel ou tel individu en particulier ait pu être *visionnaire;* qu'il ait pris ou donné pour des révélations de Dieu ses propres idées, nous le croyons ; à ce titre, M. E. Renan lui-même est *visionnaire,* car il a donné comme appartenant à Jésus-Christ sa propre théorie sur la Divinité. Mais un vrai philosophe distinguera toujours entre une croyance qui forme la base de la pensée de l'humanité, et une théorie individuelle ; il saura, sans effort extraordinaire, distinguer l'individu réellement *inspiré* de celui qui prétend l'être, et qui se pose, dans le monde, comme un *révélateur d'un nouveau genre ;* car il n'y a et il ne peut y avoir de révélation *nouvelle,* par cette raison fort simple : que la pensée de Dieu doit être *immuable*, puisqu'elle est vérité.

Poursuivons la citation :

« Les sciences physiques et physiologiques nous ont montré que toute vision surnaturelle est une illusion. »

Ces sciences ne l'ont pas *montré* du tout. Les sciences physiques n'ont pour objet que les êtres extérieurs, *la nature;* la physiologie est la science de l'homme *physique*. Dès que ces sciences s'appuient sur *l'expérience* quant aux objets qu'elles peuvent atteindre, elles sont de vraies sciences ; dès qu'elles abandonnent *l'expérience* pour s'élancer en des théories sur des objets qu'elles ne peuvent saisir, elles tombent en des systèmes plus ou

Digitized by Google

moins philosophiques ; elles deviennent *philosophie*, et jamais la philosophie n'a démontré l'impossibilité des rapports de l'homme avec Dieu. Lorsque M. E. Renan prétend que les sciences physiques et physiologiques ont *montré* l'impossibilité de ces rapports, il prouve tout simplement qu'il méconnaît l'objet même de ces sciences, et qu'il est fort peu difficile sur les conséquences prétendues philosophiques que certains physiciens ou physiologistes ont cherché à tirer de leurs théories, si souvent contestables en elles-mêmes.

Des deux aphorismes ci-dessus, notre antagoniste conclut que « le déiste un peu conséquent se trouve *dans l'impossibilité* de comprendre les grandes croyances du passé. »

Nous sommes du même avis ; le déiste, en effet, en s'isolant du passé, en se concentrant en lui-même, en niant *à priori* tout surnaturel, ne peut que rejeter tout ce que sa raison *ne comprend pas ;* et comme elle ne comprend pas *Dieu*, le déiste conséquent doit le rejeter et tomber dans le panthéisme. Mais, de son côté, le panthéisme est un système qui ne peut soutenir l'examen sérieux d'une intelligence droite. Il s'ensuit que le vrai philosophe doit rejeter panthéisme et déisme, pour rentrer dans le courant de l'humanité qui a cru et qui croit à un Dieu *personnel*, *créateur* et *révélateur*.

« Le panthéisme, ajoute notre antagoniste, *en supprimant la personnalité divine*, est aussi loin qu'il se peut du Dieu vivant des religions *anciennes*. »

Pourquoi ce mot *anciennes*? Toutes les religions *contemporaines*, aussi bien que les *anciennes*, croient à un Dieu *vivant* et *personnel*, et nous ne voyons pas pour-

Digitized by Google

quoi M. Renan a voulu faire de cette croyance un apanage exclusif de l'antiquité.

Passons à l'*aphorisme* qui fait suite :

« Les hommes qui ont le plus hautement *compris* Dieu, Çakya-Mouni, Platon, saint Paul, *saint François d'Assise*, saint Augustin, à quelques heures de sa mobile vie, étaient-ils déistes ou panthéistes ? Une telle question n'a pas de sens. »

En effet, il suffit de lire leurs ouvrages pour être certain qu'ils ont cru en un Dieu *personnel* et *révélateur*. Notons en passant que M. E. Renan aime beaucoup à mettre en scène *saint François d'Assise?* Pourquoi ? Nous l'ignorons. L'instituteur *des Capucins* n'a produit que quelques opuscules de mysticité et ne peut à aucun titre être classé parmi les philosophes qui ont disserté sur Dieu. C'était un bon chrétien qui n'eut pour but que de pratiquer et faire pratiquer les préceptes et les conseils de l'Évangile. Pourquoi le mettre à côté de Platon, de saint Paul, de saint Augustin ? Nous l'ignorons. Le rapprochement entre cet homme pieux et Çakya-Mouni est surtout original. Peut-être M. Renan, en le faisant, s'est-il cru très-profond. L'imprévu produit un bon effet dans un livre de haute fantaisie.

Mais si M. Renan trouve que la question n'a pas de sens, ce n'est pas pour la raison que nous avons donnée, mais bien pour celle-ci :

« Les preuves physiques et mathématiques de l'existence de Dieu les eussent laissés indifférents. Ils *sentaient le divin en eux-mêmes*. Au premier rang de cette famille de *vrais fils de Dieu*, il faut placer Jésus. » (P. 75.)

Digitized by Google

Ainsi, celui qui croit avoir des rapports avec Dieu est un *visionnaire* condamné par les sciences physiques et physiologiques ; et, cependant, celui-là seul a une idée juste de Dieu qui le sent en soi. Comment sentir Dieu en soi, sans avoir de rapport avec lui? Comment sentir Dieu en soi, lorsque Dieu n'est pas un être distinct de soi? M. E. Renan comprend cela, à ce qu'il paraît ; quant à nous, voici ce que nous comprenons : Ou Dieu est un être *personnel*, ou il ne l'est pas. Dans le premier cas, on ne peut le sentir en soi sans être en relation avec lui. Dans le second cas, on ne peut *le sentir*, puisqu'il n'existe pas. Prétendre, avec notre académicien, qu'un homme sent quelque chose en lui qui n'est pas lui et qui cependant n'est pas distinct de lui, c'est une des théories les plus ridicules que l'esprit humain ait pu inventer.

C'est là cependant le système que M. Renan prête à Jésus-Christ.

« Jésus, dit-il, n'a pas de *visions; Dieu ne lui parle pas comme à quelqu'un hors de lui;* Dieu est en lui ; il se sent avec Dieu... Il vit au sein de Dieu *par une communication de tous les instants ;* il ne le voit pas, mais *il l'entend...* L'imagination et l'hallucination ne sont ici pour rien. L'ivresse du soufi *se proclamant identique à Dieu* est aussi tout autre chose. Jésus n'énonce pas un moment *l'idée sacrilége qu'il soit Dieu.* Il se croit en rapport direct avec Dieu, il se croit fils de Dieu. La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité a été celle de Jésus. » (P. 75.)

Dans ces phrases il y a autant d'impiétés, de contradictions et d'erreurs historiques, que de mots.

Comprend-on d'abord que Dieu n'ait pas parlé à Jésus *comme à quelqu'un hors de lui*, et que cependant

Digitized by Google

il ne lui ait pas été *identique* ? Si Dieu était *distinct* de Jésus, Dieu lui parlait nécessairement comme à quelqu'un qui n'était pas lui, qui était hors de lui ; s'il n'en était pas distinct, il lui était *identique*. M. E. Renan a beau amonceler les nuages, il n'échappera jamais à ce dilemme. Il craint de formuler le panthéisme, parce qu'il en voit l'absurdité ; il ne veut pas admettre un Dieu *personnel*, parce qu'il voit que, s'il est logique, il va droit à la révélation. Il prend donc le parti de faire de Dieu *un mot*, et de revêtir de ce mot vide de sens les plus creuses théories qu'il ait été donné à l'esprit de l'homme d'inventer.

L'Évangile renferme d'innombrables témoignages qui contredisent toutes les assertions de M. E. Renan. D'après ces témoignages, Jésus voit Dieu ; il s'entretient avec lui, et même avec les prophètes de l'Ancien Testament, Moïse et Élie, qui apparaissent à ses côtés ; Dieu le Père *se manifeste* pour le proclamer son Fils ; l'Esprit de Dieu revêt une forme *sensible* pour se reposer visiblement sur lui ; il parle de Dieu son Père, comme distinct de lui *quant à son humanité*, en même temps que, comme Dieu, il *s'identifie* avec lui en disant : *Mon Père et moi, nous sommes un.*

L'Évangile dément toutes les assertions de M. E. Renan, qui, pourtant, prétend s'appuyer sur l'Évangile. S'il prend ce livre divin pour guide dans l'exposition de la doctrine de Jésus, pourquoi le contredit-il? S'il ne veut pas s'en rapporter à lui, pourquoi prétend-il s'appuyer sur son témoignage? Si les Évangiles sont les documents où il faille nécessairement puiser pour parler de Jésus et de sa doctrine, il faut les accepter tels qu'ils sont ; si on ne veut pas les accepter ainsi, il faut

Digitized by Google

les rejeter. Mais les dénaturer comme le fait M. E. Renan, les contredire sur tous les points, en prétendant les suivre, c'est là une œuvre indigne d'un homme sérieux et honnête.

Jésus, selon notre académicn, « *conçut Dieu immédiatement comme père* (p. 76). C'était là toute sa théologie (1); il ne faisait pas de raisonnements (2); *il ne prêchait pas ses opinions*, IL SE PRÊCHAIT LUI-MÊME, et il avait ce ca ractère de perpétuelle attention à lui-même *qui est le propre des femmes* (3). Cette personnalité est *l'identification du moi* avec l'objet *qu'il a embrassé*. Jésus n'arriva pas *sans doute* du premier coup à cette haute affirmation de lui-même; mais *il*

(1) M. Renan ne voit de *germe* de théologie que dans les discours que le quatrième Evangile *prête* à Jésus, et il se hâte de dire que ces discours sont en *contradiction absolue* avec ceux des Evangiles synoptiques, lesquels « représentent sans aucun doute les *Logia* primitifs. » Nous mettons M. Renan au défi de prouver qu'une seule contradiction existe entre la doctrine exposée dans le quatrième Evangile et celle des trois premiers. Nous affirmons, nous, qu'il n'en existe aucune. Nous en avons déjà donné des preuves; nous en donnerons encore, et nous prenons publiquement l'engagement de répondre péremptoirement à toutes les objections de M. Renan et de tous autres.

(2) A l'appui de cette assertion, M. E. Renan renvoie à l'Evangile de saint Mathieu (IX, 9) où il dit que Mathieu suivit Jésus dès qu'il fut appelé à l'apostolat. Ce texte ne prouve point ce qu'affirme M. E. Renan. Jésus n'était pas, il est vrai, un dogmatiseur, mais il raisonnait, et raisonnait fort bien lorsqu'il le jugeait utile. Les Evangiles en font foi.

(3) Pour le prouver, M. E. Renan indique l'Evangile de saint Jean (XXI, 15 et suiv.). Dans ce passage, l'évangéliste raconte que Jésus demanda à saint Pierre un *triple* témoignage de dévouement, ce qui était nécessaire pour réparer son *triple* reniement lors de la Passion, et pour qu'il fût réhabilité dans la charge de pasteur de l'Eglise. Nous demandons si un tel passage prouve ce que prétend M. Renan.

Digitized by Google

est probable que, dès ses premiers pas, il s'envisagea avec Dieu dans la relation d'un fils avec son père. Là est son grand acte d'originalité. En cela il n'est nullement de sa race. Ni le Juif ni le Musulman n'ont compris cette *délicieuse théologie d'amour.* »

Quel verbiage fade et insignifiant! Qu'est-ce qu'un homme *qui se prêche lui-même*, qui *s'identifie* avec Dieu, qui a des *communications perpétuelles* avec lui et qui pourtant ne peut en avoir puisqu'elles sont impossibles?

Avouons que M. E. Renan doit avoir une confiance illimitée dans l'ineptie humaine pour oser émettre d'aussi étranges théories.

Il continue ainsi à exposer les idées *qu'il prête* à Jésus sur la Divinité :

« Le Dieu de Jésus n'est pas ce maître fatal qui nous tue quand il lui plaît, nous damne quand il lui plaît, nous sauve quand il lui plaît. Le Dieu de Jésus est notre Père. On l'entend en écoutant *un souffle léger* qui crie en nous : « Père! » (P. 77.)

Ces dernières paroles sont appuyées, du moins en apparence, sur un texte de l'épître de saint Paul aux Galates. Notre académicien y renvoie ainsi en note : *Ad Galatas,* IV, 6. Le *Renaniste* docile acceptera la citation sans la vérifier. Nous avons une confiance moins aveugle et nous nous transportons au chapitre IV de l'épître aux Galates. Nous y lisons non-seulement le verset 6, mais encore ceux qui précèdent et dans lesquels saint Paul s'exprime ainsi :

« Dès que les temps furent accomplis, Dieu envoya son fils, engendré de la femme et soumis à la loi (judaïque), afin de racheter ceux qui étaient sous la loi et nous rendre fils par adoption. Donc, puisque vous

Digitized by Google

êtes fils, Dieu envoya dans vos cœurs l'*Esprit de son Fils*, criant : *Abba!* Père! tu n'es donc plus esclave, mais fils ; si tu es fils, tu es héritier par Dieu. »

Nous avons relu non-seulement ces versets, mais, pour la centième fois peut-être, l'épître aux Galates, et nous avons vu que saint Paul y développe cette idée : que le Juif était *esclave de la loi*, car cette loi lui avait été donnée comme un joug qu'il devait porter jusqu'au moment où sa mission providentielle cesserait. Quelle était cette mission? Celle de conserver intacte la foi dans *le Messie* à venir. Cette mission était glorieuse; mais le Juif eût suivi le courant de l'humanité et fût tombé dans l'idolâtrie, si la loi, comme un joug de fer, ne l'eût tenu dans son isolement et courbé sous des observances qui, toutes, avaient *pour raison* le souvenir du Messie. *Celui qui devait être envoyé* étant venu, les observances légales n'avaient plus de raison d'être, et le Juif, comme tout autre, était appelé à être *fils adoptif de Dieu*, dans la personne de son *vrai Fils*, revêtu de l'humanité pour parler aux hommes un langage humain, et appeler tous les peuples à la vérité en leur communiquant l'*Esprit* de Dieu.

Telle est la doctrine de saint Paul. Il est impossible que M. E. Renan ne l'ait pas comprise. Penser autrement, ce serait lui supposer trop peu d'intelligence. Pourquoi donc cite-t-il, comme de saint Paul, un mot isolé, en le détournant de son véritable sens? Pourquoi transforme-t-il en *souffle léger* le mot *Esprit du Fils* dont l'apôtre se sert, sans laisser la moindre obscurité sur le sens qu'il lui donne? Ne répondons pas à ces *pourquoi;* il faudrait dire à M. E. Renan des choses trop dures. Nous nous contenterons d'affirmer qu'il a parodié saint Paul en le citant, et tous ceux qui

Digitized by Google

voudront lire le texte auquel il a renvoyé seront de notre avis.

Si notre élégant académicien eût lu sérieusement la sainte Écriture, il eût mieux compris la mission du peuple juif, et, par conséquent, le caractère de celle de Jésus. Il eût observé que le peuple d'Israël n'avait que la mission transitoire de conserver dans le monde la foi dans le *Messie;* que c'est pour cela qu'il était regardé par Dieu comme son peuple *élu*, *privilégié;* il eût observé que tout Juif savait parfaitement que Dieu n'était pas à tout jamais exclusivement *son Dieu*, et qu'un jour viendrait où toutes les nations du monde seraient appelées à la lumière. Le juif actuel le croit encore; seulement, il attend toujours Celui qui doit apporter cette lumière, tandis que le chrétien croit que l'*Envoyé* de Dieu qui devait l'apporter est Jésus. Le Juif ne faisait donc pas de Dieu *un despote partial qui avait choisi Israël pour son peuple* d'une manière absolue, mais *le Père de l'humanité* qui avait choisi Israël, d'une manière particulière, pour conserver le souvenir de Celui qui devait un jour ramener tous les peuples à la vraie connaissance de Dieu.

Cette doctrine éclate à toutes les pages de l'Ancien comme du Nouveau Testament; c'est pourquoi nous avons peine à comprendre comment M. E. Renan ne l'a pas aperçue. Est-ce faute de pénétration? est-ce faute de bonne foi? Nous l'ignorons; mais le fait est qu'il ne l'a pas aperçue, et qu'il a donné ainsi la preuve qu'il n'a pas trouvé le premier mot de la doctrine biblique.

En proclamant *la paternité universelle* de Dieu, Jésus n'a fait qu'accomplir la mission indiquée d'avance dans les livres sacrés des Juifs, appelés vulgairement

Digitized by Google

Ancien Testament. Il ne se sépara pas, sous ce rapport, de la doctrine d'Israël, quoi qu'en dise notre antagoniste (p. 78); et, quoi qu'il en dise encore, la doctrine de Jésus sur Dieu, *Père* de l'humanité, n'exclut pas l'idée de Dieu *Maître* de cette même humanité.

« Le Gaulonite, dit-il, soutenait qu'il faut mourir plutôt que de donner à un autre qu'à Dieu le nom de *Maître; Jésus laisse ce nom à qui veut le prendre*, et réserve pour Dieu un titre plus doux. » (P. 78.)

Si M. E. Renan eût lu *avec attention* ces *Logia* de Mathieu, qu'il apprécie tant, il y eût remarqué ce passage : « Ne vous faites point appeler *Rabbi,* car vous n'avez qu'*un Maître* et vous êtes tous *frères.* Ne donnez à personne le nom de *Père* sur la terre, car vous n'avez qu'*un Père* qui est dans les cieux. Ne vous faites pas appeler *maîtres*, car votre *unique Maître* est le Christ. » (Math., XXIII, 8 et suiv.) Jésus n'a donc pas laissé le nom de *maître* à qui voulait le prendre, il se l'est réservé à lui-même et à Dieu *le Père*, avec lequel *il s'identifiait,* quant à sa divinité. Telle est la raison pour laquelle il ne parle qu'avec *un respect plein d'ironie* (*ibid.*) des hommes qui font *de l'autorité une domination* sur les autres hommes, tandis qu'ils ne devraient la considérer que comme *une délégation* de l'autorité juste, paternelle de Dieu, pour le bien général.

M. E. Renan n'a donc exposé la doctrine de Jésus ni sur l'essence divine ni sur les rapports de Dieu avec l'humanité. Les idées creuses qu'il jette, comme en passant, *à ses fidèles*, laissent un vague indéfinissable qui n'est pas l'impression que donne la lecture de l'Évangile. Dans ce livre divin, Dieu apparaît à toutes

Digitized by Google

les pages comme *un être vrai, personnel,* ayant *son existence propre; Créateur, Père* et *Maître* de tout ce qui existe; il aime les hommes, mais il leur prescrit des devoirs; il promet récompense à ceux qui les accompliront; il menace de punitions terribles ceux qui y seront infidèles. Tel est le Dieu que nous révèle Jésus à toutes les pages des Évangiles. M. E. Renan le sait bien, et nous n'hésitons pas à dire qu'il n'a attribué à Jésus une autre doctrine que pour abriter sous ce nom adorable les vagues hypothèses de son propre esprit.

Il n'a pas mieux exposé la doctrine de Jésus sur le *royaume de Dieu* (1). Cette expression aurait eu, selon notre exégète, deux significations distinctes : la première, toute spirituelle, au début de la prédication de Jésus, « aux premiers jours, jours chastes et sans mélange où la voix de son Père retentissait en son sein *avec* un timbre plus pur; » la seconde, temporelle, un peu avant la mort de Jésus. Si la voix de l'Évangile *eût retenti dans le sein* de M. E. Renan *avec un timbre plus*

(1) M. E. Renan (p. 78, note 3) fait remarquer que saint Jean ne s'est servi qu'*une fois* de ce mot et il en conclut qu'il n'a pas présenté *la parole vraie* de Jésus. D'abord, saint Jean s'est servi *plus d'une fois* de cette expression; ensuite, les discours rapportés par saint Jean ne roulent pas sur les mêmes sujets que ceux des premiers évangélistes. Il ne pouvait donc se servir des mêmes expressions. Quant à la doctrine en elle-même, elle est, dans les discours rapportés par saint Jean, *identique* à celle qui est exposée par les autres évangélistes. M. Renan a donc trompé ses lecteurs en affirmant que saint Jean n'a parlé qu'*une fois* du *royaume de Dieu*, et en déduisant, de ce fait faux, qu'il n'a pas rendu la vraie doctrine de Jésus.

Digitized by Google

pur, il n'eût pas fait cette distinction qui prouve, tout simplement, qu'il n'a pas compris cette expression de *royaume de Dieu* sur laquelle il a voulu disserter. Cette expression a plusieurs sens dans l'Évangile. Elle signifie parfois *règne* de Dieu, et non pas *royaume*. C'est ainsi que, dans l'oraison dominicale, dont nous parlerons bientôt, il est dit : *Que ton règne arrive !* M. E. Renan lui-même (p. 87) traduit ainsi. D'autres fois, cette expression signifie *le christianisme*, dont les fidèles reconnaissent Dieu pour roi, et forment ainsi le *royaume de Dieu ;* en ce sens, le royaume de Dieu, ou la société des fidèles, est opposée au royaume de Satan, ou à la société des méchants (Math., VI, 33 ; VIII, 12 ; XIII, 24 et suiv.) ; *royaume de Dieu* signifie encore *le ciel*, dont le royaume de Dieu sur la terre est l'image, et où l'on ne pourra parvenir qu'en se faisant violence pour dompter le vice. (Math., V, 19 ; VIII, 11 ; XI, 12 ; XVIII, 3 ; XIX, 14, 23 et *pass.*)

M. Renan n'a pas voulu apercevoir ces sens divers, soit propres, soit métaphoriques d'un même mot ; il n'est donc pas étonnant qu'il n'ait pas saisi la doctrine dont ce mot était l'expression. Il ne lui accorde, en conséquence, qu'un sens vague ; et, plus il est vague, plus il s'extasie à la voix *du jeune charpentier* qui aurait plané alors dans es nuages. Notre délicieux académicien aime le vaporeux. Il transforme Jésus en prédicateur qui se sert d'un mot dénué de sens ; il lui prête pour cela, *pendant une année, un charme infini ;* il lui attribue même *une ravissante figure*, et se fâche, en note, contre la *tradition* qui veut que Jésus ait été laid, *pour réaliser un trait messianique*. Enfin, tout allait pour le mieux pendant la première année de la prédica-

Digitized by Google

tion de Jésus, alors *qu'il n'avait pas encore de disciples.*

Ceux qui ont lu les premières pages de l'Évangile savent que Jésus choisit *ses apôtres* et ses principaux disciples au début de sa prédication ; ceux qui ont lu l'Évangile en entier savent que la doctrine de Jésus fut constamment la même touchant le *royaume de Dieu* comme sur tout autre point ; ceux qui connaissent l'histoire de l'Église chrétienne savent qu'il n'y eut pas plus de *tradition* sur la laideur de Jésus que sur sa beauté ; que quelques anciens écrivains ont eu, à ce sujet, des opinions différentes ; mais M. E. Renan ne tient compte ni de l'Évangile ni des premiers monuments de l'histoire du christianisme. Il se fait un système, et, pour tromper les ignorants, en appelle çà et là, en note, à des textes qui n'ont pas le sens qu'il leur attribue.

Il suit également ce système dans ses appréciations sur la doctrine morale de Jésus.

Ce que M. E. Renan a dit des premiers aphorismes de Jésus sur la morale prouve trois choses : la première, que notre célèbre philosophe ignore les bases mêmes de la nature humaine ; la seconde, qu'il a assez peu compris l'Évangile pour confondre les conseils avec les préceptes ; la troisième, qu'il est si peu familier avec le style évangélique qu'il a pris dans un sens propre des propositions exprimées d'une manière métaphorique.

Grâce à ces trois défauts de compréhension, le nouvel ennemi de Jésus a donné l'idée la plus fausse des principes de la morale évangélique. Nous allons le prouver.

D'abord M. E. Renan reproche à Jésus d'avoir enseigné une morale trop parfaite : « *Le paradis*, dit-il,

Digitized by Google

eût été transporté sur la terre (1), si les idées du jeune maître n'eussent dépassé de beaucoup *ce niveau de médiocre bonté* au delà duquel on n'a pu jusqu'ici élever l'*espèce humaine.* » (P. 81.) Mais, profond philosophe, vous n'avez donc distingué dans l'*espèce humaine* que des individualités parfaitement identiques, quant aux qualités morales et intellectuelles? On n'a jamais pu faire de l'*espèce humaine* une collection d'êtres, dignes de s'asseoir à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par exemple, entre M. Renan et M. Littré; faut-il en conclure que de tels *génies* n'existent pas dans l'*espèce humaine?* Cette intéressante catégorie d'animaux perfectionnés a même possédé des individualités plus puissantes encore : Platon, Aristote, saint Augustin, Descartes, Bossuet, avaient, croyons-nous, dépassé « le *niveau de médiocre intelligence* au delà duquel on n'a pu jusqu'ici élever l'*espèce humaine*, » et cela, par la seule énergie de leurs facultés naturelles. Avec un peu d'attention, notre antagoniste eût distingué des *individualités morales* aussi élevées au-dessus des autres individus de l'*espèce humaine*, sous le rapport de la vertu, que les hommes cités plus haut l'ont été, sous le rapport de l'intelligence. Le christianisme possède tant de ces hommes qu'il est inutile d'en mentionner quelques-uns en particulier. L'Église appelle ces hommes-là des *saints*, et ils méritent ce titre.

Jésus a voulu développer, dans l'humanité, ce germe de perfection qui s'y trouve, grâce à Dieu. Seulement,

---

(1) Que signifient de telles expressions dans la bouche de M. E. Renan qui ne croit pas aux récompenses futures pour la vertu; pour lequel *le paradis* est une chimère?

Digitized by Google

il savait que l'humanité entière n'avait pas un caractère identique. Voilà pourquoi il a donné *des préceptes* capables de conduire la masse de l'humanité à une vie morale relativement parfaite, et *des conseils* pour servir de moyen à ceux qui, sous l'influence de la grâce divine, voudraient s'élever plus haut, dans les régions sublimes d'une perfection exceptionnelle.

M. E. Renan n'a pas eu assez de largeur d'esprit pour comprendre ainsi l'humanité; c'est pourquoi il n'a pas saisi la raison des conseils évangéliques, et il les a confondus avec les préceptes. Il n'a pas vu que si l'*espèce humaine* n'avait pas été meilleure jusqu'à l'époque où parut Jésus, ce n'était pas une raison de ne pas chercher à la perfectionner davantage et à la pousser en avant par l'exemple de *héros* de vertu. Pourquoi le *paradis* n'aurait-il pu être transporté sur la terre qu'à la condition d'une morale moins parfaite? M. E. Renan, qui le prétend, aurait dû expliquer son aphorisme qui nous paraît, à nous, dénué de sens commun. Notre antagoniste partage en deux parties les aphorismes de Jésus : ceux qu'il emprunta aux docteurs qui l'avaient précédé et qui ne dépassent pas le niveau de cette *bonté médiocre* qui serait l'apanage de l'*espèce humaine*. Ceux-là sont bons (1). Les autres, qui appar-

---

(1) M. E. Renan ne veut pas que les talmudistes aient puisé dans l'Évangile. Pourquoi? *Parce qu'un mur de séparation existait entre l'Église et la synagogue.* La preuve est superbe! Mais si ce mur existait pour la synagogue, n'existait-il pas aussi pour l'Église? Alors pourquoi l'Évangile aurait-il puisé plutôt dans les écrits de la synagogue, que cette dernière dans l'Évangile? Un fait certain, c'est qu'il y eut, dans les premiers siècles, des *juifs demi-chrétiens*, ou des *chrétiens judaïsants*. Qui a dit à M. Renan que le Talmud n'en compta pas plusieurs

Digitized by Google

tiennent particulièrement à Jésus; dans ceux-là, *il allait aux excès.* (P. 82.) De là, il faudrait, ce semble, conclure que l'Évangile aurait été bon s'il n'eût pas appelé l'humanité à une vertu supérieure; que Jésus aurait sainement enseigné, s'il se fût contenté de copier ses devanciers. C'est là au fond la pensée de M. E. Renan. Alors que signifient les fades éloges qu'il adresse çà et là à la doctrine de Jésus et à sa personne? Il valait mieux dire tout simplement que sa doctrine n'a rien révélé d'utile à l'humanité, et que Jésus n'était qu'un rêveur qui voulait faire des hommes autant d'êtres excentriques. Pourquoi M. E. Renan ne l'a-t-il pas dit clairement, puisqu'il le pense? Nous disons, nous, très-explicitement ce que nous pensons; c'est pourquoi nous donnerons à notre académicien une leçon de *catéchisme* que l'ex-élève de Saint-Sulpice semble avoir trop oubliée; nous lui apprendrons que, dans l'Évangile, on rencontre les grands principes que Dieu a déposés dans la conscience humaine comme la base de la vie morale de l'homme, et que, pour cela, on rencontre chez tous les peuples, quels qu'aient été d'ailleurs leurs erreurs et leurs préjugés. Sous ce rapport, l'Évangile contient des maximes analogues à celles que l'on trouve, non-seulement dans les écrivains juifs, mais dans les philosophes païens, dans Platon et Confucius, aussi bien que dans Hillel ou Antigone de Soco. Mais ce que l'on trouve de plus dans l'Évangile, c'est la compréhension plus élevée de ces principes de morale univer-

---

parmi ses compilateurs? Si ces compilateurs ont compté dans leurs rangs des juifs *christianisants*, ou des chrétiens *judaisants*, est-il étonnant que certaines maximes évangéliques soient passées dans le Talmud?

Digitized by Google

selle, et leur extension aux hommes d'élite, appelés par Dieu à une vertu plus sublime.

M. E. Renan n'a aperçu que les rapports qui existent entre les principes généraux de la morale évangélique et ceux de la morale *universelle*, et il en conclut que Jésus a copié ses devanciers. Jésus n'aurait eu besoin, sous ce rapport, que de *copier sa propre conscience*, quand même il n'eût été qu'un simple *honnête homme ;* et il se fût trouvé d'accord avec tous les moralistes *honnêtes*. Les hommes vertueux se comprennent et s'entendent sans avoir besoin de se copier. Il faut donc avouer que M. E. Renan n'a pas fait preuve de génie en inventant son *Jésus copiste*, et qu'il a donné une très-pauvre idée de son intelligence en n'apercevant même pas la relation qui existe entre les *conseils* évangéliques et la partie exceptionnelle de l'humanité.

Les idées, si simples en elles-mêmes, que nous venons d'exposer, l'auraient dispensé de faire tant d'érudition à propos de quelques maximes évangéliques. Il s'est évertué à trouver entre elles et les écrits de l'Ancien Testament et du Talmud quelques rapports. Pourquoi tant d'efforts? Qui donc nie que la morale évangélique ne soit que l'expression plus vive et plus élevée de la morale universelle ? Qui donc nie que l'Evangile ne soit que la perfection de la loi judaïque et non pas son abolition ? Nous l'avouons : en parcourant les nombreuses notes que M. E. Renan accumule pour établir des rapports entre l'Évangile, l'Ancien Testament et le Talmud, nous avons haussé les épaules de pitié. C'est tout ce que mérite l'érudition facile de notre académicien.

Mais, si la morale évangélique était *trouvée depuis*

Digitized by Google

longtemps, comme il l'affirme (p. 84), comment rendre compte de l'influence qu'exerça la prédication évangélique sur le monde? C'est que, dit-il, Jésus « y mettait un accent plein d'onction, qui rendait nouveaux des *aphorismes* trouvés depuis longtemps. » (*Ibid.*) Ainsi, Jésus *copia* les aphorismes de ses prédécesseurs en morale; il adopta même *la forme* de ces aphorismes (p. 81), et, quoique ces aphorismes fussent *les mêmes*, *pour le fond* comme pour *la forme*, que ceux des Hillel et des Antigone de Soco, il parvint à produire dans le monde le plus grand ébranlement qu'il ait jamais éprouvé, même de l'aveu de notre académicien. Il explique cela par un mot : *accent plein d'onction*. Mais c'était là une qualité *personnelle*, et précisément Jésus ne groupa *personnellement* qu'un petit nombre de disciples autour de lui. Le monde ne se convertit à l'Évangile que quand l'*accent plein d'onction* de Jésus ne pouvait plus être entendu. Nous autres chrétiens, nous avons une autre manière d'expliquer ce grand événement qui remua l'humanité. C'est l'Esprit de Dieu, envoyé par Jésus, qui se fit sentir aux âmes, qui éclaira les esprits, et qui créa ce monde nouveau que l'on appelle *l'Église chrétienne*. Si ce monde nouveau ne s'est pas encore étendu sur la terre entière, c'est que le vice et l'erreur lui font une opposition d'autant plus redoutable qu'ils ont plus d'influence sur le cœur et sur l'esprit des hommes, déchus de leur état primitif. Le vice et l'erreur ont souvent eu pour appui des hommes qui étaient faits pour les combattre. C'est ainsi que M. E. Renan et tant d'autres, retardent l'avénement du *règne* de *Dieu* par leurs sophismes. Mais un jour viendra où ce *règne de Dieu* sera établi dans le monde *régénéré*.

Digitized by Google

Jésus l'a prédit et nous avons foi en sa parole. Il a prédit les obstacles que rencontrerait son Évangile, et ses ennemis réalisent chaque jour ses prophéties ; mais il a prédit aussi le triomphe définitif du bien sur le mal ; et les chrétiens vivent de cette espérance, qui sera réalisée. L'humanité entière *sentira* alors l'influence de l'Esprit de Dieu. C'est cet esprit qui a déjà pénétré une partie de l'humanité, et c'est par là qu'il faut expliquer l'influence de l'Évangile sur le monde. Par lui, ce que M. E. Renan appelle l'*accent plein d'onction* de Jésus a continué d'exercer une influence salutaire sur les âmes, et les a pénétrées de cette *grâce* intime qui leur dévoile la pauvreté des arguties que l'homme, *rempli de lui-même*, oppose au Verbe de Dieu.

M. E. Renan n'a donc rien compris à la morale évangélique. On ne doit pas s'en étonner. Notre gracieux académicien se croit le descendant d'*un animal* et héritier, par conséquent, de la même nature. Or, nous lisons en saint Paul que : « L'homme animal ne perçoit point les choses qui viennent de l'Esprit de Dieu. » (Epist. I *ad Corinth.*, II, 14.) Nous qui avons la prétention de descendre d'*un* homme, *créé homme* par Dieu lui-même, nous avons celle d'appartenir à cette *humanité spirituelle* dont parle le même saint Paul, et de comprendre ce que Jésus a dit pour les hommes qui ne se glorifieraient pas de l'animalité. M. E. Renan ne peut se plaindre de ce que nous le traitions impoliment ; nous partons de son propre principe.

A-t-il compris ce que Jésus a enseigné sur la religion en général ?

On va en juger.

Digitized by Google

« Un culte pur, dit-il, une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures, reposant *toute* sur les sentiments du cœur, sur l'imitation de Dieu, sur *le rapport immédiat* de la conscience avec le Père céleste » (p. 85-86), telle fut, selon M. E. Renan, la religion de Jésus. Quelles preuves en donne-t-il? Des textes dans lesquels Jésus blâme ceux qui se croyaient justifiés par des pratiques purement extérieures; condamne l'hypocrisie et les longues prières récitées *seulement* de bouche. (P. 86, 87.)

De bonne foi, sont-ce là des preuves? Jésus, en condamnant le culte *faux*, a-t-il nécessairement condamné tout culte extérieur, toute *expression vraie* du sentiment *intérieur?* A-t-il rêvé une religion qui ne serait que *le rapport immédiat de la conscience* avec un Dieu *purement théorique*, n'ayant de réel que *le mot* à l'aide duquel on veut l'exprimer, quoiqu'il n'existe pas, puisqu'il n'est pas *distinct*, comme l'affirme notre philosophe, *des êtres qui ne sont pas lui?* Que M. E. Renan garde pour lui d'aussi belles théories. Jésus ne les a point enseignées, et les chrétiens ses disciples ne tiennent pas du tout à les lui attribuer. On ne pourrait le faire, du reste, qu'en niant l'Évangile. Or, l'Évangile une fois nié, où puiser des renseignements sur la vie et la doctrine de Jésus? M. Renan ne nie pas l'Évangile, mais il en prend çà et là quelques mots; il les explique à sa manière, et garde le silence sur le reste.

Nous avons, nous, une autre méthode. Nous acceptons franchement l'Évangile, et, pour en comprendre la doctrine, nous rapprochons les uns des autres les textes relatifs au même sujet. Nous en acquérons ainsi une idée *complète,* et cette idée est diamétralement opposée à celle de notre adversaire.

Digitized by Google

Jésus rêva, selon M. Renan, *une religion sans prêtres*. Il ne trouve pas un mot pour étayer cette assertion. Nous ouvrons l'Évangile et nous y lisons qu'au début de sa prédication, Jésus choisit, parmi ses disciples, douze hommes qu'il investit de pouvoirs supérieurs (Math., x, 1 et seq.; Luc, vi, 13 et seq. et *passim*), qu'il chargea de *prêcher* sa doctrine; de remettre les péchés par la vertu du Saint-Esprit (Joann., 23); de célébrer l'Eucharistie, en mémoire de lui (Math., xxvi; Marc, xiv; Luc, xxii; Joann., xiii); de baptiser les peuples au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (Math., xxviii; Marc, xvi). Tout cela n'est-il pas un *culte extérieur* avec des ministres spéciaux qui en sont chargés, c'est-à-dire *des prêtres?* Nous pourrions citer cent autres textes qui démontrent cette vérité; mais ceux qui lisent l'Évangile n'en ont pas besoin; et ceux qui ne veulent lire que *le roman* de M. Renan se refuseraient de croire à l'évidence. Nous n'avons donc besoin que d'indiquer les traits principaux qui constituent, d'après l'Évangile, le caractère du sacerdoce et du culte chrétiens, pour faire apprécier cette assertion : que Jésus prêcha *une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures*. Jésus, affirme encore notre antagoniste, « *n'affectait nul signe extérieur d'ascétisme*, se contentant de prier ou plutôt de méditer sur les montagnes ou dans les lieux solitaires, où *toujours l'homme a cherché Dieu.* » Nous ouvrons l'Évangile et nous y lisons : Que Jésus *jeûna*, dans une circonstance solennelle, quarante jours et quarante nuits (Math., iv, 2); qu'il recommandait à ses disciples de ne pas affecter, *lorsqu'ils jeûnaient*, de se donner en spectacle (Mat., vi, 16 et seq.); qu'il leur recommandait *le jeûne* et *la prière* comme le moyen de résister au mal. Jésus *n'af-*

Digitized by Google

fectait pas *l'ascétisme*, comme le dit fort bien M. Renan; il condamnait même *l'affectation;* mais *il le pratiquait*, et obligeait ses disciples à le pratiquer, sans toutefois s'astreindre aux pratiques pharisaïques. Ces pratiques formaient *une tradition* en dehors de la religion; Jésus condamnait cette *tradition humaine*, mais consacrait *la tradition divine.*

On a remarqué cette idée de notre antagoniste : que c'est dans les montagnes et les lieux solitaires que *l'homme a toujours cherché Dieu.* Que signifient de telles expressions? S'il disait simplement que, dans la solitude, l'homme est plus disposé aux pensées sérieuses, nous le comprendrions; mais *chercher Dieu!!!* Il faut le chercher partout où il se manifeste : dans la nature, dont tous les êtres attestent son intelligence et sa sagesse; dans notre âme, à laquelle il parle par l'intelligence et l'amour du bien qu'il lui a données; dans l'Évangile surtout, où il a parlé un langage humain pour se faire comprendre plus clairement. Les montagnes et les lieux solitaires chantent, à leur manière, les merveilles du Tout-Puissant; mais le reste de la nature a une voix non moins éloquente.

Après avoir jeté ainsi quelques fausses théories en pâture aux esprits légers, M. E. Renan a osé en appeler, pour les appuyer, à la prière sublime que Jésus nous a enseignée, et qui est connue sous le nom d'*Oraison Dominicale.* Cette prière, à elle seule, confond tous ses systèmes.

Nous n'aurons aucune peine à le démontrer.

Notre académicien a jugé à propos de traduire cette prière. Il a bien fait; car nous avons plus d'une raison de croire qu'un grand nombre de ses admirateurs l'ont oubliée depuis longtemps. Nous regrettons seule-

Digitized by Google

ment qu'il ne l'ait pas accompagnée d'un commentaire afin d'en faire ressortir la doctrine qui y est contenue. Nous allons suppléer à cette lacune.

D'abord, pourquoi Jésus a-t-il appris *une prière* à ses disciples? L'idée de prière suppose celle d'un *Être supérieur* duquel on relève, qui exerce sur l'homme et sur le monde une influence directe, duquel on peut recevoir, et qui peut accorder ce qu'on lui demande. Dieu, selon Jésus, a donc une existence *personnelle;* c'est un être avec lequel nous pouvons avoir des rapports; qui nous entend, qui veut que nous implorions sa puissance. Comment M. E. Renan n'a-t-il pas compris que l'idée seule de la prière est la réfutation de ces théories nuageuses et panthéistiques qu'il a attribuées à Jésus?

Les premiers mots de la *prière du Seigneur* renferment les plus hautes vérités religieuses et sociales : « Notre Père ! » Jésus n'a pas voulu que chacun de ses disciples s'isolât dans son individualité en s'adressant à Dieu. Il ne lui a pas dit de l'invoquer par les mots : « Mon Père ! » mais par ceux-ci : *Notre* Père ! » pour lui faire comprendre que l'humanité entière est *une famille;* que tous les hommes quels qu'ils soient, grands ou petits, bons ou mauvais, ignorants ou savants, riches ou pauvres, sont tous *frères.* La variété des dons naturels ne forme pas dans la famille humaine de distinctions essentielles. Donc, si elle est nécessaire pour l'existence même des relations entre les hommes, il doit en résulter une harmonie divine qui sera la glorification du nom de Dieu, l'avénement de son règne. Ces deux vérités sont exprimées par ces paroles de la prière : « Que ton nom soit santifié! que ton règne arrive ! » L'avénement du règne de Dieu dans le monde, tel est

Digitized by Google

le but de toute la doctrine de Jésus. Deux principes se disputent l'empire du monde : *le bien*, qui a sa raison dans l'Être éternel nécessaire et parfait, en Dieu ; *le mal*, qui, en soi, est la négation du bien, et, *en pratique*, l'acte contraire à la volonté de Dieu. Le mal n'est pas *un principe éternel*, dans la doctrine de Jésus, mais *un principe accidentel* résultant de l'abus de la liberté, faculté précieuse, excellente en elle-même, et que Dieu a mise dans l'homme comme le signe de sa noblesse, de sa supériorité sur les autres êtres qui composent la nature, et qui, tous, sont soumis à des règles inflexibles et fatales. L'homme se soumet *librement* à la volonté de Dieu ; mais son bonheur ne peut résulter que de l'accomplissement de cette *volonté* qui est le bien essentiel. Voilà pourquoi Jésus nous fait dire dans la prière : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » Lorsque l'humanité se soumettra à cette volonté, *le bien* régnera ; le *règne de Dieu* sera établi, et son nom sera béni et *sanctifié*.

Ainsi, monsieur E. Renan, le Dieu de Jésus est un Dieu qui a *une volonté* propre, *personnelle*. Cette volonté s'accomplit maintenant en des régions supérieures que Jésus appelle *ciel* et où Dieu règne en souverain. Ce monde supérieur, *le ciel*, est le type que Jésus offre à notre monde, à l'humanité. Une telle doctrine a-t-elle le moindre rapport avec celle que vous avez attribuée à Jésus ?

L'homme n'est pas seulement soumis à l'empire souverain de Dieu dans l'ordre moral, mais encore dans l'ordre physique et pour les choses les plus essentielles à son existence. Cette vérité ressort de ces paroles de la prière : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ! » Si le soleil échauffe et féconde la nature ;

Digitized by Google

si les saisons se succèdent, si la terre se couvre de fruits, c'est Dieu qui le veut; si l'ordre règne dans la nature, c'est son intelligence qui y préside; si, malgré des désordres apparents, les mêmes causes produisent les mêmes effets, c'est que sa volonté supérieure fait converger les causes secondes au but final que sa providence a eu en vue : telle est la doctrine qui découle de ces simples mots : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ! »

Est-ce là, monsieur Renan, la doctrine que vous avez attribuée à Jésus ?

L'homme est obligé, selon Jésus, à faire la volonté de Dieu. S'il abuse de sa liberté pour s'insurger contre elle, *il offense Dieu*. Or, si Dieu était identifié avec l'humanité, si chaque homme n'était lui-même que Dieu manifesté selon des lois fatales, comme le panthéiste le soutient, concevrait-on l'idée d'*offense* de la part de l'homme, l'idée de *pardon* de la part de Dieu? Jésus a enseigné cette double doctrine de *l'offense* et *du pardon* en disant : « *Pardonne*-nous nos *offenses*, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ! » Paroles divines qui contiennent plus d'enseignements féconds et vrais que tous les livres philosophiques. L'homme, en faisant le mal, est le *débiteur* de Dieu; mais Dieu ne lui remettra *sa dette* qu'autant qu'il se montrera lui-même généreux à l'égard de ceux qui l'auraient lésé. S'il pardonne à ses frères qui se sont rendus coupables envers lui, Dieu lui pardonnera à lui-même; s'il ne pardonne pas, Dieu le traitera comme il aura traité les autres. De là découle la doctrine des peines pour le mal, des récompenses pour la vertu, doctrine qui éclate à toutes les pages de l'Évangile, et que Jésus n'aurait pas enseignée, d'après M. Renan.

Digitized by Google

L'homme, en ce monde, étant placé entre les influences diverses du bien et du mal, et pouvant abuser de sa liberté, est soumis *aux épreuves*. Ces épreuves ou *tentations* sont continuelles. Jésus nous a appris que Dieu peut nous venir en aide pour les surmonter; qu'il peut, par conséquent, avoir action sur notre nature morale, comme sur notre nature physique ; nous abandonner à l'influence du *principe mauvais*, ou nous en délivrer. Ces vérités sont exprimées par ces paroles : « Epargne-nous les épreuves ! délivre-nous du Méchant ! » C'est M. Renan qui traduit ainsi. Nous préférons la traduction usuelle : « Ne nous laisse pas succomber à la tentation ; délivre-nous du Mal ! » Du reste, la doctrine est la même dans les deux traductions, et cette doctrine est absolument opposée à celle que M. Renan a prêtée à Jésus. Au mot *Méchant* notre académicien a mis cette note : « C'est-à-dire du Démon. » Elle est juste ; car, comme il le fait remarquer dans une autre note, *Jésus croyait au diable*, c'est-à-dire, à un être supérieur à l'homme et qui peut exercer dans le monde une influence funeste. Mais il fallait ajouter que ce *démon* ou *diable* n'a rien qui ressemble à ce *principe mauvais* qui, dans plusieurs théories religieuses, serait un antagoniste coéternel avec *le bon principe* ou Dieu. Jésus n'admet qu'*un principe éternel,* Dieu, être parfait et nécessairement *bon*. Le principe mauvais, dans la doctrine évangélique, est *personnifié* dans *une créature* déchue, dont l'action est toujours subordonnée à la suprême et toute-puissante volonté de Dieu.

M. E. Renan est trop *esprit fort* pour croire au diable. Libre à lui. Nous y croyons, nous, parce que Jésus y a cru, et cette raison, à nos yeux, vaut mieux

Digitized by Google

que toute autre, parce que Jésus était Dieu. Que M. E. Renan y croie ou n'y croie pas, peu importe; mais ce qui a son importance, c'est qu'il convient que Jésus y a cru. Jésus a donc admis une influence occulte du principe mauvais; la lutte de ce principe contre le bien, même dans le cœur de l'homme; l'influence directe de Dieu pour nous en délivrer. Or, cette seule doctrine détruit, par la base, les théories panthéistiques que M. E. Renan a attribuées à Jésus, sur Dieu et sur son action dans le monde. Notre profond philosophe ne s'en est pas aperçu; il a traduit la *prière du Seigneur* sans la comprendre, et sans voir que *chaque mot* de cette sublime prière est la réfutation la plus catégorique de toutes les fantaisies religieuses qu'il voudrait faire passer sous le nom de Jésus. Il glisse légèrement sur cette prière, et fait remarquer que Jésus plaçait *la justice* au-dessus des observances légales. Il croit ainsi dire du nouveau, tandis qu'il ne fait que répéter ce que chaque chrétien sait parfaitement. Ce qui lui appartient, c'est ce raisonnement: que « jamais on n'a été moins prêtre que ne le fut Jésus. » (P. 89.) Et pourquoi ne le fut-il pas? Parce qu'il voulait que le culte ne fût pas seulement *extérieur,* mais *en esprit et en vérité.* Une telle logique peut lui paraître merveilleuse, mais elle n'en est pas moins *anti-évangélique.* Jésus ne voulait pas que l'on adorât Dieu par de longues prières *récitées seulement de bouche,* cela est incontestable; mais condamnait-il le culte extérieur qui était *l'expression vraie du sentiment?* Il suffit d'ouvrir l'Évangile pour s'assurer qu'on ne peut lui attribuer une doctrine aussi fausse. Jésus était ennemi des *formes* vaines, hypocrites; mais il savait que le sentiment religieux, comme tout autre sentiment, comme la pensée, se revêt néces-

Digitized by Google

sairement dans l'homme d'une *expression*, et c'est *l'expression vraie* d'un sentiment religieux *vrai* qui constitue *le culte* prêché par Jésus. Ce culte se compose, non-seulement de la prière, expression *extérieure* du sentiment religieux, mais de *rites extérieurs*, comme le baptême et l'eucharistie, par exemple, qui mettent l'homme en rapport avec Dieu, et dont l'administration forme le caractère essentiel *du sacerdoce*. La doctrine qui ressort de l'Évangile tout entier est celle-ci : qu'au moyen de la prière, des actes de religion, des rites extérieurs, l'homme est identifié avec *le Rédempteur*, et ce Rédempteur qui met l'homme en communication avec Dieu, c'est lui Jésus, l'Homme-Dieu qui, en cette qualité d'unique intermédiaire, est le seul *grand prêtre* de l'humanité. On peut donc dire que, d'après l'Évangile, *personne ne fut plus prêtre que Jésus ;* que le sacerdoce de l'ancienne loi ne fut que *la figure* du sien, comme celui de la loi nouvelle n'en est que *la délégation*. M. E. Renan, qui cite parfois les épîtres de saint Paul, a dû y lire ces sublimes paroles : « Nous avons un grand prêtre qui a pénétré les cieux, Jésus, fils de Dieu... Parce qu'il demeure éternellement, il possède un éternel sacerdoce ; il peut donc toujours sauver ceux qui, *par lui*, s'approchent de Dieu ; il est, en effet, toujours vivant pour intercéder en leur faveur. Il convenait en effet que nous eussions un tel prêtre, saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux... Tel est le prêtre que nous avons, assis à la droite du trône de la Grandeur dans les cieux, Ministre des saints, et du vrai Tabernacle que Dieu lui-même, et non pas l'homme, a établi. » (*Epist. ad Hœbr.* IV, 14 ; VII, 14 et suiv. ; VIII, 1-2.) Personne ne fut *plus prêtre* que Jésus, selon saint Paul ; personne ne fut *moins*

Digitized by Google

prêtre que lui, selon M. E. Renan. Quel est celui des deux qui a le mieux compris l'Évangile de Jésus-Christ?

Notre académicien, qui aime à ressasser ses idées, revient, avant de terminer son chapitre V, sur l'opposition qui existe entre la doctrine des premiers aphorismes de Jésus et celle qu'il aurait développée depuis. Pour établir cette différence, il a glané çà et là quelques textes sur le culte pur, vrai, intérieur, que Dieu exige de l'homme, passant sous silence ce qui, dans ces mêmes textes, établit que ce culte intérieur n'exclut pas le culte extérieur. Grâce à cette méthode, qui atteste chez lui peu de bonne foi, notre logicien prétend que le premier enseignement de Jésus *fut compromis* (p. 91) par son enseignement subséquent, qni n'eut rien *de durable*. (*Ibid.*) Toutefois, il convient que, « de nos jours, quelques âmes seulement sont capables de se prêter » (p. 90) à ce christianisme épuré qu'il aurait aperçu dans l'Évangile. Ceci prouverait, ce nous semble, que le christianisme, qu'il regarde comme impur, aurait déjà *duré* assez longtemps. Nous oserons même prédire *qu'il durera* plus longtemps que le *Renanisme*, que l'on voudrait nous donner comme le christianisme pur, et qui n'est *rien*, ou, si l'on veut, qui est la religion de ceux qui n'en veulent point avoir.

Notre délicieux académicien finit son chapitre en regrettant que *le plus charmant* de tous les Rabbis (p. 91) n'ait pas borné son enseignement *à quelques chapitres de Mathieu et de Luc* (p. 92); il regrette de trouver, dans l'Évangile, ces miracles qui *prêtent aux objections*, et des pages qui *le blessent;* il regrette que Jésus *ne soit pas mort au début de sa prédication.* Il aurait été alors *plus grand aux yeux de Dieu ;* mais,

Digitized by Google

en revanche, *il fût resté ignoré des hommes.* (*Ibid.*) Alors, nous demandons comment il eût fait au monde ce bien que M. E. Renan n'ose pas contester. « La vérité n'eût pas été promulguée, dit-il, et le monde n'eût pas profité de l'immense supériorité morale que son Père lui avait départie. » (*Ibid.*) Notre antagoniste regrette donc la promulgation de la vérité dans le monde, puisqu'il déplore que Jésus ne soit pas mort *ignoré des hommes*, et avant cette promulgation ? Mais, patience ! après s'être affligé de ce que Jésus ait terni sa gloire, il affirme que « la palme est à celui qui a été *puissant en paroles et en œuvres*, qui a senti le bien, et, au prix de son sang, l'a fait triompher. Jésus, à ce double point de vue, est sans égal ; *sa gloire reste entière et sera toujours renouvelée.* » (*Ibid.*)

Accordez, si vous pouvez, ces idées contradictoires : que Jésus *a perdu sa gloire* par ses miracles et un enseignement indigne de ses premiers aphorismes, et que cependant *sa gloire reste entière ;* qu'il a enseigné des erreurs *qui blessent,* et que, pourtant, il *a promulgué la vérité;* qu'il n'a dit la vérité qu'au commencement de sa prédication, et que, s'il fût mort alors, et s'il n'avait pas *compromis* son premier enseignement, *la vérité* n'eût pas été promulguée. Les *Renanistes* peuvent admirer ces contradictions de leur Grand Esprit. Pour nous, nous n'y voyons que les vains efforts d'un homme qui se débat contre la vérité, et qui s'obstine à fermer les yeux à la lumière.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Paris.— Cosson et comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Jean-Baptiste. — Voyage de Jésus vers Jean et son séjour au désert de Judée.—Il adopte le baptême de Jean.

M. E. Renan a interverti l'ordre de la vie de Jésus, afin de pouvoir la diviser en deux parties ayant un caractère opposé : la première, où Jésus aurait enseigné une doctrine *pure,* c'est-à-dire, sans mélange de surnaturel, et qui n'aurait pu conduire l'humanité qu'à *ce degré de médiocre bonté* qui serait, selon notre philosophe, son état nécessaire; la seconde partie, où Jésus se serait abandonné à une doctrine *excessive* et au rôle de thaumaturge, c'est-à-dire de charlatan. La première partie aurait précédé le baptême de Jésus par Jean-Baptiste.

Pour établir cette division dans la vie de Jésus, M. E. Renan a glané çà et là dans les Évangiles quelques textes, sans tenir compte de l'ordre chronologique le plus nettement déterminé, et les a placés, de sa propre autorité, dans la première partie qu'il jugeait à propos d'inventer pour son *roman.* Le baptême de Jésus, dont il fait un point d'intersection dans la prédication du Fils de Dieu, n'est raconté qu'au VIe chapitre, et n'aurait eu lieu qu'après la prédication de cette

Digitized by Google

doctrine que nous avons examinée dans le chapitre précédent.

Pour détruire le système de M. E. Renan, il n'est besoin que de placer les faits dans leur ordre chronologique. Saint Luc, qui a suivi cet ordre dans la composition de son Évangile, s'accorde avec saint Mathieu, saint Marc et saint Jean sur ces deux points : 1° le baptême de Jésus eut lieu au début de sa prédication ; 2° dès qu'il commença à enseigner, il joignit le miracle à la prédication. (V. saint Math., ch. III ; Marc, ch. I ; Luc, ch. IV ; Jean, ch. I et II.)

Donc le système de M. E. Renan est opposé au témoignage formel des quatre évangélistes, lesquels affirment, de la manière la plus positive, le contraire de ce qu'il a affirmé. Sur quoi s'est donc appuyé notre académicien pour établir sa théorie anti-évangélique? Sur son imagination, tout simplement. Or, son imagination, toute gracieuse qu'elle soit, peut-elle être investie d'une autorité supérieure au témoignage positif des quatre historiens de Jésus? On comprend maintenant pourquoi il s'est élevé si fort contre la chronologie prétendue fausse ou inexacte des Évangiles. Pourquoi aussi cette chronologie refuse-t-elle de se prêter à ses théories ?

Lorsqu'on veut faire avec bonne foi le tableau de la vie de Jésus, la chronologie évangélique suffit bien, et au delà; lorsqu'on veut présenter la doctrine chrétienne d'une manière *complète* et *exacte*, on tient compte de tous les textes, sans distinction ; on arrive ainsi, sans la moindre difficulté, à les concilier tous, et souvent, du rapprochement de ceux qui, à première vue, pourraient offrir des difficultés, jaillissent des vérités profondes et d'une parfaite évidence.

Digitized by Google

Mais si l'on aborde, comme M. Renan, la lecture des Évangiles avec un système préconçu, on rencontre la chronologie et mille passages qui entravent. Alors on se plaint, et de cette chronologie, et de ces textes qui font obstacle au nouveau système. M. Renan est dans ce cas. Nous lui dirons, en toute franchise, qu'il serait beaucoup plus raisonnable de se plaindre de ses théories que des Évangiles. Est-ce la faute des vrais historiens de Jésus, s'il lui a pris fantaisie de faire *un roman* pour les contredire?

Ceci dit, abordons le sixième chapitre de ce *roman*. Selon sa méthode ordinaire, M. Renan y a noyé son sujet principal dans une foule de détails, charmants sans doute (notre académicien ne peut laisser couler de sa plume d'or que des choses charmantes), mais qui auraient mieux trouvé leur place ailleurs.

Nous nous permettrons donc de passer par-dessus ses recherches scientifiques sur les analogies des diverses sectes philosophiques et religieuses d'Orient. Il avoue lui-même qu'il n'a à ce sujet que des données fort vagues, puisqu'il s'exprime ainsi en divers endroits: « C'est ce que l'on ignore... » (P. 98.) « Il est fort difficile de démêler ces vagues analogies... » (P. 99.) « Les sectes flottantes... présentent à la critique... le problème le plus singulier. ». (*Ibid*) « On peut croire... « (*Ibid.*) Ces formes dubitatives qu'il emploie démontrent assez qu'il n'avait rien de positif à dire. Alors pourquoi se détourner de son sujet? Etait-ce dans l'intérêt mesquin de faire montre d'une érudition plus ou moins contestable? Ce serait peu digne d'un membre de l'Institut de France, car il est convenu que tout membre de l'Institut, à quelque académie qu'il appartienne, est un grave personnage. Pourquoi aussi s'étendre sur les analogies

Digitized by Google

qui existent entre les traditions de tous les peuples sur la vie solitaire et sur le baptême, lorsque chacun sait que ces analogies existent, lorsque notre savant lui-même avoue que les ablutions étaient en usage chez tous les peuples orientaux, que plusieurs sectes religieuses avaient fait du baptême une cérémonie d'initiation ? Pourquoi rechercher si ces traditions sont venues de tel peuple à tel autre, de telle secte à telle autre, lorsqu'on est obligé de convenir qu'on l'ignore? Qu'un savant fasse un travail spécial sur cet objet, nous le comprenons; mais qu'à propos de Jean-Baptiste, on s'embarrasse dans une telle dissertation, nous n'en voyons pas la raison, à moins que M. E. Renan n'ait voulu, comme on dit, *jeter de la poudre aux yeux de ses lecteurs,* pour les empêcher d'apercevoir les erreurs qu'il s'est permises au sujet du saint précurseur de Jésus.

Examinons ses assertions : « *Il ne semble pas,* dit-il, qu'il (Jean) possédât même en germe la grande idée qui a fait le triomphe de Jésus, l'idée *d'une religion pure.* » (P. 103.) Vraiment? mais c'est à n'y pas croire! On sait que M. Renan entend par *religion pure* une religion sans Dieu, sans croyances, sans culte, sans prêtres. Or, il est modeste en disant seulement que Jean *semble* n'avoir pas patronné une aussi sublime idée. Avec moins de modestie, il eût été plus positif; il ne se serait pas contenté du mot *il semble,* car *il est certain* que Jean fut un Israélite, dans toute la force du terme, croyant en Dieu, au Messie, à la révélation, au culte extérieur, aux prêtres établis de Dieu. Notre académicien ne connaît Jean que par les Évangiles; or les Évangiles ne laissent aucun doute à ce sujet; pourquoi donc son semblant d'hésitation? *Il*

Digitized by Google

semble! M. Renan, qui aime tant les mots *gracieux, charmant, délicieux,* doit trouver dans son expression toutes ces qualités réunies! « Mais, continue-t-il, il (Jean) servait puissamment cette idée (d'une religion pure) *en substituant un rite privé aux cérémonies légales* pour lesquelles il fallait des prêtres. » (*Ibid.*) Nous marchons de surprise en surprise.

Mais où notre érudit a-t-il trouvé que Jean *substituait* son baptême aux cérémonies légales? Dans son imagination, sans doute; car, d'après l'Évangile, Jean respectait les cérémonies légales et les observait; il n'y *substituait* point son baptême, et ce baptême n'était à ses yeux qu'un rite *supplémentaire* auquel se soumettaient ceux qui voulaient se préparer, par la pénitence et la pureté de vie, à la venue du Messie. En effet, Jean annonçait positivement qu'il était envoyé de Dieu dans le but de *préparer les voies* au Messie. Sur ce point, M. Renan fait encore le modeste : « Nul doute, dit-il, qu'il (Jean) ne fût possédé au plus haut degré de l'espérance messianique, et que son action principale ne fût en ce sens. » (P. 102.) Pardon, monsieur Renan, mais cet aveu rend aussi mal la pensée que le texte de l'Évangile. Il y est dit que Jean reçut de Dieu la mission de précurseur immédiat du Christ, du Messie, et qu'il savait parfaitement que telle était sa mission. Vous eussiez donc été moins éloigné du vrai en parlant d'une manière plus positive. Mais nous oublions que toute action de Dieu dans le monde est *légendaire*, aux yeux du prétendu historien de Jésus. « On ne sait pas, dit-il encore candidement, sous quel jour il (Jean) concevait ces événements (de la venue du Messie).» (P. 103.) Pardon, on le sait. L'Évangile nous renseigne parfaitement à ce sujet et nous apprend que

Digitized by Google

Jean voyait dans le Messie le *vrai Fils de Dieu* chargé de régénérer le monde, en s'offrant pour être la victime de ses iniquités, victime innocente que Jean désigne sous le doux titre d'*Agneau de Dieu*. Lisez sérieusement l'Évangile et vous y trouverez ce que nous y avons trouvé nous-même.

Jean, selon notre académicien, « était *plein de fougue et de passion* (p. 94)... Le ton général de *ses sermons* (le mot est *charmant*) était sévère et dur (p. 103)... Les expressions dont il se servait contre ses adversaires paraissent avoir été *des plus violentes*. C'était *une rude et continuelle invective*. » (P. 104.) Evidemment, Jean-Baptiste n'était pas un des quarante de l'Académie française ; il n'appartenait pas même à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Nous prions donc M. E. Renan de l'excuser s'il appelait *un chat un chat*, et *Rollet un fripon ;* s'il flagellait les hypocrites et les faux savants ; si la vertu était à ses yeux toujours la vertu, et si le vice était le vice, même lorsqu'il était couronné du diadème. C'était sans doute un défaut de caractère dont Jean-Baptiste se serait corrigé s'il eût pu prendre les conseils de nos hommes *positifs*. « Il est probable, dit encore M. Renan, qu'il ne resta pas étranger à la politique. Josèphe *le laisse entendre à mots couverts*, et la catastrophe qui mit fin à ses jours SEMBLE LE SUPPOSER ! » (P. 104.) Par ce dernier trait, M. E. Renan pousse le mensonge jusqu'à l'impudence. Nous ne trouvons pas d'autres expressions pour caractériser son procédé.

D'abord, Josèphe n'a pas dit que Jean se soit mêlé de politique. Les réticences de M. Renan lui-même et la note qu'il a mise à cet endroit (note 2, p. 104) suffisent pour l'attester. Il voulait en appeler à son témoignage,

Digitized by Google

et il est en même temps obligé de convenir que ce témoignage est nul.

Mais comment Jean est-il mort? Qui ne le sait? Hérodiade, une créature infâme, spéculant sur sa beauté et sur celle de sa fille, obtint d'Antipas, un roi faible et immoral, la tête de Jean. Pourquoi? parce que ce saint homme disait ouvertement à ce roi *qu'il ne lui était pas permis* de vivre dans l'adultère et dans l'inceste avec Hérodiade, sa belle-sœur. Il y avait pourtant, selon M. Renan, bien des circonstances atténuantes en faveur de cette belle Hérodiade! Elle avait été mariée, *probablement malgré elle*, à son oncle Hérode, déshérité par son père, Hérode le Grand. (P. 109.) Antipas *était éperdument amoureux d'elle*. (P. 110.) N'était-ce vraiment pas assez pour qu'Antipas répudiât sa femme légitime, et prît celle de son propre frère à la place? Dans la *religion pure* de M. Renan, ces choses-là ne souffriront pas de difficulté. Mais, gracieux académicien, permettez-nous un apologue. Supposons donc que M. Ernest Renan ait un frère du nom d'Adolphe, et qu'il soit doté lui-même d'une belle femme dont il ne serait pas aimé. Cette dame, au lieu d'aimer son mari Ernest, aimerait éperdument le frère Adolphe qui la payerait de retour. Alors, elle pourrait, selon les principes de la *religion pure*, abandonner ce pauvre M. Ernest, et vivre maritalement avec le frère Adolphe après avoir engagé ce dernier à renvoyer sa propre femme? Si Hérodiade et Antipas n'ont pas trop mal agi, pourquoi le frère Adolphe et la femme d'Ernest agiraient-ils mal en les imitant? Mais voici qu'un homme, peu partisan des principes de la *religion pure*, s'en vient dire au frère Adolphe : « Il ne vous est pas permis de vivre en adultère et en inceste avec la femme de

Digitized by Google

votre frère Ernest. « Sur ce, l'ex-dame Ernest Renan s'irrite et obtient que son amant coupe la tête du moraliste importun. Que dirait à cela M. Ernest Renan? Il devrait répondre, conformément à ses principes : « Pourquoi ce prédicateur *s'occupait-il de politique?* » Sa réponse serait *gracieuse, charmante, délicieuse,* comme tout ce qui découle de sa plume.

Notre académicien ne nie pas la mort de Jean ; mais il voudrait bien que l'on crût les circonstances de ce fait un peu obscures. Pourquoi? Pour cette raison que Jean resta quelque temps en prison. (P. 112.) Il a oublié sans doute de lire, dans l'Évangile, le récit d'après lequel Antipas accorda la tête de Jean aux charmes de la fille d'Hérodiade, et comment cette *innocente* jeune fille apporta à sa mère *sur un plat* la tête sanglante de l'homme vertueux sacrifié au vice. Notre académicien, épris des charmes d'Hérodiade et de sa fille, aurait sans doute rougi de retracer de tels détails! Elles sont si intéressantes, ces deux belles femmes! Il fallait bien plaider en leur faveur les circonstances atténuantes. Les imitatrices d'Hérodiade doivent une couronne d'or à notre académicien; il la mettra dans le même écrin que la plume d'or que lui ont votée les francs-maçons belges.

M. E. Renan, selon son habitude, a opposé aux témoignages évangéliques les fantaisies de son imagination, relativement aux rapports de Jésus avec Jean-Baptiste.

Que disent les Évangiles?

Voici le récit de saint Mathieu : « En ces jours-là, vint Jean-Baptiste prêchant dans le désert de Judée et disant..... Tous, confessant leurs péchés, étaient baptisés par lui..... Alors, Jésus vint de Galilée au Jour-

Digitized by Google

dain pour être baptisé par lui. Mais Jean s'y refusait en disant : « C'est moi qui dois être baptisé par toi, et tu « viens à moi ! » Jésus lui répondant lui dit : « Permets « pour cette heure; c'est ainsi qu'il nous convient d'ac- « complir toute justice. » Alors il consentit. Jésus étant baptisé et sortant de l'eau, les cieux s'ouvrirent et il (Jean) vit l'Esprit de Dieu descendant sous forme de colombe et venant sur lui ; et voici qu'une voix vint du ciel disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je « me suis complu. » (Math., III, 1, 6, 13 et suiv.)

Aussitôt après son baptême, « Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert.... Il apprit ensuite que Jean avait été mis en prison, et il se retira alors en Galilée. » (Math., IV, 1, 2.)

« Jean, étant en prison, entendit parler des œuvres de Jésus, et lui envoya deux de ses disciples pour lui dire : « Est-ce bien vous qui devez venir, ou devons- « nous en attendre un autre? » Jésus leur répondit, etc. » (Math., XI, 1 et suiv.)

Telles sont les relations qui eurent lieu entre Jésus et Jean, d'après saint Mathieu. Jean reconnut Jésus pour le Messie au moment du baptême, et d'après une révélation divine. Entendant parler des œuvres merveilleuses de Jésus, il lui envoie demander si c'était bien lui, le Messie, qu'il avait baptisé.

Le récit de saint Marc, plus bref que celui de saint Mathieu, s'accorde parfaitement avec ce dernier, quant aux faits et à l'ordre dans lequel ils sont arrivés : Baptême de Jésus ; retraite dans le désert ; emprisonnement de Jean après cette retraite et retour de Jésus en Galilée. (Marc, I, 1-14.)

Voici le récit de saint Luc : « Jésus ayant été baptisé (par Jean) et priant, le ciel s'ouvrit, et le Saint-Esprit

Digitized by Google

descendit sur lui sous la forme sensible d'une colombe, et une voix se fit entendre du ciel, disant : « Tu es mon « Fils bien-aimé, je me suis complu en toi. » (Luc, III, 21, 22.)

Saint Luc, comme saint Mathieu et saint Marc, raconte la retraite de Jésus après son baptême, puis son retour en Galilée ; ensuite fait mention de la mission des deux disciples que Jean envoya de la prison pour savoir si Jésus était bien le Messie dont l'existence lui avait été révélée. (Luc, VII, 20 et suiv.)

L'Évangéliste Jean a donné un détail de plus que les trois premiers évangélistes. Il raconte que Jésus ayant été baptisé, Jean l'avait reconnu parce que Dieu lui avait dit d'avance : « Celui sur qui tu verras descendre l'Esprit, c'est CELUI qui baptise dans le Saint-Esprit. » C'est ainsi que Jean avait reconnu le Messie. Le lendemain, avant la retraite de Jésus, Jean le vit venir vers lui, et dit à ceux qui l'entouraient : « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte le péché du monde, » et il raconta comment il l'avait connu par une révélation. (Joann., I, 29 et suiv.)

Au chapitre IIIe de son Évangile, saint Jean donne un autre détail et dit qu'après la mission en Galilée, Jésus vint en Judée où il prêcha. Il raconte que Jean-Baptiste rendit alors témoignage à la divinité de Jésus, rappelant ce qu'il avait dit de lui précédemment. (Joann., III, 25 et suiv.)

Ainsi, d'après les quatre évangélistes, 1° Jésus n'alla qu'*une seule fois* vers Jean, pour être baptisé par lui ; 2° il n'avait pas encore prêché alors, et n'avait pas de disciples ; 3° depuis, aucune relation directe n'exista entre eux.

M. E. Renan n'en prétend pas moins que Jésus

Digitized by Google

avait déjà « formé autour de lui, par ses premiers discours, un petit cercle d'amis » (p. 104); qu'il se rendit *avec sa petite école* auprès de Jean; que Jean « les *accueillit très-bien* (p. 105); que « les *deux maîtres* s'aimèrent et luttèrent *devant le public* de prévenances réciproques. » Ce sont là de pures inventions.

L'humilité de Jean surprend M. E. Renan et le porterait presque à douter de l'authenticité des récits évangéliques; car Jean était *une sorte de Lamennais toujours irrité* (p. 105-106), et il est étonnant qu'il ait cédé le pas à Jésus aussi facilement. Mais Jean était jeune, presque aussi jeune que Jésus; il ne le considéra donc pas comme un successeur, mais comme un émule dans la même carrière; du reste, Jésus, « *pendant tout le temps qu'il passa près de Jean, le reconnut comme supérieur* et ne développa son génie que timidement. » (P. 106, 107.)

Nous demandons s'il est possible de contredire plus positivement sur tous les points les récits évangéliques. Du moins, M. E. Renan a-t-il quelque document, en dehors des Évangiles, pour appuyer ce qu'il avance? Il n'en cite point, il n'en possède pas. Il affirme ce que les évangélistes nient; il nie ce qu'ils affirment, et cela, uniquement parce qu'il lui convient d'en agir ainsi.

Un savant ne procède jamais qu'appuyé sur des preuves positives; un homme de bonne foi qui a sous les yeux des documents historiques ne les dénature pas; il les donne tels qu'ils sont, ou il prouve qu'il a des raisons pour n'en pas admettre l'authenticité. M. Renan ne prouve rien, ni la non-authenticité des récits évangéliques, ni ce qu'il avance. Il n'est donc ni

Digitized by Google

un savant, ni un homme de bonne foi. Qu'est-il alors? *Un romancier* qui a osé donner son roman pour une histoire véridique.

L'Évangile rend parfaitement compte de l'humilité de Jean vis-à-vis de Jésus qu'il reconnaissait comme le Messie, grâce à une révélation de Dieu. Mais M. E. Renan peut-il croire à cette révélation ? Il n'en tient aucun compte, et il affirme, en note (note de la page 105), que Jésus avait déjà une certaine notoriété lorsqu'il vint vers Jean, *puisque* ce dernier le reconnut. « Les synoptiques, dit-il, font venir Jésus vers Jean avant qu'il eût joué de rôle public » ; mais les synoptiques se sont trompés, selon M. Renan, *puisque* Jean connaissait Jésus. Mais, si Jean, comme le disent les synoptiques, connut Jésus par *une révélation de Dieu*, il n'avait pas besoin d'un autre moyen pour le connaître, et il n'était pas nécessaire *de supposer* que Jésus était dès lors *un maître assez renommé*. Les évangélistes expliquent comment Jean connut Jésus. M. E. Renan rejette, sans dire pourquoi, leur explication et la remplace par *une supposition*; puis, il s'appuie sur *sa supposition*, pour nier l'authenticité du récit évangélique. Avec de tels procédés on peut trouver dans tous les livres tout ce que l'on voudra.

M. Renan prétend que le quatrième Évangile parle d'un second voyage de Jésus vers Jean, et il indique le ch. III, versets 22 et suiv. Il suffit de lire ce passage pour voir que Jésus ne vit pas Jean à cette époque, puisque plusieurs Juifs vinrent apprendre à ce dernier que Jésus baptisait comme lui et prêchait. Notre savant profite de l'occasion pour affirmer que les Évangiles se contredisent touchant les voyages de Jé-

Digitized by Google

sus. Avec un peu plus d'attention, il n'eût point aperçu de contradictions.

Les trois premiers évangélistes font venir Jésus de Galilée vers le Jourdain pour y être baptisé; de là il va passer quarante jours dans le désert de Judée; puis il retourne en Galilée où il commence sa prédication et choisit ses disciples. Saint Luc, sans mentionner, jour par jour, les événements de la prédication de Jésus, donne à entendre qu'elle s'étendit non-seulement à la Galilée, mais à la Judée entière y compris Jérusalem. (Luc, v, 17.) Le quatrième Évangile raconte que, lorsque Jésus vint prêcher en Judée, Jean n'était pas encore alors en prison (ch. III, 24). Ce qui fait voir que Jésus y vint aussitôt après avoir évangélisé Nazareth, sa ville natale, et quelques autres cités de Galilée. Peut-on trouver dans ces faits la plus légère contradiction? M. E. Renan croit dire une chose merveilleuse à la fin de sa note en s'exprimant ainsi : « Il faut se rappeler, du reste, que les premières pages du quatrième Évangile sont des notes mises bout à bout sans ordre chronologique rigoureux. »

Chacun sait que l'Évangile de saint Jean n'a été écrit que pour servir de complément aux trois premiers. De là il faut conclure que l'on doit prendre pour guide, en chronologie, l'Évangile de saint Luc, qui a eu pour but de mettre *de l'ordre* dans les faits de la vie de Jésus, et enclaver, dans ses récits, les notes complémentaires de saint Jean. En procédant ainsi, on met la première prédication de Jésus en Judée après une première course en Galilée, où il revint ensuite pour continuer ses prédications, d'après le quatrième Évangile lui-même (IV, 3). M. E. Renan a une autre manière de procéder et raisonne ainsi : « Saint Jean n'a pas

Digitized by Google

suivi l'ordre chronologique; cependant, comme je puis abuser d'un fait raconté par lui en faveur de mon système particulier, et en l'isolant des autres récits, je le préfère aux autres Évangélistes dans la circonstance actuelle. » Mais c'est en vain que M. E. Renan voudrait abuser du texte du quatrième Évangile, puisqu'on y distingue la mission de Jésus en Judée où se trouvait encore Jean-Baptiste, du premier voyage au Jourdain pour y être baptisé. De deux faits distincts, M. Renan n'en a voulu faire qu'un, afin de mettre les évangélistes en contradiction; mais il ne fait que donner une nouvelle preuve de sa légèreté, pour ne pas dire autre chose.

Remarquons en passant la note de la page 106, où il affirme que les récits des Évangiles sur la naissance de Jean-Baptiste et sur sa parenté avec Jésus sont *légendaires*, c'est-à-dire faux. Il ne s'abaisse pas jusqu'à en donner la moindre preuve.

Nous remarquons à la page 107 une note aussi intéressante. Quelques Juifs disaient à Jean que Jésus baptisait. « Ce n'était pas lui qui baptisait, ajoute l'évangéliste, mais c'étaient ses disciples. » Cette parenthèse, où l'évangéliste corrigeait l'assertion des Juifs, apparaît aux yeux de M. Renan avec un tout autre caractère. « C'est l'évangéliste qui se corrigeait lui-même ! » Nous croyons, nous, que s'il eût voulu corriger son récit, il l'eût fait avant de le publier. Le procédé eût été plus simple et plus raisonnable.

Devant les faits racontés par les Évangiles, que deviennent les théories de M. Renan sur les rapports de Jésus et de Jean, sur les doctrines que Jésus aurait empruntées du Baptiste? Tout cela est de pure fantaisie.

D'après notre romancier, Jésus aurait, par com-

Digitized by Google

plaisance pour Jean, adopté *son baptême*. S'il eût lu les évangélistes avec un peu plus d'attention, il eût compris que, d'après Jean lui-même, le baptême de Jésus était différent du sien. Voici, d'après saint Mathieu, ce que disait Jean-Baptiste : « Pour moi, je vous baptise dans l'eau pour vous exciter à la pénitence ; mais celui qui doit venir après moi, qui est plus puissant que moi, dont je ne suis pas digne de porter les chaussures, celui-là vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu. » (Math., III, 11.)

Saint Marc rapporte plus brièvement les mêmes paroles : « Moi, je vous ai baptisé dans l'eau ; lui, vous baptisera dans le Saint-Esprit. » (Marc, I, 8.)

Saint Luc rapporte les mêmes paroles que saint Mathieu. (Luc, III, 16.) Saint Jean les rapporte d'une manière équivalente. (Joann., I, 25-26.)

Le baptême de Jésus n'était donc pas le même que celui de Jean-Baptiste. Ce dernier n'était qu'un rite *humain* destiné à préparer, par la pénitence, ceux qui avaient foi en la venue du Messie ; le baptême de Jésus est un *rite divin* communiquant le Saint-Esprit et le feu de la charité, pour remplacer la circoncision et créer un peuple nouveau, le peuple chrétien.

Mais M. E. Renan veut, malgré Jean-Baptiste lui-même, que le baptême de Jésus n'ait été que celui de Jean. Nous préférons le témoignage de l'Évangile au sien.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Développement des idées de Jésus sur le royaume de Dieu.

M. E. Renan a prétendu, dans son chapitre Ve (p. 79-80), que la première idée de Jésus sur le royaume de Dieu n'était autre que sa propre idée d'une religion *pure*, c'est-à-dire d'une religion sans dogmes, sans culte, sans sacerdoce, une religion, par conséquent, qui se réduit à une idée sans réalité. Nous avons démontré que ce système était insoutenable et que M. E. Renan avait tout droit de s'approprier l'idée qu'il voulait bien prêter à Jésus.

Mais bientôt *le jeune maître* aurait modifié son idée première sur le royaume de Dieu. En quel sens? C'est ce que M. E. Renan voudrait exposer dans son VIIe chapitre.

Il y débute par quelques appréciations sur la retraite de Jésus au désert où *il pratiqua un jeûne rigoureux*. (P. 113.) Recueillons en passant cet aveu. Il contredit une assertion de notre antagoniste qui a essayé de nous faire croire que Jésus condamnait toutes pratiques extérieures de pénitence. On voit qu'il les condamnait si peu qu'il en donnait lui-même l'exemple.

Digitized by Google

Copions en outre cette phrase que le célèbre professeur *in partibus* prononce avec une dignité magistrale : « Le séjour au désert de Judée était généralement considéré comme *la préparation des grandes choses*, comme une sorte de *retraite avant les actes publics.* »

Ce dernier trait est une réminiscence de séminaire.

« Jésus s'y soumit, ajoute notre romancier, à l'exemple des autres. » (P. 113)

Fort bien, mais comment cela s'accorde-t-il avec la théorie antérieure de M. E. Renan ? Les évangélistes ont placé la retraite au désert comme préparation à la prédication de Jésus ; il l'accepte comme telle au chapitre VII, oubliant que, dans les chapitres V et VI, *il a inventé* une prédication antérieure de Jésus, prédication qui a naturellement toutes ses sympathies pour cette raison péremptoire : qu'elle est un produit de sa propre imagination. C'est probablement un des caractères particuliers des *grands esprits* de se contredire. C'est ce qui nous explique pourquoi il admet une première prédication de Jésus, puis une retraite au désert comme préparation nécessaire à tout acte public, à toute prédication.

Les évangélistes ont procédé d'une manière qui paraît plus logique aux simples mortels. Ils n'ont fait aucune mention de la prédication de la *religion pure;* Jésus, d'après eux, sort tout à coup de l'humble vie qu'il menait à Nazareth ; il se rend auprès de Jean qui, par l'inspiration de Dieu, reconnaît pour le Messie Celui qui vient si humblement lui demander son baptême ; de là Jésus se rend au désert pour se préparer à la prédication de l'Évangile ; il en sort pour choisir ses apôtres et il parcourt avec eux la Palestine pour y annoncer l'avénement du *royaume de Dieu.*

Digitized by Google

Ce royaume est formé de tous ceux qui reconnaissent Dieu pour leur roi, c'est-à-dire de tous ceux qui se soumettent aux lois *du bien* et *du juste*. Telle est l'idée toute spirituelle que Jésus attacha *constamment* à cette expression de *royaume* ou de *règne* de Dieu. Il est impossible à tout homme de bonne foi de trouver une autre idée dans les Évangiles, et les prétendus *développements* ou *modifications* dont parle M. E. Renan dans plusieurs de ses chapitres ne sont que de *pures inventions* (1). — Nous voudrions arriver au sujet

(1) Il va sans dire que M. E. Renan regarde comme *une légende* le récit de la tentation de Jésus dans le désert. Il serait porté à n'y voir *qu'un mythe, parce que* il a trouvé des *légendes analogues* dans le *Vendidad* et dans le *Lalitavistara*. On paraît bien savant quand on cite de tels titres. On pourrait croire que M. E. Renan est aussi initié à la littérature hindoue qu'à celle de France. Nous avons, nous, plus de modestie; mais nous avons lu cependant des travaux fort érudits sur les livres sacrés de l'Inde et sur la doctrine qui y est contenue. L'idée qui nous en est restée, c'est que l'on ne peut assigner une date certaine aux livres cités par M. E. Renan; que, selon l'opinion la plus accréditée, ils sont postérieurs à l'ère chrétienne. Nous savons, d'autre part, par des monuments certains, que l'Inde fut évangélisée dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ne pourrait-on pas, en conséquence, expliquer sans difficulté l'analogie qui se trouve, sur certains points, entre quelques passages de livres religieux de l'Inde et l'Évangile? Est-on obligé de conclure, de cette analogie, au mythe? La conséquence est un peu forcée, on en conviendra. Saint Marc a raconté plus brièvement que saint Mathieu et saint Luc la tentation de Jésus, tout en lui donnant les traits qui en forment le caractère essentiel. M. E. Renan se prononce pour le récit de saint Marc; pourquoi? Il ne le dit pas. Mais, d'après ce récit, les anges et le diable jouent le même rôle que dans les récits de saint Mathieu et de saint Luc. Le caractère *surnaturel* est le même. Pourquoi donc notre académicien accepte-t-il l'un et rejette-t-il les autres, puisque son unique motif pour ranger les faits dans l'ordre des *légendes* est leur caractère surnaturel?

Digitized by Google

principal du chapitre, mais notre écrivain semble se délecter dans les hors-d'œuvre. Il jette en passant force assertions et de nombreux *peut-être ;* il noie dans ces fantaisies quelques faits qui y perdent leur caractère, et, par ces moyens, il jette une confusion étrange dans les événements de la vie de Jésus. Ce procédé est très-propre à produire un demi-jour, et prête à toutes les illusions. C'est pour cela sans doute que notre écrivain y a si souvent recours.

Partant de son faux système sur les prétendus rapports de Jésus et de Jean, il affirme que « l'influence de Jean fut plus fâcheuse qu'utile à Jésus. » (P. 115.) « La seule chose qu'il dut à Jean, ce furent en quelque sorte *des leçons* de prédication et d'action populaire. » (*Ibid.*) Voici saint Jean, transformé naguère en *Lamennais*, qui devient le *professeur de rhétorique* de Jésus. Avouons que M. Renan est fort original. « Dès ce moment, en effet, ajoute-t-il, il prêche *avec beaucoup plus de force.* » (*Ibid.*) Mais, d'après tous les monuments de la vie de Jésus, il n'avait point prêché auparavant; comment pouvez-vous donc apercevoir un nouveau caractère dans son éloquence? Comment pouvez-vous attribuer ce caractère nouveau aux leçons de Jean, lorsque tous les documents attestent qu'il n'a point reçu de telles leçons? Comment pouvez-vous dire que Jésus parla *avec autorité* à la foule, après les leçons d'*action populaire* de Jean, lorsque les évangélistes que vous citez (note de la p. 115) parlent de *cette autorité* précisément à l'occasion des premières prédications que, de votre propre autorité, vous placez avant le baptême de Jésus et sa retraite au désert? Dites-nous, de quel droit bouleversez-vous les récits évangéliques au profit d'une théorie

Digitized by Google

qui ne repose sur aucune preuve? Êtes-vous *historien?* Vous le prétendez. Pourquoi alors procédez-vous comme un *romancier?*

M. E. Renan, abordant le sujet de son chapitre, est obligé de convenir que Jésus entendait par *royaume de Dieu*, *le règne du bien* dans le monde où régnait alors *Satan* qui est la personnification du mal. (P. 116, 117.) Il veut en même temps que Jésus ait donné à ce mot *une portée sociale;* qu'il fut *un révolutionnaire transcendant;* persuadé *qu'il était le Fils de Dieu,* il s'envisagea *comme l'universel réformateur.* — Il y a du vrai dans ces affirmations. Mais, pour que le vrai soit complet, il faut ajouter que Jésus ne se préoccupa d'aucune *forme politique.* Il ne lutta contre aucun gouvernement; il n'en attaqua aucun; il se contenta d'enseigner la vérité et la justice, qui doivent être les guides des peuples comme de ceux qui exercent sur eux le pouvoir. « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; » telle fut la règle de Jésus. Peu lui importait tel ou tel César; son but était de faire régner la justice dans la société entière, sur les rois comme sur les peuples, et jamais il ne partagea l'humanité en deux catégories distinctes de gouvernants et de gouvernés. Que lui importaient les formes politiques? toutes sont bonnes dès qu'elles ont pour guides la vérité et la justice; et c'est le règne universel de la vérité et de la justice qu'il annonçait au monde. Donner un autre sens aux paraboles sublimes de Jésus, toujours si claires, quoi qu'en dise M. E. Renan (p. 118), c'est les dénaturer, les défigurer de parti pris. *Il suppose* que Jésus eut d'abord des velléités d'opposition *politique;* que son respect pour les dépositaires du pouvoir était *dérisoire.* (P. 119.) Ces affirmations, con-

Digitized by Google

traires à l'Évangile et purement gratuites, prouvent une seule chose : que notre romancier n'a rien compris à la mission de Jésus.

Selon M. Renan, Jésus ne voulait pas seulement opérer une révolution dans l'humanité, mais *dans toute la nature.* Telle était *sa pensée fondamentale,* dit-il. Sur quoi s'appuie-t-il pour émettre cette assertion? Il renvoie à saint Mathien, chap. XXII, verset 30. Nous lisons à cet endroit que, réfutant l'erreur des Sadducéens qui ne croyaient pas *à la résurrection des morts,* Jésus leur dit : « Dans la résurrection les hommes ne se marieront point ; ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel. » Donc, dit M. Renan, « un ciel *nouveau sera créé,* et *le monde sera peuplé d'anges de Dieu.* » Est-il possible de se moquer plus impudemment du bon sens de ses lecteurs? Jésus enseigne qu'après la destruction du monde actuel, les hommes ne seront pas appelés à perpétuer leur race, qu'ils seront dans un état analogue à celui des anges qui sont maintenant dans le ciel, et M. Renan voit là *un ciel nouveau créé, un monde peuplé d'anges de Dieu*, et il attribue une pareille doctrine à Jésus ! n'est-ce pas là le comble de la mauvaise foi ? car nous ne pouvons supposer à M. Renan assez peu d'intelligence pour n'avoir pas compris un texte aussi clair. Il cite *en grec* (p. 119, note 2) le livre des Actes (III, 21), sans doute pour faire illusion à ses lecteurs. Le mot qu'il copie ne signifie autre chose que le *rétablissement de l'ordre général* dans un monde *futur* qui succédera au monde actuel. Il est impossible de se faire la moindre illusion sur ce texte, dès que l'on veut se donner la peine de le lire. Ce monde futur n'était point *un royaume idéal*, comme l'affirme M. Renan (p. 119),

Digitized by Google

mais une doctrine *positive* qui apparaît à toutes les pages de l'Évangile. C'est cette doctrine qui donne quelque sens à celle *du dédain transcendant* des choses passagères du monde actuel. Par une singulière contradiction, notre écrivain admire cette doctrine du *dédain transcendant* et en fait *la vraie doctrine de la liberté des âmes, qui seule donne la paix.* (P. 119.) Il est pourtant facile de comprendre que si le monde futur est une chimère, comme il le croit, il serait absurde de *dédaigner* le monde actuel au delà duquel nous ne pourrions avoir aucune espérance.

Notre savant revient à la révolution sociale rêvée par Jésus-Christ. Il lui prête une certaine indécision au point de vue *politique;* il parle de la tentation de Satan lui offrant les royaumes du monde. Après avoir rangé cette tentation parmi les *légendes* (p. 120), il proclame qu'il ne voulait faire qu'*une révolution morale,* et déclare en même temps qu'il n'avait pas encore dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il trouve du *vague* dans la pensée de Jésus (p. 121) ; en même temps, il reconnaît que Jésus ne s'est pas préoccupé des maîtres passagers de ce monde; qu'il dédaignait tellement tel ou tel souverain en particulier qu'il donnait *la monnaie* comme le signe du *pouvoir légitime.* « Cette doctrine avait ses dangers, » dit gravement monsieur le professeur. (P. 122.) C'est très-vrai, elle en avait ; mais Jésus ne l'a pas enseignée. Dans une circonstance particulière, il a évité le piége tendu par ses ennemis qui cherchaient à le faire passer pour un conspirateur, et M. Renan a transformé son argument *ad hominem* en théorie générale. Devons-nous payer le tribut à César? lui demandent les pharisiens. — Montrez-moi une pièce

Digitized by Google

de monnaie qui ait cours chez vous, répond Jésus. — Ils lui en montrent une. — De qui est cette effigie? leur demande-t-il. — De César, répondent les pharisiens. — Vous reconnaissez donc César pour votre souverain, conclut Jésus, puisque vous admettez la monnaie qui porte son effigie; alors « rendez à César ce qui est à César, » c'est-à-dire accomplissez vos devoirs envers le souverain que vous reconnaissez, « et rendez aussi à Dieu ce que vous devez à Dieu. » Cela signifie-t-il que la monnaie soit le *signe de la légitimité du pouvoir?* C'est avec *cette intelligence* que M. E. Renan interprète l'Evangile dans tout le cours de son triste ouvrage. Il ne tire pas moins de ses fausses appréciations les conséquences les plus exagérées, celle-ci par exemple : « Le christianisme a beaucoup contribué à affaiblir le sentiment des dèvoirs du citoyen et à livrer le monde au pouvoir absolu des faits accomplis.» (P. 122.) Quand on lance une telle accusation à une doctrine, il faudrait la justifier par des preuves. Que l'on compare l'état de la société avant le christianisme avec celui que le christianisme a inspiré par ses grands principes de *justice* et de *vérité*, et l'on saura à quoi s'en tenir touchant la calomnie que M. E. Renan lui jette à la face. Nous soutenons, nous, que l'application du christianisme a produit tout le bien social dont le monde a joui; que s'il existe encore avilissement d'un côté, despotisme de l'autre, c'est que le paganisme, grâce aux théories antichrétiennes, a entravé l'action évangélique. Nous le prouverons sans peine à M. Renan, lorsqu'il essayera de justifier son incroyable assertion.

Aujourd'hui, dit-il dédaigneusement, nous apprécions pour ce qu'ils valent *les rêves* de Jésus sur

Digitized by Google

les révolutions cosmiques du genre de celle qu'il attendait pour le monde. La géologie et l'astronomie, sciences *positives*, nous renseignent parfaitement. C'est un *rêve* de croire que le monde finira, sera régénéré. Mais il faut pardonner à ce pauvre ignorant ses préjugés, pour ne voir que sa pensée générale qui était bonne. *François d'Assise,* saint Bernard, Jeanne d'Arc, Luther, comme Colomb et Newton, ont eu leurs préjugés et n'en sont pas moins des hommes exceptionnels qui ont rendu de grands services à l'humanité.

Nous le croyons bien! François d'Assise n'a-t-il pas institué les Franciscains qui s'appellent aujourd'hui Capucins? Allons! un peu de compassion pour ce pauvre Jésus qui croyait à un monde futur, et qui ne savait ni la géologie ni l'astronomie! (Pages 122 à 129.) Vous êtes trop bon, monsieur Renan! vous êtes surtout délicieux lorsque vous condamnez ainsi vous-même votre œuvre : « L'idée de Jésus doit être prise dans son ensemble et non avec ces suppositions timides qui en retranchent justement ce qui l'a rendue efficace pour la régénération de l'humanité. » (P. 125.) Ces suppressions, vous les attribuez « au déisme du dix-huitième siècle et à un certain protestantisme. » (P. 124.) Vous avez raison, mais vous les avez copiés, ces déistes et ces protestants ; alors pourquoi les condamnez-vous? Les déistes et ces protestants dits *libéraux* que vous avouez avoir pris pour guides (V. l'Introduct., p. VI et suiv.), ont supprimé le vrai caractère de l'œuvre de Jésus en lui enlevant son côté divin, surnaturel. Vous faites comme eux, et vous les blâmez ! Soyez donc au moins logique une fois !

Avant de terminer ses pérégrinations vagabondes à travers les mille assertions contradictoires de son

Digitized by Google

VIIe chapitre, M. E. Renan affirme, avec une morgue risible, que *l'on n'essayera pas* de nier la contradiction qui existe entre les idées de Jésus sur *la fin prochaine du monde* et *sa morale conçue en vue d'un état stable de l'humanité*. (P. 126.) Ce serait là en effet une peine inutile, par cette raison fort simple que Jésus n'enseigna pas sa morale en vue *d'un état stable de l'humanité*, mais bien en vue d'un monde futur où la vertu serait récompensée, où le vice serait puni. Le monde doit finir dans un délai qui n'est qu'*un point imperceptible* dans l'éternité de Dieu ; voilà pourquoi Jésus disait: « Ce monde finira bientôt; préparez-vous par la vertu à posséder les éternelles récompenses du monde futur. » Pour trouver une contradiction dans la doctrine de Jésus, M. E. Renan lui attribue deux idées qu'il n'a point émises.

Enfin il termine son chapitre, en revenant sur les prétendues théories politiques de Jésus : il veut maintenant qu'il ait été un *anarchiste*, qu'il ait considéré *tout gouvernement comme un abus*. (P. 177.) Il a oublié qu'il lui avait reproché, quelques pages auparavant, d'avoir considéré tout gouvernement comme bon, en donnant la monnaie comme unique signe de légitimité. Mais, en rejetant *tout gouvernement* comme *un abus*, en se posant en *anarchiste*, Jésus n'avait *aucune idée politique*, et parlait de politique *à la façon d'une personne du peuple*. (*Ibid.*) « Tout magistrat lui paraît un ennemi des hommes de Dieu ; il annonce à ses disciples *des démêlés avec la police*, sans songer qu'il y ait là matière à rougir. » (*Ibid.*) C'est ainsi que M. E. Renan interprète la prophétie de Jésus sur les persécutions dont ses disciples seront l'objet de la part des ennemis de la justice et de la vérité ; et il n'a pas

Digitized by Google

honte d'indiquer en note les sublimes paroles de Jésus (Math., x, 17-18; Luc, xii, 11), comptant bien que ses crédules adhérents n'iront point vérifier l'exactitude de son assertion. Mais, quoique Jésus soit *anarchiste*, qu'il considère *tout gouvernement comme un abus*, *tout magistrat* comme ennemi du bien, quoiqu'il veuille *anéantir la richesse et le pouvoir* (*ibid.*), il ne veut point que ses disciples résistent par la force à leurs persécuteurs (p. 128); il veut *qu'on ne triomphe de la force que par la pureté du cœur*. (*Ibid.*)

On ne peut sans une indicible compassion lire ces pages monstrueuses où M. E. Renan jette à l'Homme-Dieu ces accusations contradictoires. On ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'impudence avec laquelle il en appelle, en note, à l'Évangile qui le condamne, ou de sa persistance à démentir toutes ses affirmations les unes par les autres. Ses tristes efforts pour travestir la divine personne de Jésus nous rappellent cette pensée profonde de l'Écriture: « que l'iniquité s'est mentie à elle-même. »

Pour couronner ses mensonges impudents, M. E. Renan ose affirmer que « Jésus n'eut pas la moindre notion d'une âme séparée du corps. » (P. 128.) Ainsi, Jésus qui croyait à un monde futur où la vertu serait récompensée et le vice puni, Jésus qui mettait constamment le spirituel au-dessus du temporel; Jésus, dont toute la doctrine se résume dans ce mot: l'âme au-dessus du corps; Jésus qui voulait que son disciple sacrifiât tout pour sauver son âme, Jésus ne croyai pas à une âme séparée du corps! Jésus qui enseignai à dominer le corps, à abaisser, dans l'homme, la matière au profit de l'esprit, Jésus était un *idéaliste* pour lequel *la matière n'était que le signe de l'idée!* (P. 128.

Digitized by Google

Jésus qui est venu dans le monde pour relever le pauvre, le malheureux, en proclamant le grand principe de la *charité universelle ;* mais qui en même temps défendait tout bouleversement social, Jésus n'a été qu'un révolutionnaire n'aspirant qu'au renversement de toute société !

Quand on connaît l'Évangile, on ne peut lire sans dégoût et sans indignation de telles divagations, et sans déplorer qu'un pays comme la France ait produit cet homme qui s'appelle Renan, et qu'il lui ait fourni tant d'adhérents.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Jésus à Capharnaüm.

M. E. Renan commence ce chapitre en ressassant quelques-unes des erreurs que nous avons réfutées. Il tient d'autant plus à les fixer dans l'esprit de ses admirateurs qu'elles sont plus anti-évangéliques (1). Puis il arrive à la ville de Capharnaüm, dont il tient à faire un pauvre village inconnu même à Josèphe, parce que l'Évangile en fait une ville importante. Si Josèphe a pris Capharnaüm, même simple village, pour une fontaine, comme l'assure M. E. Renan, il s'ensuit que cet historien n'a pas même connu son propre pays, ce qui justifierait peu la confiance qu'il lui accorde. Celui qui prenait un village pour une fon-

(1) Il s'étend en particulier sur le titre de *Fils de l'Homme* que prenait Jésus-Christ. « Ce titre, dit-il (note 1 de la page 133) *revient quatre-vingt-trois fois dans les Évangiles !* » Les *Renanistes* admireront ici le soin consciencieux de leur coryphée qui a étudié les Évangiles si profondément qu'il en a compté même les mots. Ils ignorent, les braves gens, que M. Renan a eu occasion de connaître au séminaire un livre appelé *Concordance* et qu'il a pu, en une minute, à l'aide de ce livre, faire, d'après d'autres, le calcul qui fait leur admiration. Encore l'a-t-il bien fait ?

Digitized by Google

taine, aurait pu prendre encore plus facilement une ville pour un village. Mais il n'a point parlé de Capharnaüm, donc cette ville n'avait point l'importance que lui donne l'Évangile. Tel est le raisonnement de M. Renan. Il ferait mieux de raisonner ainsi : Josèphe a parlé de Capharnaüm comme d'une fontaine, donc cette ville était une fontaine (1). Mais il veut qu'elle ait été un village. Pourquoi? Le sol de la Judée a été tellement bouleversé par les luttes des nations qu'il est impossible d'y reconnaître aujourd'hui les vallées fraîches et fécondes célébrées par les anciens écrivains. M. Renan, qui sait cela, veut cependant que si Capharnaüm a été une ville importante, il en reste des ruines grandioses. « Il est vrai, dit-il (p. 133, note 1), que Tell-Hum, qu'on identifie d'ordinaire avec Capharnaüm, offre des restes d'assez beaux monuments. Mais outre que cette identification est *douteuse,* lesdits monuments *peuvent être* du deuxième et du troisième siècle après Jésus-Christ. » Fort bien, mais ils peuvent être aussi du premier siècle, c'est-à-dire de l'époque de Jésus-

(1) Remarquons de plus qu'à la page 141 (note 5), M. Renan avoue qu'il n'est pas parfaitement renseigné sur la fontaine dont parle Josèphe; il avoue, dans la même note, qu'on ne sait rien de positif sur la situation de la plupart des villes de Galilée dont l'Évangile fait mention; tout le pays a été bouleversé. Pourquoi donc se donner tant de peine pour contredire l'Évangile, lorsqu'on est obligé d'avouer que l'on n'a aucune donnée positive à son service? M. Renan affirme qu'en topographie comme en histoire l'on ne peut retrouver les traces de Jésus. « Il est douteux, dit-il (p. 142), qu'on arrive jamais, sur ce sol profondément dévasté, à fixer les places où l'humanité voudrait venir baiser l'empreinte de ses pieds! » Hypocrisie!!! Si vous voulez adorer Jésus, monsieur Renan, adorez-le dans l'Evangile, où sa parole retentit, et ne lui crachez pas au visage comme vous le faites à chaque page de votre livre impie!

Digitized by Google

Christ, puisque l'architecture, pendant plusieurs siècles avant comme après Jésus-Christ, eut les mêmes caractères. S'il est *douteux* que Tell-Hum soit l'ancien Capharnaüm, il n'est donc pas *certain* qu'il en soit autrement.

Pourquoi donc cette digression sur Capharnaüm, sinon pour essayer de démentir l'Evangile au nom de la science ? Mais la science, aussi bien que la logique, fait défaut à M. Renan. Il eût mieux fait d'accepter le témoignage de l'Evangile sur la ville que visita Jésus, d'en rechercher les ruines, d'en déterminer l'emplacement. Il eût mieux servi la science, en procédant ainsi, et mieux accompli la mission qui lui était confiée par le gouvernement français.

Nous ignorons pourquoi M. E. Renan place la prédication de Jésus à Capharnaüm avant celle de Nazareth. Nous ne voyons à cela d'autre avantage que celui de contredire une fois de plus l'Evangile. En quittant Nazareth, dit l'Evangile, Jésus descendit à Capharnaüm. M. Renan veut qu'il ait été de Capharnaüm à Nazareth; « il n'y put faire aucun miracle, ajoute-t-il (p. 134), selon *la naïve* remarque d'un de ses biographes. » Ce biographe naïf est saint Marc, qui s'exprime ainsi dans le texte indiqué en note par notre académicien : « Et il ne pouvait faire en ce lieu aucun prodige ; il guérit donc seulement quelques malades en leur imposant les mains. » Saint Marc, comme on voit, n'était pas aussi *naïf* que le suppose M. Renan. Il l'était même un peu moins que notre romancier, qui n'a pas compris les mots *ne pouvait*, dont il se sert. La preuve que saint Marc ne l'entendait pas dans le sens d'*impuissance*, c'est qu'il attribue positivement à Jésus plusieurs miracles accomplis à Nazareth; il avait

Digitized by Google

donc la puissance d'en opérer, et s'il ne pouvait en faire à Nazareth comme ailleurs, c'était pour une raison tout autre que l'impuissance. Quelle était cette raison ? Les évangélistes la font connaître explicitement : c'était l'*incrédulité* des habitants de Nazareth qui ne voulaient pas voir en Jésus le Messie promis à Israël. M. Renan a donc affecté de ne comprendre ni saint Marc ni les autres évangélistes, en cette circonstance comme en mille autres. Il a osé pourtant renvoyer à saint Marc, et conseiller de le comparer avec saint Mathieu et saint Luc. Ceux qui suivront son conseil auront la preuve de ses réticences calculées et de sa mauvaise foi ; mais combien ne se donneront pas cette peine et le croiront sur parole ! Nous avons aujourd'hui nombre de libres-penseurs qui refusent de croire à l'Evangile et qui croient aveuglément à M. Renan ; qui ne demandent à leur coryphée ni science, ni logique, ni bon sens !

Après une dissertation sur l'architecture des synagogues et les synagogues elles-mêmes, notre savant revient à la prédication de Jésus dans les villes de Galilée. « Ces bons Galiléens, dit-il, n'avaient jamais entendu une parole aussi accommodée à leur imagination *riante.* » (P. 139.) Ne dirait-on pas que Jésus leur faisait de la poésie, à ces bons Galiléens? D'après les évangélistes, Jésus leur prêchait la doctrine sévère et pure qui éclate à toutes les pages des livres sacrés. Mais M. Renan prétend que les Galiléens avaient l'imagination poétique, riante, et que la doctrine de Jésus était en parfaite harmonie avec ces dispositions ; il ose même en appeler aux trois premiers évangélistes en faveur de sa singulière opinion. Un fait certain, c'est qu'il n'y a pas un mot dans les Évangiles qui puisse la

Digitized by Google

favoriser. « La foule admirait sa doctrine, dit saint Mathieu, car il l'enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes et les pharisiens... Il enseignait dans les synagogues, on l'admirait et l'on disait : D'où lui viennent sa sagesse et sa puissance ? » Saint Marc et saint Luc disent absolument la même chose dans les textes indiqués par M. Renan. (P. 139, note 2.) Ils témoignent tous qu'à Nazareth, comme dans le reste de la Judée, on admirait sa doctrine, on était stupéfait de ses miracles ; que les scribes et les pharisiens étaient seuls jaloux de Jésus. M. Renan ne fait pas mention des miracles ; il veut trouver de l'harmonie entre les paroles de Jésus et l'imagination *riante* des Galiléens ; il cherche à expliquer le succès de Jésus en affirmant qu'il n'avait pas affaire alors aux scribes et aux pharisiens.

Et c'est en prenant ainsi, sur tous les points, le contre-pied de l'Evangile, qu'il prétend écrire la *Vie de Jésus !*

Le reste du VIIIe chapitre de M. Renan est consacré à ses notes de voyages, écrites de ce style vaporeux et mignard que ses adeptes admirent. Passons sur ces belles phrases et arrivons au IXe chapitre.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Les disciples de Jésus.

Après ses phrases obligées sur ces bons Galiléens qui avaient un sentiment *gai et tendre de la vie*, qui comprenaient mieux que les autres *les idées sur le royaume de Dieu,* M. E. Renan parle de Pierre et d'André, de Jacques et de Jean fils de Zébédée. Il mêle sur ces apôtres quelques détails vrais à des détails contestés, mais sans importance. Ils étaient pêcheurs, comme chacun sait. « *Jésus,* dit M. Renan, *qui aimait à jouer sur les mots*, disait *parfois* qu'il ferait d'eux des pêcheurs d'hommes. » (P. 150.) Le mot *parfois* est de trop ; car l'Évangile rapporte que Jésus appelant à l'apostolat Pierre et André, leur dit seulement *en cette circonstance : Je vous ferai pêcheurs d'hommes.* M. Renan prend cela pour *un jeu de mots;* nous n'y trouvons qu'une allusion toute naturelle au métier exercé par les premiers apôtres, allusion grave et qui renferme une pensée profonde. En bon français, on dit que quelqu'un *aime à jouer sur les mots,* lorsqu'il tient à faire montre d'un esprit fin et léger ; mais on ne se sert jamais d'une telle expression pour désigner un homme

Digitized by Google

qui fait gravement un rapprochement entre une signification moins élevée d'un mot et une autre signification plus élevée et qui renferme un sens mystérieux. Mais M. E. Renan avait ses raisons pour rabaisser le caractère de Jésus jusqu'aux proportions d'*un homme d'esprit*, et il voudrait bien que l'on crût l'Évangile rempli de jeux de mots, lorsqu'en réalité ceux qui le comprennent n'y en trouvent pas un seul.

Des quatre premiers apôtres, notre *romancier* passe aux femmes qui s'attachèrent à Jésus. Il veut bien admettre que Jésus eut à leur égard des *manières réservées*, qu'il n'y avait entre lui et elles qu'*une fort douce union d'idées*. « Trois ou quatre Galiléennes dévouées, dit-il, accompagnaient *toujours le jeune maître* et se disputaient *le plaisir* de l'écouter et de le soigner tour à tour. » Le mot *toujours* ne se trouve pas dans les évangélistes auxquels en appelle M. E. Renan, les historiens de Jésus ne parlent pas non plus du *plaisir* que les saintes femmes éprouvaient en écoutant les graves enseignements de Jésus; ils ne parlent pas davantage des soins personnels qu'elles lui auraient prodigués, mais seulement des secours qu'elles lui donnaient, car il n'avait pas *une pierre pour reposer sa tête*. Les choses racontées avec la simplicité évangélique ne pouvaient convenir à un homme qui, de parti pris, voulait dénaturer l'histoire de Jésus. Ce n'est pas sans intention qu'il parle *du plaisir de soigner le jeune maître*. Obligé de respecter la pureté des mœurs de Jésus, il voudrait laisser planer cependant quelques soupçons vagues, du moins, sur les femmes pieuses qui veillaient à lui fournir le nécessaire. Les idées basses et mesquines de M. E. Renan relativement aux femmes de l'Évangile accusent en lui une étroi-

Digitized by Google

tesse d'esprit que nous n'eussions pas soupçonnée avant d'avoir lu son pauvre livre. Il semblerait, au premier abord, que l'on ne devrait pas avoir besoin de rappeler à un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres quel était l'état de la femme au moment où Jésus apparut dans le monde; quel est encore cet état dans toutes les contrées qui ne sont pas chrétiennes. La femme, en dehors du christianisme, n'a jamais été qu'un être inférieur créé pour le service de l'homme, pour être l'esclave ou la victime de ses plaisirs. C'est contre ce préjugé abrutissant que Jésus a protesté en donnant à la femme une part d'action dans sa mission divine. Dans les femmes pieuses, il a réhabilité la femme pure et fidèle; dans Marie-Madeleine, la femme esclave des débauches de l'homme; dans l'épouse adultère, la femme victime de l'immoralité qui avait imposé à la femme des devoirs dont l'homme s'était affranchi.

Au lieu de s'élever à cette idée évangélique, M. E. Renan n'a voulu voir dans Marie de Magdala qu'une femme *affectée de maladies nerveuses* (1) *que Jésus*

(1) L'Evangile dit que Marie Magdeleine était possédée de *sept démons* dont elle fut délivrée par Jésus. Cela veut dire, *selon le langage du temps,* dit candidement notre romancier, que Magdeleine eut des maladies nerveuses dont *la beauté de Jésus* la guérit. On sait que M. E. Renan ne croit pas au diable. On y croyait du temps de Jésus, Jésus a enseigné qu'il existe; et les chrétiens y croient avec Jésus et avec son Evangile; or M. E. Renan ne prouvera jamais que ce mauvais être n'existe pas. Son explication de la guérison de Marie Magdeleine par *la beauté* de Jésus est tellement ridicule qu'il suffit de la signaler pour la réduire à sa valeur. Les médecins *renanistes* devraient bien faire l'expérience de ce nouveau procédé pour guérir les maladies nerveuses. Nous en verrions les résultats.

Digitized by Google

calma par sa beauté pure et douce. (P. 151, 152.) Il n'a voulu voir, dans les femmes de l'Évangile, que des femmes ridicules qui recherchaient à l'envi *le plaisir de soigner le jeune maître,* poussées par un amour qui n'était pas partagé. Encore une fois, nous n'eussions pas cru à M. E. Renan si peu d'intelligence ou tant de bassesse d'esprit.

Après avoir parlé des femmes, M. E. Renan nomme les autres apôtres de Jésus et les caractérise avec des *peut-être* et des *probablement.* Il revient à la famille de Jésus et constate que ses cousins Jacques et Jude faisaient, dès le commencement, partie de ses disciples, et que leur mère, Marie de Cléophas, lui fut fidèle jusqu'au Calvaire. Mais il ne manque pas l'occasion de distinguer, *en note,* les cousins *de prétendus frères* qui n'ont jamais existé que dans son imagination. Citons cette note, qui nous fournit une nouvelle preuve de la mauvaise foi de M. E. Renan : « La circonstance rapportée dans Jean (XIX, 25-27) *semble supposer* qu'à aucune époque de la vie publique de Jésus, *ses propres frères* ne se rapprochèrent de lui. » (P. 153, note 6.) En lisant de telles lignes, le lecteur léger qui ne vérifiera pas la citation croira que saint Jean dit au moins quelque chose des *propres frères de Jésus* et de leur antipathie. Il n'en est rien. Voici ce que dit saint Jean à l'endroit indiqué : « Se tenaient auprès de la croix de Jésus, sa mère, et la sœur de sa mère, Marie de Cléophas, et Marie-Madeleine. Lorsque Jésus eut vu sa mère et le disciple qu'il aimait (saint Jean), il dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Ensuite il dit au disciple : « Voici ta mère. » Et dès lors le disciple la reçut chez lui. » Voici sans doute le raisonnement que M. E. Renan a construit sur ce texte : Jésus confie sa mère

Digitized by Google

à Jean son disciple, donc les autres enfants de Marie, frères de Jésus, ne s'étaient pas rapprochés de lui. Pour nous, nous raisonnons ainsi : l'Évangile ne mentionne jamais les prétendus frères de Jésus qui auraient été, comme lui, fils de Marie ; donc, on ne peut admettre qu'ils aient existé ; et le récit de saint Jean est une preuve positive que Marie n'eut pas d'autre enfant que Jésus, puisque, sur le point de mourir, Jésus confia sa sainte mère à son disciple Jean qui devait le remplacer auprès d'elle. Nos inductions, appuyées sur un témoignage positif, ne valent-elles pas mieux qu'un sophisme qui *suppose* comme admis un fait qui n'est appuyé sur aucun témoignage ? Partant de sa fausse *supposition* des frères de Jésus, M. E. Renan revient sur son idée déjà réfutée, que ces frères et leur mère acquirent de l'importance après la mort de Jésus, et que ces frères furent à la tête de l'Église de Jérusalem. Il a osé renvoyer à sa note de la page 24-25, dans laquelle il appelle en témoignage les épîtres de Jacques et de Jude et l'histoire d'Eusèbe. Nous avons prouvé que ces témoignages le confondent, puisque Jacques et Jude ne se disent pas *frères* de Jésus, et qu'Eusèbe dit positivement que les premiers évêques de Jérusalem furent ses cousins, fils de Marie de Cléophas. Mais notre académicien est dans l'usage d'affirmer avec d'autant plus d'audace qu'il peut moins justifier ce qu'il avance. Ce procédé ne manque pas d'habileté vis-à-vis de la classe de lecteurs pour lesquels il a composé son livre (1).

---

(1) Signalons, en passant, un rapprochement sacrilége entre l'importance *prétendue* que la famille de Jésus aurait eue après la mort de l'Homme-Dieu, et celle qu'auraient obtenue

Digitized by Google

M. E. Renan consacre quelques-unes de ses observations à Pierre et aux deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, qui étaient les trois disciples que Jésus affectionnait le plus. Jésus aurait *surnommé avec esprit* Jacques et Jean *fils du Tonnerre* à cause de leur zèle excessif qui, s'il eût disposé de la foudre, en eût trop souvent fait usage. » (P. 155.) L'aimable académicien ajoute, à propos de Pierre, que Jésus « parfois se laissait aller à sourire de ses façons décidées. » (*Ibid.*) Ceux qui ont lu l'Évangile savent qu'il n'y est jamais fait mention des prétendus sourires de Jésus; ils savent aussi que l'Homme-Dieu ne faisait jamais l'*homme d'esprit*. M. E. Renan est trop généreux en lui attribuant ces manières gracieuses.

Il va sans dire qu'en parlant de saint Jean, il revient sur ses idées favorites que « l'Évangile de cet apôtre est bizarre, contraire au caractère connu de Jésus; qu'il a été retouché par son école, et que l'on n'y rencontre pas une entière *bonne foi*. » (P. 156, 157.) Nous avons répondu à ces assertions gratuites et injurieuses. Nous dirons seulement ici à M. E. Renan, que ce n'est pas saint Jean qui a manqué de bonne foi, en écrivant son Evangile, mais bien lui, M. Renan, qui a torturé tous les textes pour donner l'idée la plus fausse de Jésus et de son œuvre.

Au sujet de saint Pierre, notre écrivain nous administre quelques réminiscences du séminaire de Saint-Sulpice. « Simon, dit-il, avait, le premier, reconnu Jésus pour le Messie. » Pardon, illustre académicien;

---

la femme et les filles de Mahomet après la mort de cet imposteur. (P. 154.) Un tel rapprochement est digne de M. E. Renan.

Digitized by Google

l'Évangile rapporte que ce fut André qui avait d'abord été disciple de Jean-Baptiste et qui avait entendu son premier maître dire que Jésus était le Messie. André vint aussitôt trouver son frère Pierre et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie. » Pierre crut à sa parole et à celle de Jean-Baptiste, s'attacha à Jésus, et plus tard, dans une occasion solennelle, confessa sa foi. (Jean, ch. I, 40 et suiv.) M. E. Renan cite cette confession solennelle (Math. XXI, 16-17) pour la première reconnaissance du Messie, et prouve ainsi qu'il a lu bien légèrement l'Évangile. « Jésus, ajoute l'ex-séminariste, à diverses reprises lui déféra (à Pierre) dans son Eglise une certaine primauté, et lui donna le surnom syriaque de *Képha* (Pierre), *voulant signifier par là* qu'il faisait de lui la pierre angulaire de l'édifice. » (P. 158.) Pardon, savant théologien ; mais vous confondez Pierre, nom d'homme, avec *la pierre*. *La pierre* signifie toujours le Messie, le Christ, l'Homme-Dieu, dans toutes les pages des saintes Ecritures ; et *la pierre angulaire de l'édifice* est le Christ, et le Christ seul. Vous n'avez pas compris le texte auquel vous faites allusion. Jésus y distingue *la pierre*, qui est lui, ou sa divinité confessée par Simon, de l'apôtre *Pierre* qu'il surnomme ainsi à cause de la solidité de sa foi en cette divinité. C'est ainsi que les écrivains chrétiens des premiers siècles ont interprété les paroles de Jésus-Christ. M. E. Renan a puisé au séminaire de Saint-Sulpice l'interprétation que les ultramontains ont propagée depuis quelques siècles, et il se croit un savant exégète !!!

« Nul doute, ajoute notre écrivain, que cette primauté de Pierre n'ait excité un peu de jalousie. » (P. 158.) Nul doute ! Et pour preuve il rapporte le fait

Digitized by Google

des deux fils de Zébédée qui aspiraient à la première place dans le royaume chrétien. Si M. E. Renan n'eût pas tant dédaigné la chronologie évangélique, il eût su que les fils de Zébédée demandaient la première place dans l'Église *deux ans* après que cette première place aurait été accordée à saint Pierre. Si elle était donnée, comment la sollicitaient-ils comme vacante? Que répond Jésus à la demande de Jacques et de Jean? Leur dit-il que *la première place* est donnée? Non; mais que, dans son Église, il n'y a ni premier ni dernier; que s'il y a un premier, c'est celui qui s'humilie le plus et qui se fait serviteur des autres. Comment concilier une pareille doctrine avec la primauté de Pierre? M. Renan a donc été beaucoup plus fidèle à son ultramontanisme de séminariste qu'à l'esprit chrétien. Il eût mieux fait de rester chrétien, en abandonnant l'esprit ultramontain.

La primauté *prétendue* de Pierre donne à M. Renan l'occasion de revenir sur la *prétendue* jalousie de saint Jean. Cette jalousie n'est pas plus vraie que la primauté qui lui aurait servi de prétexte. Mais notre écrivain aime à revenir sans cesse sur les mêmes idées. C'est ainsi qu'à propos de saint Mathieu, il répète ce qu'il avait dit précédemment des *Logia* et qu'il cite, pour la cinquantième fois au moins, son fameux texte de Papias, lequel texte ne prouve point ce qu'il avance. A propos de la vocation de saint Mathieu, il prétend gravement que son récit est conçu *d'après le modèle ordinaire des légendes de vocations d'apôtres*. (Note 1, p. 160.) Que signifient de telles expressions? Nous avouons franchement que nous ne pouvons leur attribuer quelque sens raisonnable. Ce récit de la vocation de Mathieu *n'a certainement pas été écrit par l'apôtre même dont*

Digitized by Google

il y est question, ajoute M. Renan. Qui le lui a dit? Il se fonde sur cette raison : que les discours seuls ont été rédigés par Mathieu. Mais, encore une fois, qui le lui a dit? Papias, répond M. Renan. Mais Papias n'a pas dit un mot de tout cela, comme nous l'avons précédemment prouvé. Jésus, en choisissant pour apôtre Mathieu ou Lévi (1) qui était *publicain* et, comme tel, très-mal considéré des pharisiens, voulut apprendre au monde qu'il ne dédaignait aucune condition sociale pourvu que la vertu l'ennoblît. Tel est le sens de ses rapports avec les publicains. M. E. Renan traduit ainsi cette pensée de Jésus : « Nous le verrons souvent ainsi, peu soucieux de choquer les préjugés des gens *bien pensants,* chercher à relever les classes humiliées *par les orthodoxes,* et s'exposer de la sorte aux plus vifs reproches des *dévots*. (P. 162.) Tout cela serait vrai si M. E. Renan ajoutait que ces prétendus *gens bien pensants*, *orthodoxes et dévots,* étaient flagellés par Jésus pour cette raison qu'ils n'étaient *ni bien pensants*, *ni orthodoxes*, *ni dévots*, mais des hypocrites affectant des sentiments qu'ils n'avaient pas. Jésus ne méprisa aucune des conditions sociales ; seulement, il n'appréciait les hommes que selon leurs qualités personnelles, quel que fût leur état dans la société. Voilà ce que M. E. Renan aurait dit, s'il eût voulu rendre parfaitement la pensée de Jésus, et ne laisser aucun prétexte de se méprendre sur la portée de ses paroles.

Il termine son IXe chapitre en affirmant que Jésus conquit des disciples par le *charme infini de sa per-*

---

(1) M. Renan trouve *bizarre* qu'un même homme ait porté *deux noms*. Il faut ne rien connaître à l'antiquité pour trouver là une *bizarrerie*.

Digitized by Google

sonne et de sa parole. (P. 162.) « Quelquefois, ajoute-t-il, il usait *d'un artifice innocent... il affectait* de savoir sur celui qu'il voulait gagner quelque chose d'intime... *il laissait croire, pour satisfaire les idées du temps*, idées qui d'ailleurs étaient *pleinement les siennes, qu'une révélation d'en haut* lui découvrait les secrets et lui ouvrait les cœurs. »

Ainsi, Jésus, comme ses contemporains, croyait à une révélation d'en haut. Il se croyait l'écho de cette révélation, et en même temps, il usait d'*artifice* pour le faire croire, et *affectait* de se donner pour un homme à révélations. Entre ces deux opinions contradictoires de notre écrivain, laquelle faut-il lui attribuer comme sienne, nous l'ignorons. Du reste, l'une et l'autre sont également injurieuses à Jésus, c'est peut-être le motif qui a porté M. E. Renan à les admettre simultanément. Si Jésus usait d'artifice pour faire croire à ses communications avec le ciel, c'était un charlatan ; s'il y croyait lui-même sans avoir de motif suffisant pour cela, c'était un fanatique, un homme sans jugement. Mais comment accorder à un tel personnage *un charme infini ?* C'est là le secret de notre écrivain, qui s'imagine, sans doute, sous un mot fade, cacher ses impiétés et ses vrais sentiments.

En résumé, dans ce IXe chapitre, M. E. Renan n'a dit sur les premiers disciples de Jésus que des banalités et il n'a pas compris les principaux textes auxquels il en a appelé. Il n'a donc été ni historien, ni exégète sérieux. Quant aux idées générales que l'on y trouve, ce sont celles qu'il ressasse sans cesse, et qu'il considère comme *prouvées*, parce qu'il les a *affirmées* plusieurs fois.

Digitized by Google

CHAPITRE X

Prédications du Lac.

Jésus, au début de ses prédications, était entouré d'un *groupe de simples gens*, d'une *ignorance extrême*, qui avaient *l'esprit faible* et qui *croyaient aux spectres et aux esprits. Pas un élément de culture hellénique n'avait pénétré* parmi eux; ils manquaient même d'*instruction juive*.

Nous admettons volontiers toutes ces affirmations de M. E. Renan. Nous croyons, avec lui, que les premiers disciples de Jésus avaient beaucoup *de cœur et de bonne volonté*. Seulement, nous ne pouvons lui accorder que « le beau climat de la Galilée faisait de l'existence de ces honnêtes pêcheurs un perpétuel enchantement. » (P. 164.) Le climat de cette contrée peut être fort beau; mais il en est d'aussi beaux et même de plus beaux qui ne rendent pas pour cela leurs habitants plus heureux. Les charmes d'une contrée ne suffisent pas pour donner le bonheur aux habitants; dans tous les pays du monde, le travail pénible est toujours le travail, et il ne peut se transformer en *perpétuel enchantement* que dans une imagination poétique.

Digitized by Google

Mais, tout charmant que soit le lac de Génésareth, nous avons peine à croire que les pêcheurs qui y exerçaient leur métier puissent être transformés en heureux mortels, « bercés sur leur délicieuse petite mer ou dormant le soir sur ses bords. » (P. 165.) Nous ne comprenons pas bien non plus comment, en se laissant bercer sur l'onde ou en dormant, ils pouvaient *préluder au royaume de Dieu.* (P. 164.) Il est vrai que M. E. Renan nous avertit que « on ne se figure pas l'enivrement d'une vie qui s'écoule ainsi à la face du ciel, la flamme douce et forte que donne ce perpétuel contact avec la nature, les songes de ces nuits passées à la clarté des étoiles, sous un dôme d'azur d'une profondeur sans fin. »

M. E. Renan chante les pêcheurs de Galilée avec les mêmes accents que madame Deshoulières chantait les bergers. Aujourd'hui que *l'affreux réalisme* a envahi les arts et la littérature, on se permet de rire des bergers et bergerettes si gentiment peints ou décrits par nos poëtes pastoraux, si gracieusement habillés par nos peintres de même style. Nous craignons bien le même sort pour les pêcheurs de Galilée inventés par M. E. Renan.

Mais cela n'empêche pas que la description de notre académicien ne soit charmante. Nous demanderons seulement : Pourquoi tant de poésie? Pour une raison fort simple, qui est d'expliquer *tout naturellement* le songe de Jacob et la lucidité des apôtres dont l'*œil clair et doux contemplait le monde dans sa source idéale!* Une *source idéale* du monde! Contempler une *source idéale!* De si gracieuses expressions sont au-dessus de notre intelligence. Mais les apôtres ne contemplaient pas seulement cette source qui est *idéale*,

Digitized by Google

c'est-à-dire qui n'existe pas, « le monde dévoilait peut-être son secret à la conscience divinement lucide de ces enfants heureux ! » Ainsi, parce que les apôtres habitaient la Galilée et qu'ils étaient pêcheurs sur le lac de Génésareth, ils connaissaient peut-être des secrets qui ont toujours été et qui sont encore des mystères pour tous les savants ! Ils avaient encore un autre avantage, « la pureté de leur cœur leur mérita un jour de voir Dieu. » Cela est très-vrai ; mais nous ne savons trop quel sens M. E. Renan peut attacher à de telles paroles, puisque son Dieu est purement *idéal*. Il est vrai qu'il gratifie les apôtres d'un *œil clair et doux* assez *lucide* pour voir même l'*idéal*. Mais si leur œil était si clairvoyant, et s'ils savaient tant de choses, comment étaient-ils en même temps si ignorants, si faibles d'esprit ?

La poésie qui précède était destinée, dans l'esprit de M. E. Renan, a donner aux auditeurs de Jésus un caractère tout nouveau. « La troupe fidèle, dit-il, allait ainsi, *gaie et vagabonde*, recueillant les inspirations du maître dans leur première fleur. Un doute naïf s'élevait parfois, une question doucement sceptique : Jésus, d'*un sourire* ou d'un regard, faisait taire l'objection. » (P. 166.)

M. E. Renan tient, comme on voit, à faire *sourire* Jésus fort souvent. Le fait est que Jésus, d'après l'Évangile, pleura plusieurs fois, mais qu'il ne sourit jamais. Nous nous permettrons de faire à notre romancier une autre observation : c'est que Jésus a toujours répondu très-catégoriquement aux questions qui lui étaient faites par les apôtres, et que *jamais* il ne se contenta *d'un regard ou d'un sourire* en guise de réponse. Il ne pourrait citer un seul mot des Évangiles

Digitized by Google

pour appuyer son assertion, qui peut être fort poétique, mais qui n'en est pas moins ridicule.

Après le préambule que nous venons d'examiner, M. E. Renan traduit les huit béatitudes qui forment le commencement du *discours de la montagne*. Saint Mathieu, avant de les rapporter, s'exprime ainsi : « Jésus, voyant la foule, *gravit une montagne*, et, lorsqu'il se fut assis, les disciples s'approchèrent de lui. Alors, ouvrant la bouche, il les instruisait en disant : Bienheureux, etc. » L'Évangile affirme donc que le premier discours de Jésus fut prononcé sur une montagne. Fidèle à son habitude de contredire l'Évangile, M. E. Renan appelle ce discours : *Prédications du lac*. Il tenait aussi à faire croire qu'il s'agissait, dans les huit béatitudes, d'un royaume de Dieu qui devait être établi *sur la terre* et où les pauvres et les affligés allaient obtenir la richesse et la joie. C'est pourquoi il a supprimé ce résumé de ces huit béatitudes, qui les suit immédiatement dans le discours :

« Vous serez heureux lorsqu'on vous maudira, lorsque l'on vous persécutera et que l'on dira à faux toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez d'allégresse, car *votre récompense sera grande dans les cieux;* car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui vous ont précédés. » (Math., v, 11-12.) M. E. Renan, qui enseigne que Jésus entendait, par le *royaume des cieux*, une ère de joie, de plaisirs, sans autre religion que le scepticisme, sans autre Dieu que l'idéal; qui veut que Jésus n'ait cru ni à l'âme, ni à son immortalité, ni aux récompenses futures, devait *prudemment* supprimer des paroles qui détruisent toutes ses imaginations. Est-ce là de la bonne foi? Du reste, l'Évangile entier repose sur

Digitized by Google

la doctrine des récompenses futures pour la vertu, et il fait principalement consister la vertu dans la lutte contre le mal moral et le mal physique, qui exerceront constamment leur funeste influence dans le monde présent. Il faut fermer les yeux volontairement pour ne pas apercevoir cette doctrine dans tous les discours de Jésus. La doctrine évangélique peut se résumer en ces deux mots : Lutte sur la terre contre le mal, récompense dans le ciel pour la vertu. La lutte est notre partage ici-bas; le bonheur sera dans le monde futur ou dans le *royaume de Dieu*. M. E. Renan, en s'efforçant de donner une idée contraire de la doctrine évangélique, n'a pu le faire que par suite d'un *parti pris* qui ne fait pas honneur à sa bonne foi ; car il est impossible de supposer qu'il n'ait pas aperçu les mille textes qui donnent à ses théories les plus formels démentis.

Du reste, il n'a pu citer le plus simple passage des Évangiles sans se réfuter lui-même ; c'est ce qui lui arrive, par exemple, dans le reste de son X^e^ chapitre, où il glane à tort et à travers quelques paroles de Jésus pour donner une fausse idée de son enseignement. Le mal puni et la vertu récompensée dans le monde futur ; Dieu, être *personnel*, réel, qui prend soin de ses créatures, qui les gouverne, qui les punira dans l'enfer ou qui les récompensera dans le ciel, telle est la doctrine qui éclate dans les textes cités par M. E. Renan lui-même (p. 169 à 177). Est-ce bien celle qu'il attribue à Jésus-Christ?

Mais, en les citant, il n'avait qu'un but qui l'empêchait d'apercevoir *toutes les vérités* qu'il constatait malgré lui, c'était de dénaturer la doctrine évangélique sur la propriété. Il voudrait donner à penser que *le communisme* était la doctrine de Jésus. C'est une *ca-*

Digitized by Google

lomnie purement et simplement. Une chose certaine, c'est que Jésus condamna les riches qui abusaient de leurs richesses; qu'il consola les pauvres en leur faisant entrevoir que leur tour viendrait dans un monde meilleur, dans le *royaume de Dieu*, où ils seraient reçus après leur mort, s'ils supportaient avec confiance en Dieu leurs privations dans le monde actuel; mais il ne condamna pas plus la propriété qu'il ne sanctifia la pauvreté *en elles-mêmes*. Il considérait la richesse comme un obstacle terrible à la sanctification de l'homme; il enseignait que le renoncement *volontaire* à cette richesse était une condition essentielle pour être admis dans la troupe choisie qui devait être chargée d'annoncer l'Évangile; il établissait que, riches et pauvres étant frères, ceux qui possédaient devaient secourir ceux qui étaient dans le dénûment; il ne voulait pas que la préoccupation pour les intérêts de ce monde détournât l'homme de la pensée du monde futur auquel il était destiné; mais, de cette doctrine à la condamnation de la propriété, à la glorification de la misère, il y a un abîme. M. E. Renan croit le combler en affirmant que, dans l'Évangile, *richesse* veut dire *propriété;* que le *riche* en général est condamné, et non pas seulement le *mauvais riche*. Ces deux assertions contredisent positivement l'Évangile. Le riche qui est condamné, dans la parabole du riche et de Lazare, est celui qui ne donne même pas au pauvre *les miettes qui tombent de sa table*. Prétendre que c'est là seulement *un riche*, c'est un peu abuser de la liberté de mettre ses fantaisies à la place de la vérité. Plusieurs riches, des rois, des hommes puissants, sont mis en scène dans les paraboles évangéliques, et ils y sont loués, lorsqu'ils n'abusent pas de leurs richesses ou de

Digitized by Google

leur pouvoir. Zachée était riche, et Jésus le distingua dans la foule, parce qu'il voyait en son cœur une disposition charitable qui le porta à donner *la moitié* de son bien aux pauvres. Lazare et ses deux sœurs Marthe et Marie étaient riches, et Jésus les avait en particulière affection. Jaïr était riche, et Jésus loua sa foi et le récompensa par la guérison de sa fille.

Si l'on veut interpréter sainement la doctrine de Jésus, il ne faut pas en prendre un trait particulier, l'exagérer et en tirer des conséquences générales, comme le fait *toujours* M. Renan ; il faut la voir *dans son ensemble*. Or, ainsi considérée, la doctrine de Jésus n'est point une théorie sociale, n'est ni le communisme, ni le socialisme, mais *la charité*. Il n'a point dit aux pauvres : *Prenez* à autrui ce qu'il possède, car vous y avez droit. Mais il a dit aux riches : *Donnez* à vos frères les pauvres une partie des biens que la Providence vous a confiés pour en faire un bon usage.

Notre écrivain n'a pas aperçu cette distinction *essentielle, fondamentale*, qui existe entre la doctrine de Jésus et les systèmes anti-évangéliques du *communisme*. Est-ce faute de pénétration? Nous n'en savons rien. Mais, que ce soit par défaut de pénétration ou par défaut de bonne foi, il n'en est pas moins vrai qu'il a complétement dénaturé la doctrine de Jésus, sur ce point comme sur les autres.

Nous avons déjà remarqué que notre antagoniste, tout en donnant quelques éloges aux paraboles de Jé-Jésus, a osé affirmer que plusieurs d'entre elles étaient ridicules et bizarres. Dans son chapitre X, il indique celle de l'*intendant* comme méritant cette qualification. Examinons-la de près, et voyons s'il en est ainsi, ou bien

Digitized by Google

si c'est M. Renan qui ne l'a pas comprise (Luc, XVI, 1 et suiv.) :

« Un homme riche avait un intendant qui fut diffamé auprès de lui comme dissipant ses biens. Il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de toi? rends-moi compte de ton administration, car à l'avenir tu ne seras plus mon intendant. Alors, celui-ci se dit en lui-même : Que ferai-je si mon maître m'ôte ma place? Je ne puis travailler la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je vais faire, afin que lorsque j'aurai perdu l'intendance, je trouve des gens qui me reçoivent chez eux. Ayant donc appelé les uns après les autres les débiteurs de son maître, il dit au premier : Combien dois-tu à mon maître? Celui-ci lui répondit : Cent tonnes d'huile. Il lui dit : Reprends ton obligation, assieds-toi là vite, et écris-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et toi, combien dois-tu? Celui-ci lui répondit : Cent mesures de froment. Il lui dit : Reprends ton billet et fais-en un de soixante. Et le maître loua *la prudence* de l'intendant *infidèle,* car *les enfants de ce siècle* sont plus prudents que *les enfants de lumière* dans l'administration de leurs affaires. Je vous dis donc : faites-vous des amis avec *l'argent de l'iniquité*, afin que, venant à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

Il est bien évident que Jésus ne donnait point ici pour modèle cet intendant; il l'appelle : intendant *infidèle,* ou d'*iniquité*; il désigne par *argent d'iniquité* celui qu'il avait volé à son maître. Il classe cet intendant parmi *les enfants du siècle*, par opposition *aux enfants de lumière* qui sont les hommes de bien. Il constate seulement que les hommes pervers sont *très-avisés* dans la conduite de leurs intérêts; et il engage

Digitized by Google

les hommes de bien à être aussi avisés qu'eux dans les choses de leur salut.

M. E. Renan trouve cette parabole *bizarre*. Pourquoi? « Parce qu'un intendant y est loué pour s'être fait des amis parmi les pauvres aux dépens de son maître. » (P. 174.) Peut-on *dénaturer* plus ouvertement la doctrine de Jésus? S'il avait enseigné ce qu'on lui attribue, ce n'est pas par le mot *bizarre* qu'il faudrait caractériser sa parabole, mais bien par le mot *immoral*, puisqu'elle ne serait que l'apologie du vol.

Nous avons voulu citer, mot pour mot, la parabole évangélique et l'appréciation de notre écrivain, afin de prouver une fois de plus que le nouvel ennemi de Jésus-Christ a pris à tâche d'imputer à l'Évangile le contraire de ce qui y est enseigné.

Pour résumer ce chapitre, nous devons dire que M. E. Renan y a multiplié les preuves qu'il n'a rien compris à la doctrine évangélique sur la richesse et la pauvreté ; qu'il a confondu les préceptes de la charité avec un *communisme* aussi opposé à l'Évangile qu'au bon sens ; qu'il a pris pour des préceptes généraux, applicables à tous, *des conseils de dénûment* absolu, adressés seulement à ceux qui voudraient se dévouer au rude labeur de l'évangélisation; qu'il a pris pour un enseignement *social*, une doctrine qui n'avait d'autre but que la sanctification de l'*individu;* qu'il n'a pas compris cette idée élémentaire qui éclate à toutes les pages de l'Évangile : que c'est par le perfectionnement *individuel*, et par l'espérance d'un bonheur futur, que Jésus a posé les bases de l'amélioration de la société. L'Homme-Dieu n'a rêvé ni système politique, ni rénovation sociale. Il a voulu sanctifier l'*individu* dans les diverses conditions de la société; et si la

Digitized by Google

société a ressenti l'influence bienfaisante de l'Évangile, c'est qu'elle possédait plus de membres chrétiens, et non pas par suite de l'établissement de telle ou telle institution évangélique. Plus l'esprit chrétien pénétrera les hommes, plus la société sentira l'influence *de la justice et de la charité*. Au contraire, à mesure que les vagues systèmes de M. Renan et des prétendus philosophes pénétreront les âmes, plus l'injustice et l'égoïsme s'infiltreront dans le corps social comme autant de poisons mortels. Toute institution sociale pénétrée de l'esprit chrétien est bonne et salutaire ; toute institution qui en est privée est mauvaise et nuisible. Voilà pourquoi l'Évangile a produit de bons résultats dans les sociétés les plus mal organisées, et voilà pourquoi aussi les sociétés les plus savamment organisées en dehors de l'esprit chrétien n'ont jamais rien produit de bon pour l'immense majorité de ceux qui les composent.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

Le royaume de Dieu conçu comme l'avénement des pauvres.

Nous avons exposé déjà par quel procédé M. E. Renan a trouvé des changements dans la doctrine de Jésus touchant le royaume de Dieu. Il a pris çà et là quelques textes *tronqués* dans les quatre Évangiles, afin d'attribuer à Jésus son propre système *dit* de la *religion pure*, c'est-à-dire d'une religion sans Dieu, sans dogmes, sans morale, sans culte, sans prêtres. De sa propre autorité, il a fait de cette opinion la pensée primitive de Jésus sur le royaume de Dieu.

Il a ensuite recueilli çà et là dans les quatre Évangiles le reste des textes qu'il avait tronqués, dont il a fait plusieurs parties qui devaient correspondre aux changements qu'il voulait imaginer dans les idées de Jésus.

C'est là un procédé qui dénote, dans notre romancier, la résolution arrêtée, parfaitement réfléchie, de faire dire à Jésus tout le contraire de ce qu'il a dit. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier la méthode qu'il a suivie.

Pour nous, nous n'avons qu'à faire ces deux remar-

Digitized by Google

ques fort simples pour détruire son système de mensonges : La première, que les textes n'ont besoin que d'être lus *en entier* pour détruire toutes ses assertions ; la seconde, qu'ils se rapportent indifféremment à toutes les époques de la vie de Jésus, qu'ils expriment la même idée, dans les premiers discours comme dans les derniers. De là il résulte que M. E. Renan n'a pas plus respecté ses lecteurs que les Évangiles, en tronquant les textes et en les pliant pour les faire entrer de force dans son système. Le chapitre XI ne présente qu'une des phases qu'il a imaginées pour le développement prétendu des idées de Jésus. Nous pourrions nous contenter d'engager nos lecteurs à remonter aux textes que le romancier cite lui-même et à les lire en entier dans l'Évangile, pour y trouver la réfutation de ses assertions. Mais, puisque nous avons entrepris de faire nous-même le travail, continuons notre œuvre.

Jésus aurait compris bien vite que le *communisme délicat* que lui a attribué M. E. Renan ne suffirait pas à la masse. Il en prend son parti et il rêve *une vaste substitution de race*, en mettant *les enfants*, *les pauvres*, *les hérétiques*, *les schismatiques*, *les publicains*, *les samaritains*, *les païens de Tyr et de Sidon* à la place des *gens comme il faut*. C'était *un appel au peuple* légitimé par la parabole des invités au festin. « Le *pur ébionisme*, c'est-à-dire la doctrine que les pauvres (*ebionim*) seuls seront sauvés, que le règne des pauvres va venir, fut donc la doctrine de Jésus. » (P. 178, 179.)

Nous avons réfuté dans le dernier chapitre cette théorie de M. Renan. Du reste, il prend soin de se réfuter lui-même dans les pages suivantes (180-181), en remarquant que, de tout temps, au sein du peuple

Digitized by Google

d'Israël, les prophètes avaient pris comme Jésus le parti des pauvres. Jésus ne changea donc rien, sous ce rapport, aux traditions des prophètes. Pourquoi alors lui attribuer comme nouvelle cette vieille doctrine?

Jésus prit le parti des pauvres, des humbles, victimes, non de la *morgue sociale*, comme dit notre écrivain (p. 179), mais de *l'injustice* sociale. Il rappela les grands principes de l'égalité du pauvre et du riche devant Dieu; il recommanda au pauvre la patience, en reprochant énergiquement aux mauvais riches l'abus qu'ils faisaient de leurs richesses. Il flagella tous ceux qui vivaient d'injustice, de rapine; qui s'élevaient au-dessus des autres, qui les méprisaient; il prêcha la justice et l'amour mutuel comme les deux principes vivifiants qui devaient faire régner l'ordre dans les rapports sociaux. Mais il ne rêva jamais la substitution du pauvre au riche; cette idée ridicule n'a pu germer que dans un esprit décidé à dénaturer complétement sa doctrine. A quoi eût servi cette substitution? Elle eût pu être utile, d'une manière transitoire, à quelques individus, mais quel aurait été le résultat social? Que telle classe, de riche devienne pauvre, ou de pauvre devienne riche, l'état de la société ne sera-t-il pas le même? Ceux qui seraient devenus riches, ayant hérité des vices de ceux qu'ils auraient remplacés, la société n'eût-elle pas été dans les mêmes conditions? Jésus s'éleva plus haut. Il savait parfaitement que, par suite même de la nature de l'homme, les aptitudes seraient toujours différentes, et qu'il y aurait toujours nécessairement des *inégalités sociales*. Il voulut seulement que ces inégalités ne fussent pas une source d'orgueil et d'égoïsme pour les uns, de malheur et d'humiliation pour les autres. Il prêcha la justice et l'amour mutuel;

Digitized by Google

il établit les grandes lois de l'égalité devant Dieu, de la charité en vertu de laquelle les richesses doivent circuler dans toutes les veines du corps social. Il ne rêva donc ni bouleversement politique ni substitution d'une classe à une autre. Il enseigna pour tous les temps, pour toutes les sociétés, quelle que soit leur forme gouvernementale ou sociale, et son enseignement mis en pratique coupe, dans leurs racines, tous les abus, toutes les injustices.

Certaines sectes purent abuser de la doctrine de Jésus de la même manière que M. E. Renan; tels auraient été les *Ébionites,* qu'il appelle *ébionim*, dont le nom signifie *pauvres*. Que cette secte ait eu un chef nommé Ébion, ou que son nom lui vienne du titre que se donnaient les adeptes, peu importe. M. E. Renan affecte une grande érudition sur ce point, comme s'il avait la plus légère importance (1). Un fait certain, c'est que, d'après les écrits les plus anciens que l'on connaisse, les Ébionites étaient considérés, au sein de la société chrétienne, comme une secte *hérétique*. M. E. Renan en convient (p. 182), mais il veut, en même temps, que cette accusation soit fausse, et il prétend

(1) Pour faire apprécier avec quelle bonne foi M. E. Renan fait de l'érudition, nous ne relèverons qu'une de ses assertions. Les Ebionites, d'après lui, étaient ainsi appelés parce qu'ils étaient partisans de son système de la substitution des pauvres. Il cite à ce propos plusieurs écrivains qui n'en disent rien, et il attache surtout de l'importance à Eusèbe. Or cet historien, non-seulement n'attribue pas aux Ebionites les idées que leur prête M. E. Renan, mais il raconte qu'on les appelait *pauvres* à cause de la pauvreté de leur intelligence au sujet des dogmes chrétiens. (V. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, liv. III, ch. XXVII.) On peut apprécier d'après ce seul trait toute l'érudition de M. E. Renan.

Digitized by Google

que les Ébionites n'étaient que les chrétiens primitifs. On comprend pourquoi il en agit de la sorte. Mais il persuadera difficilement que les *vrais chrétiens* aient été ceux qui étaient regardés comme *antichrétiens* par toute la société chrétienne, dès le premier siècle. Au lieu de s'appuyer sur les erreurs des Ébionites pour étayer son système sur la doctrine de Jésus, il serait plus raisonnable de procéder tout autrement, et de conclure, du sentiment général de la société chrétienne primitive, que les Ébionites abusaient de quelques mots de l'Évangile.

Mais M. Renan a cru que l'erreur des Ébionites favorisait son système; c'était assez pour qu'il prît parti pour ces sectaires. Il veut voir le vrai christianisme dans leur doctrine et dans celle d'une foule de sectes immorales et communistes du moyen âge, comme celles des Bégards, des Pauvres de Lyon, des Fratricelles, etc. Il confond avec ces sectaires les Franciscains, et il appelle la fondation de cet ordre mendiant *le grand mouvement ombrien du treizième siècle* (p. 182); il trouve que ce mouvement ressemble le plus *au mouvement galiléen;* et « François d'Assise, dit-il, fut l'homme du monde qui, par son exquise bonté, sa communion délicate, fine et tendre avec la vie universelle, a le plus ressemblé à Jésus. » (P. 183.) François d'Assise fut pauvre et créa un ordre mendiant, voilà pourquoi M. E. Renan revient si souvent sur ce personnage, qui n'eût certes pas été flatté s'il eût entendu notre écrivain confondre ses disciples avec les Bégards. Mais M. Renan n'y regarde pas de si près, et il ne voit aucune différence entre des hommes qui, comme les Franciscains, devaient se dévouer à la pauvreté *volontairement* pour travailler à l'évangélisation du

Digitized by Google

monde, et ceux qui, comme les Bégards, rêvaient un bouleversement social pour s'enrichir. Il fait des uns et des autres, au même titre, *la vraie lignée de Jésus* (p. 183), *les vrais disciples de Jésus* (p. 184); puis il fait l'apologie de la mendicité, le *seul état qui convienne à une foule d'âmes contemplatives!*

M. Renan confond ici *la mendicité* et la pauvreté volontaire. Ce n'est pourtant pas la même chose. Que des âmes contemplatives, dégoûtées du monde ou peu faites pour lui, se réfugient dans une retraite où elles trouvent, sans s'en préoccuper, *le nécessaire*, on le comprend; mais il y a loin de là à la mendicité, qui ne naquit, au sein du christianisme, à titre d'institution, que pendant le moyen âge. Cette déviation de l'idée chrétienne fut consacrée dans *les quatre ordres mendiants*, et non pas seulement dans celui de François d'Assise, comme semble le croire M. Renan; elle entraîna avec elle les plus criants abus, comme l'histoire entière l'atteste. Notre écrivain a donc prouvé qu'il ne connaît pas le christianisme en le confondant avec la doctrine antichrétienne qui a donné naissance aux *mendiants;* il a prouvé qu'il ne voulait même pas se donner la peine de connaître la valeur des mots en confondant *mendicité* avec *pauvreté volontaire* ou abnégation; il a prouvé qu'il ne savait pas l'histoire, en confondant les moines *mendiants* avec des sectaires communistes qui avaient des principes diamétralement opposés.

« Comme tous les grands hommes, dit M. E. Renan, Jésus avait du goût pour le peuple et se sentait à l'aise avec lui. L'Évangile, dans sa pensée, *est fait pour les pauvres;* c'est à eux qu'il apporte la bonne nouvelle du salut. » (P. 184.) Notre auteur prétend

Digitized by Google

appuyer cette assertion sur les témoignages de saint Mathieu et de saint Luc. Le premier dit tout simplement (XI, 5) : « Les pauvres sont évangélisés ; » le second (VI, 20, 21) : « Bienheureux, pauvres ; car le royaume de Dieu est à vous ; bienheureux, vous qui maintenant avez faim, parce que vous serez rassasiés ; et vous qui pleurez, parce que vous serez dans la joie. »

Une chose certaine, c'est que Jésus donne l'évangélisation des pauvres comme un signe de sa mission divine. La raison en est fort simple. A l'époque où il vivait, le pauvre était victime du riche ; il ne comptait pour rien dans l'humanité. Jésus est venu annoncer à ces déshérités du monde qu'ils étaient, au même titre que les riches et les savants, les enfants du Père céleste ; appelés, sans distinction, à la vérité, à la possession des biens éternels. Mais en appelant une partie de l'humanité au salut, Jésus a-t-il rejeté l'autre? Il faudrait n'avoir pas lu l'Évangile pour le penser. Jésus ne voulait plus de distinctions sociales *aux yeux de Dieu.* Il ne prétendait donc point mettre les pauvres à la place des riches pour faire de ces derniers des pauvres ; il annonçait seulement que tous ceux, pauvres ou riches, qui pratiqueraient ses préceptes, seraient les élus de Dieu ; que les riches devaient devenir *pauvres en esprit*, par leur abnégation et leur charité ; que les vrais pauvres n'étaient pas ceux qui étaient privés des biens de ce monde, mais ceux qui en étaient détachés en esprit, qui n'y attachaient pas leur cœur. Pourquoi M. E. Renan, qui estime tant — (du moins il le dit) — les *Logia* de Mathieu, a-t-il renvoyé à saint Luc pour nous donner à penser que l'Évangile n'était fait que pour les pauvres ? Le discours auquel il

Digitized by Google

renvoie dans saint Luc se trouve aussi en saint Mathieu. Pourquoi donc n'avoir pas renvoyé à ce dernier au lieu de renvoyer à saint Luc? Voici pourquoi : Saint Mathieu, en rapportant les paroles de Jésus, dit : « Bienheureux les pauvres *en esprit !* » Or ce dernier mot contrariait M. Renan. En lisant le discours tout entier en saint Luc, on ne peut se tromper sur le sens qu'il attachait au mot *pauvre;* mais cet évangéliste n'a pas dit expressément « pauvres *en esprit ;* » c'est assez pour que notre consciencieux écrivain préfère renvoyer à son texte plutôt qu'à celui de saint Mathieu.

Quoi qu'en dise notre romancier, Jésus ne doit pas être mis au nombre de ces prétendus démocrates qui, de tout temps, ont fait grand bruit de leur amour pour le peuple, et qui n'ont voulu, sous le nom de peuple, qu'établir une aristocratie d'un nouveau genre. Le peuple, pour Jésus, c'était l'humanité entière, et sa démocratie a consisté à donner à toutes les classes sociales, sans distinction, les mêmes préceptes, préceptes divins qui, s'ils étaient pratiqués, ne flatteraient point l'utopie d'une égalité sociale impossible, mais unifieraient les classes diverses dans un même sentiment d'amour de Dieu et d'amour mutuel. Chercher dans l'Évangile un de ces systèmes communistes ou socialistes qui n'ont jamais été et qui ne peuvent être que l'exploitation d'une classe par une autre, ou de toutes par quelques ambitieux, c'est donner la preuve que l'on ne comprend pas le premier mot de la doctrine de Jésus.

Cet adorable maître n'approuvait pas plus le pauvre vicieux et envieux que le *bourgeois pédant, formaliste, orgueilleux de son apparente moralité* (p. 185), que le pharisien qui mettait la religion dans ses tradi-

Digitized by Google

tions orgueilleuses, que le *faux dévot* qui n'avait que l'apparence de l'esprit religieux. Il n'appréciait point l'individu par la classe à laquelle il appartenait, mais bien par ses qualités personnelles. Peu lui importait que celui qui l'approchait eût été coupable ou vicieux, appartînt à telle ou telle classe sociale. La vertu conservée ou le repentir du péché, tels étaient les titres à ses préférences. Le coupable ne trouvait pas, comme le prétend M. Renan, *dans sa conversion à la secte un moyen de réhabilitation facile* (p. 187), car cette conversion à la prétendue *secte* n'était autre chose que la pratique de la vertu et le renoncement complet aux vices.

Si cela est si *facile*, comment se fait-il, monsieur Renan, qu'il y ait si peu de vrais chrétiens, qu'il y ait même si peu d'hommes dont la simple moralité soit sincère? Croyez-vous qu'il suffisait, pour entrer dans ce qu'il vous plaît d'appeler *la secte* de Jésus-Christ, de dire simplement qu'on y appartenait, de suivre le Maître et d'écouter ses préceptes sans les mettre en pratique? Lisez l'Évangile, et vous apprendrez qu'il en était tout autrement. Jésus ne flagellait pas seulement l'hypocrisie dans la secte pharisaïque, mais partout où elle se rencontrait; il ne l'aurait pas tolérée dans le faux disciple qui n'aurait pas pratiqué sa morale sublime; ce n'était que dans la pratique de cette morale que consistait la réhabilitation pour le coupable. Quelle influence pouvaient avoir sur Jésus ces larmes ridicules, ces fades tendresses que vous attribuez aux pécheurs ou pécheresses qui suivaient le divin Maître? Il ne les estimait qu'autant qu'elles étaient *le signe* de la conversion du cœur et d'un retour sincère à la vertu. Voilà ce que l'on trouve dans les paraboles que vous citez, monsieur

Digitized by Google

Renan (p. 186), et si vous ne l'avez pas aperçu, ce n'est certes pas la faute de l'Évangile (1).

Mais notre romancier avait ses raisons pour faire croire qu'il suffisait de se mettre à la suite de Jésus pour être réhabilité. Il ne tient pas à lui que l'on n'envisage Jésus comme un *bon vivant*, entouré de *filles de joie* (p. 188) et de gens mal famés, mangeant, buvant, se livrant à d'*aimables plaisanteries* (p. 188), parcourant la Galilée *au milieu d'une fête perpétuelle*.

---

(1) En faisant allusion à la parabole de la pécheresse qui répandit un vase de parfums sur les pieds de Jésus, M. Renan revient en note (p. 187) sur ses assertions touchant le prétendu soin de saint Luc à relever tout ce qui se rapporte au pardon du pécheur. Il veut trouver une contradiction dans les évangélistes qui rapportent *le même fait*, parce que ce fait ne se trouve pas *chronologiquement* à la même place, et, en même temps, il convient qu'aucun des évangélistes n'a eu la pensée d'aligner chronologiquement les faits. Nous avons refuté déjà M. Renan sur ce point (V. 1re partie, p. 78 et suiv.). N'oublions pas que, dans sa note, il cite encore, nous ne savons pourquoi, son fameux texte de Papias. Il paraît qu'avec la bonne volonté de M. Renan, on trouve de tout dans ce passage de Papias.

Faisons observer, en outre, que M. E. Renan prétend que saint Luc a composé son récit de la femme pécheresse « avec les traits d'une autre histoire, celle de l'onction des pieds qui eut lieu à Béthanie quelques jours avant la mort de Jésus. » D'abord, c'est peut-être la même histoire que saint Luc rapporte, seulement il ne la met pas *chronologiquement* à la même place que saint Mathieu. M. Renan pourrait aussi en faire deux histoires analogues, car Marie de Béthanie put très-bien aller deux fois dans la maison de Simon répandre des parfums sur les pieds de Jésus. M. Renan devrait l'admettre d'autant plus volontiers qu'il nous apprend qu'il arrivait *souvent* que des femmes versaient des parfums sur les pieds de Jésus. (P. 190.) Puisque ce fait, qui était dans les mœurs de l'Orient, arrivait souvent, la même femme pouvait l'avoir accompli deux fois dans des circonstances identiques, mais M. Renan se ferait scrupule d'être juste une seule fois envers l'Evangile.

Digitized by Google

(P. 188, 189.) « Il se servait, ajoute-t-il, d'*une mule*, monture en Orient si sûre et si bonne, et dont le grand œil noir ombragé de longs cils a beaucoup de douceur. » (P. 190.) Voilà une description de la physionomie de la mule qui vient bien à propos vraiment. Mais où M. Renan a-t-il trouvé que Jésus se servait d'une mule pour parcourir la Galilée? Dans sa gracieuse imagination, puisque aucun document n'en fait mention. « Ses disciples, dit-il encore, déployaient *quelquefois* autour de lui une pompe rustique, dont leurs vêtements, tenant lieu de tapis, faisaient les frais. Ils les mettaient sur la mule qui le portait, ou les étendaient à terre sur son passage. » (P. 190.) M. E. Renan renvoie pour ces détails à saint Mathieu (XXI, 7, 8). C'est de l'impudence; car, qui ne sait que Jésus, d'après cet évangéliste, entra à Jérusalem monté *sur une ânesse*, et seulement *une fois*, lorsqu'il y allait consommer son sacrifice; que *la foule* l'acclama alors, le recevant en triomphe, jonchant de vêtements et de branches d'arbre ce chemin que l'innocente victime devait, quelques jours plus tard, arroser de son sang? Transformer ce modeste et passager triomphe populaire (1) en courses joyeuses sur une mule à l'œil doux, c'est, il faut en convenir, dépasser toutes les bornes. On peut en dire autant des fantaisies de notre écrivain touchant les enfants que Jésus, *comme Savonarole*, aurait employés à des missions pieuses. (P. 191.) On ne peut, sans ressentir une indicible pitié, lire les dernières

(1) Il généralise le même fait d'une autre manière en disant que *les enfants* lui décernaient *de petites ovations* auxquelles il se *plaisait fort*, l'appelant « fils de David, » criant *hosanna*! et portant des palmes autour de lui. (P. 191.)

Digitized by Google

pages du chapitre XI, si fades, si fausses, si prétentieuses. L'auteur y déploie un grand luxe de citations pour dire que Jésus recommandait à ses disciples l'humilité et la naïve simplicité des enfants. Il en conclut que les disciples étaient de grands enfants qui se berçaient de l'idée chimérique d'un *paradis*, espèce de jardin où ils continueraient éternellement leur joyeuse vie.

Quand on connaît l'Evangile et qu'on lit de pareilles fadaises, la plume tombe des mains, et l'on ne sait qui l'on doit plaindre le plus, celui qui a osé les écrire ou ceux qui les croient sur sa parole.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

Ambassade de Jean prisonnier vers Jésus. — Mort de Jean. — Rapports de son école avec celle de Jésus.

« Pendant que la joyeuse Galilée célébrait dans les fêtes la venue du bien-aimé, le triste Jean, dans sa prison de Machéro, s'exténuait d'attente et de désirs.» (P. 195.)

C'est ainsi que M. E. Renan commence son douzième chapitre. Nous avons dit que les *fêtes de la joyeuse Galilée* n'étaient qu'un produit de la gracieuse imagination de notre romancier. Le portrait de Jean *s'exténuant d'attente et de désirs* est sorti de la même source. Les monuments historiques ne parlent pas plus des fêtes de Jésus que des tristesses de Jean. Ils mentionnent seulement la modeste mission que Jean confia à deux de ses disciples, mission que notre romancier transforme en *ambassade*. Cette mission est racontée par saint Mathieu au chapitre XI ; mais, comme au chapitre IX l'évangéliste avait parlé de quelques disciples de Jean qui demandaient à Jésus pourquoi ses disciples ne jeûnaient pas comme eux, M. E. Renan rapproche ce dernier fait du premier, il identifie les pre-

Digitized by Google

miers disciples de Jean avec les deux qu'il envoya de sa prison, et il trouve ainsi le moyen de façonner un fait tout nouveau. « L'air de fête, dit-il, qui régnait autour de lui (Jésus) *les surprit*. Accoutumés aux jeûnes, à la prière *obstinée*, à une vie *toute d'aspirations*, *ils s'étonnèrent* de se voir tout à coup transportés au milieu des joies de la *bienvenue*. »(P. 196.)

Que diraient M. E. Renan et toutes les écoles rationalistes si, pour présenter tel ou tel fait de la révélation, les chrétiens prenaient ainsi çà et là quelques traits détachés afin de les grouper ensuite et d'en former un récit tout différent de celui des documents historiques? Toutes les figures de l'éloquence ne leur suffiraient pas pour peindre leur indignation. Ce qui ne serait point permis au chrétien en faveur de la révélation, ce qui n'est permis à aucun honnête homme qui étudie ou qui écrit l'histoire, M. E. Renan se le permet dans l'intérêt de son système, et nous serions très-étonné s'il ne nous trouvait pas bien hardi de lui reprocher son procédé.

Il en a un autre que nous livrerons, comme le précédent, à l'appréciation des hommes de bonne foi. Il consiste à glisser d'un pied léger sur les détails ou sur les faits qui contrarient ses hypothèses. C'est à ce dernier qu'il a recours en racontant l'entrevue de Jésus et des deux disciples de Jean.

On sait que M. E. Renan ne veut pas que Jésus ait cru d'abord à sa mission messianique, et qu'il attribue à saint Jean des doutes sur ce point. Ces deux assertions sont contraires à tous les documents historiques de la vie de Jésus. Si Jean envoyait à Jésus deux de ses disciples, c'était pour savoir s'il était bien celui qu'il avait connu par inspiration être le Messie lorsqu'il

Digitized by Google

l'avait baptisé dans le Jourdain, et non pas pour savoir si le Messie était venu, puisqu'il le savait.

Jésus, de son côté, n'avait jamais douté de ce qu'il était. Dès qu'il paraît dans le monde, dès l'âge de dix ans, il se donne comme le vrai Fils de Dieu chargé d'une grande mission par son Père. Dès le début de sa prédication, il multiplie les miracles pour prouver qu'il parle au nom de Dieu. Mais M. E. Renan ne veut pas qu'il en ait été ainsi et prétend que ce ne fut qu'à l'époque de son entrevue avec les deux disciples de Jean qu'*il n'hésitait plus guère sur son rôle de Messie.* (P. 196.) Il serait bien impossible à notre romancier d'indiquer un seul texte à l'appui des prétendues hésitations de Jésus. Il les invente donc, et s'appuie sur cette invention comme sur un fait. Il veut même que Jésus ait encore hésité *un peu* à l'époque de l'entrevue, puisqu'il affirme qu'il *n'hésitait plus guère*. Or, que dit l'Évangile ?

« Jean ayant appris, dans ses chaînes, *les œuvres du Christ*, lui envoya deux de ses disciples pour lui dire : « Est-ce toi qui dois venir, ou devons-nous en attendre « un autre ? » Jésus leur répondit : « Retournez an- « noncer à Jean ce que vous avez entendu et vu : les « aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux « sont guéris, les sourds entendent, les morts ressusci- « tent, les pauvres sont évangélisés. Or, bienheureux « celui qui ne trouvera pas en moi une occasion de « chute ! » (Math., XI, 2 et suiv.)

Ainsi Jésus faisait des miracles ; il les donnait comme une preuve qu'il était *le Christ, le Messie*, Dieu lui-même revêtu de l'humanité. Il proclame *bienheureux* celui qui n'hésitera pas au sujet de sa mission. Et M. Renan veut que lui-même ait encore hésité alors ! « Jésus, dit-il, qui dès lors *n'hésitait plus guère* sur son

Digitized by Google

propre rôle de Messie, leur énuméra les œuvres *qui devaient caractériser la venue du royaume de Dieu, la guérison des malades*, la bonne nouvelle *du salut prochain* annoncée aux pauvres. » (P. 196.) De bonne foi, est-ce là le sens de la réponse de Jésus ? Ne fit-il « qu'*énumérer* les œuvres qui devaient caractériser la venue du royaume de Dieu ? » Ne parla-t-il que de *la guérison des malades ?* Jésus, d'après l'Évangile, fit les miracles dont il parlait ; il *ne guérit pas seulement des malades*, il délivra par sa puissance divine d'infirmités *incurables* une foule de gens ; *il ressuscita des morts ;* il annonça, non pas *un salut prochain*, mais *la parole de vérité* aux pauvres, c'est-à-dire à ceux que l'on considérait comme des êtres inférieurs n'ayant aucun droit ni à la vérité, ni à la justice, et il dit aux disciples de Jean : « Allez, et annoncez à Jean ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu. » Ce ne fut point une théorie vague sur un avenir hypothétique qu'il leur donna pour réponse, mais bien *des faits divins, à l'appui d'une mission divine.*

M. E. Renan n'ose pas dire que Jésus se soit vanté d'œuvres qu'il ne faisait pas, mais il a soin de restreindre ces œuvres *à la guérison* de quelques malades et à la prédication des pauvres. « Il faisait toutes ces œuvres, » dit-il (p. 196). Mais on sait déjà comment il les faisait, d'après notre écrivain. Quelques malades, travaillés des nerfs, recouvraient le calme en le voyant sourire. On sait aussi comment il a défiguré le sens de ces admirables paroles : « Les pauvres sont évangélisés. » Ainsi, M. E. Renan mentionne, comme en passant, les miracles de Jésus ; il a eu soin déjà et il aura soin plus tard de les réduire à des proportions insignifiantes et ridicules ; il défigure le caractère que Jésus

Digitized by Google

ui-même leur donnait. Après avoir pris de telles précautions, il ne craint plus de dire : *qu'il faisait toutes ces œuvres. Il semble* ainsi admettre les miracles de Jésus, et, *en réalité*, il ne les admet pas. Nous laissons à chacun le devoir de caractériser, comme elle le mérite, cette manière d'agir ; mais nous doutons fort qu'il se rencontre un seul homme qui appelle cela de la franchise.

Notre écrivain veut bien admettre la mort de Jean-Baptiste, telle qu'elle est raconté par les évangélistes, mais nous avons vu que, par avance (ch. VI), il avait pris la précaution de plaider les *circonstances atténuantes* en faveur d'Hérodiade et de sa fille, et les *circonstances aggravantes* contre Jean qui aurait bien pu se *mêler de politique*. Ayant à revenir sur ce fait, il passe légèrement, comme s'il eût eu à marcher sur des charbons ardents, et se hâte d'arriver à sa théorie sur les rapports des *deux écoles* de Jean et de Jésus.

D'abord ces *deux écoles* n'ont pas existé, ce qui rend fort difficile en elle-même la thèse des rapports qu'elles auraient eus entre elles. Mais c'est là, pour M. Renan, une légère difficulté : il invente les deux écoles et leurs rapports. Si l'histoire n'existait pas, notre écrivain ne reculerait pas devant la tâche d'en fabriquer une. Tel est le fait très-simple qui a fourni matière à ses imaginations.

Jean-Baptiste parut dans la Judée, non pas avec une doctrine à lui, mais avec celle des prophètes, et annonça que le Messie allait venir, selon les saintes Ecritures. Plusieurs Juifs crurent qu'il en était ainsi. On les appela *disciples de Jean*. Ce grand homme ayant reconnu Jésus pour le Messie, le fit connaître à quelques-uns de ses disciples qui s'attachèrent à Jésus. D'autres, qui

Digitized by Google

n'avaient pas eu le même avantage, espéraient toujours. Jean, étant en prison, entend parler des miracles de Jésus. Il veut savoir s'il est bien le Messie qu'il avait connu sur les bords du Jourdain ; il lui envoie pour cela deux disciples qui ne le connaissaient pas encore. Après la mort de Jean, plusieurs de ses disciples s'attachèrent à Jésus, comme au Messie ; d'autres, sans doute, qui ignoraient le témoignage rendu à Jésus par leur maître, restèrent avec le reste des Juifs, dans l'espérance de *Celui qui devait venir*.

Peut-on, de ces faits, déduire l'existence de *deux écoles*, ayant des doctrines différentes, exerçant l'une sur l'autre une influence plus ou moins directe ? C'est cependant ce que M. E. Renan a pensé pouvoir essayer.

Examinons ses preuves.

Après avoir raconté la mort de Jean, il ajoute que Jésus, « craignant de la part d'Antipas un surcroît de mauvais vouloir, prit quelques précautions et se retira au désert. » Saint Mathieu, auquel il renvoie, dit simplement que Jésus, après avoir appris la mort de Jean, se retira au désert. Le reste est dû à la riche imagination de notre écrivain. « Beaucoup de monde l'y suivit, ajoute-t-il (p. 198). *Grâce à une extrême frugalite,* la troupe sainte y vécut ; *on crut naturellement voir en cela un miracle.* » Et notre écrivain ose renvoyer en note aux quatre évangélistes qui racontent unanimement que Jésus avec quelques pains et quelques poissons fit distribuer à plusieurs milliers de personnes une nourriture si abondante qu'il y en eut de reste. Devant ce fait si explicitement attesté, M. E. Renan ne s'incline pas. Il croit l'expliquer par *la frugalité extrême* de la troupe sainte. Il nous est plus difficile d'admettre avec lui que plusieurs milliers de

Digitized by Google

gens, même très-sobres, aient pu vivre sans manger dans un désert, que d'admettre avec les évangélistes une intervention de la puissance divine pour les nourrir. Comment n'a-t-il pas vu que le fait de la multiplication des pains a été raconté par les évangélistes à une époque où vivaient encore des milliers de témoins qui en avaient profité, qui auraient pu démentir leur récit? On crut *naturellement* au miracle, dit candidement M. E. Renan. Oui, sans doute, et *naturellement* on devait y croire, puisqu'on l'avait vu. Ceux qui l'ont vu y ont cru et n'ont pas démenti les évangélistes. Après dix-huit siècles, M. E. Renan vient nous dire que les évangélistes se sont trompés, que des milliers de témoins ont cru voir ce qu'ils n'ont pas vu, que la multiplication des pains n'a pas été faite. A-t-il eu de graves raisons pour s'élever ainsi contre des milliers de témoignages? Il n'en donne aucune et se contente de mettre son récit à la place de celui des évangélistes, et d'expliquer le miracle par *l'extrême frugalité de la troupe sainte*. Et c'est avec de pareilles sornettes qu'un *savant* se croit autorisé à contredire le récit évangélique!

Il a jeté comme en passant son singulier récit du miracle de la multiplication des pains. Il revient à son sujet, et, pour prouver que Jésus ne parla plus de Jean qu'avec un redoublement d'admiration, *après la mort* de ce grand homme, il traduit mal quelques paroles prononcées par Jésus, *avant la mort de Jean*. (Math., XI, 12, 13; Luc, XVI, 16.) Puis il essaye d'exposer la tradition israélite sur celui qui devait être le précurseur du Messie. Il trouve entre cette tradition et certains passages du *Zend-Avesta* quelques rapports et se hâte de conclure *qu'on est très-porté à*

Digitized by Google

croire que cette doctrine passa des Parsis aux Israélites. *On est très-porté !* le mot est charmant. Avec un peu moins de modestie, M. E. Renan aurait pu dire : *je suis très-porté. On !* c'est trop général. Des savants ont remarqué en effet, comme l'avoue M. Renan lui-même *en note* (note 4 de la page 200), que, « *aucun des textes parsis* qui impliquent vraiment l'idée de prophètes ressuscités et précurseurs, *n'est ancien.* » Dès lors, *on* devrait être très-porté à croire que la tradition *fort ancienne* des Israélites passa aux Parsis. Mais, non ; M. Renan veut que l'*on* soit *très-porté à croire* qu'elle a passé des plus jeunes aux plus anciens, qu'elle soit une tradition *en sens inverse.* Pourquoi ? C'est que « les idées contenues dans ces textes *paraissent* bien antérieures à l'époque de la rédaction des dits textes. » (*Ibid.*) Jusqu'ici on a pensé qu'une idée n'est connue que par l'expression qui en est communiquée ; qu'une idée exprimée dans un texte quelconque d'un livre ancien ne peut être que de la même époque que le texte ; qu'il faudrait avoir des *textes antérieurs* pour prouver que les idées l'ont été. Mais M. E. Renan fait une distinction subtile entre les idées, et les textes par lesquels seuls il les connaît. Les textes sont jeunes, dit-il, mais les idées sont vieilles. Le prouve-t-il ? Non. Mais il espère que ses lecteurs sympathiques le croiront sur parole et qu'ils admettront avec lui qu'une tradition d'un peuple relativement moderne a pu remonter les siècles pour se communiquer au peuple le plus ancien.

Avouons que nos esprits-forts poussent un peu loin la crédulité dès qu'il s'agit de contredire la révélation.

Avec un peu plus d'attention, M. E. Renan eût

Digitized by Google

distingué *deux traditions* relativement aux précurseurs du Messie, comme il eût distingué deux avénements de ce même Messie : l'un qui a déjà eu lieu, l'autre qui est réservé à l'avenir. La première fois, le Messie devait avoir pour précurseur *une voix qui crierait dans le désert :* Préparez *la voie du Seigneur,* etc. *Cette voix*, c'était Jean-Baptiste que Jésus n'a appelé Elie que *métaphoriquement.* Au second avénement, le Messie aura pour précurseur Elie lui-même, qui n'aura pas besoin de *ressusciter*, comme dit M. E. Renan, puisque, selon la Parole de Dieu, *il n'est pas mort*, et qu'il a disparu seulement de la terre. M. E. Renan ne croit certainement pas à cette disparition ; mais peu importe ; il n'en devait pas moins tenir compte pour *exposer exactement* les traditions des peuples anciens. Quand il s'agit de cette *exposition exacte*, un écrivain sérieux laisse de côté ses appréciations personnelles ; il critique s'il le juge à propos, mais d'abord *il expose exactement* et il ne confond pas les faits et les témoignages pour en faire un amalgame anti-historique, comme l'a fait notre académicien.

Jésus exalta Jean-Baptiste; personne n'en doute. Seulement il n'attendit pas pour cela qu'il fût mort ; et tous les éloges cités par M. E. Renan se rapportent au temps où Jean vivait encore.

Les disciples de Jésus eurent les mêmes sentiments que le maître. Personne n'en doute non plus. Mais au lieu de borner le respect des chrétiens pour Jean-Baptiste à la *première génération chrétienne*, M. E. Renan aurait dû l'étendre jusqu'au dix-neuvième siècle, car, de nos jours, toutes les Églises chrétiennes, sans exception, vénèrent Jean-Baptiste comme *le plus grand des enfants des hommes*. Si nous en croyons notre écrivain,

Digitized by Google

ce serait par suite du respect des premiers disciples de Jésus pour Jean qu'on l'aurait *supposé parent de Jésus* (p. 201); que l'on aurait *supposé* encore qu'il reconnut Jésus pour le Messie dès leur première entrevue; qu'il se reconnut son inférieur : « C'étaient là des exagérations, dit gravement notre professeur *in partibus*, la forme dubitative du dernier message de Jean les réfutait *suffisamment.* » Pardon, cette *forme dubitative* ne réfute rien du tout. Les évangélistes racontent que Jean reconnut Jésus pour le Messie, lorsqu'il le baptisa sur le Jourdain; qu'il le revit peu de jours après et qu'il lui rendit témoignage en présence de plusieurs de ses disciples. Jean est ensuite mis en prison par Hérode. Pendant ce temps, Jésus commence sa mission, fait des miracles dont le bruit pénètre jusqu'au saint prisonnier. Il ignore si le thaumaturge dont tout le monde parle est bien *le même* qu'il a reconnu pour le Messie et qui a commencé sa vie d'évangélisation. Il lui envoie donc deux de ses disciples pour s'en assurer. M. E. Renan doit savoir qu'à l'époque où parut Jésus, une foule d'ambitieux cherchèrent à exploiter l'espérance générale des peuples qui attendaient le Messie, et qu'ils essayèrent de se faire passer pour ce Messie. Le vrai était venu dans le monde, Jean le savait; mais, sous les verrous, il ne pouvait aller vérifier lui-même si c'était celui qu'il connaissait dont les miracles et les prédications avaient tant de retentissement. Il envoie donc deux de ses disciples pour s'en assurer. Cela prouve-t-il contre les faits antérieurs racontés par les évangélistes? Non, évidemment, et pour trouver là *une réfutation suffisante* de ces faits, notre écrivain a vraiment eu trop de complaisance en faveur de ses théories.

Passons sur le tableau de haute fantaisie que fait

Digitized by Google

M. E. Renan de Jean-Baptiste dans *la légende chrétienne.*

Nous relèverons seulement une fausse appréciation de notre écrivain : « L'école de Jean, dit-il, ne mourut pas avec son fondateur. (P. 203.) Puis, il affirme que plusieurs disciples de Jésus l'étaient en même temps de Jean-Baptiste. Il y a là une étrange confusion d'idées qui dénote, dans M. Renan, des études par trop superficielles.

Rétablissons le fait dans toute sa vérité. On ne pouvait être en même temps disciple de Jean et de Jésus, par la raison toute simple que le disciple de Jésus le regardait comme le Messie et que le disciple de Jean n'était tel que parce qu'il *se préparait* à la venue de ce Messie. Seulement, parmi les disciples de Jean, la plupart étaient devenus chrétiens *de fait* en recevant le baptême de Jésus; d'autres, qui croyaient en Jésus, n'avaient pas encore reçu ce baptême avec le complément d'instruction que donnaient les apôtres, et cela, parce qu'ils ne se trouvaient pas en des lieux ou en des circonstances favorables. Tel était Apollo qui se trouvait à Ephèse. (Act., XVIII, 25.) Ils devenaient entièrement chrétiens dès que les apôtres ou les hommes apostoliques leur avaient donné les instructions nécessaires.

Enfin, quelques fanatiques eurent pour Jean-Baptiste une espèce de culte, et ne se firent pas chrétiens. On découvre encore en Orient des débris de cette secte, qui ne fut jamais composée de vrais disciples de Jean, mais de Juifs qui ne voulaient être ni israélites ni chrétiens.

Tels sont les faits. M. Renan les a présentés avec une telle confusion qu'il est difficile de les reconnaître dans

Digitized by Google

son roman, quoiqu'il en ait indiqué les principaux caractères (1). Il termine son chapitre sur saint Jean par ces paroles : « Jean avait bien vu de quel côté était l'avenir. S'il eût cédé à une rivalité mesquine, il serait aujourd'hui oublié comme la foule des sectaires de son temps. Par l'abnégation, il est arrivé à la gloire et à une position *unique* dans *le panthéon religieux de l'humanité.* »

Que signifie ce pathos?

Jésus n'avait encore *rien enseigné* lorsque Jean le vit. Depuis, il n'eut pas de relations avec lui. Ce sont là deux faits certains.

Pour les besoins de sa cause, M. Renan *a nié* que Jean ait reconnu Jésus pour le Messie lorsqu'il le baptisa ; il *a nié* qu'il se soit humilié devant lui, et il regarde cette humilité comme une *exagération* des évangélistes. *Il veut* que Jean ne l'ait pas reconnu pour le Messie, même peu de temps avant sa mort, et il en donne pour preuve la *forme dubitative* de son dernier message.

Il est vrai que nous l'avons vu auparavant abuser des textes évangéliques relatifs à l'humilité de Jean, pour

---

(1) Il parle en passant comme d'*imitateurs de Jean* de certains ascètes, sans faire attention qu'il avait affirmé ailleurs que Jean lui-même n'avait fait qu'*imiter* d'anciens prophètes par sa vie solitaire et pénitente. Parmi les imitateurs de Jean il cite « Jacques, celui qu'on appelait le *frère du Seigneur.* » Il ajoute : « Il y a *peut-être* ici quelque confusion d'homonymes. » Pourquoi ? Il admet que ce Jacques, *cousin* de Jésus et non son propre frère, fut évêque de Jérusalem ; et c'est Jacques, évêque de Jérusalem, qui fut un grand *ascète*, selon Hégésippe cité par Eusèbe ; où trouver là trace de confusion ? Le *peut-être* de M. E. Renan n'a pas de sens et n'a pu lui être inspiré que par son désir permanent de laisser planer des doutes sur les faits les plus certains.

Digitized by Google

s'en faire un appui dans son système sur les rapports de Jésus et de Jean.

Mais, en présence de ces contradictions, n'avons-nous pas le droit de demander à M. E. Renan s'il pense véritablement ce qu'il a dit, ou s'il a la merveilleuse facilité de penser de toutes les manières possibles selon les circonstances? Il nie l'abnégation de Jean, et il affirme cette abnégation comme le principe de sa grandeur; il nie qu'il ait reconnu Jésus pour ce qu'il était, même dans sa prison et à la veille de sa mort, et il affirme qu'il a si bien vu de quel côté était l'avenir, qu'il s'est humilié pour entrer dans le *panthéon religieux de l'humanité*. Notons qu'il lui donne dans ce *panthéon* une place *unique*, lorsqu'il l'a déjà donnée à Jésus.

De bonne foi, Renanistes, votre docteur est-il un homme sérieux?

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

Premières tentatives sur Jérusalem.

Pourquoi M. E. Renan a-t-il ainsi intitulé ce chapitre? car il effleure à peine ce sujet. Il avoue que Jésus allait chaque année à Jérusalem pour la fête de Pâques; que plusieurs faits placés, sans chronologie, dans les *Synoptiques* ou premiers Évangiles, ne peuvent s'être passés qu'à Jérusalem; que saint Mathieu et saint Luc supposent ces voyages; il soutient même que Luc « a un sentiment vague du système du quatrième Évangile sur les voyages de Jésus. » Pourquoi? Parce que dans son chapitre IX (51, 54) il raconte un détail relatif au dernier voyage de Jésus à Jérusalem. La raison, comme on le voit, n'a pas grande valeur, alors même que le quatrième Évangile aurait un système sur les voyages de Jésus; ce que M. E. Renan est seul capable d'apprécier.

S'il eût voulu indiquer la première tentative sur Jérusalem, il eût dû remonter à l'époque où, âgé de douze ans, Jésus fut trouvé dans le temple enseignant au milieu des docteurs. (Luc, II, 41 et suiv.) L'Évangile raconte un autre voyage à Jérusalem, quand Jésus y

Digitized by Google

fut transporté par Satan qui le plaça sur le pinacle du temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas. » Mais notre écrivain est un trop grand esprit pour croire à Satan et voir, dans le fait précité, autre chose qu'une légende.

Saint Mathieu et saint Luc ne supposent pas *obscurément*, comme il le dit, plusieurs voyages à Jérusalem. Ils en parlent fort clairement en nous conservant ces paroles de Jésus : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, *combien de fois* j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! et tu ne ne l'as pas voulu ! » (Math., XXIII, 37 ; Luc, XIII, 34.)

Ces paroles démontrent évidemment que Jésus, pendant les trois années de sa vie d'évangélisation, fit de nombreuses tentatives sur Jérusalem.

Saint Jean rapporte qu'il y alla dès le début de sa prédication. « La Pâque des Juifs était proche, dit-il, et Jésus monta à Jérusalem. » (II, 13.) L'année d'après, il s'exprime de même : « La fête des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem. » (V, 1.) Enfin, saint Jean a indiqué, avec les autres évangélistes, le voyage pour la troisième Pâque, alors que Jésus fut mis à mort.

C'est sans doute l'indication de ces trois Pâques, qui correspondent aux trois années de l'évangélisation du Sauveur, que M. Renan appelle le *système du quatrième Évangile* sur les voyages de Jésus. S'il eût été un écrivain sérieux, il eût recueilli avec soin ces indications de Jean qui lui eussent servi à dresser une chronologie évangélique très-exacte ; il n'eût eu pour cela qu'à enclaver, dans ces trois années parfaitement indiquées, les faits racontés *par ordre* par saint Luc, en partant de cette idée admise par tout le monde : que

Digitized by Google

saint Jean, dans son quatrième Évangile, n'a voulu que compléter les précédents.

Enfin, avec un peu plus d'impartialité, il n'eût pas plus imputé à saint Jean qu'aux autres évangélistes des transpositions de date, ou un mélange de circonstances appartenant à divers voyages. Il fonde ce reproche sur ce fait : que les trois premiers évangélistes racontent qu'à son voyage pour la troisième Pâque, Jésus chassa les marchands du temple, tandis que Jean raconte le même fait lors de la première Pâque.

Il suffit, pour répondre à l'objection de notre antagoniste, de faire remarquer que, chaque année, le même trafic se renouvelait dans le temple de Jérusalem. Jésus put donc chasser les marchands deux fois, et même trois fois. Qui a dit à M. E. Renan que la chose n'était arrivée qu'une fois?— Mais le fait se ressemble. — Sans doute, mais aussi l'abus était le même et se renouvelait chaque année.

Pourquoi ne croirions-nous pas avec Jean que Jésus chassa les marchands du temple lors de la Pâque qu'il célébra à Jérusalem la première année de sa prédication; et, avec les trois autres évangélistes, qu'il les chassa encore lors de la troisième Pâque? Nous ne voyons à cela aucune difficulté. Après s'être appuyé sur ce fait pour mettre les évangélistes en contradiction, M. E. Renan l'a donné plus loin comme un *on dit* (p. 214). S'il n'est pas certain à ses yeux, pourquoi a-t-il essayé de le donner comme une preuve des contradictions des évangélistes? Il fallait le nier, et dire pourquoi on ne devait pas sur ce point croire aux témoignages des historiens de Jésus.

Les notes du quatrième Évangile sur les voyages de Jésus à Jérusalem ne sont donc pas *très-confuses*,

Digitized by Google

comme le prétend notre écrivain (p. 205); elles sont au contraire fort claires et elles jettent de vives lumières sur la chronologie évangélique.

D'après le quatrième Evangile, le voyage de la première Pâque eut lieu avant l'emprisonnement de Jean-Baptiste, c'est-à-dire, dès le début de la prédication de Jésus, et aussitôt après les noces de Cana. « C'est *à ce qu'il me semble,* dit M. Renan, l'an 31, et certainement après la mort de Jean qu'eut lieu le plus important des séjours de Jésus dans la capitale. » (P. 206.) Notre érudit n'en sait rien, il ne peut fonder sur le plus léger prétexte son *il me semble.* Les faits rapportés par le quatrième Evangile aux deux premiers voyages sont d'une égale valeur; pourquoi donc mettre le second au-dessus du premier ? Quant à nous, *il nous semblerait* plus naturel de regarder le voyage de la troisième et dernière Pâque comme le plus important, à cause des faits qui y eurent lieu et des enseignements qui y furent donnés.

Après avoir jeté ainsi quelques phrases vagues et inexactes sur les voyages de Jésus à Jérusalem, M. E. Renan critique la scholastique juive, *barbare, absurde sans compensation, dénuée de tout élément moral* (1). Il s'étend sur le mépris de Jérusalem pour la Galilée et en particulier pour Nazareth qu'il affecte d'appeler la *ville natale* de Jésus. (P. 209.) Jésus est né à

(1) Il met en cet endroit cette note : « On en peut juger par le Talmud, écho de la scholastique juive de ce temps. » (P. 207.) Et c'est ce livre que M. E. Renan a indiqué comme une source pour la vie de Jésus, source qu'il place au niveau des Evangiles, quoique le Talmud, *absurde, barbare, sans élément moral,* n'ait été compilé que *plusieurs siècles* après l'époque de Jésus.

Digitized by Google

Bethléem, monsieur Renan, l'Evangile le dit, et nous avons anéanti les pauvres objections que vous avez opposées au témoignage des évangélistes.

Vient ensuite la description de Jérusalem et de ses environs. En parlant des monuments, notre écrivain glisse en passant une petite insinuation destinée à faire croire que Jésus était ennemi des arts. « Jésus, dit-il (p. 211), qui envisageait les ouvrages d'art comme un pompeux étalage de vanité, voyait tous ces monuments de mauvais œil.» — Et les preuves ? — Renvoi au texte où saint Mathieu (XXIII, 27, 29) compare les scribes et les pharisiens *hypocrites* à des sépulcres blancs qui au dehors paraissent beaux, et qui au dedans sont remplis d'ossements et de pourriture.

Renvoi à un autre texte du même Mathieu qui rapporte (XXIV, 1 et suiv.) que Jésus étant sorti du temple, ses disciples lui en faisaient remarquer les constructions, et que Jésus, à cette occasion, leur prédit que tout cela serait détruit et qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre.

Renvoi à saint Marc qui raconte ce même fait (XIII, 1 et suiv.).

Renvoi à saint Luc qui expose les prophéties de Jésus contre Jérusalem (XIX, 44) et contre le temple (XXI, 5 et suiv.).

De tout cela M. E. Renan conclut que Jésus n'aimait pas *les ouvrages d'art*, qu'il les voyait d'*un mauvais œil*, à cause de *son spiritualisme absolu et de son opinion arrêtée que la figure du vieux monde allait passer*. (P. 211.) M. E. Renan n'a rien compris à l'enseignement de Jésus relatif au vieux monde, et il en tire une conséquence ridicule qu'il n'a pu appuyer que sur des preuves qui n'en sont pas.

Digitized by Google

En parlant des constructions nouvelles ajoutées au temple sous Hérode, M. E. Renan prétend que Jésus les vit « *non sans quelque humeur secrète*. Ces espérances d'un long avenir étaient comme un insulte *à son prochain avénement*. Plus clairvoyant que les incrédules et les fanatiques, il *devinait* que ces superbes constructions étaient appelées à une courte durée. » (P. 211, 212.)

Et notre écrivain, pour prouver ce qu'il avance, renvoie aux évangélistes qui ont raconté que Jésus *prédit positivement* la ruine de Jérusalem et du temple. Il ne veut pas croire à l'esprit de *prophétie;* il aime mieux attribuer à Jésus une clairvoyance exceptionnelle et *quelque humeur secrète*. Alors pourquoi en appelle-t-il aux évangélistes, qui admettent *la prophétie* de la manière la plus explicite, et qui ne peuvent par conséquent laisser le moindre prétexte à la prétendue *humeur secrète* que notre écrivain a inventée pour les besoins de sa cause? Est-il permis d'en appeler à des historiens à l'appui d'une idée, lorsque cette idée est positivement contredite par eux ?

Notre romancier s'étend ensuite longuement sur le sacerdoce juif à l'époque où Jésus parut à Jérusalem. C'était pour dire que Jésus n'aimait pas plus les prêtres, sadducéens pour la plupart, que les pharisiens. Puis il ajoute : « Etranger et sans crédit, il dut *longtemps* renfermer son mécontentement en lui-même, et ne communiquer ses sentiments qu'à la société intime qui l'accompagnait. » (P. 218.) On ne pouvait contredire plus positivement les évangélistes qui, dès le début de la prédication de Jésus, mettent en scène des pharisiens et des sadducéens qui lui tendent des piéges, qui lui posent des questions insidieuses, et auxquels il

Digitized by Google

adresse les leçons les moins voilées sur leur hypocrisie et leur incrédulité. Jésus ne renferma *jamais* en lui-même ses sentiments touchant les pharisiens et les sadducéens, l'Evangile tout entier l'atteste à toutes ses pages. M. Renan veut qu'il les ait *renfermés longtemps*, et cela sans en donner la moindre preuve. Toujours la même bonne foi !

Cette bonne foi éclate encore dans les affirmations suivantes :

Jésus ne semble pas avoir fait la connaissance de la famille de Béthanie avant son dernier voyage à Jérusalem, peu avant sa mort. (P. 219.) La famille de Béthanie était celle de Lazare, Marthe et Marie. Ils étaient déjà *amis* de Jésus lorsqu'il ressuscita Lazare ; et cette résurrection eut lieu avant la troisième Pâque.

Autre preuve de bonne foi de notre écrivain : en parlant de Nicodème et de ses relations avec Jésus, M. Renan se hâte de dire *en note :* « On est certes libre de croire que le texte même de la conversation n'est qu'une création de Jean. » (P. 220.) Pourquoi ? Parce que Nicodème vit Jésus pendant la nuit. Mais qui a dit à M. Renan qu'il le vit sans témoins, que Jean, l'ami intime de Jésus, n'était pas un de ces témoins ? Jean ne donne-t-il pas la conversation comme textuelle ? Pourquoi donc affirmer qu'*on est libre* de la croire de son invention ? Si notre romancier a voulu dire que personne ne peut le forcer à respecter saint Jean, il n'a dit qu'une banalité ; il a tant usé et abusé de cette liberté qu'il n'a pas besoin de dire qu'il la possède ; mais s'il a prétendu que, de *bonne foi,* on pouvait librement dénaturer le témoignage de saint Jean, il nous permettra de ne pas être de son avis. Si saint Jean est un historien grave et bien renseigné, comme nous l'avons

Digitized by Google

prouvé, son témoignage a une haute valeur historique, et l'on ne peut de bonne foi le dénaturer par esprit systématique.

Encore une preuve de bonne foi ! Jésus n'eut pas de succès à Jérusalem, surtout lors de ses premiers voyages. (P. 219.) « Le *charmant docteur,* qui pardonnait à tous pourvu qu'on l'aimât, ne pouvait trouver beaucoup d'écho dans ce sanctuaire de vaines disputes et des sacrifices vieillis. » (P. 219.) Le *charmant* E. Renan a oublié que saint Jean, parlant du voyage de la première pâque, s'exprime ainsi : « Lorsqu'il était à Jérusalem pour la fête de Pâques, *beaucoup crurent en lui*, en voyant les miracles qu'il faisait. » (Chap. II, 23.) Ce fut alors que Nicodème, un des hommes les plus éminents d'entre les Juifs, le vint trouver. Mais, selon M. Renan, Nicodème ne se fit pas chrétien. (P. 220.) Cependant toute la société chrétienne primitive le compta parmi les siens et le vénéra pour sa sainteté. Mais ce témoignage a-t-il de la valeur contre celui de M. Renan qui lit dans le passé sans livres, sans documents?

Notre écrivain termine son chapitre en disant que Jésus *rapporta de Jérusalem* l'idée que l'ancien culte devait être aboli, et remplacé par un culte universel. Là-dessus, il fait de grandes phrases qui ne prouvent qu'une chose : qu'il ne possède même pas les notions élémentaires du christianisme.

Comment, lui qui prétend connaître si bien l'Ancien et le Nouveau Testament, n'en a-t-il pas compris le premier mot? Qui ne sait que le culte juif était essentiellement local et transitoire ; que le but de son institution avait été la conservation de la promesse du Messie; que ce Messie, en venant dans le monde, devait abolir le culte *figuratif* institué pour entretenir l'es-

Digitized by Google

pérance de sa venue, le remplacer par un culte destiné à tous les peuples du monde appelés à connaître l'envoyé de Dieu? Les écrits prophétiques comme les Évangiles sont remplis de cette doctrine; et M. Renan en fait *une idée révolutionnaire* que Jésus rapporta de Jérusalem après y avoir vu les vices du sacerdoce juif? Si M. E. Renan a lu la Bible et l'Évangile, il faut convenir qu'il a des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre, puisqu'il n'y a pas même aperçu une doctrine fondamentale, essentielle, sans laquelle l'Ancien Testament est aussi incompréhensible que le Nouveau.

Par ce qui précède, on a pu remarquer que M. Renan, sous le titre de *Premières tentatives sur Jérusalem*, a parlé longuement de beaucoup de choses, et fort peu et très-mal de ce qui devait être son sujet principal. Trop ennemi des évangélistes pour étudier sérieusement leurs récits et y mettre un ordre facile, il effleure les questions, il voltige çà et là, traitant tout superficiellement, jetant à pleines mains les contradictions, et ne se préoccupant que d'une chose : saper hypocritement la foi dans les hommes ignorants, et rabaisser Jésus-Christ, en couvrant son mépris de quelques éloges fades et insignifiants, lorsqu'ils ne sont pas ridicules et impies.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

Rapports de Jésus avec les païens et les Samaritains.

M. E. Renan commence ce chapitre par un résumé de ses propres opinions, dont il fait celles de Jésus.

Par haine pour les prêtres juifs, Jésus aurait dédaigné *tout ce qui n'était pas la religion du cœur*. « Les vaines pratiques des dévots (1), dit-il (p. 224), le rigorisme extérieur, qui se fie pour le salut à des simagrées, l'avaient pour mortel ennemi. Il se souciait peu du jeûne; il préférait le pardon d'une injure au sacrifice. L'amour de Dieu, la charité, le pardon réciproque, voilà toute sa loi. Rien de moins sacerdotal. »

(1) Ici M. Renan renvoie au ch. xv, vers. 9, de saint Mathieu. Nous y lisons : « C'est en vain qu'ils me rendent un culte, enseignant les doctrines et les commandements des hommes. » Dans tout le chapitre, Jésus reproche aux pharisiens, non *leur dévotion*, mais la *fausse dévotion* qu'ils avaient mise à la place de la vraie qui consiste dans *le culte fondé sur la parole de Dieu* et non sur les traditions des hommes. M. Renan avait sans doute ses raisons de dissimuler la vraie doctrine de Jésus-Christ sur la dévotion.

Digitized by Google

On sent en tout ceci l'ex-séminariste insurgé contre les sottes dévotions des Sulpiciens. S'il n'eût que ridiculisé ces *simagrées*, nous eussions été de son avis. Mais il a eu tort de les confondre avec la vraie dévotion et de prétendre que Jésus, en les condamnant, a aussi condamné la dévotion, et toute pratique de culte extérieur.

Jésus voulait un culte extérieur, mais uni à un culte de sentiment sans lequel le premier n'est qu'hypocrisie. Le juif, comme le païen, croyait fléchir Dieu par de longues prières vocales dans lesquelles le cœur n'était pour rien. Jésus veut la prière vocale, mais il veut aussi qu'elle ne soit que l'expression du sentiment intérieur. M. E. Renan a cité lui-même avec éloge celle que Jésus a apprise à ses disciples et dans laquelle nous avons trouvé des preuves qui détruisent de fond en comble le système de notre antagoniste sur la doctrine évangélique. S'il n'avait pas voulu de prière, en eût-il enseigné une? aurait-il dit à ses disciples : « *Lorsque vous priez,* ne faites pas comme les hypocrites qui aiment à prier en se tenant debout dans les synagogues et à l'angle des rues, *afin d'être vus par les hommes.* En vérité, je vous le dis, ces gens ont reçu leur récompense. Mais toi, *quand tu prieras*, entre dans ta chambre, et ayant fermé la porte, *prie ton Père* en secret : et ton Père, qui voit dans le secret, *t'en récompensera.* Quand vous priez, ne vous perdez pas dans de vaines paroles, comme les païens ; car ils pensent que c'est en parlant beaucoup qu'ils sont exaucés... *Vous prierez* donc ainsi : Notre Père qui es dans les yeux, etc. » (Math., VI, 5 et suiv.)

Jésus n'a donc condamné que la prière purement *vocale,* faite par hypocrisie.

Digitized by Google

S'il *se souciait peu du jeûne,* comment a-t-il dit à ses disciples :

« Lorsque *vous jeûnez,* ne soyez pas tristes comme les hypocrites qui se défigurent pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ceux-ci ont reçu leur récompense. Mais toi, *lorsque tu jeûnes,* parfume-toi la tête et lave ton visage, afin de ne pas paraître jeûner aux yeux des hommes, mais seulement aux yeux de Dieu *qui t'en récompensera.* » (Math., VI, 16 et suiv.)

Le jeûne, comme la prière vocale, sont donc deux bonnes choses dont Dieu *nous récompensera*, si nous les faisons *sans hypocrisie.*

Il *préférait le pardon d'une injure au sacrifice.* Oui, sans doute, mais il n'excluait pas le sacrifice comme moyen de rendre un culte à Dieu, et M. Renan a pu en trouver la preuve dans les textes de saint Mathieu auquel il renvoie :

« *Si tu offres ton présent à l'autel,* et que, là, tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, *laisse ton présent devant l'autel,* va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis, reviens *offrir ton présent.* » (Math., V, 23.) Jésus ne condamnait donc pas le sacrifice en lui-même, comme objet de culte. S'il dit ailleurs : qu'il veut *la miséricorde*, et non *le sacrifice,* il n'entendait pas ici, comme le prétend M. Renan, le mot *sacrifice* dans le sens d'objet du culte (Math., XI, 13; XII, 7), mais de *punition* du coupable. « Je veux, dit-il, la miséricorde et non le sacrifice, *car* je ne suis pas venu appeler les justes, mais *les pécheurs*... Si vous aviez connu cette doctrine : Je veux *la miséricorde et non le sacrifice, vous n'eussiez jamais condamné* des innocents. »

Digitized by Google

Si M. Renan tient à ce que le mot *sacrifice* soit entendu ici dans le sens qu'il lui donne, il devra du moins convenir qu'en préférant la miséricorde au sacrifice, Jésus-Christ n'abolissait pas ce dernier.

L'amour de Dieu et du prochain est toute la loi de Jésus, selon M. Renan. Oui, certainement, mais qu'est-ce que Jésus entendait par *amour de Dieu?* était-ce un sentiment vague se rapportant à un être qui n'existe pas? Notre écrivain le pense ainsi, sans doute, puisque Dieu pour lui n'est qu'*un résultat qui n'est pas encore obtenu* (1). Mais, pour Jésus, Dieu est un être réel, personnel, qui nous a prescrit des devoirs; que nous devons *adorer*, *prier;* auquel nous devons rendre un culte; qui nous *récompensera* dans le monde futur, si nous l'avons servi comme il l'a prescrit. C'est l'ensemble de ces sentiments que Jésus désigne par le mot *amour de Dieu*. L'amour du prochain consiste à aimer son semblable, même son ennemi; à faire du bien à tous autant qu'on le peut. L'amour de Dieu et du prochain sont ainsi le résumé de toute la religion chrétienne. M. Renan a donc dénaturé la doctrine de Jésus-Christ, en donnant à entendre que *l'amour de Dieu* n'était, selon ce divin Maître, qu'un sentiment vague, indéterminé, sans objet, exclusif de tout acte religieux. Jésus ne voulait point de culte purement extérieur, voilà pourquoi il condamnait ceux qui disaient seulement de bouche : Seigneur ! Seigneur (2) !

---

(1) Telle est la thèse qu'il a soutenue dernièrement dans la *Revue des Deux-Mondes*.

(2) M. E. Renan (p. 225) traduit: « Rabbi! Rabbi! » Le texte grec dit κυριε, Seigneur, et le texte latin *Domine*, c'est-à-dire, aussi *Seigneur*. Le mot *Rabbi* n'est qu'un terme honorifique qui ne donnait que l'idée de *Docteur* ou *Maître;* les évangé-

Digitized by Google

et *qui ne faisaient point la volonté de son Père ;* ceux qui « honoraient Dieu seulement des lèvres et dont le cœur était loin de lui. »

Notre romancier est tellement préoccupé de l'idée de sa religion sans rite extérieur qu'il ose affirmer que le baptême lui-même n'avait pour Jésus qu'*une importance secondaire.* (P. 225.) Quelle preuve en donne-t-il? Il indique ce texte de saint Mathieu : « Jésus répondant (à Jean-Baptiste) lui dit : Permets pour le moment ; car il convient que nous accomplissions toute justice. » Ainsi, Jean par respect pour Jésus ne se trouve pas digne de lui donner son baptême, Jésus insiste pour le recevoir, et M. Renan conclut de ce fait que le baptême n'avait aux yeux de Jésus qu'une *importance secondaire.* Il affecte de confondre le baptême figuratif et transitoire de Jean avec le baptême chrétien ; il affecte de ne pas distinguer entre Jésus, qui n'avait certes besoin d'aucun baptême, en sa qualité d'*Homme-Dieu*, et les hommes ordinaires, et il tire la conséquence que nous avons vue. D'abord cette conséquence ne ressort pas du texte indiqué ; de plus, elle contredit ces autres passages de l'Évangile : « Allez, instruisez toutes les nations, *les baptisant* au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. » (Math., XXVIII, 19.) Est-ce là *une légende ?* N'est-ce pas un ordre formel donné *aux apôtres*, c'est-à-dire à des prêtres, consacrés par Jésus lui-même, de prêcher les

listes s'en servent en ce sens. Dans le texte ci-dessus, ils se servent du mot *Seigneur* qui donne l'idée de Jésus considéré comme *Dieu*, puisqu'on *lui adresse des prières.* M. E. Renan n'a pas saisi cette nuance, ou bien il avait ses raisons pour ne la pas faire ressortir.

Digitized by Google

nations, *de les baptiser*, de les instruire des commandements du Maître? Le baptême était donc de première nécessité, aux yeux de Jésus; il était aussi nécessaire que la connaissance de sa doctrine et la pratique de ses commandements.

Jésus dit encore : « Celui qui croira et *sera baptisé* sera sauvé. » (Marc, XVI, 16.) Il considérait donc le baptême comme nécessaire au salut. On voit, par le livre des *Actes*, que les apôtres exécutèrent les ordres du Maître et qu'ils baptisaient tous ceux qui croyaient. M. Renan passe par-dessus tous ces textes, et après en avoir indiqué un de saint Mathieu qui ne dit rien de favorable à sa thèse, il renvoie à la première épître aux Corinthiens. (I, 17.) Saint Paul dit en cet endroit : « Car le Christ ne m'a pas envoyé baptiser, mais prêcher. » M. Renan ne pouvait donner une preuve plus éclatante de mauvaise foi. Il suffit en effet de lire ce qui précède les paroles indiquées, pour voir que saint Paul n'a point exprimé l'idée que notre écrivain lui prête. Il reproche aux Corinthiens de s'être divisés en plusieurs Églises, selon qu'ils avaient été baptisés par Paul, par Apollo ou par Pierre. « Avez-vous été baptisés au nom de Paul? leur dit-il; je remercie Dieu de n'avoir baptisé parmi vous que Crispus et Caïus, de peur qu'il s'en trouve parmi vous qui disent qu'ils ont été baptisés en mon nom. J'ai aussi baptisé la famille de Stephana. Je ne sais pas si j'en ai baptisé d'autres, car *le Christ ne m'a pas envoyé baptiser, mais prêcher*, etc. » Il est évident que saint Paul voulait dire que sa mission particulière était plutôt de prêcher que de baptiser; que d'autres baptisaient ceux qui croyaient d'après sa prédication. Le sens de ses paroles est tellement clair, qu'un écrivain qui se respecte et qui respecte ses lec-

Digitized by Google

teurs n'oserait jamais les indiquer à l'appui d'une théorie comme celle de M. Renan.

On pourrait multiplier les textes pour prouver que saint Paul avait, au sujet *de la nécessité du baptême*, la même croyance que les autres apôtres, la même doctrine que Jésus-Christ. Mais à quoi bon? M. Renan le sait bien ; les chrétiens le savent ; ceux qui ont lu le Nouveau Testament le savent. Quant aux *Renanistes,* ils se garderont bien de lire les écrits apostoliques et notre réfutation du roman de leur grand homme.

Il tombe dans une nouvelle erreur en disant (p. 226) que Jésus *violait ouvertement le sabbat*, qui était le jour de la semaine consacré au culte de Dieu. Pour preuve il indique les passages des Évangiles où Jésus reproche aux pharisiens d'avoir mis leurs traditions à la place de la loi de Dieu. Ceci prouve que Jésus n'observait pas *les traditions des Pharisiens* sur le sabbat; mais n'observait-il pas la loi elle même? Non-seulement il l'observait ; mais il enseigna qu'*un iota, un point*, ne serait pas effacé de la loi. (Math., v, 18.) Aussi les chrétiens l'ont-ils conservée pour être fidèles à l'ordre du Maître ; et leur loi morale est la même que celle qui fut donnée par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï. M. E. Renan croit-il que l'on n'observe pas une loi, lorsqu'on blâme les abus dont elle a été l'occasion? Non, sans doute. Pourquoi donc prétend-il que Jésus violait le sabbat, parce qu'il ne suivait pas les traditions hypocrites et ridicules des pharisiens touchant l'observation du jour consacré à Dieu?

M. Renan a condensé en deux pages de préliminaires toutes les erreurs que nous venons d'indiquer. Il a même trouvé moyen d'accumuler dans cet étroit espace des accusations contre *les dévots* et contre les

Digitized by Google

prêtres. Nous n'attachons aucune importance à ces diatribes. Nous savons, aussi bien que lui, qu'il y a de mauvais prêtres et de faux dévots; que Jésus-Christ a condamné les uns et les autres. Mais nous savons aussi, et M. Renan ne l'ignore pas, qu'il y a des prêtres que Jésus n'a pas condamnés; que ce divin Maître n'a pas condamné *les dévots*, c'est à-dire, les hommes sincèrement pieux, mais seulement les hypocrites. Nous comprenons que, pour les besoins de son système, notre ex-séminariste ait déversé les flots de sa rancune contre le sacerdoce en général, et qu'il n'ait voulu voir que des hypocrites dans tous les hommes vraiment religieux; mais nous lui apprendrons qu'il y a une hypocrisie pire encore que celle des faux dévots et des mauvais prêtres : c'est celle d'un sceptique qui ne croit pas en Dieu et qui parle sans cesse de Dieu; qui blasphème Jésus-Christ, et qui le dit *charmant!* qui fait du Sauveur *un imposteur* et qui l'appelle *homme divin!* qui en fait un *homme ignorant et ridicule*, et qui l'appelle *Dieu!* qui exalte la doctrine de l'Évangile, et qui dénature avec impudence cette doctrine! qui accumule des textes pour tromper les ignorants par de fausse science, et qui sait bien que ces textes ne prouvent point ce qu'il avance!

Nous ne connaissons pas de pire hypocrite qu'un tel sceptique. Nous détestons, avec Jésus, ceux qui spéculent sur la religion pour se faire valoir; mais celui-là n'est-il pas plus détestable encore qui spécule sur le mensonge, sur l'erreur, sur le blasphème, pour séduire les ignorants et se faire croire ce qu'il n'est pas?

Flagellez les hypocrites, monsieur E. Renan. Vous ferez bien; mais commencez vous-même par ne pas l'être.

Digitized by Google

Voulant parler des relations de Jésus avec les païens, M. E. Renan débute ainsi : « Il ne connaissait pas assez les Gentils pour songer à fonder sur leur conversion quelque chose de solide. » (P. 227.) Précédemment il a admis que Jésus avait pour but de fonder une religion universelle, destinée à tous les peuples, et non circonscrite dans la Judée et destinée seulement aux Juifs. Comment concilier ces deux assertions? comment concevoir que Jésus ait voulu établir une religion pour tous les peuples sans exception et qu'il n'ait point songé à convertir les païens, puisque, à part les Juifs, tous les peuples l'étaient?

Notre antagoniste a aperçu cette contradiction et il cherche à la mettre sur le compte de Jésus ou de l'Évangile. Il a recours pour cela à un procédé qui fait peu d'honneur à son intelligence, si l'on tient à ce qu'il y ait eu recours de bonne foi.

Ne pouvant dissimuler que Jésus ait destiné l'Évangile à tous les peuples, il cherche d'abord à transformer ce but positif en aspiration un peu vague. Il passe rapidement sur les paraboles et les prophéties dans lesquelles Jésus enseigne positivement la vocation de tous les peuples au christianisme ; il les atténue, puis il en rapproche des ordres qui auraient eu, suivant lui, *une tendance contraire :* « *Il semble*, dit-il, leur (à ses apôtres) recommander de ne prêcher le salut qu'aux seuls Juifs *orthodoxes.* » D'abord ce dernier mot est contraire aux textes de l'Évangile indiqués par M. Renan lui-même et dans lesquels Jésus dit expressément de prêcher aux *brebis de la maison d'Israël qui ont péri.* (Math., x, 6.) Le mot *il semble* est aussi de trop, car Jésus donna à ses disciples *l'ordre formel* de ne prêcher, ni aux Samaritains ni aux païens. On le voit encore

Digitized by Google

dans les textes indiqués par M. E. Renan lui-même : « Jésus envoya les douze apôtres en leur donnant cet ordre : « N'allez pas dans le pays des Gentils et n'en- « trez pas dans les villes des Samaritains. » (Math. x, 5.)

Ainsi notre écrivain *atténue* deux faits qui ne souffrent pas d'atténuation dans l'Évangile, afin de laisser planer sur eux quelque chose de vague qui ressemble à de la contradiction.

Mais ces deux faits ne sont-ils pas en effet contradictoires ? Non. Lorsqu'on connaît la Bible et surtout l'Évangile, on sait que la mission du Messie avait pour but principal le peuple juif, prédestiné à conserver la promesse de l'Envoyé de Dieu et à le faire connaître au monde. La mission de cet Envoyé consistait donc à se faire connaître des Juifs, et à choisir parmi ce peuple ceux qui devraient évangéliser le monde. Voilà pourquoi, pendant les trois années de sa prédication, Jésus concentra toute son action et celle de ses apôtres en Judée ; voilà pourquoi encore, avant de quitter la terre, il dit à ses apôtres, à tous ceux qu'il avait élus pour prêcher sa doctrine : « Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les. » L'Évangile n'avait pas un caractère local, national ; Jésus enseigna ainsi constamment ; mais tous les peuples ne devaient être évangélisés qu'après l'accomplissement de la mission messianique auprès du peuple d'Israël ; Jésus l'enseigna avec non moins de clarté. Qu'y a-t-il là de contradictoire ? Pourquoi avoir recours à un système d'*atténuations* et de *réticences* pour entourer cet enseignement certain, évident, de vague, d'incertitudes, de contradictions ? Il est possible, dit M. Renan, que les disciples n'aient pas bien saisi les paroles de Jésus ; il est possible aussi que Jésus lui-même *ait varié* relativement aux Juifs, comme Ma-

Digitized by Google

homet. (P. 229.) « La tradition, ajoute-t-il avec un sérieux qui va jusqu'au comique, prête à Jésus deux règles de prosélytisme tout à fait opposées et qu'il a pu pratiquer tour à tour. » Vraiment? mais voyons ces deux règles : « Celui qui n'est pas contre vous est pour vous ; celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Une lutte passionnée, ajoute notre grave philosophe, entraîne presque nécessairement ces sortes de contradictions. (P. 229.)

M. E. Renan fera bien de mettre encore sur son propre compte les prétendues contradictions qu'il reproche *à la tradition*. D'abord, pourquoi cette expression? C'est Jésus lui-même qui a dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Et il l'a dit dans ces λογια de Mathieu que notre antagoniste admet comme authentiques, quoiqu'il les contredise constamment. (Mathieu, XII, 30.) C'est lui aussi qui a dit à ses disciples : « Celui qui n'est pas contre vous est pour vous.» (Marc, IX, 30.) L'Évangéliste saint Luc lui attribue ces deux sentences, comme saint Mathieu et saint Marc. Pourquoi donc, encore une fois, parler ici de *tradition?*

Mais, du moins, notre écrivain a-t-il raison de trouver de la contradiction entre ces deux maximes? Il n'eût même pas songé à le faire s'il les eût comprises ; et il les eût comprises, s'il eût daigné lire sérieusement l'Évangile.

En disant : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » Jésus a parlé d'une manière générale pour exprimer cette idée : que l'on est chrétien ou qu'on ne l'est pas. Notre philosophe trouverait-il un moyen terme? nous n'en serions pas étonné. Les Allemands lui ont fourni tant de subtilités que nous ne serions

Digitized by Google

point surpris de l'entendre soutenir que l'on peut en même temps être de telle manière et être d'une manière opposée. Quant à nous, qui n'allons pas au delà du Rhin chercher d'aussi belles choses, nous sommes assez partisan du sens commun pour admettre que celui qui n'est pas chrétien ne l'est pas. Mais alors pourquoi Jésus a-t-il dit à ses apôtres : « Celui qui n'est pas contre vous est pour vous ? » L'Évangile nous l'apprend. Au lieu d'*indiquer* seulement le texte, selon le *procédé Renan*, citons-le textuellement : « Jean dit à Jésus : Maître, nous avons vu un individu qui chassait les démons en ton nom ; comme il n'est pas de notre suite, nous l'en avons empêché. Jésus répondit : Ne l'en empêchez pas ; car il n'est personne qui fasse un miracle en mon nom et qui puisse aussitôt mal parler de moi. Celui qui n'est pas contre vous est pour vous. » (Marc, IX, 37 et suiv.) Que signifient ces paroles, sinon que Jésus ne voulait ni caste, ni parti ? Un homme se sert de son nom pour opérer des miracles ; les apôtres semblent vouloir s'attribuer le monopole de la puissance du nom du Christ et ne veulent pas que cet homme en appelle à ce nom contre l'ennemi du bien, parce qu'il n'appartient pas à leur troupe. Mais Jésus a des pensées plus élevées : Celui, dit-il, qui se sert de mon nom est pour moi ; s'il est pour moi, peut-il être contre vous ? Laissez donc la puissance de mon nom agir dans le monde, et partout où vous trouverez qu'elle opère, voyez des frères et non des ennemis. N'est-ce pas là le sens vrai, clair, évident de la réponse du Maître ? Que devient donc la contradiction dont parle M. Renan entre ces paroles et ces autres : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ? » Certainement celui qui n'est pas avec Jésus-Christ est contre lui ;

Digitized by Google

mais il veut que ses disciples regardent comme étant avec lui tous ceux qui vénèrent son nom, qui s'en servent contre le principe du mal et de l'erreur.

Nous avons donc eu raison de dire que M. E. Renan devait encore mettre cette contradiction à son compte déjà si chargé d'erreurs, d'ignorances et d'impiétés.

En réalité, il n'a rien dit des rapports de Jésus avec les païens, et il a mal apprécié la doctrine du divin Maître à ce sujet. Avant de passer aux Samaritains, il affirme que Jésus eut parmi ses disciples des *Hellènes*. Encore une fausse appréciation. Tous les disciples de Jésus, connus par les Évangiles, étaient Juifs d'origine. Les douze apôtres en particulier l'étaient. Mais il est certain que parmi les Gentils convertis au judaïsme et qu'on appelait *Hellènes* ou Grecs, plusieurs le reconnurent, même avant sa mort, pour le Messie. La tradition des premiers siècles chrétiens l'atteste, et nous fait connaître plusieurs de ces Hellènes. M. E. Renan parle de ce fait d'une manière obscure ; puis il se hâte d'ajouter que les vrais Juifs regardaient les Hellènes comme leur étant inférieurs : « Cette infériorité même, ajoute-t-il (p. 230), était *sans doute* la cause qui les rapprochait de Jésus et *leur valait sa faveur*. » Quelle faveur? L'Évangile ne mentionne qu'indirectement les Hellènes (saint Jean, XII, 20-21); on y voit que toutes les faveurs de Jésus ont été pour des Juifs d'origine. Mais quand un fait sourit à l'imagination de notre élégant romancier, il l'improvise.

Quels furent les rapports de Jésus avec les Samaritains? Sur ce point, même confusion dans les idées de M. E. Renan que sur les rapports avec les païens.

« Jésus, dit-il, montre de la préférence pour les Samaritains. » (P. 231.) L'assertion est fausse. Seule-

Digitized by Google

ment, pour donner à certains Juifs mauvais, aux Pharisiens hypocrites, par exemple, des leçons méritées, il met en scène des Samaritains méprisés par eux, en leur attribuant de bons sentiments. C'était leur dire : Vous méprisez les Samaritains comme des schismatiques? Eh bien, ils valent mieux que vous (1). « Si, dans d'autres cas, ajoute M. E. Renan, *il semble* défendre à ses disciples d'aller les prêcher, *réservant son Évangile pour les Israélites purs,* c'est là encore, *sans doute*, un précepte de circonstance auquel les apôtres auront donné un sens trop absolu.» (P. 231.)

Le précepte était positif, et les apôtres l'ont bien interprété. Seulement, Jésus *ne réservait pas son Évangile pour les Israélites purs ;* il voulait *les évangéliser les premiers*, et enseignait qu'après cette évangélisation de trois années, le christianisme serait offert à tous les peuples. Voilà pourquoi « la fraternité humaine dans le sens le plus large sortait à pleins bords de tous ses enseignements » (p. 232) ; voilà pourquoi sa religion ne devait pas être un culte local, national, mais un culte *universel;* voilà pourquoi il répondit à la Samaritaine : « Femme, l'heure est venue où l'on n'adorera

(1) En faisant allusion à la parabole du bon Samaritain qui soigne un blessé sur la route de Jéricho, M. E. Renan s'exprime ainsi : « *Jésus conclut* de là que la vraie fraternité s'établit entre les hommes par la charité et non par la foi religieuse.» (P. 232.) Cette conclusion n'appartient pas à Jésus, mais à M. Renan qui n'aurait pas dû attribuer à Jésus ce qui lui appartient en propre. La conclusion de Jésus est tout autre ; elle ressort de toute la parabole qui signifie simplement qu'il arrive que ceux qui sont plus obligés à la charité ne la pratiquent pas, tandis que ceux dont on l'aurait moins attendue la pratiquent. (S. Luc, x, 30 et suiv.) Jésus n'était pas assez *philosophe* pour avoir la *belle idée* que lui attribue M. Renan ; notre romancier lui fait ici vraiment trop d'honneur.

Digitized by Google

plus ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » M. E. Renan admire cette réponse et s'écrie : « Le jour où il prononça cette parole, il fut vraiment fils de Dieu ! » Pardon, monsieur Renan, il l'était auparavant, il l'était de toute éternité. Il ne l'était pas comme vous le pensez, c'est-à-dire, *sans l'être;* il l'était réellement, essentiellement. Mais la réponse de Jésus est donc bien belle, pour jeter ainsi M. E. Renan en extase? Oui, vraiment, elle l'est en elle-même ; elle est digne de Dieu. Seulement, elle est absurde si on lui donne le sens que lui attribue notre romancier.

Que signifie-t-elle en elle-même? que l'heure est venue où le culte juif, purement figuratif, doit s'éclipser devant la réalité ; où les espérances du Messie doivent disparaître, puisque ce Messie est venu ; que le culte institué pour en préserver le souvenir de l'oubli où il aurait été presque totalement enseveli par suite des superstitions des peuples, que ce culte devait être remplacé par une religion universelle à laquelle tous les peuples étaient appelés ; que le culte de Jérusalem étant détruit, celui de Garizim qui lui faisait opposition devait disparaître avec lui ; que ces deux cultes, fondés sur des pratiques extérieures et figuratives, devaient être remplacés par une religion *en vérité*, c'est-à-dire, non figurative ; une religion *spirituelle*, c'est-à-dire, où l'acte extérieur ne serait que l'expression du sentiment intérieur. L'Évangile tout entier n'est que le commentaire de la profonde parole de Jésus à la Samaritaine. Mais M. Renan laisse de côté ce commentaire et veut que Jésus ait annoncé une religion : sans Dieu, sans dogmes, sans culte. C'est là, s'écrie-t-il, la religion *absolue* qui doit être celle des autres

Digitized by Google

planètes si elles ont des habitants doués de raison et de moralité (p. 234); qui a été méconnue pendant dix-huit siècles et jusqu'au moment où lui, Renan, est venu interpréter sainement l'Évangile ; enfin qui sera à l'avenir la religion de l'humanité. (P. 235.)

Et ce serait parce que Jésus aurait proclamé cette religion indéfinissable ; cette religion dénuée de tout ce qui constitue une religion ; parce qu'il n'aurait cru ni en un Dieu réel, ni à l'âme ni à son immortalité ; qu'il aurait prêché une morale vague, sans raison ni sanction, qu'il aurait été *Fils de Dieu !*

S'il eût prêché ce que lui prête M. Renan, il n'aurait pas même été digne du titre d'*homme raisonnable*.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XV

Commencement de la légende de Jésus.— Idée qu'il a de lui-même et de son rôle surnaturel.

M. E. Renan suppose trois périodes dans la vie publique de Jésus. Celle des « innocents aphorismes de son premier âge prophétique » ; celle de ses « belles prédications morales » ; enfin celle *de la Légende.* (P. 236.)

Nous devons lui demander d'abord sur quoi il s'appuie pour établir cette classification. Est-ce sur les documents historiques ? Non ; car les *aphorismes*, les *prédications morales* et les *faits* qu'il appelle *légendaires* sont tellement mêlés les uns avec les autres, dans les documents historiques relatifs à la vie de Jésus, que tout se tient essentiellement et que les aphorismes et les prédications supposent les faits dits *légendaires*, comme ces faits se trouvent liés aux aphorismes et aux prédications. Ces documents se refusent donc positivement à la classification proposée ; des faits, analogues les uns aux autres, des aphorismes et des prédications identiques s'y rencontrent au commencemen de la

Digitized by Google

vie publique de Jésus, dans le cours de cette vie et à la fin.

N'oublions pas non plus que la vie publique de Jésus est renfermée dans une courte période de *trois années*. Comment, dans un espace de temps aussi court, est-il possible d'établir cette classification méthodique que suppose M. Renan? Notre écrivain n'a donc tenu compte ni du peu de temps pendant lequel Jésus remplit sa mission, ni des documents historiques qui devaient être son unique guide.

Il suppose en outre que la période légendaire aurait commencé après la seconde Pâque célébrée par Jésus à Jérusalem. Pendant ce voyage, qu'il considère, on ne sait pourquoi, comme plus important que les autres, Jésus aurait conçu une telle haine du sacerdoce juif qu'il aurait quitté Jérusalem avec *une politique décidée* touchant l'abolition de la loi, laquelle devait être remplacée par une nouvelle révélation, par le *royaume de Dieu*. « Il sait bien, ajoute notre antagoniste, qu'il sera victime de sa hardiesse, mais le royaume de Dieu ne peut être conquis sans violence ; c'est par des crises et des déchirements qu'il doit s'établir, » et il appuie ces affirmations sur un texte de saint Mathieu (XI, 12), et un de saint Luc (XVI, 16). Ces textes se rapportent à des prédications antérieures à ce que M. E. Renan regarde comme la troisième période de la vie de Jésus ; le divin Maître y dit simplement que *pour gagner le ciel*, il faut se faire violence à soi-même et dompter ses passions. Mais M. E. Renan, n'ayant pas de textes à l'appui de son système, se permet, comme toujours, d'en dénaturer quelques-uns pour les besoins de sa cause.

S'il n'a pu établir sa classification sur les docu-

Digitized by Google

ments historiques, quel fondement a-t-il pului donner? Serait-ce la philosophie? Mais, en histoire, la philosophie ne peut avoir d'autre base que des faits certains; et les seuls faits certains sont ceux qui sont appuyés sur les documents. Serait-ce la science? Mais la science historique n'est que la connaissance exacte des documents. Si M. Renan n'a pas pour lui ces documents, il ne peut se flatter d'avoir ni philosophie ni science historiques. Encore une fois, sur quoi repose sa classification? Sur les fantaisies de son imagination, sur un système conçu *à priori*, auquel il sacrifie les documents de l'histoire et avec eux la philosophie et la science historiques.

Au début de la période qu'il appelle *légendaire*, M. E. Renan rencontre l'origine de Jésus. Il ne veut pas qu'il soit né à Bethléem; qu'il ait été descendant de David. Il veut qu'il soit né à Nazareth (p. 239); que le recensement de Quirinius n'ait été qu'*un tour* (*ibid.*) par lequel on rattache son origine à Bethléem et à la famille de David; il prétend que les généalogies inventées pour prouver sa descendance royale sont *fictives* (*ibid.*); qu'elles sont inexactes et qu'elles se contredisent (p. 240); que pendant les trois premiers siècles, « des fractions considérables du christianisme en nièrent l'authenticité. » (*Ibid.*)

Nous avons fait précédemment justice des assertions de M. E. Renan, touchant la prétendue naissance de Jésus à Nazareth et le recensement de Quirinius. Nous l'avons convaincu d'ignorance sur ce point historique. Nous en ferons autant au sujet des généalogies.

On doit remarquer d'abord que notre écrivain n'appuie sur aucune preuve ce qu'il dit des généalogies de Jésus. Il se contente de renvoyer à saint Mathieu et à

Digitized by Google

saint Luc qui les donnent. (Math., I, 1 et suiv.; Luc, III, 23 et suiv.) Il compte donc, ou sur l'obéissance aveugle de certains lecteurs qui s'en rapporteront à sa parole, ou sur l'ignorance des autres qui, après avoir lu les deux généalogies, tireront les mêmes conclusions que lui en apercevant, dans ces généalogies, des différences dont ils ne connaîtront pas la raison.

Nous ne spéculons, nous, ni sur l'obéissance passive de quelques-uns de nos lecteurs, ni sur leur ignorance, c'est pourquoi *nous prouverons* que les généalogies donnés par saint Mathieu et par saint Luc ne sont ni inexactes, ni contradictoires, ni fictives, et qu'elles prouvent parfaitement que Jésus descendait en droite ligne de David.

Nous devons d'abord prouver, d'après la Bible, qu'il y avait chez les Juifs deux ordres de descendance. Tous ceux qui connaissent les livres de l'Ancien Testament le savent; mais, pour ceux qui ne les connaissent pas, nous transcrirons cette disposition légale :

« Lorsque deux frères demeurent ensemble et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du mort n'en épousera point d'autre que le frère de son mari, qui la prendra pour femme et suscitera des enfants à son frère ; et l'*aîné des fils* qu'il aura eus *sera appelé fils du premier mari*, afin que le nom de son frère ne se perde point dans Israël. S'il ne veut pas épouser la femme, etc., etc. » (Deutéronome, ch. XXV, 5 et 6.)

D'après cette disposition légale, un enfant portait le nom de celui qui ne l'avait pas engendré réellement, et représentait le frère de son vrai père. Il suffit de tenir compte de cette loi pour que les deux généalogies données par saint Mathieu et saint Luc s'accordent

Digitized by Google

parfaitement. Afin de le faire mieux comprendre, nous les mettrons sur deux lignes parallèles. Seulement saint Luc ayant, dans sa généalogie, remonté de Jésus à David, tandis que saint Mathieu est descendu de David à Jésus, nous placerons la généalogie de saint Luc par ordre *de descendance* pour plus de clarté (1).

Généalogie d'après S. Mathieu.	*Généalogie d'après S. Luc.*
« Abraham engendra Isaac; Isaac engendra Jacob; Jacob engendra Juda et ses frères; Juda engendra, de Thamar, Pharès et Zara; Pharès engendra Esron; Esron engendra Aram; Aram engendra Aminadab; Aminadab engendra Naasson; Naasson engendra Salmon; Salmon engendra, de Rahab, Booz; Booz engendra, de Ruth, Obed; Obed engendra Jessé; Jessé engendra le roi David. »	« Abraham fut le père d'Isaac; Isaac, de Jacob; Jacob, de Juda; Juda, de Pharès; Pharès, d'Esron; Esron, d'Aram; Aram, d'Aminadab; Aminadab, de Naasson; Naasson, de Salmon; Salmon, de Booz; Booz, d'Obed; Obed, de Jessé; Jessé, de David. »

Il y a accord parfait pour cette première partie de la généalogie.

Généalogie d'après S. Mathieu.	*Généalogie d'après S. Luc.*
« Le roi David engendra, de la femme qui avait été à Urie, Salomon; Salomon engendra Roboam; Roboam engendra Abia; Abia engendra Asa; Asa engendra Josaphat; Josaphat engendra Joram; Joram engendra (2) Osias; Osias engendra Joathan; Joathan engendra Achaz; Achaz engendra Ezéchias; Ezéchias engendra	« David fut le père de Nathan; Nathan, de Mathatha; Mathatha, de Menna; Menna, de Méléa; Méléa, d'Eliakim; Eliakim, de Jona; Jona, de Joseph; Joseph, de Juda; Juda, de Siméon; Siméon, de Lévi; Lévi, de Mathat; Mathat, de Jorim; Jorim, d'Eliézer; Eliézer, de Jesu; Jesu, de Her; Her, d'Elmadan; Elmadan, de

(1) Saint Luc a en outre établi la généalogie de Jésus, d'Abraham à Adam. Saint Mathieu l'ayant commencée seulement à Abraham, il suffira de donner aussi celle de saint Luc depuis ce patriarche.

(2) *Joram* engendra Ochosias; Ochosias engendra Joas; Joas

Digitized by Google

Manassé; Manassé engendra Amon; Amon engendra Josias; Josias engendra Jéchonias et ses frères pendant la captivité de Babylone, et, après la captivité de Babylone, Jéchonias engendra Salathiel. »	Cosan; Cosan, de Haddi; Haddi, de Melchi; Melchi, de Néri; Néri, de Salathiel. »

Les deux branches de la famille de David par Nathan et par Salomon se réunissent donc dans la personne de Salathiel. Parmi les frères de Jechonias mentionnés par saint Mathieu était Néri, qui mourut sans enfants. Jechonias épousa sa veuve, conformément à la loi. Le fils qu'il en eut fut Salathiel qui l'eut pour père *réel*, et qui avait Néri pour père *légal*.

Généalogie d'après S. Mathieu. « Salathiel engendra Zorobabel; Zorobabel engendra Abiud. »	*Généalogie d'après S. Luc.* « Salathiel fut le père de Zorobabel; Zorobabel, de Resa. »

La famille de David se réunit de nouveau sous Zorobabel, qui eut deux enfants, Abiud et Résa. Saint Mathieu a donné la généalogie par le premier; saint Luc par le second.

Généalogie d'après S. Mathieu. « Abiud engendra Eliacim; Eliacim engendra Azor; Azor engendra Sadoc; Sadoc engendra Achim; Achim engendra Eliud; Eliud engendra Eléazar; Eléazar engendra Mathan. »	*Généalogie d'après S. Luc.* « Resa fut le père de Joanna; Joanna, de Juda; Juda, de Joseph; Joseph, de Séméi; Séméi, de Mathathias; Mathathias, de Joseph; Joseph, de Janné; Janné, de Melchi; Melchi, de Lévi; Lévi, de Mathat. »

La famille de David se réunit de nouveau dans la

---

engendra Amasias; Amasias engendra *Osias*. Saint Mathieu a donc passé les noms des trois rois Ochosias, Joas et Amasias; ou plutôt il ne les trouva pas sur les registres publics. Ils n'y avaient pas été mis à cause de la malédiction prononcée deux fois par Dieu contre la race d'Achab à laquelle ces trois rois appartenaient. (III Reg., 21; et IV Reg., 9.)

Digitized by Google

personne de Mathan ou Mathat qui eut deux fils, Jacob et Héli. Ce dernier étant mort sans enfants, Jacob épousa sa veuve et eut pour fils Joseph, que l'on pensait être le père de Jésus, et qui avait ainsi Jacob pour *père réel* et Héli pour *père légal.*

Généalogie d'après S. Mathieu.	*Généalogie d'après S. Luc.*
« Mathan engendra Jacob; Jacob engendra Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé Christ. »	« Mathat fut le père de Héli; Héli de Joseph que l'on croyait père de Jésus. »

Ainsi Joseph descendait de David en ligne *naturelle* par son *vrai père* Jacob; et *en ligne légale* par Héli, le premier mari de sa mère et *qu'il représentait*, d'après la loi, quoique engendré par Jacob.

Nous demandons maintenant s'il y a *la moindre contradiction* entre les deux généalogies données par saint Mathieu et par saint Luc. Évidemment, non. L'assertion *gratuite* de M. E. Renan est donc réduite à néant par *une simple exposition*. Ces généalogies sont-elles *fictives*, inventées à plaisir? Il suffit de les lire pour se convaincre qu'il n'en peut être ainsi. Si saint Mathieu avait inventé la généalogie, saint Luc se serait bien gardé d'en établir une autre qui, de prime abord, et pour les ignorants qui ont toujours formé la grande majorité dans le genre humain, aurait contredit la première. Les évangélistes eussent ainsi démontré eux-mêmes leur fraude. *La divergence apparente* qui existe entre les généalogies suffit pour prouver que le mensonge n'a joué ici aucun rôle; et *leur accord parfait* au fond démontre que Joseph, l'époux de Marie, descendait bien de David; que Jésus dont il était le père, aux yeux du monde, avait droit par conséquent au titre légal de fils ou de descendant de David. Peu

Digitized by Google

importe donc que Joseph *n'ait pas engendré Jésus*, il était *son père* aux yeux de la loi, aux yeux de la société; et Jésus, *pour la société* comme *pour la loi*, était *fils de Joseph*, et par conséquent *descendant de David.*

Nous pourrions faire remarquer que, la plupart du temps, les mariages, chez les Juifs, étaient contractés entre parents, entre membres de la même famille; que Joseph étant de la famille de David, Marie en était aussi *fort probablement.* Mais la généalogie de Marie ne peut avoir de l'importance. Du reste, les évangélistes ne pouvaient la transcrire, parce que l'on ne conservait que celles des hommes dans les registres publics.

Ces registres ont existé chez les Juifs jusqu'à la ruine de Jérusalem, nous pourrions en citer des preuves nombreuses. Le témoignage de l'historien juif, Flavius Josèphe, suffira. Dans sa réponse à Appion (liv. I, § 7), il s'étend sur ces registres publics et sur les arbres généalogiques, conservés dans toutes les familles; et au commencement de sa *Vie* écrite par lui-même, il avertit qu'il parle de sa famille d'après *les tableaux publics des généalogies.* Cet usage s'est conservé chez plusieurs peuples de l'Orient, et M. E. Renan, qui se croit docte orientaliste, doit savoir que, chez les peuples de race judaïque et arabe, l'étude des généalogies des familles est la première et la plus importante, aux yeux de ces peuplades.

Chez les Juifs, jusqu'à leur dispersion, les tableaux généalogiques étaient la base même de l'organisation sociale et de la propriété. Le peuple et le territoire étaient divisés en tribus. Tous les cinquante ans, il y avait l'année du Jubilé, pendant laquelle toutes les propriétés aliénées rentraient dans les familles, et tous

Digitized by Google

ceux qui avaient perdu leur liberté la recouvraient. (Lévit., ch. xxv, 9 et suiv.) Les tableaux généalogiques, conservés dans chaque localité, étaient les guides dans ce rétablissement des propriétés et des familles dans leur état primitif; c'était par eux aussi que l'on constatait la légitimité des mariages qui n'étaient légaux qu'en telles ou telles familles ou tribus déterminées.

Ces remarques suffisent bien pour prouver que M. E. Renan, en parlant de *fraudes innocentes* (p. 237) à propos de la généalogie de Jésus, a fait voir qu'il ne connaissait pas l'état social des Juifs à l'époque où elle a été transcrite par les évangélistes. « Jamais, dit-il, les Asmonéens ne cherchèrent à s'attribuer une telle descendance. » (P. 237-238.) Qu'est-ce que cela prouve? M. Renan parle des derniers rois juifs comme de certaines familles de nos rois modernes qui, pour se grandir, se font fabriquer des généalogies. Cet orgueil ne pouvait exister chez les Juifs, par cette raison fort simple que toutes les familles avaient leurs généalogies conservées non-seulement dans leurs mémoires particuliers, mais encore sur les registres publics. Aucune famille, même royale, ne pouvait donc prétendre être de la race de David, si elle n'en était pas.

Mais « ni Hérode ni les Romains, ajoute M. Renan, ne songent un moment qu'il existe autour d'eux un représentant quelconque *des droits de l'antique dynastie.* » Notre savant parle ici de la race de David, comme il le ferait de celle des Bourbons qui s'attribuent un droit inaliénable sur la couronne de France. S'il eût un peu mieux connu les livres saints des Juifs, il eût su d'abord que jamais la famille de David ne s'attribua *de tels droits;* il eût ensuite observé que depuis la

Digitized by Google

chute de la royauté, à l'époque de la captivité de Babylone, aucun descendant de David ne chercha à s'emparer du trône. La royauté juive *établie par Dieu*, était considérée comme ayant été abolie de la même manière. Il était donc impossible que la race de David s'attribuât les droits que suppose M. Renan. Cette race rentra dans le rôle commun à toutes les autres familles de Juda, et il ne pouvait en être autrement. Notre savant n'en eût pas douté s'il eût eu seulement quelques notions élémentaires sur la constitution de l'État juif.

Mais, est-il vrai qu'Hérode et les Romains n'aient pas songé à la famille de David ?

Nous lui opposerons d'abord le témoignage de saint Mathieu qui raconte qu'Hérode ayant appris la naissance miraculeuse de Jésus, et qu'il était de la famille de David, craignit d'avoir un compétiteur, et chercha à l'envelopper dans le massacre de tous les enfants nés depuis deux ans à Bethléem et aux environs. (Math., II, 16.)

Nous lui opposerons le témoignage d'Hégésippe, qui vivait au premier siècle de l'ère chrétienne et qui s'exprime ainsi : « A cette époque (règne de Domitien, ann. 96 de l'ère chrétienne) il restait encore, de la famille de Jésus, les neveux de ce Juda qui était appelé frère du Seigneur (1). Ils furent dénoncés par quelques-uns *comme étant de la race de David*, et un certain Evocatus les amena à l'empereur Domitien. *Car Domitien, comme Hérode*, avait conçu des craintes touchant l'avénement du Christ. Interrogé par lui s'ils

(1) Juda, fils de Marie de Cléophas, ainsi que Jacques, Joseph et Siméon, *cousins* de Jésus et appelés *frères* selon l'usage reçu alors, comme nous l'avons établi précédemment.

Digitized by Google

étaient de la race de David, ils avouèrent *que cela était très-vrai*. Domitien leur demanda quelles propriétés et combien d'argent ils avaient. Ils répondirent qu'ils possédaient seulement neuf mille deniers, moitié pour chacun d'eux; qu'ils ne les possédaient pas en argent, mais que c'était seulement le prix auquel ils estimaient les trente-neuf jougs de terre qu'ils possédaient; que sur le revenu, ils avaient à payer les impôts, et que, le reste ne pouvant leur suffire pour vivre, ils étaient obligés d'y subvenir par leur propre labeur; et ils montrèrent, comme preuve, leurs mains calleuses et durcies par le travail. Interrogés sur le Christ et sur son règne, de quelle nature il était, et quand et en quels lieux il devait apparaître, ils répondirent que ce n'était pas un règne de ce monde et qui devait être établi sur la terre; mais que c'était un règne angélique et céleste qui aurait lieu à la fin du monde; que le Christ viendrait alors dans la gloire pour juger les vivants et les morts et rendre à chacun selon ses œuvres (1). »

Domitien, ajoute Hégésippe, méprisa de si pauvres gens, les renvoya en liberté et fit cesser la persécution contre l'Église.

Au commencement du troisième siècle, la race de David existait encore; car Jules l'Africain consulta alors les parents de Jésus sur les généalogies évangéliques, et ceux-ci les lui expliquèrent, comme elles s'expliquent d'elles-mêmes, par les branches *naturelle* et *légale*. Si M. Renan avait bien voulu lire ce qu'a écrit Jules l'Africain (2), il eût appris que les gé-

(1) Hegesipp. apud Euseb., *Hist. eccl*, liv. III, ch. 20.
(2) Jul. Afric. Epist. ad Aristid. V. Euseb., *Hist. eccl.*, liv. I,

Digitized by Google

néalogies étaient conservées en des registres publics; que dans les familles on savait par cœur les généalogies; qu'Hérode, jaloux des familles qui avaient une origine plus illustre que lui, fit brûler beaucoup de ces registres publics, mais que les familles en conservèrent encore longtemps le souvenir.

Avons-nous besoin, après ces renseignements, de dire combien M. E. Renan a été infidèle à l'histoire lorsqu'il a dit : « La famille de David était, *à ce qu'il semble,* éteinte depuis longtemps. » (P. 239.) *A ce qu'il semble!* N'est-ce pas là le sublime du genre (1)? Les documents les plus certains attestent le contraire; mais quelle importance ont les documents historiques devant l'imagination de notre écrivain? Il soutient donc que les généalogies furent « le résultat d'un travail populaire s'opérant sur divers points. » (P. 240.)

Tout ce que nous avons dit détruit radicalement cette fantaisie; mais nous voulons bien cependant, pour l'instruction de nos lecteurs, discuter les motifs sur lesquels notre écrivain s'est appuyé.

Il donne modestement en note ses preuves contre les généalogies :

« Jules Africain, dit-il, *suppose* que ce furent les

---

ch. VII. Nous ne pouvons croire que M. Renan l'ait lu, quoiqu'il le prétende. (P. 240, note 2.) Nous dirons plus loin pourquoi.

(1) Il est obligé de convenir (note 2 de la page 237) que certains docteurs, tels que Hillel et Gamaliel, contemporains de Jésus, étaient regardés par les Juifs comme étant de la race de David. Il est rapporté par Philon et dans le Talmud que Hérode fit tuer soixante-dix membres de la famille de David. Les Juifs ne croyaient donc pas plus que les chrétiens à l'extinction de la race de David. Mais *il semble* à M. Renan qu'elle était éteinte *depuis longtemps.*

Digitized by Google

parents de Jésus qui, réfugiés en Batanée, *essayèrent de recomposer les généalogies* » (p. 240), et il renvoie à Eusèbe, liv. Ier, ch. VII, pour le passage de Jules l'Africain. Nous ne pouvons croire que M. E. Renan ait lu ce que rapporte cet écrivain du *troisième siècle*, car il n'eût jamais osé écrire ce qu'on vient de lire. Nous aimons mieux croire à son ignorance qu'à une impudence impossible à caractériser. Que dit en effet Jules l'Africain? Après avoir expliqué les généalogies données par saint Mathieu et par saint Luc, comme nous l'avons fait précédemment, cet auteur ajoute que cette explication lui a été fournie par les parents de Jésus, qui lui avaient aussi donné des renseignements sur leurs ancêtres : « Les parents de notre Sauveur, dit-il, soit pour montrer la noblesse de leur origine, soit tout simplement pour faire connaître la chose, *nous ont transmis* ce récit. » Ce récit consiste principalement en ce que nous avons rapporté touchant les registres généalogiques des grandes familles, brûlés par Hérode, et les traditions conservées dans ces familles d'après ces registres publics. Du nombre des registres brûlés étaient, selon les parents de Jésus, ceux qui contenaient les généalogies de leur famille données par les évangélistes.

Ce récit est relatif aux généalogies et destiné *à les expliquer;* il date du troisième siècle de l'ère chrétienne, puisqu'il fut fait à Jules l'Africain, qui vivait à cette époque. Les généalogies, au contraire, étaient connues dès le premier siècle, puisque les Évangiles, d'après M. Renan lui-même, avaient reçu leur forme actuelle et définitive avant la fin du premier siècle. Jules l'Africain ne donne pas le récit qui lui fut fait par les parents de Jésus comme incontes-

Digitized by Google

table sur tous les points, mais il dit : « Que la chose soit ainsi ou qu'il en soit autrement, il est certain qu'on ne trouverait pas facilement une explication des généalogies plus satisfaisante que celle qu'ils m'ont donnée. »

Et c'est sur un tel témoignage que M. Renan s'appuie pour dire que « Jules-Africain *suppose* que ce furent les parents de Jésus qui *essayèrent de recomposer les généalogies!* » Confondre ainsi un *renseignement explicatif* avec une *supposition d'invention*, c'est là, il faut en convenir, un procédé indigne de tout écrivain honnête.

« Ajoutons, dit encore M. Renan (*ibid.*), que, durant les trois premiers siècles, des fractions considérables du christianisme nièrent obstinément la descendance royale de Jésus et l'authenticité des généalogies. »

Ce que M. Renan appelle *des fractions considérables du christianisme* ne furent que des sectes comme celles d'Ébion, de Tatien et de Marcion, sectes à peu près insignifiantes quant au nombre, comparativement au reste de la société chrétienne, et qui rejetaient telle ou telle partie des Évangiles qu'ils considéraient comme opposée à leur système. Leur procédé était le même que celui de M. Renan. Or, de ce que M. Renan rejette comme *légendaires* les récits qui ne lui conviennent pas dans les Évangiles, est-ce une raison pour que ces récits soient réellement *légendaires?* Parce qu'Ébion, Marcion et Tatien rejetaient les généalogies, est-ce une raison pour qu'elles ne soient pas authentiques? Le témoignage de toute la société chrétienne n'offre-t-il pas, en faveur de leur authenticité, plus de garanties que la négation de quelques

Digitized by Google

sectaires ne fournit de motifs pour douter de cette authenticité? Ce n'était pas pour des raisons intrinsèques ou historiques qu'ils les rejetaient, mais uniquement parce qu'elles contredisaient leurs systèmes théologiques, et surtout leur opinion sur l'état exceptionnel de Jésus qui n'aurait pas appartenu à l'humanité. De tout temps il a existé des hommes assez amis de leurs propres idées pour leur sacrifier des vérités incontestables, des faits historiques parfaitement prouvés. On en rencontre de nos jours comme aux premiers siècles du christianisme; mais leur orgueil n'a jamais prouvé, ni contre les vérités, ni contre les faits qu'ils ont contestés.

M. Renan, ayant nié l'authenticité des généalogies, devait expliquer ce titre de *fils de David* que l'on rencontre si souvent dans l'Evangile. Voici son explication :

« Le titre de *fils de David* fut *le premier* qu'il (Jésus) accepta, *probablement* sans tremper dans les *fraudes innocentes* par lesquelles on chercha à le lui assurer. »

Nous répondons d'abord qu'il n'y a de *fraudes innocentes* qu'aux yeux des casuistes jésuitiques, c'est-à-dire des hypocrites qui ont cherché les moyens de subordonner la morale aux mauvaises inclinations de l'humanité. Nous répondons, en second lieu, que les *fraudes* en question sont de l'invention de M. Renan, et ne reposent que sur la fausse idée qu'il a des généalogies. Enfin, nous ajouterons que le *probablement* dont il se sert pour atténuer ce qui, en Jésus, serait à ses yeux un mensonge, est opposé aux Évangiles; car, d'après ces monuments historiques, Jésus ne se laissa pas seulement imposer le titre de *fils de David*, il le prit

Digitized by Google

lui-même et il prit du même coup celui de Fils de Dieu.

Nous lisons en effet dans ces λογια de Mathieu, *si estimés de M. Renan :* « Jésus interrogea les Pharisiens et leur demanda : Que vous semble du Christ? de qui est-il fils? Ils lui dirent : De David. Il leur dit : Comment donc David l'appelle-t-il en esprit *Seigneur*, par ces paroles : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je place vos ennemis comme un marchepied sous vos pieds.* Si David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? » (Mathieu, XXII, 42 et suiv.)

La réponse était simple, mais les Pharisiens ne pouvaient la faire sans se condamner; ils savaient que le Christ devait descendre de David ; les prophéties étaient formelles sur ce point; ils savaient aussi que Jésus était fils de David ; tout le monde le savait et lui donnait ce titre, mais ils ne voulaient pas reconnaître le caractère divin de Jésus qui, de son côté, les força à reconnaître intimement que le Messie devait être simultanément le fils de David et son Seigneur, c'est-à-dire avoir le double caractère de l'humanité et de la divinité. Jésus se donna pour le Christ dès ses premières années ; il se donna par conséquent comme *Fils* et *Seigneur* de David, et il ne pouvait en être autrement, puisque chacun savait que le Christ devait être *fils de David.* C'est un fait qu'il ne faudrait pas atténuer par un *probablement*, comme l'a fait notre écrivain, même dans la doucereuse intention d'épargner à Jésus un mensonge. S'il a menti, il faut le dire ouvertement ; mais, n'en déplaise à M. Renan, Jésus, Verbe de Dieu incarné, était *la vérité même;* aucun mensonge n'est sorti de sa bouche divine. Il s'est dit fils de David, parce qu'il l'était, et il n'aurait pas permis qu'on lui donnât ce titre, s'il n'y

Digitized by Google

avait pas eu droit; on ne le lui aurait pas donné non plus, dans un pays où chaque famille conservait nécessairement sa généalogie, si tout le monde n'eût pas su qu'il y avait droit; enfin il ne se fût pas appuyé lui-même sur ce titre pour embarrasser les Pharisiens et les réduire au silence, car ces ennemis n'avaient qu'à nier la descendance de David pour réduire à néant le dilemme qu'il appuyait sur cette descendance. Comment Jésus eût-il pû *honnêtement* se laisser appeler *fils de David*, s'il ne l'eût pas été? Comment les Juifs l'auraient-ils appelé ainsi, et même les Pharisiens n'auraient-ils pas protesté contre ce titre, s'il ne lui eût pas appartenu incontestablement? Ce sont là des questions que M. E. Renan n'a pas jugé à propos de se poser et de résoudre. Il aime mieux dire : « Il (Jésus) se croyait fils de Dieu et non pas fils de David. Son royaume et la délivrance qu'il méditait étaient d'un tout autre ordre. » La belle raison, vraiment! Notre romancier tient, comme on voit, à son idée : qu'on ne pouvait être descendant de David sans être prétendant au trône de Judée. Nous avons déjà dit que c'était là ignorer les premiers éléments de la constitution de l'État juif. David avait des descendants au retour de la captivité de Babylone; M. E. Renan voudra bien, sans doute, en convenir; eh bien, qu'il nous dise s'il y a eu un seul *prétendant* parmi ces descendants. Pourquoi n'y en eut-il pas? C'est que, aux yeux de tout Juif, la royauté, en Israël, n'avait été qu'une institution transitoire; que le vrai roi d'Israël était Dieu lui-même; que chacun était persuadé que, par ordre de Dieu, la royauté davidique ne devait plus exister après la captivité de Babylone. Jésus pouvait donc être fils de David sans être *prétendant* au trône de Juda; et dire qu'il ne l'était

Digitized by Google

pas, *parce qu'il* n'était pas *prétendant*, c'est, il faut en convenir, donner à tout homme tant soit peu instruit, une preuve évidente d'ignorance et de fausse logique.

Que doit-on donc penser des inductions suivantes de notre romancier : ce fut l'opinion qui fit à Jésus une sorte de réclame ; il se laissa donner un titre qui ne lui appartenait pas ; il comprit que, sans ce titre, il ne pouvait espérer aucun succès ; il finit par y prendre plaisir, « car il faisait de la meilleure grâce les miracles qu'on lui demandait en l'interpellant ainsi. » Il se plia, comme dans plusieurs autres circonstances de sa vie, « aux idées qui avaient cours de son temps, bien qu'elles ne fussent pas précisément les siennes. » (P. 238, 239.) Cela veut dire, en bon français, que Jésus fut un menteur, prenant plaisir au mensonge, et en usant pour arriver au succès. M. E. Renan prend des formes polies pour le dire ; il a recours à toutes les ressources d'un jésuitisme raffiné pour insinuer son opinion. Un peu plus de franchise, illustre professeur, n'eût pas été un défaut en cette circonstance. Toutes vos déductions roulent sur deux suppositions : la première, que Jésus n'était pas descendant de David ; la seconde, que les Juifs pouvaient attribuer à quelqu'un cette descendance, quoiqu'elle n'eût pas été vraie. Vous affirmez même positivement qu'il en a été ainsi. (P. 239.) Or, ces deux suppositions sont contraires à ces deux faits certains : que Jésus, né à Bethléem, était de la race de David, sous le double rapport *naturel* et *légal ;* le second, que les Juifs connaissaient trop bien les généalogies des familles pour donner à quelqu'un un titre qui ne lui eût pas appartenu. Or, que valent des suppositions qui contredisent des *faits certains?*

Digitized by Google

Il est vrai que M. E. Renan en appelle aux *contradictions* des généalogies et à l'anachronisme de saint Luc touchant le recensement de Quirinus. (P. 240, *note* 1.) Mais, comme les contradictions n'existent pas, et que l'*anachronisme* n'appartient qu'à M. Renan lui-même, comme nous l'avons démontré, il s'ensuit qu'il n'a prouvé ni que Jésus était né à Nazareth ni qu'il n'était pas de la race de David. Il résulte de là que toutes les déductions qu'il a tirées de ses deux suppositions ne reposent sur aucun fondement.

D'un autre côté, Jésus s'étant donné positivement comme fils de David, quoique notre écrivain prétende le contraire (p. 240), tous ses efforts bienveillants, quoique un peu suspects, pour excuser les complaisances de Jésus à l'égard de ceux qui lui donnent ce titre, n'ont aucune raison d'être. Il faut choisir entre ces deux opinions : ou Jésus fut véritablement fils de David, ou il fut menteur et ami du mensonge. Nous avons prouvé qu'il était fils de David ; il put donc se donner ce titre et permettre qu'on le lui donnât en toute vérité.

Le fait que M. Renan regarde comme le commencement de la *légende* de Jésus ne fut donc point *légendaire*, c'est-à-dire faux, mais une vérité historique.

Il regarde comme *légendaires*, c'est-à-dire *faux*, tous les faits qui se rapportent à la naissance miraculeuse de Jésus, ou à son enfance, comme la sanctification de Jean-Baptiste, l'adoration des mages, le massacre des innocents, les prophéties de Siméon et d'Anne. « Une chronologie assez lâche présidait à ces combinaisons fondées sur des faits réels travestis. » (P. 246.) A-t-il donné quelque *preuve* à l'appui de ces négations? aucune. A-t-il du moins tenté de

Digitized by Google

présenter les motifs qui l'ont déterminé à rejeter le témoignage des Évangiles sur ces faits? Nullement. *On peut croire,* dit-il, que ces récits circulaient déjà du temps de Jésus (p. 242), « sans rencontrer autre chose qu'une puérile crédulité et une naïve admiration. » Notre écrivain est bien bon de nous permettre de croire que les récits évangéliques circulaient du vivant de Jésus. Mais nous prétendons que la raison veut que l'on mette, à la place de son *On peut croire*, la formule *On doit croire.* Comment concevoir, en effet, que les évangélistes qui écrivaient au milieu même de témoins qui avaient vécu avant la naissance de Jésus et qui vivaient encore après sa mort, de témoins qui connurent le Sauveur pendant le court espace de trente-trois ans que dura son existence terrestre, eussent pu raconter des faits qui auraient été ignorés de tant de monde, et les faire accepter comme certains? Comment concevoir que ces mêmes évangélistes aient pu écrire, en présence des Juifs, les ennemis du Christ, des récits qu'ils donnent comme ayant été de notoriété publique en Judée, tels que le passage des mages à Jérusalem et le massacre des innocents? Comment concevoir que les Juifs, au lieu de nier ces faits, se soient convertis en grand nombre au christianisme; qu'ils aient accepté comme certains ces faits dont ils avaient été témoins et que M. Renan proclame, *d'autorité*, légendaires? Il admet que les faits étaient connus du vivant de Jésus et qu'ils étaient crus; il admet qu'ils furent écrits avant la fin du premier siècle, et il n'a pas voulu comprendre qu'en admettant ces deux points, trop évidents pour être sérieusement contestés, il condamne lui-même son système sur le caractère *légendaire* de ces récits.

Digitized by Google

Si certains faits évangéliques sont légendaires, tout ce qui est dans l'Evangile est *légende*. Car, quoiqu'il admette pour les besoins de sa cause *plusieurs mesures de sincérité* en histoire (p. 253), chacun comprend qu'un historien est sincère ou qu'il ne l'est pas; que s'il ne l'est pas, on ne peut rien affirmer de solide sur son témoignage; que s'il l'est, et qu'il ne soit pas prouvé qu'il se soit trompé de bonne foi, son témoignage doit être admis. Les évangélistes sont des historiens sincères ; ils ont écrit en présence de témoins amis et ennemis ; ils n'ont point été contredits; un grand nombre de leurs ennemis, au contraire, ont embrassé la doctrine qu'ils prêchaient, ont cru aux faits qu'ils racontaient. Si ce témoignage historique n'a pas de valeur, il faut les rejeter tous et ne croire qu'aux faits qui frappent nos yeux; car aucun ne peut présenter le caractère d'une sincérité plus complète. Mais M. Renan veut qu'il existe *plusieurs mesures de sincérité*, et il s'établit *juge suprême et infaillible* de ce qui est sincère et de ce qui ne l'est qu'à tel ou tel degré. Nous qui ne croyons à l'infaillibilité de personne, pas même à celle de notre romancier, nous osons lui demander ses preuves contre la sincérité des récits qu'il appelle légendaires; nous les cherchons dans son livre et nous ne les trouvons pas. Nous en concluons qu'il n'en avait pas à son service ; qu'il n'a par conséquent suivi pour guide en histoire que son imagination, ou plutôt son antipathie contre Jésus et contre l'Evangile; antipathie profonde, d'autant plus profonde qu'elle est dissimulée, de parti pris, sous des mots vaporeux destinés à faire illusion aux lecteurs peu attentifs.

Nous pourrions nous dispenser de prouver des faits

Digitized by Google

que M. Renan donne *gratuitement* comme *légendaires;* car nous avons pour nous le témoignage évangélique, c'est-à-dire un témoignage historique de la plus haute gravité, et il n'a pour lui rien, absolument rien. Mais nous voulons bien cependant grouper autour de ce témoignage, des faits qui jetteront sur lui des lumières plus vives encore. Nous reviendrons sur la divinité de Jésus, le seul point sur lequel notre adversaire ait cherché à jeter quelques ombres de sa science négative. Mais voyons sil'adoration des mages et le massacre des innocents doivent être acceptés comme *légendaires*, même par ceux qui n'admettraient pas la complète sincérité des évangélistes.

Pour ce qui concerne les *mages* ou *sages* de l'Orient, il est certain que, au moyen des Juifs dispersés sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ils purent apprendre qu'une étoile miraculeuse annoncerait la naissance du Messie. Balaam, qui habitait Péthor, sur l'Euphrate, et qui était un des *sages*, avait béni les Hébreux des hauteurs de Phasga et avait dit : « Je connais la doctrine du Très-Haut : *une étoile* sortira de Jacob ; il sortira de Jacob un dominateur. » (Num. XXII-XXIII.) Zoroastre, chef des *sages*, avait recueilli cette antique tradition et avait enseigné : « Qu'à une époque peu éloignée, une Vierge sans tache enfanterait un saint dont l'apparition serait annoncée par une étoile. »

Les anciens Juifs, comme Jonathan et Onkelos (1), entendaient d'une véritable *étoile* la prophétie de Balaam. M. Renan lui-même a admis que, à l'époque où parut Jésus-Christ, l'Orient attendait le Messie, et que

(1) Auteurs des Targoumim.

Digitized by Google

Virgile lui-même se faisait, en Occident, l'écho de cette attente universelle. A cette tradition était toujours jointe l'idée d'*un astre* qui se lèverait en Orient et qui annoncerait la venue de l'Envoyé de Dieu. Daniel, qui avait écrit au milieu des sages de l'Orient et qui avait été fait leur chef, avait supputé l'époque où cet Envoyé devait paraître. Il n'est donc point étonnant que, du fond de l'Orient, des sages se soient rendus en Judée, à l'époque si clairement indiquée, pour rendre leurs hommages au Messie.

Mais l'étoile prédite a-t-elle paru ? Si M. Renan ne veut pas croire au témoignage évangélique, récusera-t-il celui d'un philosophe païen ? Eh bien, Chalcedius, dans son commentaire sur le Timée de Platon, parle de l'étoile qui annonça la descente d'un Dieu sur la terre, et il ajoute que « des Chaldéens illustres par leur science et leur habileté dans l'astronomie virent la nouvelle étoile et résolurent d'aller à la recherche du Dieu qu'elle annonçait, et qu'ils lui rendirent leurs hommages, après l'avoir trouvé. » Ainsi, *au troisième siècle* de l'ère chrétienne, la philosophie elle-même, la philosophie *non-chrétienne*, rendait hommage au récit que M. Renan, à une distance de dix-huit siècles, et sans pouvoir alléguer aucune raison, proclame *légendaire*. Celse lui-même, l'ennemi du christianisme, ne contestait pas le fait de l'apparition de l'étoile conduisant les Mages à Bethléem.

Quelle était cette étoile ? a-t-elle été créée pour cette mission ? a-t-elle seulement brillé d'une manière spéciale pour guider les Mages ? Peu importe. Il n'y a que celui qui nie Dieu qui puisse lui contester la puissance de créer une étoile, ou d'en faire briller une d'un éclat nouveau et temporaire.

Digitized by Google

M. E. Renan n'a pas eu plus de raisons de regarder comme légendaire le massacre des innocents. Avec un peu d'attention, il eût trouvé des faits analogues à celui de Hérode, à Rome même et jusque dans l'Inde. En sa qualité d'orientaliste, il doit savoir l'histoire de ce dernier pays. Eh bien, qu'il nous dise si, la 3181e année du Caly-Yougam, laquelle année correspond à la première de l'ère chrétienne, l'empereur de l'Inde, alarmé de certains oracles qui annonçaient la naissance d'un Roi divin, n'ordonna pas de le rechercher pour le mettre à mort. Notre antagoniste, qui a lu Suétone et qui le préfère même aux évangélistes, comme nous l'avons vu, a dû trouver ce passage dans la *Vie de César-Auguste :* « Selon le témoignage de Marathus, il y eut à Rome un prodige par lequel il était annoncé que la nature enfantait un roi pour le peuple romain, et le sénat *effrayé* défendit d'élever aucun enfant mâle né cette année. »

Si notre savant eût connu ces faits, il n'eût pas trouvé étonnant ce qui est rapporté dans l'Evangile sur la frayeur d'Hérode en apprenant la naissance du Messie et sur le décret qu'il porta contre les enfants nés dans les environs de Bethléem. S'il eût connu le caractère cruel et ombrageux d'Hérode, il eût jugé ce fait très-conforme à ce caractère. L'homme qui, sur de simples soupçons, souilla son palais du sang de sa mère, de sa femme et de ses enfants, ne pouvait certes pas reculer devant un décret contre d'innocentes victimes étrangères à sa famille, pour se défaire d'un futur compétiteur. « Son esprit plein de frayeur, dit l'historien juif Josèphe, le rendait si soupçonneux que, pour atteindre les coupables, il exerçait sa rage contre les innocents. » (*De Bell. Jud.*, I, 19.) Le même his-

Digitized by Google

torien raconte que ce tyran, se sentant près de mourir, et sachant que sa mort serait un sujet de joie pour la Judée, fit enfermer dans le cirque les principaux d'entre les Juifs et donna ordre à ses parents de les faire égorger dès qu'il aurait rendu le dernier soupir, afin que toutes les familles fussent obligées de pleurer le jour de sa mort.

Le massacre des innocents n'entre-t-il pas parfaitement dans le caractère de cet homme atroce?

M. Renan, qui prétend connaître Philon et le Talmud, n'y a-t-il pas vu que Hérode fit tuer soixante-dix membres de la famille de David? S'il eût connu ce fait et d'autres que nous lui avons cités, il n'eût pas affirmé d'abord que la famille de David était éteinte *depuis longtemps* à l'époque du règne d'Hérode; de plus, il eût trouvé moins étonnante la cruauté d'Hérode en présence d'un oracle qui lui annonçait la naissance d'un fils de David qui serait roi d'Israël. Le récit évangélique, dans sa simplicité, est le résumé complet et exact du règne et du caractère d'Hérode : jalousie et cruauté.

Josèphe rapporte que, peu de temps après le serment de fidélité prêté à Hérode par les Juifs, le bruit se répandit qu'il ne régnerait pas longtemps. C'étaient les prophéties sur la naissance du Messie qui avaient donné occasion à ce bruit. Alors, selon l'historien juif, Hérode commit des exécutions cruelles, et il en fait le hideux tableau. C'est précisément à cette époque que l'Évangile place le massacre des innocents.

Le Talmud lui-même (*Traité sur le Synédrion*) fait allusion à ce massacre qui força Jésus à fuir en Egypte. Seulement, l'écrivain de cette informe compilation commet un anachronisme d'un siècle en rapportant ce

Digitized by Google

fait. L'anachronisme ne diminue en rien l'importance du témoignage. Un écrivain païen, Macrobe (*Saturnal.*, liv. II, ch. IV), mentionne aussi le massacre des *innocentes victimes de deux ans* immolées par Hérode. Celse, l'adversaire acharné du christianisme, qui vivait au second siècle, admettait le massacre de Bethléem et la fuite de Jésus en Egypte. Il s'en faisait même une arme contre la divinité du Christ.

Mais, dit-on, les historiens du temps, comme Suétone, Tacite, Dion Cassius, n'ont pas parlé du massacre des innocents. C'est vrai, mais ils n'ont pas parlé non plus des autres cruautés d'Hérode, et ils n'ont consacré que quelques lignes à l'histoire des Juifs. Que prouve donc leur silence?

Josèphe, du moins, n'aurait-il pas dû le mentionner? Cet historien n'a décrit que les massacres qui devaient avoir plus de retentissement, plus de notoriété à cause de la qualité des victimes ; il ne parle des autres que d'une manière générale. Du reste, les textes que nous avons cités démontrent que le récit de l'Évangile est en parfaite harmonie avec son histoire. Josèphe n'a pas voulu faire un tableau complet et *détaillé* de toutes les cruautés d'Hérode. Dès qu'un fait particulier, connu par d'autres historiens véridiques, est en parfaite harmonie avec ses récits, peut-on raisonnablement objecter son silence?

En présence des faits et des témoignages que nous avons rapportés, on comprendra quelle importance peut avoir cette petite *note* de M. E. Renan : « *La légende* du massacre des innocents se rapporte *probablement* à quelque cruauté exercée par Hérode du côté de Bethléem. Comp. Jos. *Ant.* XIV, IX, 4. » Que signifie ce *probablement?* Parce que Hérode aurait commis

Digitized by Google

d'autres cruautés du côté de Bethléem, serait-ce une raison de les confondre avec le massacre des innocents? Cet atroce tyran n'a-t-il pas couvert de sang la Judée entière? Notre écrivain offre-t-il du moins une preuve, un semblant de preuve, qui l'autorise à donner comme *une légende* le récit évangélique? Non. Nous ne trouvons que le *probablement* de la note ci-dessus. De bonne foi, est-ce assez pour nier un fait raconté par un historien grave, en présence des témoins, en présence des mères qui avaient à pleurer leurs enfants égorgés, en présence des Juifs qui, au lieu de le démentir, ont embrassé le christianisme par milliers, ou qui, malgré leur haine contre Jésus et l'Évangile, ont conservé, dans leurs écrits talmudistes, le souvenir du fait en question?

M. Renan n'a pas donné non plus la raison pour laquelle il a fait autant de *légendes* du récit de la conception miraculeuse de Jésus, de la sanctification de Jean-Baptiste et des prophéties de Siméon et d'Anne. Il croit sans doute que son affirmation pure et simple est une bonne raison. Une telle prétention ne peut être que ridicule. « Une chronologie assez lâche, dit-il, présidait à ces combinaisons, fondées pour la plupart sur des faits réels *travestis*.» (P. 242.) A-t-il démontré les fautes de chronologie qu'il reproche aux évangélistes? A-t-il indiqué les faits réels qui auraient été *travestis?* Il n'a même pas tenté de le faire. Donc, toujours le même système : affirmation au lieu de raison. Les récits évangéliques sont des *fables* (p. 242), dit M. Renan, et la preuve, c'est qu'il le dit. Illustre savant, la preuve n'est pas péremptoire.

Nous voici arrivé à un sujet que notre écrivain a essayé de traiter sérieusement : Jésus s'est-il donné

Digitized by Google

comme Dieu, ou bien, l'incarnation appartient-elle à la *légende*, est-elle une *fable*?

Dans l'examen de cette question, il débute avec son outrecuidance ordinaire : « Que jamais Jésus n'ait songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-même, *c'est ce dont on ne saurait douter.* » (P. 242.) Nous prétendons, nous, qu'*on ne saurait douter* un seul instant que Jésus se soit donné comme Dieu lui-même revêtu de l'humanité, dans la personne du Fils ou du Verbe.

Les onze pages de citations ou d'assertions que M. Renan a consacrées à sa thèse se réduisent à ceci : Les synoptiques ne parlent de Jésus que comme d'*un homme;* le titre de *Fils de Dieu* n'est qu'une qualification générale qui appartient à tous les hommes de bien ; l'Évangile de saint Jean est le seul qui fasse de Jésus le Verbe incarné. Et, pour prouver qu'il en a été ainsi, il indique les textes qui prouvent l'*humanité* de Jésus, et passe sous silence ceux qui prouvent sa divinité.

Nous acceptons tous les témoignages des Évangiles sur l'*humanité* de Jésus, car, en effet, il fut homme. Ces témoignages ne prouvent donc point en faveur de la thèse de M. Renan. Mais est-il vrai que saint Jean soit le seul qui ait rendu témoignage à sa divinité (1)? Nous le nions formellement, et nous allons établir que,

(1) M. E. Renan suppose qu'il a démontré que le témoignage de l'Evangile de saint Jean ne pouvait être accepté comme expression de la doctrine de Jésus. Nous avons prouvé (1re partie) que saint Jean est l'écho de la doctrine de Jésus au même titre que les trois premiers évangélistes. Donc, alors même que l'on ne posséderait que son témoignage en faveur de la divinité de Jésus, il suffirait pour établir que, dans la pensée chrétienne primitive et d'après l'enseignement de Jésus lui-même, il fut le Verbe incarné.

Digitized by Google

d'après les Évangiles, Jésus fut *un Dieu-Homme*. Nous puiserons nos preuves dans *les synoptiques* que M. Renan appelle les *interprètes si authentiques des paroles de Jésus* (p. 249), quoiqu'il les contredise à chaque page de son livre; et surtout dans les λογια de Mathieu auxquels il donne la préférence.

Saint Mathieu rapporte (ch. I) la conception miraculeuse de Jésus dans le sein d'une vierge, et ajoute : « Ceci eut lieu afin que fût accomplie la parole du prophète disant : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un « fils; et on lui donnera le nom d'Emmanuel, ce qui « signifie : *Dieu avec nous* » (1).

Voilà donc, d'un côté, l'*humanité*, et, de l'autre, *la divinité* de Jésus constatées. Tel est le caractère général de tous les faits et de tous les enseignements des Évangiles : le caractère divin uni constamment au caractère humain.

Jésus fuit en Égypte devant un persécuteur comme un homme faible; mais il part et il revient par suite d'un avertissement *céleste*. (Math., II.)

Il s'humilie devant Jean-Baptiste et reçoit le baptême comme un pécheur; mais la voix de Dieu le Père se fait entendre du ciel : « Celui-ci est mon fils bien-aimé dans lequel *je me suis plu à moi-même*, » et l'Esprit de Dieu descend sur Jésus d'une manière sensible. (Math., III.)

Jésus est soumis, dans le désert, aux tentations de Satan, comme un homme ordinaire; mais Satan vaincu s'étant retiré, les *anges de Dieu viennent servir Jésus* comme leur maître. (Math., IV.)

---

(1) M. Renan affirme que l'interprétation donnée au texte d'Isaïe est fausse. Il n'a pas pris la peine de le prouver. (P. 241.)

Digitized by Google

Il commence la prédication de sa doctrine; il marche à pied et appelle ses apôtres pour l'aider; voilà l'homme. Mais en même temps, il fait des miracles si nombreux, si éclatants, que la foule se précipite sur ses pas. Voilà le côté divin. (Math., IV.)

Il enseigne sa céleste doctrine (Math., V, VI, VII), mais il l'enseigne en maître et *comme Dieu*, et il avertit que c'est en vain que ceux qui ne l'observeront pas s'autoriseront d'avoir fait même des miracles pour obtenir *de lui* la récompense éternelle : « Beaucoup *me diront* en ce jour : Seigneur! Seigneur! n'avons-nous pas prophétisé *en ton nom;* n'avons-nous pas chassé les démons *en ton nom;* n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles *en ton nom?* Et alors je leur dirai : Je ne vous ai jamais connu; retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité.... Il enseignait, ajoute saint Mathieu, comme *ayant pouvoir*, et non comme les scribes et les pharisiens. » (Math., VII.)

Qui *a le pouvoir* selon la doctrine évangélique? *Dieu seul.*

Les actions miraculeuses de Jésus faisaient comprendre à chacun que *la puissance divine* était à sa disposition : « Seigneur, lui dit un lépreux, *si tu le veux*, tu peux me guérir. » Que répond Jésus : « *Je le veux*, sois guéri. » (Math., VIII.) N'était-ce pas dire qu'il était *Dieu?*

Un centurion s'approche et proclame hautement que toutes les maladies obéissent à Jésus, comme ses propres serviteurs lui obéissent à lui-même. Jésus prétend-il qu'il exagère et que Dieu *seul* a un tel pouvoir sur la nature? « Jésus en l'entendant l'admira, dit saint Mathieu (VIII), et dit à ceux qui le suivaient : Je n'ai pas trouvé *une aussi grande foi* en

Digitized by Google

Israël. » N'est-ce pas dire qu'il avait la puissance de Dieu, qu'il était Dieu?

Jésus se montre homme, en acceptant les services que l'on rendait aux autres hommes (Math., VIII, 15); en même temps, il chasse les démons, et guérit les maladies d'*un seul mot* (*Ibid.*, 16). Il monte sur une barque pour passer la mer; comme homme, il avait besoin de ce secours. Une tempête s'élève, il l'arrête d'un seul mot. (Math., *ibid.*) Voilà le Dieu.

Saint Mathieu rapporte que les mauvais esprits eux-mêmes acclamaient Jésus par ce titre : *Jésus, Fils de Dieu!* et le reconnaissaient pour leur souverain. (VIII, 29.) Peut-on dire qu'en cette circonstance, ils ne lui donnaient qu'une qualification qui appartenait à tous les hommes de bien?

Il est certain que Jésus appelait *enfants de Dieu* tous les hommes qui pratiquaient ses préceptes; qu'il nous a appris à nommer Dieu *notre Père!* Mais M. E. Renan doit comprendre qu'il y a une distinction essentielle à faire entre ceux qui sont appelés *fils de Dieu métaphoriquement* parce que Dieu a pour eux l'amour d'un père, et celui qui est *Fils* dans *le sens propre* de ce mot. Ces deux sens éclatent dans les Evangiles avec tant d'évidence qu'il est difficile de croire que M. Renan ait fait, de bonne foi, la confusion qui est une des bases de son argumentation contre la divinité de Jésus-Christ.

Ce n'est pas dans l'Evangile de saint Jean que l'on trouve l'exclamation citée plus haut, et sur le sens de laquelle il est impossible de se faire illusion, mais dans ces λογια de Mathieu *si estimés* de M. Renan.

Ces λογια, nous les suivons pas à pas :

Digitized by Google

Jésus *homme* monte sur une barque pour revenir à Nazareth. Un paralytique se présente à lui. Jésus lui dit : « Fils ! aie confiance, tes péchés te sont remis. » Des scribes aussitôt disent en eux-mêmes : Il blasphème ! Ils pensaient avec raison que Dieu seul peut remettre les péchés.

Jésus va-t-il leur expliquer qu'un homme a le pouvoir de les remettre? Non ; au contraire. « Quel est le plus facile, leur dit-il : prononcer ces mots : *Tes péchés te sont remis;* ou ceux-ci : *Lève-toi et marche.* Je veux donc ce que vous sachiez que le *Fils de l'homme* a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés. Il dit alors au paralytique : Lève-toi, emporte ton lit, et va en ta maison. Et il se leva et s'en alla en sa maison. » Que signifie ce récit de saint Mathieu (IX), sinon que Jésus, fils de l'homme, était Dieu ; qu'il faisait des miracles pour prouver sa divinité ?

La foule glorifiait Dieu d'avoir donné un tel pouvoir *aux hommes.* On croyait donc, dit M. Renan (p. 246), que Jésus était *un homme*, Oui, certes, on le croyait, et avec raison ; mais Jésus ne prouvait-il pas en même temps qu'il était Dieu ?

Lorsque Jésus faisait des miracles, ajoute-t-il, il faisait *un effort pénible,* il ressentait *une fatigue* comme si quelque chose sortait de lui. (P. 251.) Donc, il était un homme. Le mot *pénible effort* et *fatigue* sont de M. Renan, quoiqu'il les attribue aux évangélistes Luc et Jean qui n'en disent rien. Mais un fait certain, c'est que Jésus *sentait* qu'une vertu sortait de lui. Nous voyons là une preuve de son humanité ; mais *la vertu elle-même* ne prouve-t-elle pas sa divinité ? A Dieu seul peut appartenir *une vertu* supérieure à la nature. C'est la conclusion qui ressort des récits de

Digitized by Google

saint Mathieu et des autres évangélistes. (Math., IX.) Partout, dans les actes comme dans les paroles, c'est la personnalité de Jésus qui agit, soit comme homme, soit comme Dieu; d'où nous concluons que les quatre Evangiles ne sont qu'un continuel témoignage rendu à la double nature, divine et humaine, du Christ. M. Renan n'a mis en relief que le côté humain, et il en a conclu que Jésus était un homme. Il lui sera facile de faire la seconde partie de son travail et il en conclura : Jésus était Dieu. Il arrivera ainsi à la vérité du témoignage évangélique.

Suivons toujours saint Mathieu. Jean envoie vers Jésus (Math., XI) pour lui demander s'il est bien le Messie qu'il savait, par révélation divine, être dans le monde. Jésus lui répond par *le miracle*, c'est-à-dire, par une œuvre *divine*. Il adresse ensuite des reproches à ceux qui refusent de comprendre cette voix du miracle et il proclame sa divinité par ces paroles : « Je te rends témoignage, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, que tu as caché ces choses (sa doctrine) aux sages et aux prudents et que tu les a révélées aux petits. Il en a été ainsi, Père, parce que telle a été ta volonté. Toutes choses m'ont été données par mon Père. Personne ne connaît *le Fils*, sinon *le Père;* et personne ne connaît *le Père* sinon *le Fils* et celui à qui *le Fils* a voulu le révéler. » (Math., XI, 25 et suiv.) Peut-on soutenir qu'il ne s'agisse ici que du titre général de fils appliqué à tous les hommes de bien? que Jésus ne prenne pas le titre de *vrai Fils de Dieu?*

M. Renan a soutenu cependant que, dans les synoptiques, Jésus ne prend jamais ce titre.

Rapprochons de ce passage des λογια de Mathieu, cet autre qui en est pour ainsi dire le commentaire :

Digitized by Google

« Jésus dit à ses apôtres : Que dit-on du Fils de l'homme? Ceux-ci répondent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, ou Elie, ou Jérémie, ou un des prophètes. — Et vous, ajoute Jésus, qui dites-vous que je suis ? Simon Pierre répond : « Tu es le Christ, *Fils du Dieu vivant*. — Tu es bienheureux, ajoute Jésus, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. » (Math., XVI, 13 et suiv.) Ne s'agit-il encore ici que d'un titre commun à tous les hommes ? Jésus ne donne-t-il pas sa filiation divine comme une vérité, dont la connaissance émane de Dieu lui-même ?

Remarquez, monsieur Renan, que ce n'est pas à l'Evangile de saint Jean que nous empruntons ces textes, mais au premier des synoptiques que vous voudriez exalter au détriment des autres Evangiles, comme si l'Evangile de saint Mathieu n'écrasait pas aussi bien que les autres vos systèmes.

Les paroles de saint Mathieu ne sont-elles pas identiques avec celles de saint Jean : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu... et toutes choses ont été faites par lui... et il donna à tous ceux qui ont cru en lui le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui ne sont pas nés du sang, ou de la volonté de la chair, ou de la volonté de l'homme, mais *de Dieu*. »

Dieu, par le Verbe son vrai Fils, a *régénéré* les hommes ; et ces hommes *régénérés* sont appelés *fils de Dieu*. Voilà *la raison* de ce titre d'enfants de Dieu donné par la vertu du *vrai et unique Fils*, le Verbe « qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous. » (Joann., I.)

Digitized by Google

Comment M. E. Renan n'a-t-il pas aperçu dans l'Evangile ces notions élémentaires du christianisme? ou, s'il les a aperçues, pourquoi les a-t-il passées sous silence? Sans doute pour se procurer l'occasion de fabriquer une pauvre objection contre le titre de *Fils de Dieu* qui appartenait à Jésus-Christ.

Revenons à l'Evangile de saint Mathieu.

La divinité et l'humanité de Jésus-Christ apparaissent encore dans ces faits et ces témoignages :

Dans son enseignement sur l'observation du sabbat (Math., XII), Jésus se proclame *Maître du sabbat*. Or, cette loi n'était-elle pas une loi de Dieu? Dire que l'on est *Maître* lorsqu'il s'agit d'une loi de Dieu, n'est-ce pas affirmer que l'on est *Dieu?*

Dans le même chapitre, saint Mathieu rapporte la réponse prophétique que Jésus fit à ses ennemis qui lui demandaient un miracle. Il prend là le titre de *Fils de l'homme*, mais, en même temps, il annonce *sa résurrection* pour le troisième jour après sa mort. Toujours le témoignage de sa divinité à côté de celui de son humanité. Les Juifs comprirent si bien cette réponse qu'ils en prirent occasion de l'accuser de se donner *comme Dieu.*

Au chapitre XIII, on trouve plusieurs paraboles sublimes, en particulier, celle de la semence, que Jésus expliqua à ses apôtres. « Celui qui sème, dit-il, c'est *le Fils de l'homme;* et c'est lui qui, pour faire la récolte, envoie *ses anges.* » Le *Fils de l'homme* était donc en même temps le *Maître des anges*, c'est-à-dire *Dieu lui-même.*

Les miracles les plus étonnants sont entremêlés aux enseignements dans les chapitres XIV et suivants. A chaque ligne, le double caractère de Jésus *se manifeste.*

Digitized by Google

Au XVIIe, le premier des évangélistes raconte la transfiguration. Le Père intervient visiblement pour dire : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis plu à moi-même; écoutez-le. » C'est la seconde fois que Dieu le Père rendait ce témoignage à son Fils dans lequel *il se plaisait à lui-même*, parce que son Verbe est *nécessairement* l'expression de sa substance, de son être.

Au XIXe chapitre saint Mathieu rapporte ce fait : « Un homme s'approcha de Jésus, en lui disant : Bon rabbi, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle?... Jésus lui répondit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu. » M. Renan aperçoit là des précautions que Jésus aurait prises pour repousser la doctrine de sa divinité. (P. 243.) Avec un peu plus d'attention, il eût rejeté cette conséquence. Quel était l'homme qui l'interrogeait? Un flatteur qui ne le croyait qu'un rabbi, un simple mortel; qui vient à lui avec des paroles mielleuses, et dans le but de tirer vanité de sa propre vertu, en assurant qu'il avait toujours pratiqué la loi de Dieu. Comment Jésus devait-il répondre à un tel homme? Au même titre que celui-ci l'interrogeait, c'est-à-dire en homme, et en donnant une leçon d'humilité à cet hypocrite qui se croyait *bon* lui-même, et qui donnait à celui qu'il regardait comme un homme, une qualification qui n'appartient réellement qu'à Dieu. Si le Juif hypocrite eût eu la foi de Pierre, il eût répondu à Jésus : Mais vous êtes Dieu, donc vous êtes *bon*. Mais il n'avait pas la foi, et il interrogeait le divin Maître, plutôt pour se rehausser lui-même que pour s'éclairer.

Ce n'était pas à de tels hommes que Jésus découvrait sa doctrine. *Il ne jetait pas les perles devant les pour-*

Digitized by Google

ceaux, comme il disait lui-même, et il a indiqué clairement la classe des hypocrites comme indigne de recevoir ses enseignements. La réponse faite par Jésus à un hypocrite ne prouve donc pas contre sa divinité, mais seulement que l'Homme qui l'interrogeait n'était pas de ceux *auxquels le Père avait voulu*, comme à Pierre, révéler ce mystère.

Du reste, on trouve dans ce même chapitre : « En vérité, je vous le dis : lors de la régénération, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siége *de sa majesté*, vous serez aussi assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. »

Quelle peut être cette majesté du Fils de l'Homme? Celle de juge suprême de l'humanité. Or, un simple mortel peut-il être ce juge suprême, ayant pour assesseurs ceux qu'il a mis à la tête de son Église? Selon notre savant : « Le Christ *surhumain* des absides byzantines, assis en juge du monde, au milieu des apôtres *analogues à lui*, et supérieurs aux anges, qui ne font qu'assister et servir, est la très-exacte *représentation figurée* de cette conception du « Fils de l'homme » dont nous trouvons les premiers traits déjà si fortement indiqués dans le livre de Daniel. » Ceci sera très-vrai, si M. Renan veut bien ôter les mots *analogues à lui* qui, du reste, ne sont pas d'un français très-pur et qui ne sont pas exacts. Le Fils de l'homme, dans la pensée chrétienne exprimée sur les absides byzantines, occupe le trône supérieur; les douze apôtres ne lui sont pas *analogues*, comme il dit, mais *inférieurs*, à titre de simples délégués; le Christ lui-même est *surhumain*, comme l'avoue notre critique, c'est à-dire qu'il est *Dieu* Ses traits, tels qu'ils se retrouvent dans l'image chrétienne appelée par M. Renan *représentation figurée*, sont

Digitized by Google

ceux d'un Dieu servi par les anges qui sont *les ministres de Dieu*, et *assis sur les chérubins* eux-mêmes. Ces traits du Dieu-Homme, on les retrouve, non-seulement dans le livre de Daniel, mais dans les autres livres prophétiques, lorsqu'on les lit sans préjugés et avec la seule intention de les comprendre exactement.

Du reste, M. Renan aurait pu trouver l'idée exacte du *Fils de l'homme*, juge du monde, au chapitre XXVI des λογια de saint Mathieu. N'y a-t-il pas lu ce passage? «Le prince des prêtres lui dit : « Je t'adjure, par le Dieu «vivant, de dire si tu es le Christ, *Fils de Dieu.*» Jésus lui répondit : « *C'est comme tu le dis*, et j'ajoute « que tu verras le *Fils de l'homme*, assis à la droite de la « puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel.» Alors le prince des prêtres déchira ses vêtements en s'écriant : « Il a blasphémé ! »

Jésus, *Fils de l'homme*, se disait donc aussi *Fils de Dieu*, mais vrai fils, assis à la droite de la puissance de Dieu, expression figurée qui n'a d'autre sens que celui d'égal en puissance à Dieu le Père. Voilà, monsieur Renan, le *Christ surhumain*, juge du monde, tel qu'il est peint dans les Évangiles, et dont les traits ont été, de tout temps, reproduits par l'iconographie chrétienne.

Ce dernier trait, tiré de l'Évangile de saint Mathieu, ne suffit-il pas pour prouver que M. Renan en a imposé à ses lecteurs lorsqu'il a affirmé que, dans les synoptiques, Jésus ne prend jamais le titre de Fils de Dieu?

Nous pourrions prolonger notre étude sur les trois premiers évangélistes ; mais à quoi bon ? Ce que nous avons dit suffit bien pour prouver que notre écrivain a dénaturé leur témoignage. Il en a pris çà et là quelques traits auxquels il a donné un faux sens, pour prouver

Digitized by Google

que Jésus fut *un idéaliste* qui identifia tous les hommes avec lui, et lui-même avec Dieu; c'est-à-dire qui *nia Dieu,* nia le *surnaturel*, le *surhumain;* qui ne vit dans la nature qu'un être universel résultant de l'ensemble des êtres et ayant une énergie propre. Ce système absurde est celui de M. Renan; c'est le panthéisme le plus grossier. Que notre philosophe l'admette, si cela lui convient, mais l'attribuer à Jésus-Christ, à l'Évangile, c'est dépasser toutes les bornes que doit se fixer tout homme honnête et consciencieux. Il n'y a pas dans l'Evangile *un seul mot* qui favorise tant soit peu le système que M. Renan a prêté à Jésus; et, de tous les textes qu'il a cités, *aucun* n'a le sens qu'il leur a attribué. Tout homme qui voudra lire *de bonne foi* l'Évangile en sera convaincu sans peine.

Du reste, notre écrivain est obligé d'en convenir indirectement; car, d'après lui, les notions que l'on trouve dans l'Évangile sont *contradictoires* (p. 251) touchant la personne du Christ; « mais, ajoute-t-il, *bonne foi et imposture* ne sont pas deux termes inconciliables (p. 252); on ne peut faire l'histoire qu'en admettant *pour la sincérité plusieurs mesures.* » (P. 253.) Les apôtres ont donc été *menteurs*, en faisant de Jésus tantôt un homme, tantôt un Dieu; « mais, ajoute-t-il, quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères. » (P. 253.) Ainsi, pour M. Renan, la morale, c'est le succès. L'humanité a voulu être trompée, elle est donc seule coupable; ceux qui l'ont trompée sont innocents. (P. 254).

Notre écrivain a des raisons particulières, sans doute, pour prendre si chaleureusement le parti des imposteurs qui ont eu recours au mensonge pour

Digitized by Google

tromper l'humanité. Il a mis en pratique la théorie *de la bonne foi imposture*, et de la *sincérité mensongère*.

Pour nous, une pareille théorie est ce qu'il y a de plus dégradant et de plus immoral. Nous croyons que la *vérité* est la vérité, et que le mensonge est mensonge. Jésus a pensé de même, les évangélistes aussi; et tous les honnêtes gens, à quelque religion qu'ils appartiennent, ont toujours cru qu'un imposteur de mauvaise foi peut seul faire l'apologie du mensonge et des menteurs. Aussi les évangélistes ne se sont-ils pas contredits. Ils ont enseigné que Jésus *était Dieu*, parce qu'il l'est; ils ont enseigné qu'il *était homme*, parce qu'il l'est. Celui-là seulement aperçoit des contradictions dans leurs témoignages, qui les étudie avec le parti pris de leur imposer ses propres erreurs, et qui, pour arriver à ce résultat, dénature leurs paroles, torture leurs textes, et nie aussi effrontément leur doctrine, qu'il leur en attribue une autre qui n'est pas dans leurs écrits.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

Miracles.

« Deux moyens de preuve, dit M. E. Renan, les miracles et l'accomplissement des prophéties, pouvaient seuls, *d'après l'opinion des contemporains de Jésus,* établir une mission surnaturelle. » (P. 255.) Ces contemporains avaient parfaitement raison ; l'on ne peut, encore aujourd'hui, connaître d'autres moyens de preuve. En effet, le miracle, qu'il consiste dans une prophétie accomplie ou dans un fait divin, est un moyen *surnaturel.* Or, peut-on prouver que l'on possède une mission *surnaturelle* autrement que par des faits de même nature? Notre écrivain, qui ne croit pas au surnaturel, semble prétendre cependant que l'on peut prouver une mission surnaturelle autrement que par le miracle. Sur ce point, il n'eût pas été inutile qu'il s'expliquât plus clairement. Il veut bien admettre que Jésus et les apôtres étaient convaincus de l'accomplissement des prophéties dans la personne du Sauveur, et qu'ils ont été de bonne foi. Il va même jusqu'à assurer que « *depuis longtemps* Jésus était convaincu que les prophètes n'avaient écrit qu'en vue de lui. » (P. 255.)

Digitized by Google

Notre adversaire ne s'est pas aperçu que cet aveu détruisait de fond en comble tous ses systèmes antérieurs. Si Jésus se croyait l'objet des prophéties, il se croyait le Messie ; s'il se croyait le Messie, il s'attribuait tous les caractères donnés par les prophètes à l'Envoyé de Dieu ; il se croyait donc fils de David, né à Bethléem, et Seigneur de David en même temps que son fils ; il se regardait comme né d'une vierge, selon l'humanité, et en même temps *Dieu visible dans le monde;* il se regardait comme appelé à accomplir la loi judaïque et non pas à la détruire ; à donner à la révélation son caractère de *catholicité*, en y appelant l'humanité entière. Si, *depuis longtemps*, il avait ces idées, qui étaient celles de tous les Juifs touchant le Messie, et qui étaient clairement exprimées dans les prophéties, comment M. Renan a-t-il pu nier qu'il les ait eues au commencement de sa courte vie d'évangélisation, une vie qui ne dura que *trois ans?* L'Évangile attribue à Jésus toute la doctrine, toutes les pensées qui résultent des caractères messianiques ; M. E. Renan, qui admet que *depuis longtemps* Jésus était convaincu qu'il avait ces caractères, nie en même temps qu'il ait eu les pensées et les doctrines que l'Evangile lui attribue, et qu'il devait nécessairement avoir d'après *la conviction* que lui reconnaît notre écrivain.

Peut-on se contredire plus positivement ? Il va sans dire que M. Renan ne croit ni aux prophéties ni à leur accomplissement : « L'exégèse du temps, dit-il (p. 256), consistait presque toute *en jeux de mots*, en citations amenées *d'une façon artificielle et arbitraire...* Les applications messianiques constituaient des artifices de style bien plutôt qu'une sérieuse argumentation. » Ceci veut dire qu'à l'époque où l'hébreu était une lan-

Digitized by Google

gue vivante, cette langue n'était pas comprise de ceux qui la parlaient, qu'on la comprend mieux aujourd'hui que personne ne connaît à fond la valeur de tous les mots et que l'on est souvent réduit à l'hypothèse sur toutes les significations qu'ils peuvent avoir. Notre adversaire se croit sans doute un hébraïsant hors ligne, mais il doit savoir que sa science est contestée par des hommes qui connaissent aussi l'hébreu et qui prétendent le connaître mieux que lui; il sait qu'une foule de savants, parmi les Juifs comme parmi les chrétiens, savants qui auraient pu être ses maîtres en hébreu comme en mille autres choses, ont interprété tout autrement que lui les livres prophétiques. Cette seule considération aurait dû d'abord lui inspirer un peu plus de modestie; puis lui faire comprendre qu'en un sujet aussi grave, il n'était pas convenable de se contenter d'assertions dénuées de preuves. S'il eût bien voulu s'abaisser jusqu'à discuter le sens de quelques prophéties, nous eussions pu faire apprécier sa science sur ce point. Mais, après avoir jeté dédaigneusement aux yeux de ses lecteurs les assertions que nous avons citées, il passe à un autre sujet.

Ce sans-façon nous donne à penser que M. Renan savait bien qu'il n'écrivait pas pour des lecteurs sérieux.

Quant au miracle, Jésus y croyait par suite d'un préjugé commun à ses contemporains. « Il n'avait pas la moindre idée d'un *ordre naturel* réglé par des lois.» (P. 257.) Notre écrivain croit à cet *ordre* naturel et il en conclut que le miracle est impossible. Cependant, dans son *Introduction* il l'a déclaré *possible;* comment concilier ces deux opinions? Une chose possible peut-elle être impossible? De plus, comment M. Renan

Digitized by Google

peut-il croire à *un ordre naturel* sans croire en Dieu? L'*ordre* suppose une intelligence qui organise, qui pose des lois, qui se rend compte de leurs effets. Or, peut-on supposer une telle intelligence supérieure à la nature, lorsqu'on ne voit dans cette nature qu'une foule d'êtres possédant, dans leur ensemble, une énergie occulte, indéfinissable, aveugle, que, *pour la forme*, on appelle Dieu? L'ordre et les lois supposent l'intelligence; l'intelligence suppose la personnalité. M. Renan, qui ne veut pas de Dieu personnel, ne peut admettre une intelligence organisatrice de la nature; il ne peut admettre qu'une *force aveugle*, sans raison d'être, et qui ne saurait être *un principe d'ordre*. S'il était conséquent, il devrait nier l'*ordre naturel*, et ne voir dans la nature qu'un ensemble de faits sans loi, sans principe, sans but, sans raison d'être, et qu'il serait impossible, par conséquent, d'assujettir à aucune combinaison. Nier Dieu et croire à un ordre naturel, c'est rompre avec le sens commun.

Jésus croyait à un Dieu réel, personnel; il croyait donc à *l'ordre naturel;* mais il croyait aussi que Dieu avait posé *librement* les lois qui régissent le monde, et qu'il pouvait *librement* en suspendre le cours, dans une circonstance donnée. En cela, il se montrait un peu plus philosophe que M. Renan. Dès qu'on admet Dieu, le miracle est possible. Il n'est impossible qu'aux yeux de ceux qui n'admettent dans la nature qu'un *fatum* sans raison, sans liberté. Mais, en revanche, ces prétendus philosophes ne peuvent, sans contradiction, admettre *l'ordre* comme le résultat d'une *aveugle fatalité;* et ils sont bien obligés de convenir que cette fatalité est mille fois plus mystérieuse que le Dieu vrai, être personnel, vivant par nécessité de nature; intelligence

Digitized by Google

éternelle qui s'est manifestée dans l'harmonieuse disposition de l'nnivers.

Jésus, selon M. Renan, croyait à la possibilité du miracle, à tel point qu'il attribuait à *l'homme* tout pouvoir sur la nature, au moyen de la foi et de la prière. (P. 257.) Notre écrivain, par cette assertion, a prouvé qu'il ne comprenait pas les passages les plus simples de l'Évangile. Dans les textes de Mathieu et de Marc auxquels il renvoie, Jésus a enseigné que Dieu pouvait récompenser la foi et la prière de l'homme, en lui donnant le pouvoir de faire des miracles. Est-ce là enseigner que *l'homme* a, par lui-même, le pouvoir sur la nature? Que signifient les mots de *foi* et de *prière,* sinon que Dieu intervient en l'homme qui croit et prie? Jésus n'a attribué qu'à Dieu *le pouvoir* sur la nature; mais il a enseigné que Dieu peut déléguer ce pouvoir à des hommes de son choix, chargés d'une mission divine auprès de l'humanité. Voilà la doctrine évangélique.

On croyait, ajoute notre écrivain, que le Messie devait faire des miracles. Jésus devait donc en faire ou renoncer à son rôle messianique. (P. 257.) En conséquence il se fit thaumaturge. Aux yeux de notre ingénieux savant, c'était là un métier comme un autre. Mais, pour atténuer le rôle de charlatan qu'il prête à Jésus, il assure que « les meilleures causes ne sont gagnées d'ordinaire que par de mauvaises raisons. » (P. 258.) Après cet aveu, nous ne sommes plus étonné qu'il en ait tant donné dans son livre en faveur d'une cause qu'il croit sans doute bonne. Les apôtres, dit-il encore, étaient « dans une poétique ignorance comme sainte Claire et les *tres socii.* (P. 258.) Jésus était lui-même un mystique comme François d'Assise. (*Ibid.*) Il fit comme «Moïse, Christophe Colomb et Mahomet, qui

Digitized by Google

n'ont triomphé des obstacles qu'en tenant compte chaque jour de la faiblesse des hommes et en ne donnant pas toujours les vraies raisons de la vérité.» (P.259.)

Tels sont les moyens que M. Renan a inventés pour excuser Jésus d'avoir prétendu faire des miracles, sans en avoir fait; de s'être fait passer pour Dieu sans l'être; d'avoir trompé le monde. Cela signifie que, dans la morale de M. E. Renan, le but justifie les moyens. C'est sans doute à l'aide de cette morale facile qu'il justifie ses procédés peu honnêtes, comme écrivain de la *Vie de Jésus*. Il poursuit *l'excellent but* d'arracher des âmes toute idée chrétienne; donc, il peut mentir à l'histoire, dénaturer et tronquer les textes, en altérer le sens, attribuer à Jésus et à l'Évangile des systèmes contraires à la doctrine qu'ils ont enseignée. Ces moyens sont justifiés par le but. Or, comme chacun est assez disposé à *canoniser* le but qu'il se propose, il s'ensuit qu'il peut employer tous les moyens pour l'obtenir. Telle est la morale que M. E. Renan veut mettre à la place de celle de l'Évangile.

Nous avons déjà fait justice des rapprochements que M. Renan se permet entre Jésus et de simples hommes ou des imposteurs.

Nous sortons de la théorie et nous arrivons aux miracles eux-mêmes. L'énumération qu'en font les Évangiles est *fatigante; les types de ces miracles n'offrent pas beaucoup de variété;* on ne saurait distinguer ceux que Jésus a faits de ceux qu'on lui a attribués; certaines circonstances qui sentent *la jonglerie* sont peut-être de l'invention des évangélistes qui étaient préoccupés de théurgie comme *les spirites* de nos jours. (P. 259.) Les miracles *que Jésus crut exécuter paraissent avoir été des miracles de guérison*. Or la médecine n'était pas

Digitized by Google

scientifique, et « dans un tel état de connaissances, la présence d'un homme supérieur, traitant le malade avec douceur, et lui donnant par quelques signes sensibles l'assurance de son rétablissement, *est souvent un remède décisif.* » (P. 260.) Que diront les médecins de ce spécifique? En voici un autre : « Qui oserait dire que le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? » (*Ibid.*) Cela dépend sans doute du résultat que l'on veut obtenir. « Le plaisir de la voir, guérit. » (*Ibid.*) Nous voudrions voir cette expérience faite sur un aveugle-né. « Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain. » (*Ibid.*) Tout cela est charmant, mais nous serions curieux de juger de l'effet de ce sourire sur un cadavre que l'on porte en terre, ou sur un homme mort depuis quatre jours.

Jésus se croyait médecin, parce qu'il considérait la maladie comme une punition du péché ou comme le fait d'un démon, et que le remède devait être par conséquent une pratique religieuse. Il devait guérir parce qu'il le pouvait, et il le pouvait parce qu'il faisait des signes, qu'il souriait doucement, qu'il donnait des espérances.

Voilà, il faut en convenir, une *délicieuse* explication des miracles de Jésus. Quant aux miracles qui refuseraient de se plier à cette théorie, ce sont des *légendes ;* c'est connu. Pourquoi sont-ils plutôt *légendes* que les autres? Eh! mon Dieu, tout simplement parce que M. Renan veut qu'il en soit ainsi. La raison n'est-elle pas plus que suffisante? Jésus aurait été bien osé de faire un miracle que M. Renan ne pourrait pas encadrer dans son petit système. Il n'en a donc pas fait, et les résurrections de morts, par exemple, sont de l'in-

Digitized by Google

vention des évangélistes, gens crédules qui croyaient avoir vu de leurs yeux ce qu'ils n'avaient pas vu. Jésus opérait ses miracles sans effort, d'un seul mot ; mais M. Renan veut qu'il ait eu recours à des procédés théurgiques qui sentent la jonglerie, ou que les apôtres lui en aient prêté. Ce fait est faux, mais M. Renan *veut* qu'il soit vrai. Son procédé touchant les miracles relatifs aux démons est des plus simples. Le démon était un vieux préjugé répandu universellement ; on lui attribuait les maladies nerveuses, la folie, toutes les maladies dont les causes ne sont pas apparentes. Il y avait des hommes qui spéculaient sur la crédulité publique et qui faisaient métier de chasser les démons. Jésus était du nombre. Il avait la faiblesse de croire au démon et aussi celle de croire qu'il le chassait. Encore aujourd'hui, en Orient, selon M. Renan, on croit possédés du démon des gens qui ont seulement quelque bizarrerie. « Une douce parole suffit souvent dans ce cas, ajoute-t-il, pour chasser le démon. » (P. 264.) Un peu plus, M. Renan allait nous dire qu'il en a chassé ainsi pendant sa mission scientifique en Syrie (1). « Tels étaient sans doute, continue-t-il, les moyens employés par Jésus. Qui sait si sa célébrité comme exorciste ne se répandit pas à son insu ? » Qui sait ? La question est au moins singulière en présence de l'Évangile qui atteste que Jésus dut précisément sa réputation à ses miracles. Comment avant d'en faire aurait-il eu la réputation de chasser les démons ? Et s'il les

(1) M. Renan fait en note de l'érudition syriaque et grecque pour prouver que le mot : *tu es possédé du démon* signifiait : *tu es fou*. Qu'est-ce que cela prouve ? Que la folie était regardée comme un résultat de l'influence diabolique. Et après ?

Digitized by Google

chassait, comment supposer que sa réputation s'établit à son insu? Mais en Orient on obtient, sans savoir pourquoi, la réputation de médecin, de sorcier, de découvreur de trésors. Cette assertion de notre docte orientaliste est très-curieuse; mais nous connaissons plus d'un habitant de l'Orient qui se permet d'en rire et de hausser les épaules de pitié. Il nous faudrait d'autres témoignages que le sien pour croire qu'en Orient on n'a pas le sens commun; il nous faudrait en outre une preuve *positive* pour que nous puissions admettre que Jésus n'obtint sa réputation de chasser les démons que grâce à l'imbécillité de ses contemporains. L'Évangile atteste que Jésus n'acquit point à son insu la réputation de chasser les démons; qu'il croyait au démon. Les efforts de M. Renan pour atténuer le reproche qu'il lui fait d'avoir abusé de la crédulité publique, ces efforts sont vains. Ou Jésus chassa réellement le démon, ou il fut un charlatan. Il n'y a de milieu que pour les hommes qui croient, avec notre écrivain, à une sincérité à plusieurs degrés, et qui professent ce principe : que la fin justifie les moyens.

Toute l'argumentation de M. Renan suppose la non-existence du démon. Mais a-t-il du moins prouvé que le démon n'existe pas? Non. Alors, pourquoi suppose-t-il qu'il n'existe pas en effet? Il est facile de dire : Le démon n'est qu'un être fantastique; la médecine reconnaît des causes naturelles aux effets que l'on croyait diaboliques. Mais il est aussi facile de répondre : Le démon est un être réel; la médecine ne sait pas remonter aux causes de la plupart des maladies; elle ne sait que constater des effets qu'elle ne peut conjurer la plupart du temps. Notre écrivain s'imagine-

Digitized by Google

t-il que son dogmatisme puisse avoir quelque valeur aux yeux d'un homme qui ne veut rien nier, rien affirmer sans preuves positives ?

Au fond, tel est le système de M. Renan touchant les miracles de Jésus : Ces miracles n'ont été que des traits d'illusion ou de folie (p. 266) ; cependant Jésus ne fut pas un charlatan, et toute critique historique est faussée si on lui attribue ce titre (p. 267), parce que s'il n'eût pas fait ses prestiges, il n'eût pas conquis l'appui de la foule et qu'il n'eût pas obtenu le résultat qu'il avait en vue.

Donc, si l'on n'admet pas que la fin justifie les moyens, toute critique historique est faussée. Si l'on dit que Jésus faisant des actes *charlatanesques* (p. 267) a été un *charlatan*, on n'est pas digne d'être philosophe.

Admettra qui voudra un pareil système. Quant à nous, nous nous permettons de le regarder comme aussi absurde qu'immoral. La critique historique n'est vraie qu'à la condition de présenter les faits *dans leur vérité*.

Si Jésus a été charlatan, il ne fut que cela. Reste à expliquer comment un homme ignorant qui abusait de la crédulité publique, qui spéculait sur l'imbécillité, a pu être doué de cette haute moralité que notre écrivain veut bien lui accorder ; comment il a pu convertir le monde civilisé à sa doctrine ; comment le monde civilisé l'a cru Dieu, précisément à cause de ses miracles ; comment le miracle a été le motif qui a vaincu l'incrédulité du monde.

Nous qui croyons à la divinité de Jésus-Christ, nous comprenons l'établissement du christianisme. C'est à M. Renan à expliquer comment le christia-

Digitized by Google

nisme peut venir d'un charlatan ignare et crédule.

Fidèle à son système hypocrite de vouloir atténuer les prétendus torts de Jésus, notre écrivain affirme qu'il ne fut *thaumaturge que tard et à contre-cœur.* (P. 264.)

L'Evangile affirme au contraire qu'il débuta par le miracle dans sa mission apostolique, et qu'un des premiers faits connus de sa vie publique a été le changement de l'eau en vin aux noces de Cana. Il est vrai que ce miracle n'a pu s'effectuer ni par un sourire sympathique, ni par une douce influence. Aussi notre ingénieux écrivain le met-il sans doute au rang des légendes.

« Souvent il n'exécute ses miracles qu'après s'être fait prier, avec une sorte de mauvaise humeur et en reprochant à ceux qui les lui demandent la grossièreté de leur esprit. » (P. 264.)

Les preuves qu'en donne M. Renan sont des textes où Jésus refuse de satisfaire la curiosité des scribes et des pharisiens (Math., XII, 39); ou des pharisiens et des Sadducéens (*ibid.*, XVI, 4); où il reproche à la race incrédule son défaut de foi (*ibid.*, XVII, 16; Marc, IX, 18; Luc, IX, 41); où il reproche à ses disciples de douter encore de son pouvoir de faire des miracles après ceux qu'ils avaient déjà vus (Marc, VIII, 17). De bonne foi, des textes pareils ne prouvent-ils pas le contraire de ce qu'affirme notre érudit?

« Une bizarrerie en apparence inexplicable, c'est l'attention qu'il met à faire ses miracles en cachette, et la recommandation qu'il adresse à ceux qu'il guérit de n'en rien dire à personne. » (*Ibid.*)

M. E. Renan parle ici d'une manière générale, tandis que, dans les textes où il renvoie, il n'est question

Digitized by Google

que de circonstances particulières. Avec un peu de bonne volonté, il eût trouvé la raison du silence que Jésus prescrivait quelquefois au sujet de ses œuvres merveilleuses ; car saint Mathieu la donne en toutes lettres :

« Les pharisiens avaient ourdi un complot pour le perdre. Jésus le sachant quitta le pays ; beaucoup le suivirent et il les guérit tous, et il leur ordonna de ne point le découvrir, *afin que* fût accompli ce qui a été dit par le prophète Isaïe : « Voici mon ser-« viteur dont je serai l'appui, mon élu qui est l'objet « de mes complaisances. J'ai répandu sur lui mon es-« prit ; il jugera les nations. Il ne criera point ; il ne « fera point de bruit et l'on n'entendra point sa voix « sur les places publiques. Il ne brisera pas le roseau « cassé, et il n'éteindra pas la mèche qui donne en-« core une lumière sombre. Il jugera selon la vérité. » (Math., XII, 14 et suiv.)

M. Renan ne se plaindra pas, car nous donnons le passage d'Isaïe cité par saint Mathieu, d'après l'hébreu. Que signifient les paroles du prophète, sinon que Jésus ménagerait ses adversaires et leur tiendrait compte de la plus légère étincelle de vérité qui serait encore dans leur esprit? Si, en certains cas, ses miracles pouvaient plutôt les irriter que les convertir, il prescrivait le silence à ceux qu'il avait guéris. Mais le prescrivait-il *ordinairement*, comme notre écrivain voudrait le donner à penser? Tout au contraire, puisqu'il donnait à ses adversaires ses miracles comme preuve de sa mission divine. Avec un nouvel effort de bonné volonté, M. E. Renan aurait découvert dans les Evangiles plusieurs textes qui l'auraient édifié sur ce point. Nous citerons seulement ceux-ci : « Les œu-

Digitized by Google

vres que mon Père m'a donné le pouvoir de faire, ces œuvres que je fais, rendent témoignage de moi, que mon Père m'a envoyé. » (Joann., v, 36.) — « Les Juifs l'entourèrent et lui disaient: Jusqu'à quand nous mettras-tu en inquiétude? Si tu es le Christ, dis-le ouvertement. Jésus leur répondit : Je vous le dis, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent pourtant témoignage de moi. » (*Ibid.*, x, 24 et suiv.)

Du reste, M. Renan convient que les quatre Evangiles sont remplis de miracles. Tous à peu près sont opérés en public, en présence même de ses ennemis. Jésus les fait sans difficulté, pour attester sa mission divine. Pourquoi M. E. Renan n'a-t-il pas tenu compte de ces circonstances, et n'a-t-il mis en relief que le silence prescrit en certains cas particuliers? Le récit si *fatigant* et si *peu varié* des apôtres l'aurait-il tellement ennuyé qu'il l'aurait à peine effleuré? Il est si *fatigant* en effet de lire des récits dans lesquels on voit Jésus appliqué à guérir les infirmités humaines! Il fait entendre les sourds et parler les muets ; il ouvre les yeux aux aveugles ; il redresse les boiteux ; il délivre les possédés ; il ressuscite les morts. Tout cela est *peu varié* et *fatigant* pour notre gracieux écrivain. Il devait en être d'autant plus *fatigué* que dans tous ces récits il rencontrait, à côté du miracle, des doctrines qui n'étaient pas celles qu'il entendait attribuer à Jésus-Christ. Nous comprenons donc facilement l'ennui qu'a causé à M. Renan la lecture des Evangiles, et nous comprenons même qu'il les ait lus à la légère, qu'il les ait seulement *parcourus*.

Continuons le développement de sa théorie :

« Quand les démons veulent le proclamer fils de

Digitized by Google

Dieu, il leur défend d'ouvrir la bouche; *c'est malgré lui qu'ils le reconnaissent.* »

Ces derniers mots sont de trop et n'appartiennent qu'à la féconde imagination de notre écrivain. Jésus ne voulait pas du témoignage des démons, cela est très-vrai; avait-il besoin de l'appui du *Père du mensonge?* devait-il tenir à son témoignage?

Que dire de la diatribe de M. Renan contre saint Marc, qu'il appelle l'*Evangéliste des miracles et des exorcismes?* Ceux qui voudront lire l'Évangile de cet homme vénérable auront la preuve que l'on n'y trouve pas plus de miracles que dans les autres. Mais nous ne pouvons nous empêcher de citer textuellement cette phrase de notre exégète : « Il semble que le disciple qui a fourni les renseignements fondamentaux de cet Évangile (il donne à entendre, à la page suivante, que ce fut Pierre) importunait Jésus de son admiration pour les prodiges, et que le maître, ennuyé d'une réputation qui lui pesait, lui ait *souvent* dit : *N'en parle point.* Une fois, cette discordance aboutit à un éclat singulier, à un accès d'impatience où perce la fatigue que causaient à Jésus ces perpétuelles demandes d'esprits faibles. » (P. 265.)

D'abord, jamais Jésus ne défendit à ses apôtres de parler de ses miracles. De plus, le fait prétendu auquel notre érudit fait allusion n'est pas seulement rapporté par saint Marc, mais par saint Mathieu et saint Luc; enfin, il ne regarde pas les apôtres. Ceux-ci avaient essayé de faire un miracle et n'avaient pas réussi. Jésus savait que la cause de cette impuissance était l'incrédulité qui rendait les miracles inutiles pour la plupart des Juifs. Cette incrédulité lui arracha cette exclamation : « O race incrédule et perverse, jusqu'à

Digitized by Google

quand serai-je avec vous! jusqu'à quand vous supporterai-je? » puis *il fit le miracle*. (Math., XVII, 16; Marc, IX, 18; Luc, IX, 41.) Tel est le fait dans lequel M. Renan a vu une impatience de Jésus contre saint Pierre qui l'aurait *souvent fatigué* de son admiration pour les miracles, et une preuve que sa réputation de thaumaturge l'*ennuyait!*

Nous demandons s'il est possible de dénaturer un fait avec plus d'impudence?

Dans les dernières pages de son chapitre, M. Renan ressasse d'une manière fatigante les pauvres idées que nous avons discutées. Il se complaît dans sa belle morale que *la fin justifie les moyens*. Il mêle Jésus aux fous et aux imposteurs qui ont fait ou prétendu faire des miracles. Il les excuse, parce qu'il en serait résulté du bien. Il ne veut pas qu'on les blâme; car les moyens passent et le bien reste. Aussi, en Jésus, « l'exorciste et le thaumaturge sont tombés; mais le réformateur religieux vivra éternellement. » (P. 268.)

Cet aphorisme est plus vrai que vous ne le pensez, illustre académicien. Oui, Jésus vivra éternellement; non pas ce Jésus que vous avez fait à votre image, celui-là est mort-né; mais le Jésus vrai, le Jésus Dieu-Homme, qui a prouvé sa mission *par le miracle*; auquel le monde civilisé a cru *à cause de ses miracles*; que des millions d'hommes adorent comme le Dieu-Homme, *à cause de ses miracles*. Oui, il vivra éternellement ce Jésus vrai, non pas comme *réformateur religieux*, mais comme *révélateur*, comme *Verbe de Dieu plein de grâce et de vérité;* non pas comme *thaumaturge ou exorciste*, mais comme souverain maître du monde visible et du monde invisible; il vivra *éternellement* pour être le juge de tous les hommes, et le vôtre, illustre

Digitized by Google

érudit, que vous le vouliez ou non ; il vivra pour régner à jamais dans son royaume, c'est-à-dire, dans le monde futur, sur ses élus.

Voilà ce que l'Évangile nous apprend à toutes les pages, ce que vous y avez vu, monsieur Renan, quoique vous prétendiez y avoir vu le contraire.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

Forme définitive des idées de Jésus sur le royaume de Dieu.

C'est pour la troisième fois que M. Renan revient sur ce sujet. Pour la troisième fois nous lui répondons que les phases qu'il a imaginées touchant les idées de Jésus, relatives au royaume de Dieu, sont purement *fictives;* qu'elles ne reposent ni sur l'interprétation exacte des textes, ni sur les témoignages historiques; qu'elles sont, au contraire, opposées aux textes doctrinaux et aux témoignages. « *Nous supposons*, dit le prétendu historien, que cette dernière phase de l'activité de Jésus dura environ dix-huit mois. » (1) (P. 270.) *Nous supposons!* le mot est bien choisi. Si c'était encore une simple supposition, on pourrait la pardonner

(1) Ici M. Renan met cette note : « Nous suivons *le système* de Jean, d'après lequel la vie publique de Jésus dura trois ans. Les *Synoptiques*, au contraire, groupent tous les faits dans un cadre d'*un an*. » Cette dernière assertion est fausse. Il est vrai que les premiers évangélistes n'ont pas une classification par année comme saint Jean, mais ils ne disent nulle part que la vie publique de Jésus n'ait duré qu'un an; et d'après leurs récits même, on peut fixer des dates qui corres-

Digitized by Google

à notre écrivain, quoiqu'un véritable historien ne s'en permette point. Mais *la supposition* de M. Renan est contraire au témoignage des historiens de Jésus. La question se réduit donc à ceci : Peut-on faire des *suppositions* contre le témoignage d'écrivains que l'on prétend prendre pour guides dans ses récits? Poser ainsi la question, c'est la résoudre contre notre adversaire. Quoi qu'il en dise, Jésus n'a eu qu'*une idée* touchant le royaume de Dieu : ce royaume est l'Église composée de tous ceux qui le reconnaissent pour leur Roi spirituel, et qui vivent dans l'espérance de l'avoir pour Roi dans le monde futur. Il appelle tous les hommes sans exception à ce royaume; les pauvres, les déshérités de ce monde y sont appelés comme les riches; ils ont même moins d'obstacles que les riches pour y entrer, car ces derniers se préoccupent outre mesure des intérêts matériels. Ce royaume a été prédit par les prophètes; ils l'ont annoncé sous les figures les plus pompeuses comme le règne de la justice et de la vérité,

---

pondent parfaitement aux trois années indiquées par saint Jean. S'il était vrai, comme le prétend M. Renan, que les synoptiques aient groupé toute la vie de Jésus dans un cadre d'un an, et si, comme il le prétend encore, ces synoptiques sont les vrais historiens de Jésus, pourquoi a-t-il établi ses trois classifications des idées de Jésus, classifications qui seraient *impossibles* d'après les synoptiques? Pourquoi en appelle-t-il à saint Jean, si l'Évangile de ce saint apôtre n'est pas authentique, comme il l'a prétendu si souvent, et s'il n'a qu'*un système* touchant la classification des actions de Jésus? Cette manière de procéder est-elle celle d'un historien sérieux? Qu'est-ce qu'*une supposition* qui repose sur *le système* d'un écrit historique à l'authenticité duquel on ne croit pas? Voilà pourtant à quoi se réduit la classification des idées de Jésus en trois périodes, d'après l'aveu indirect de M. Renan lui-même.

Digitized by Google

comme le règne de Dieu. Ce n'était point *un culte nouveau* (p. 271) que Jésus voulait fonder dans son royaume, mais le culte primitif développé, et dont les rites figuratifs seraient remplacés par la réalité; il y appelait tous les peuples, toutes les classes, mais sans rêver d'autre révolution que la transformation de la vieille société par la vertu; les pauvres comme les riches n'appartenaient à son royaume que par la vertu; et si lui-même était pauvre, s'il aimait les pauvres, sa pauvreté n'était pas *dédaigneuse*. (P. 272.) Ce genre de pauvreté n'est qu'une forme de l'orgueil, et Jésus *fut doux et humble de cœur*.

Du reste, M. Renan avoue que, des trois idées du royaume de Dieu qu'il attribue à Jésus, l'une *ne paraît pas l'avoir beaucoup arrêté*. (P. 271.) Quant aux deux autres, *Jésus paraît toujours les avoir gardées simultanément* (p. 272); *elles se sont appuyées l'une sur l'autre* (*ibid.*). A quoi se réduit ce verbiage? A ce que nous avons affirmé d'après les évangélistes, c'est-à-dire que Jésus n'eut jamais que la même idée touchant le royaume de Dieu. M. Renan n'en a trouvé trois qu'en dénaturant, en tronquant quelques textes, et encore est-il obligé de convenir que les *trois idées* de Jésus se complètent et qu'il les a eues *simultanément*. Alors pourquoi a-t-il fait trois chapitres différents sur ce sujet? Pourquoi a-t-il fixé la date où *il suppose* que la troisième idée prit le dessus sur les autres?

Des assertions contradictoires de M. Renan résulte, pour tout homme de bonne foi, un hommage involontaire rendu à l'Évangile.

Dans l'exposition qu'il a cru faire de la doctrine de Jésus sur le monde futur, M. Renan n'a pas fait preuve d'une intelligence bien profonde. Dans la pensée de

Digitized by Google

Jésus, le royaume de Dieu est *un*, soit *dans le monde actuel,* soit *dans le monde futur*. Le vieux monde de l'espérance, le monde judaïque, croulera sous ses propres fautes: Jérusalem sera détruite, et sa destruction sera précédée de l'*abomination de la désolation*. Il en sera de même de la ruine définitive du *vieux monde*, lequel continuera à vivre sur cette terre, à côté du monde nouveau, ou royaume de Dieu. Il s'écroulera comme *le monde judaïque* au milieu d'affreux malheurs. Jésus joint *ces deux ruines* dans ses prophéties; il fixe l'époque où arrivera celle du monde judaïque, et annonce que plusieurs de ceux qui l'entendent verront les malheurs de Jérusalem; quant à l'époque de la seconde ruine, il ne l'a point fixée. M. Renan a jugé à propos d'appliquer ce que Jésus a dit de la ruine de Jérusalem et du monde judaïque, à la ruine complète du vieux monde, à la fin des temps. Puis il conclut *magistralement :* « Par une illusion commune à tous les grands réformateurs, Jésus *se figurait* le but beaucoup plus proche qu'il n'était; il ne tenait pas compte de la lenteur des mouvements de l'humanité; *il s'imaginait* réaliser en un jour ce qui, *dix-huit cents ans plus tard, ne devait pas encore être achevé.* »

Pardon, illustre philosophe! Jésus savait tenir compte de la lenteur des mouvements de l'humanité; il tenait même compte des vices de cette humanité qui devaient l'empêcher d'entrer complétement dans son royaume. La preuve, c'est qu'il annonçait qu'il condamnerait, à la fin du monde, tous ceux qui n'auraient pas voulu se soumettre à son règne. Jésus ne se berçait donc pas de l'illusion que vous lui prêtez. Seulement, il prophétisa qu'il apparaîtrait dans sa majesté souveraine, en brisant, après un court délai, le vieux peuple qui n'avait

Digitized by Google

pas voulu le reconnaître, malgré les prophéties qui l'annonçaient; qu'il apparaîtrait de nouveau dans sa majesté souveraine, à la fin *du temps*, à la fin *de la génération humaine*, pour détruire le vieux monde et juger l'humanité entière. Le vieux monde juif a péri, *comme il l'avait prédit*, et juste à l'époque annoncée par Daniel (1). L'humanité est appelée tout entière au royaume de Dieu; mais combien ne répondront pas à l'appel! Jésus *a prédit* qu'il en serait ainsi : sa parole est accomplie. *Il a prédit* qu'à la fin des temps aurait lieu le jugement de l'humanité : sa parole s'accomplira.

La doctrine de Jésus fut parfaitement comprise de ses disciples. M. Renan aurait pu en voir une preuve dans la réponse que les neveux de l'apôtre Judde firent à l'empereur Domitien, réponse que nous avons rapportée précédemment; il en aurait encore trouvé une preuve positive dans la croyance de l'Église primitive. Plusieurs cependant les interprétèrent mal et enseignèrent que Jésus devait apparaître de nouveau, après un délai assez court, pour régner *mille ans* sur la terre. Mais cette opinion ne fut jamais la croyance générale de l'Église; on y condamna même les *millénaires*, qui joignaient à l'opinion du règne de mille ans, des détails obscènes sur la nature du bonheur dont les élus jouiraient pendant ce règne *terrestre* de mille ans. Enfin, il y eut et il y a encore des *millénaires* qui interprètent les paroles de Jésus en ce sens qu'il régnera sur la terre

(1) M. Renan (p. 273, note 2) voudrait donner à penser que Daniel n'a annoncé que l'apparition dernière qui doit avoir lieu à la fin des temps. Nous lui prouverons, *quand il le voudra*, que Daniel a fixé *d'une manière précise* l'année de la prédication de Jésus, celle de sa mort et celle de la ruine de Jérusalem.

Digitized by Google

pendant mille ans, soit avant, soit après le jugement dernier. Ces diverses opinions n'ont jamais eu le caractère d'une croyance universelle.

L'Église crut à une première ruine, celle de Jérusalem (1); elle crut à une ruine définitive, celle du monde, suivie du règne éternel de Jésus-Christ sur les élus. C'est ainsi qu'elle interpréta toujours la doctrine du Maître.

Cette doctrine, M. Renan ne l'a pas comprise; il a confondu ou affecté de confondre deux faits, afin de pouvoir appuyer sur cette confusion toutes les fantaisies de son imagination. Il n'a pas mieux réussi dans son exposition de la doctrine de la résurrection des morts qui est, dit-il, *le complément ou plutôt la condition des croyances apocalyptiques* des Juifs touchant la fin du monde. Écoutons notre écrivain :

« Cette doctrine, comme nous l'avons dit, était encore assez neuve en Israël. » M. Renan *l'a dit*, mais ne l'a *pas prouvé*. La résurrection des morts avait toujours été une croyance positive du peuple juif, et la preuve, c'est que ceux qui n'y croyaient pas, comme

---

(1) Saint Jean, au moment où il écrivait l'*Apocalypse*, fixa à *quarante-deux mois* la ruine du Temple. (Ch. XI, verset 2.) M. Renan cherche à prendre saint Jean en défaut en affirmant que l'*Apocalypse* fut écrite en 68; car on sait que la ruine du Temple a eu lieu en 70, c'est-à-dire, moins de quarante-deux mois après cette année 68. Pourquoi M. Renan a-t-il affirmé que cet ouvrage fut écrit en 68? avait-il une preuve positive à son service? Il n'en a aucune. Il n'a donc fixé l'année 68 que pour contredire la prophétie de saint Jean; de plus, il donne à penser que saint Jean fixait à *quarante-deux mois* la ruine du monde, lorsque le saint prophète désigne positivement le temple de Jérusalem, et la ville elle-même. Peut-on donner une preuve plus évidente de mauvaise foi?

Digitized by Google

les Sadducéens, formaient *une secte à part*. Jésus n'enseigna donc pas une nouvelle doctrine sur ce point, comme notre adversaire en convient (p. 280); mais il *la développa*, comme il le fit pour les autres doctrines judaïques. Il n'enseigna pas que la résurrection serait pour les justes et *le néant* pour les pécheurs. (P. 280.) M. Renan a constaté lui-même le contraire (p. 274), et c'est en vain qu'il en appelle à saint Luc et à saint Paul qui auraient cru, d'après lui, *au néant* des méchants. Saint Luc et saint Paul ont parlé du caractère de la résurrection *des justes*. De là M. Renan conclut qu'ils n'ont cru qu'*à cette résurrection*. (P. 280, *note* 2.) Avec un peu plus de bonne foi, il eût cité les textes où les deux écrivains sacrés ont parlé du caractère de la résurrection des méchants, et il en eût conclu qu'ils enseignaient la résurrection des uns et des autres: des justes pour la gloire, des méchants pour la punition. Mais lorsque notre érudit veut trouver dans les livres sacrés la doctrine qui lui convient, il a recours à ce procédé : il en extrait *quelques mots*, il les interprète à sa manière, et garde sur le reste un silence profond.

C'est ainsi qu'il est arrivé à trouver dans les Évangiles que Jésus annonça la fin *prochaine* du monde qui aurait dû être détruit un siècle après lui. (P. 282.) Si Jésus a prédit cette fin prochaine, il s'est trompé. Oui et non, répond M. Renan. Oui, si l'on prend la chose dans son vrai sens; non, si l'on fait attention que le monde *a été renouvelé, et en un sens, renouvelé, comme Jésus le voulait*. Et M. Renan s'applaudit de *laver l'honneur de* NOTRE GRAND MAITRE au moyen de cette sophistique ridicule. NOTRE GRAND MAITRE! C'est M. Renan qui s'exprime ainsi! (P. 282.) Comment est-il votre Maître, à vous qui l'avez déshonoré, qui l'avez

Digitized by Google

traité comme un fou, comme un ignorant, comme un menteur, comme un charlatan? Trêve d'hypocrisie, monsieur Renan. Si vous reconnaissez Jésus comme *votre Maître*, croyez à sa parole, et ne la défigurez pas; croyez à ses miracles, et n'en faites pas des prestiges; adorez-le comme votre Dieu, puisqu'il a prouvé sa divinité par ses œuvres divines. Vous ne croyez ni à sa doctrine, ni à ses œuvres, et vous l'appelez *votre Maître!* Encore une fois, comment l'est-il? Il a été, dites-vous, *un artiste incomparable*. (P. 282.) Vous *lui pardonnez* ses chimères (p. 283) qui peut-être n'étaient pas siennes ; vous lui pardonnez parce qu'il s'est élevé jusqu'au Boudhisme, dans sa conception du bien (p. 384); parce qu'il a cru énergiquement à la *réalité* de *l'*IDÉAL*!!!* (*Ibid.*); parce qu'il a fait des vérités avec *de féconds malentendus*. (*Ibid.*) Vous lui *pardonnez*, parce qu'il aurait enseigné *une religion pure, sans pratiques, sans temple, sans prêtre* (*Ibid.*); parce qu'il a décerné *le jugement moral du monde à la conscience de l'homme juste et au bras du peuple*. (P. 285.)

S'il avait ainsi enseigné, il serait le dernier des esprits chimériques. Mais rien de tout cela ne se trouve dans l'Évangile. Jésus n'a donc point mérité *votre pardon*, monsieur Renan; vous ne l'excusez qu'en lui prêtant vos propres systèmes. Ne lui faites pas tant d'honneur. Laissez-le avec la doctrine qui éclate à toutes les pages de l'Évangile et qui n'est pas la vôtre. Il ne méritera pas ainsi *votre pardon;* mais il méritera *l'adoration de l'humanité*. Il vous est facile de dire *que les plus authentiques continuateurs de Jésus sont ceux qui semblent le répudier*. (P. 287.) Mais vous ne prouverez jamais que le socialisme antichrétien qui aspire à la possession du bien matériel soit identique à l'esprit

Digitized by Google

chrétien fondé sur le détachement de ces biens; vous ne prouverez jamais qu'un mot vague, *l'idéalisme absolu*, soit le résumé d'une doctrine *toute pratique* qui se résume dans *l'amour de Dieu et l'amour du prochain.* (P. 287 et 288.) Libre à vous de rêver que « le dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, amènera *la conscience absolue* de l'univers, et dans cette conscience le réveil de tout ce qui a vécu. » (P. 288.) Si ce rêve, plus incompréhensible que tous les mystères chrétiens, peu vous satisfaire, nous ne voyons aucune raison de vous en distraire; mais ne le donnez pas du moins comme une émanation de la doctrine de Jésus qui n'a jamais rien enseigné sur *la conscience absolue de l'univers. Notre Maître* ne s'est point perdu dans *ce vague* que vous appelez *sublime*, et qui n'est pour nous comme il l'a été pour lui que le dernier terme de l'absurdité humaine, et la punition de l'orgueil.

En résumé, Jésus a prédit la ruine de Jérusalem, et Jérusalem a tombé avec le peuple juif, à l'époque qu'il avait fixée;

Il a prédit la ruine entière du monde, précédée du jugement général de l'humanité, et il n'en a pas fixé l'époque;

Il a prédit que son royaume, ou son Église, durera jusqu'à la fin du monde, malgré les luttes dont il sera l'objet;

Il a prédit que son royaume, composé, en ce monde, de ses vrais disciples, continuerait éternellement dans la gloire du monde futur.

Voilà ce que Jésus a enseigné; il a donc condamné tous les systèmes que lui attribue M. Renan.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

Institutions de Jésus.

Nous avons entendu M. E. Renan répéter à satiété que la gloire de Jésus était d'avoir fondé une religion purement intérieure, n'ayant d'autre dogme que l'*idéalisme*, c'est-à-dire ce système allemand en vertu duquel *Dieu* et le *monde* ne seraient que l'idée individuelle élevée à la puissance d'idée générale, absolue, universelle, n'ayant rien de *réel* et étant cependant *tout;* lequel *tout* s'appelle indifféremment *Dieu* ou *monde*, selon qu'il se manifeste *au moi*. Or, le moi ne trouvant pas en lui de raison de passer du subjectif à l'objectif, n'en a pas, par conséquent, pour croire à sa propre réalité; il se proclame en conséquence idée absolue, universelle, sans savoir ce que c'est que l'absolu et l'universel; il se proclame modestement *Dieu* et *monde*, sans se rendre compte ni de ce qu'est Dieu, ni de ce que c'est que le *monde*. Il se replie sur lui-même en tous sens, afin de trouver une issue pour passer du subjectif à l'objectif, et, n'en trouvant pas, il reste en lui-même, s'admire, se déifie, et proclame qu'il est tout, ou plutôt que le tout, c'est lui.

Jésus, étant idéaliste, n'a pu fonder qu'une religion sans dogmes, sans culte, sans prêtres. C'est une con-

Digitized by Google

séquence du principe de M. Renan, conséquence peu logique, du reste, car un idéaliste, aussi docile qu'il l'est, ne doit rien admettre de réel, à moins qu'il ne le démontre, et il n'a pas plus que ses maîtres trouvé le moyen de passer du subjectif à l'objectif. Logiquement, il devrait se renfermer dans son propre subjectif, et ne rien admettre en dehors de son *moi*. Mais la nature est plus forte que la philosophie allemande, et notre écrivain s'est abaissé jusqu'à parler comme un simple mortel.

Il admet donc que Jésus fut un être réel, distinct de cette émanation du moi absolu qui s'appelle Renan; qu'il a fondé *une religion* n'ayant aucun des caractères de ce qu'on appelle vulgairement ainsi, et qui se réduirait à ce culte idéal rendu à un Dieu idéal par des moyens purement idéaux.

On rencontre des gens qui trouvent cela profond. Quant à nous, nous avouons en toute humilité avoir une intelligence trop bornée pour comprendre des thèses aussi sublimes. Mais il y a bien encore une foule de choses que nous ne comprenons pas dans l'ouvrage de M. E. Renan, celle-ci par exemple : que Jésus, qui ne voulait qu'une religion *idéale*, ait cependant « jeté avec une rare sûreté de vues les bases d'une Église destinée à durer. » (P. 290.) Il lui a même donné pour fondements douze apôtres. (*Ibid.*) Il est vrai que notre érudit se hâte de dire que le collége des apôtres n'avait rien qui sentît le corps sacerdotal régulièrement organisé. » (P. 291.) Cependant, on voit dans l'Évangile que Jésus les choisit *pour prêcher*, *pour baptiser*, *pour remettre ou retenir les péchés*, pour être à la tête de l'Église qu'ils formeraient des meilleurs éléments de tous les peuples. C'est bien là, ce semble,

Digitized by Google

une mission sacerdotale. Mais *les listes des douze* présentent beaucoup d'incertitudes et de contradictions. (*Ibid.*) Lesquelles? D'abord pourquoi parler *des listes* lorsqu'il n'y en a qu'*une?* Pourquoi parler d'incertitudes et de contradictions, lorsque cette liste est identique dans les évangélistes comme dans tous les monuments historiques? Mais « deux ou trois de ceux qui y figurent restèrent complétement obscurs. (*Ibid.*) Qu'est-ce que cela prouverait, quand cette assertion serait absolument exacte? De ce que l'histoire ne nous aurait pas appris le détail des travaux de tel ou tel apôtre, s'ensuivrait-il que la liste donnée dans l'Évangile serait inexacte ou incertaine? Mais, ajoute notre savant, « deux au moins, Pierre et Philippe, étaient mariés et avaient des enfants. (*Ibid.*) Nous ne voyons pas bien comment cela prouve que la liste des apôtres offre des incertitudes et des contradictions. Qui a jamais prétendu que les apôtres ne devaient pas être mariés?

Après avoir jeté en passant quelques assertions antihistoriques contre le caractère de l'institution apostolique, M. E. Renan divague sur les rapports de Jésus avec les apôtres. Fidèle à son procédé habituel, il prend çà et là quelques mots des Évangiles, les isole du contexte, les dénature, et y entremêle des insinuations hypocritement haineuses contre Jésus-Christ et contre ceux qu'il avait choisis pour fonder son Église. Il parle de la prédication des apôtres pour expliquer *la propagation du christianisme par l'hospitalité orientale.* (P. 293.) « Otez, dit-il, l'hospitalité orientale, la propagation du christianisme *serait impossible à expliquer.* » Alors, illustre érudit, elle est impossible à expliquer pour l'Occident. Le monde romain se con-

Digitized by Google

vertit comme l'Orient au christianisme. Expliquerez-vous aussi cette propagation par l'hospitalité orientale? Mais, du moins, cette hospitalité, l'exerçait-on en Orient envers les apôtres? Jésus y comptait si peu, qu'il leur prédisait les persécutions, les violences de toutes sortes qu'ils auraient à endurer; et les faits sont là pour attester qu'il a prédit ce qui est arrivé. Que devient devant l'histoire cette singulière explication de la propagation du christianisme par une hospitalité qui ne fut point exercée en Orient et que l'Occident ne connaissait pas? M. Renan devra donc admettre que *la propagation du christianisme est impossible à expliquer,* puisque sa raison n'en est pas une. Or, nous lui demanderons comment l'*impossible* est devenu *un fait* accompli. Nous savons pourquoi, nous autres chrétiens qui croyons en un Dieu réel manifesté dans son Verbe pour l'enseignement du monde, dans son Esprit pour exercer sur les âmes une influence salutaire; mais M. E. Renan, qui ne croit ni en Dieu ni en son Christ, est obligé de courber la tête devant ce grand fait dont l'éclat l'éblouit et qu'il ne peut expliquer. Il en donne une raison qui ne soutient pas l'examen, et qu'il prend soin de détruire lui-même, en avouant qu'en Orient *on ne hasarde pas* une simple politesse *avec les personnes d'une foi douteuse.* (P. 294.) Il aurait pu ajouter qu'on y a de la répulsion pour ceux qui n'ont pas la même foi. Voilà pourquoi les apôtres étaient si mal reçus à peu près partout en Orient, et pourquoi les liens créés par l'*hospitalité orientale* n'auraient pu avoir aucun effet pour la propagation du christianisme, alors même qu'on l'aurait exercée à l'égard des apôtres.

Quant aux miracles opérés par les apôtres, c'était

Digitized by Google

pur charlatanisme, et leur théurgie ridicule devint *de droit commun dans l'Église primitive*. (P. 295.) C'est M. Renan qui le déclare. Donc, il ne faut pas songer à expliquer *par le miracle* la propagation du christianisme. Nous avons apprécié la théorie de notre écrivain sur le miracle. Passons. Le voici revenu *à l'Église*. Elle n'aurait été qu'une création *idéaliste*. Les paroles sur lesquelles on s'appuie pour établir que cette Église devait avoir une forme extérieure ne sont peut-être pas de Jésus; lorsque après sa mort des églises furent établies, ses principaux adeptes n'en firent pas partie, tels furent Joseph d'Arimathie, Lazare, Marie de Magdala, Nicodème. (PP. 296, 297.) Ne croyez pas que M. Renan s'abaisse jusqu'à essayer de prouver ce qu'il avance. Comme il n'a pas de preuves, il s'en passe, et il affirme ce qui lui convient, en couvrant de son silence les faits certains pour leur en substituer de faux.

Une Église fondée sur l'idéalisme ne doit avoir ni lois ni morale. Notre écrivain admet cette conséquence. « Nulle trace, dit-il, dans l'enseignement de Jésus d'une morale *appliquée* ni d'un *droit canonique* tant soit peu défini. » (P. 297.) Parler de *droit canonique* à propos de l'enseignement de Jésus! Décidément M. Renan a fait peu de progrès au séminaire de Saint-Sulpice; il n'y a même pas acquis les notions les plus élémentaires sur la valeur des termes de la science théologique. Il n'y a pas appris non plus à lire l'Évangile, car on peut dire que l'on y trouve, à chaque page, le contraire de ce qu'il affirme. Il faut que l'ex-séminariste soit bien aveugle pour n'y avoir pas aperçu, à chaque ligne, les préceptes de la plus pure morale. Mais il distingue la morale *appliquée* d'une autre de

Digitized by Google

son invention. Nous voudrions bien qu'il nous dît ce que c'est qu'*une morale non appliquée*. La morale n'est-elle pas la loi des actes humains? N'est-elle pas essentiellement *pratique?* Peut-on supposer une morale purement théorique qui n'ait pas *son application*? La morale *non appliquée* serait-elle une morale *idéaliste* qui ne sortirait pas du domaine de l'esprit? Nous serions assez porté à croire que telle est la manière dont M. Renan l'envisage. En effet, lorsqu'on fait preuve d'une si merveilleuse flexibilité pour excuser les moyens immoraux à cause du but que l'on se propose, on ne peut croire qu'à une morale *idéale* dont l'application n'a aucune importance. M. E. Renan est libre d'en admettre une de cette sorte, si bon lui semble; mais il nous permettra de lui dire qu'il pousse les choses aux dernières limites de l'impudence lorsqu'il affirme que dans l'Évangile il n'y a nulle trace d'une morale *appliquée*. L'Évangile est entre les mains de tous, et personne ne peut l'ouvrir sans rencontrer les préceptes de la plus pure morale appliqués à tous les actes de la vie humaine. Le décalogue mosaïque y est reconnu comme obligatoire; et ce code divin qui renferme en abrégé tous les devoirs religieux, individuels et sociaux de l'homme, y est perfectionné par un ensemble de lois qui font l'admiration même de ceux qui ne veulent ni les pratiquer, ni adorer Celui qui les a promulguées.

Mais M. Renan déclare qu'il n'y a pas *trace de morale appliquée* dans l'enseignement de Jésus, à plus forte raison n'y a-t-il pas trace de dogmes. Il y rencontre « à peine quelques vues sur le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dont on tirera plus tard, dit-il, la Trinité et l'Incarnation, mais qui restaient encore à l'état

Digitized by Google

d'images indéterminées. » (P. 297.) Ainsi lorsque Jésus disait à ses apôtres : « Allez, *instruisez* les nations ; apprenez-leur à *observer ce que je vous ai prescrit;* baptisez-les *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* », la Trinité n'était qu'à l'état d'*image indéterminée;* il envoyait ses apôtres *instruire*, et il n'avait point dit ce qu'ils auraient à *enseigner;* il les envoyait dire à tous les peuples d'*observer ce qu'il avait prescrit*, et il n'avait point de *morale appliquée.* On croit vraiment rêver lorsqu'on lit les fantaisies de M. Renan et que l'on connaît tant soit peu l'Évangile. On serait porté à penser qu'il n'a même pas ouvert ce livre divin, s'il n'étalait pas au bas de ses pages un si grand luxe de citations. Mais puisqu'il cite l'Évangile, il l'a donc lu ; et puisqu'il le cite toujours à contre-sens et qu'il cache ce qu'il ne veut pas citer, que doit-on en conclure, sinon qu'il a donné d'incontestables preuves de *sa mauvaise foi?* Le mot est dur, nous en convenons ; mais que l'on nous en indique un autre, si on le peut.

Donc, une Église *idéaliste*, sans dogmes, sans morale, sans culte, sans prêtres, voilà, selon M. Renan, la première *institution* de Jésus.

La seconde fut un baptême *par le feu et l'esprit.* Les apôtres crurent l'avoir reçu après la mort de Jésus, *sous la forme d'un grand vent* et de *mèches de feu.* (P. 298.) *Des mèches de feu!* le mot n'est pas heureux, illustre académicien. L'Écriture sainte dit *langues de feu*, expression métaphorique qui désigne parfaitement de *petites flammes. Mèches de feu* n'est conforme ni au texte, ni au goût littéraire, ni au sens commun. Mais il fallait bien chercher à jeter quelque ridicule sur ce grand fait de la présence visible de l'Esprit de Dieu qui venait remuer le monde et opérer cette

Digitized by Google

grande révolution que notre écrivain a si *ingénieusement* expliquée par l'*hospitalité orientale*. Votre ridicule n'atteindra pas si haut, monsieur Renan, il retombe sur vous de tout son poids.

Avons-nous besoin de dire que notre écrivain n'a pas compris le baptême de Jésus, et qu'il a confondu *les effets* qu'il devait produire avec la forme de son administration? Tous les enfants savent cela; mais les savants ne le savent pas, à ce qu'il paraît.

Avant de passer à une autre *institution*, M. Renan revient sur son idée favorite de l'absence complète de dogmes et de morale dans l'enseignement de Jésus. Il prend son ton le plus dogmatique pour l'affirmer. Écoutons le nouveau Messie : « *Inutile* de faire observer combien l'idée d'*un livre* religieux, renfermant *un code* et des *articles de foi*, était éloignée de la pensée de Jésus. » (P. 299.) La thèse est changée. Il s'agit maintenant d'*un livre* et non plus d'*un enseignement*. Mais l'enseignement *oral*, soigneusement *conservé* et *transmis*, ne vaut-il pas mieux qu'un livre? Jésus ne fit point de livre, c'est incontestable; mais s'ensuit-il qu'il n'ait rien enseigné? Deux faits éclatent dans les Évangiles : Jésus-Christ a enseigné; Jésus-Christ a confié à ses apôtres le soin de répandre son enseignement. Donc cet enseignement fut positif. Mais pourquoi pas de livres? Eh! mon Dieu, la raison en est bien simple. Jésus n'était ni un philosophe ni un novateur; il ne détruisait pas la religion primitive qui avait ses livres sacrés, et il n'enseignait pas seulement pour ceux qui sauraient lire. A ses yeux, les déshérités de la science, qui formeront toujours la presque totalité du genre humain, puisqu'il y en aura tant que le travail quotidien sera une nécessité sociale, ces déshé-

Digitized by Google

rités avaient autant *de droit à la vérité* que les savants. Or, ce n'est que par *l'enseignement oral* que l'on pourra donner satisfaction à ce droit. Voilà pourquoi Jésus enseigna *de vive voix*, que ses apôtres enseignèrent *de vive voix*.

Mais Jésus a-t-il défendu de mettre ses enseignements *par écrit* pour ceux qui sauraient lire? Jamais. Aussi voyons-nous plusieurs des apôtres écrire, soit des Évangiles, soit des lettres, pour transmettre l'enseignement divin. Mais ces écrits n'avaient pas, dit M. Renan, le caractère de *livres sacrés* comme ceux des autres religions; ils ne contenaient pas, excepté l'Apocalypse, de nouvelles révélations. Nous fortifierons l'objection en disant que l'Apocalypse elle-même n'en contenait pas, mais qu'elle contient seulement des prophéties encadrées dans les dogmes et la morale les autres livres apostoliques. Pourquoi en fut-il ainsi? Nous nous étonnons d'être obligé d'en donner la raison. L'homme le plus simple comprend que les apôtres n'étaient pas des *révélateurs*, mais *les échos* du seul révélateur, qui était Jésus-Christ. Ils ne devaient donc que *dire* ce qu'ils *avaient entendu et vu*. Mais pourquoi n'ont-ils pas fait de livres complets? Si M. Renan eût été là pour leur donner des conseils littéraires, ils eussent mieux fait peut-être. Mais, enfin, ces pauvres ignorants que l'on nomme apôtres n'avaient pas de prétentions littéraires. S'ils ont écrit quelque peu, c'était pour l'édification des fidèles qui ne pouvaient plus entendre la parole apostolique; pour leur rappeler quelques points de l'enseignement divin. Ils savaient que l'enseignement *oral* suppléerait au reste, et que cet enseignement serait conservé intact sous la sauvegarde de la *tradition* universelle, et sous celle de l'Esprit de Dieu.

Digitized by Google

C'était là, sans doute, une illusion aux yeux de M. Renan. C'est, pour tout vrai chrétien, *un fait* parfaitement justifié jusqu'à nos jours.

Notons que notre savant en appelle encore, en faveur de ses théories sur les livres saints, à son fameux texte de Papias (p. 297, *note*), où l'on ne trouve pas un mot qui lui soit favorable.

Revenons aux *institutions* de Jésus. M. Renan n'en trouve plus d'autres dans l'Évangile que celle de l'eucharistie. Il en parle avec autant de science et de bonne foi que de l'Église et du baptême.

« *La secte* (lisez l'*Eglise*) n'avait-elle pas quelque sacrement, quelque rite, quelque signe de ralliement? Elle en avait *un* que *toutes les traditions* font remonter jusqu'à Jésus. » (P. 299.)

Ce sacrement, ce rite, ce signe de ralliement était, selon M. Renan, l'Eucharistie. Il n'en connaît qu'*un*, à ce qu'il paraît; cependant il a parlé du baptême, qui était bien un rite positif; et, avec un peu de bonne volonté, il en eût découvert plusieurs autres. Mais notre écrivain *veut* que l'Église primitive n'ait eu qu'*un sacrement*, *un rite*, *un signe de ralliement :*

Sit pro ratione volontas !

A-t-il du moins donné une idée juste de l'Eucharistie? On va en juger. Voici son système :

« Une *des idées favorites* de Jésus était qu'il était le pain nouveau dont l'humanité allait vivre. » (P. 299.) Cette idée, *germe de l'Eucharistie*, prenait quelquefois dans sa bouche des formes *singulièrement concrètes*. Telles étaient ces expressions : « Je suis le pain de vie « descendu du ciel; celui qui ne mange pas de ce pain

Digitized by Google

« n'aura pas la vie en lui (1). Le pain que je donnerai, « c'est *ma chair*. Si vous ne mangez *la chair* du Fils « de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous. *Ma* « *chair* est *véritablement* une nourriture, et *mon sang* « est *véritablement* un breuvage. »

M. Renan appelle cela une *obstination dans le paradoxe*. (P. 301.) Il aurait dû prouver d'abord que c'était *un paradoxe* et non pas *une vérité*. Dans ce dernier cas, ce que notre élégant écrivain appelle *obstination* ne serait qu'une *affirmation positive*. Or, l'affirmation de la vérité n'est jamais une *obstination*, ou, si l'on veut lui donner ce nom, il faudra entendre par là l'accomplissement d'un devoir.

La vérité certaine doit être affirmée avec constance.

M. Renan appelle encore les paroles de Jésus *une prédication bizarre*. (*Ibid.*) C'est *supposer* encore qu'elle n'était pas l'expression d'*une vérité*. Nous convenons que la vérité peut paraître *bizarre* à certains esprits; mais est-ce la faute de la vérité, ou bien celle de ces esprits eux-mêmes qui ne sont pas capables de la voir telle qu'elle est? Les esprits *bizarres* aperçoivent les choses autrement qu'elles ne sont. Il n'est donc pas étonnant que la vérité leur semble *bizarre* et *paradoxale*, et que l'erreur leur paraisse vérité.

---

(1) M. E. Renan part, en tout ceci, de données tirées de l'Évangile de saint Jean; ce qui ne l'empêche pas de dire en note qu'*il n'est pas permis de les croire exactes, parce qu'elles* sont tirées de saint Jean. (P. 300, note 3.) S'il n'est pas permis de les croire exactes, pourquoi s'appuie-t-il sur elles? Saint Jean raconte que les expressions de Jésus éloignèrent de lui plusieurs personnes. M. Renan admet ce fait en mettant en doute *la doctrine*. Comment n'a-t-il pas remarqué que c'est précisément la doctrine qui est *la raison* du fait?

Digitized by Google

Tel pourrait bien être le cas de l'esprit de M. Renan. Rien d'étonnant donc qu'il ne voie que *bizarrerie* et *paradoxe* dans la doctrine de Jésus sur l'Eucharistie. Il eût fait le même honneur à tous les autres points de cette doctrine, s'il eût bien voulu la présenter telle qu'il l'enseigne. Il a préféré, nous ne savons pourquoi, la dénaturer, afin de paraître lui donner quelques fades éloges. Il valait mieux, monsieur Renan, présenter dans toute leur nudité *les paradoxes* et *les bizarreries* de Jésus, que de les revêtir des formes vaporeuses et creuses de l'idéalisme allemand. A chacun ce qui lui appartient. Laissez à l'école d'Hégel ses théories, et à Jésus sa doctrine. Il vous sera permis de donner la préférence à Hégel sur Jésus; d'appeler la doctrine de notre divin Maître *bizarrerie* et *paradoxe;* mais aussi il sera permis à chacun de penser autrement que vous, et d'attribuer à votre hégélianisme les épithètes que vous prodiguez au christianisme. On pourra établir une comparaison entre les deux doctrines, et voir quelle est la plus claire et la plus utile, de celle de Hégel qui ne peut rien affirmer en dehors de son subjectif, pour lequel Dieu et le monde, la vertu et le crime, la lumière et les ténèbres, la vérité et l'erreur, ne sont que des formes vides et sans valeur d'un *subjectif* qui ignore sa propre nature; ou de celle Jésus-Christ, qui enseigne Dieu créateur de la nature, se manifestant dans ses œuvres et par son *Verbe,* expression nécessaire de *ce qui est*, ou vérité essentielle; qui a découvert à l'homme son principe, sa nature, sa destinée; qui a posé *la vérité et le bien* comme deux émanations *réelles* de l'Être infini qui existe par nécessité de nature; lequel gouverne par sa puissance le monde qu'il a créé, et le temps avec lequel il a mesuré l'exis-

Digitized by Google

tence des êtres contingents. On verra laquelle de ces deux doctrines satisfait le mieux l'intelligence; s'il est plus utile à la société de faire de la vertu *un mot*, que d'en faire *une réalité;* de transformer la conscience en *une forme* indéterminée, ou de l'accepter comme le témoignage divin qui retentit au fond de notre âme. On comprendra enfin de quel côté est la *bizarrerie* et le *paradoxe*, de quel côté est *la vérité*.

Mais M. Renan se garde bien d'entrer dans ces détails. Pour rehausser l'idéalisme, il l'attribue faussement à Jésus; et pour rabaisser en même temps l'enseignement de Jésus, il l'appelle *bizarre* et *paradoxal*. Conciliera qui pourra ces assertions contradictoires. L'idéaliste ne l'essayera pas, car il a émis ce principe : que *la vérité consiste dans la contradiction*. Cet axiome est plus mystérieux pour nous que l'Eucharistie.

Mais continuons d'exposer le système de M. Renan touchant ce sacrement.

« Les traditions apostoliques à ce sujet, dit-il, sont fort divergentes et probablement incomplètes à dessein. » (P. 302.) La preuve, c'est que les trois premiers évangélistes, qui n'avaient point enregistré *la promesse* de l'Eucharistie, ont rapporté son institution; tandis que saint Jean, qui a raconté *la promesse*, n'a point mentionné l'institution.

Ceci prouve une fois de plus que saint Jean n'a écrit que pour *compléter* les récits de ses devanciers, comme tout le monde l'admet. De ce que saint Jean *complète* ces récits, s'ensuit-il qu'il soit *en divergence* avec eux? Sa doctrine, en racontant *la promesse*, diffère-t-elle de celle qui est enseignée par les autres évangélistes qui ont raconté *l'institution?* M. Renan ne le prétend pas, et pour cause. Alors, où est *la diver-*

Digitized by Google

gence? La promesse ne suppose-t-elle pas, au contraire, l'institution qui la suivit? et saint Jean, qui ne voulait que compléter ses devanciers, était-il obligé de raconter un fait qui se trouve dans les trois premiers évangélistes d'une manière identique et avec ses circonstances?

Notre écrivain n'a pas trouvé d'autres preuves pour étayer la prétendue *divergence* qu'il a affirmée, et il se hâte de passer à un tableau de fantaisie sur les repas de Jésus où l'on aurait mangé du pain et du poisson (1). Il affecte de rapprocher les repas ordinaires où Jésus mangea du poisson avec les disciples, sur les bords du lac de Tibériade, avec l'institution eucharistique qui eut lieu la veille de sa mort, et, ainsi, il contredit formellement les évangélistes. C'est là, du reste, chez lui affaire d'habitude, de rapprocher plusieurs faits qui n'ont entre eux aucun rapport, pour en *fabriquer* un d'une nouvelle espèce. Ce procédé historique ne manque pas d'originalité ; il a même son utilité quand on veut faire une histoire toute neuve, en dehors des documents historiques. M. Renan, voulant parler des repas de la communauté naissante, devait poétiquement mention-

---

(1) Pour faire le savant, M. Renan rapproche en note des modestes repas de Jésus où *le poisson* est mentionné *l'anagramme* ΙΧΘΥΣ. Ce mot grec, qui signifie *poisson*, fut employé par les premiers chrétiens, du temps des persécutions, pour se reconnaître sans se découvrir aux persécuteurs; il fut employé, parce qu'ils trouvèrent dans chaque lettre de ce mot un abrégé de la vérité fondamentale du christianisme : Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ. « Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur. » Quelle analogie y a-t-il entre cet anagramme et les poissons que Jésus mangea pendant sa vie mortelle? Mais il fallait faire illusion aux ignorants et se faire croire savant.

Digitized by Google

ner les poissons que l'on y mangeait; *il suppose* en outre qu'on y entretenait *des conversations pleines de gaieté et de charme.* (P. 303.) Les évangélistes n'en disent rien; mais la poésie n'a-t-elle pas des droits? « La participation au même pain, ajoute notre écrivain, était considérée comme un signe de communion, de lien réciproque. Le Maître usait à cet égard de termes *extrêmement énergiques* qui furent pris plus tard avec *une littéralité* effrénée. »

Cette *énergique* explication de la doctrine eucharistique a un petit défaut. Il n'est pas vrai que le pain fût *généralement* considéré, pendant la vie de Jésus-Christ, comme *un signe de communion.* Il n'en fut ainsi que du pain spécialement choisi par Jésus, *à la dernière cène, la veille de sa mort.* Ce fut seulement alors qu'il prit du pain, le bénit, le rompit et le distribua à ses apôtres en disant : « Prenez et mangez, *ceci* est mon corps; » qu'il prit ensuite une coupe où il y avait du vin et la donna à ses disciples en disant : « Prenez et buvez-en tous, *ceci* est mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés. »

M. Renan ne veut pas que l'on entende ces paroles dans leur sens littéral. Pourquoi? Parce que Jésus, très-*matérialiste dans l'expression*, était *très-idéaliste dans les conceptions.* Le fait est qu'il ne fut ni l'un ni l'autre et qu'il parla toujours avec *une simplicité* toute divine. La simplicité est le caractère frappant de tous ses enseignements, clairs et limpides comme la vérité elle-même, et capables d'être compris par les plus ignorants comme par les plus savants, dès que les uns et les autres les lisent sans préjugés et avec un cœur pur. Vous le savez bien, monsieur Renan; Jésus ne fut pas plus idéaliste

Digitized by Google

dans ses conceptions que matérialiste dans ses expressions. Sa parole ne fut que l'expression précise et claire d'idées précises et claires. Poussé par une haine dissimulée mais profonde contre son œuvre divine, vous l'avez défigurée de parti pris ; mais puisque vous avez lu l'Évangile, votre conscience proteste contre ce que vous avez écrit. Vous savez bien que vous n'avez pas dit la vérité ; que vous n'avez pas exposé avec sincérité la doctrine évangélique.

Jésus n'a pas fait d'équivoques, et il les a condamnées formellement. Ses apôtres ont pris sa parole comme l'expression de la vérité. L'Église en a fait autant. Voilà pourquoi l'Eucharistie fut toujours un des dogmes fondamentaux du christianisme. Ce ne sont pas les deux pages de M. Renan sur les prétendues métaphores de Jésus qui contre-balanceront la netteté de ses expressions et la clarté des faits qui attestent qu'il a institué l'Eucharistie telle que l'Eglise l'a toujours admise depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

Progression croissante d'enthousiasme et d'exaltation.

On a vu dans le chapitre précédent quelle pauvre idée M. E. Renan s'est faite de l'œuvre de Jésus-Christ. Il aurait pris à tâche de ne rien comprendre à l'Évangile, qu'il n'eût pas mieux réussi. Quelle opinion doit-on se former de Jésus d'après les institutions que notre écrivain lui a attribuées? Il a mentionné l'Église pour dire que cette Église n'était qu'un mythe; il a nommé le baptême pour n'en faire qu'un rite ridicule et sans réalité; il n'a parlé de l'eucharistie que pour nier ce qui constitue ce rite divin. Il a réduit à cela le christianisme primitif, tel qu'il sortit des enseignements de Jésus. Aucune organisation, aucun dogme, aucun rite, aucun sacerdoce, telle fut l'œuvre de Jésus, d'après M. Renan. Qui pourra reconnaître, dans ce vain fantôme, ce christianisme qui, en trois siècles, gagna à sa cause le monde civilisé; qui imprima à la société entière ce mouvement moral et civilisateur qui n'a jamais été dépassé depuis, qui est resté le type le plus pur du vrai progrès, de l'ordre dans la liberté? Pouvons-nous croire que M. E. Renan n'ait pas aperçu dans les enseignements de Jésus ces vé-

Digitized by Google

rités premières et fondamentales qui y sont si souvent exprimées, sur Dieu et l'homme; sur leurs rapports; sur les lois divines et les devoirs religieux qui en découlent; sur l'origine et la destinée de l'homme et de la société; sur ces devoirs réciproques qui sont imposés à chaque individu vis-à-vis de ses semblables et de la société elle-même, devoirs qui supposent des droits; et cette harmonieuse compensation des uns par les autres, de laquelle résulte le bien individuel et la forte organisation du corps social? Pouvons-nous croire qu'il n'ait pas aperçu cette Église, cette société religieuse où le despotisme n'est pas plus possible que la licence, qui proteste, par son organisation aussi forte que simple, contre les excès en sens contraires dont elle a été l'objet, et qui reste debout comme le type le plus pur sur lequel la société civile elle-même puisse se former? Pouvons-nous croire qu'il n'a pas aperçu ce sacerdoce divin, purifié de tout élément immoral, et dispensateur de moyens de régénération qui correspondent à tous les besoins de l'âme humaine? Non, nous ne pouvons croire que M. E. Renan n'ait pas vu tout cela dans l'Évangile, car ce christianisme y apparaît à chaque ligne. S'il n'y a aperçu qu'un vague idéalisme qui n'y est pas, c'est qu'il a voulu, de parti pris, fermer les yeux pour ne rien voir et pour s'autoriser à mettre ses illusions à la place de la réalité.

C'est sous l'impression de ce *parti pris* qu'il a encore composé son chapitre sur « la *progression croissante* d'enthousiasme et d'exaltation. » Cette progression n'existe que dans son imagination. Les derniers mois de la vie de Jésus se passèrent dans le calme le plus parfait, comme ceux qui les avaient précédés : même simplicité dans l'enseignement, dans l'opération des

Digitized by Google

miracles. Jésus connaît l'heure de sa mort; il la prédit; il y prépare ses disciples. Jamais le monde n'avait été témoin de tant de grandeur unie à tant de simplicité touchante.

Mais M. E. Renan voulait faire un chapitre sur la *progression croissante* d'un enthousiasme et d'une exaltation qui n'ont jamais existé. La chose était facile au moyen de son procédé historique. Il a donc ramassé çà et là quelques faits, sans tenir compte des dates; il a recueilli quelques mots dont il a forcé et dénaturé le sens; il a groupé tout cela en un chapitre qui est un des plus faux de son livre, ce qui, certes, n'est pas peu dire, et il a placé les faux enseignements qu'il a attribués à Jésus à la date qui lui convenait. Voici les principaux points de ces faux enseignements :

Jésus interdit la propriété et le mariage. (P. 307.) Mensonge. Jésus respecta la propriété, condamna le vol, et ne préféra au mariage qu'un célibat individuel exceptionnel, observé en vue d'un dévouement absolu à la société.

Jésus sembla approuver ceux qui se mutileraient en vue du royaume de Dieu. (P. 308.) Mensonge. Jésus n'encouragea que le célibat volontaire et pur; et s'il a employé la métaphore pour le désigner, comme pour peindre le retranchement de toute occasion de péché, cette métaphore doit être entendue conformément au reste de son enseignement, où il défend à l'homme toute entreprise contre lui-même.

Jésus a prêché hardiment la guerre à la nature. (P. 309.) Mensonge. Jésus n'a prêché la guerre qu'aux vices de la nature, et il n'a conseillé un état *extra-naturel* qu'à ceux qui pourraient l'embrasser en vue d'une haute mission sociale et pour Dieu.

Digitized by Google

Jésus a ordonné à ses disciples l'abnégation la plus absolue. (P. 310.) Mensonge. Il ne l'a prescrite qu'à ceux qui recevaient de lui une mission *exceptionnelle.*

Dans ses accès de rigueur, il allait jusqu'à supprimer la chair et vouloir que l'on n'aimât que lui. (P. 311, 312.) Mensonge. Il respectait tout amour légitime, et voulait seulement que l'amour divin fût la seule inspiration de ceux qui devaient continuer son œuvre d'évangélisation.

M. E. Renan a confondu la morale qui, dans l'Évangile, est applicable à tous, avec des règlements qui ne regardent que *les apôtres* et les hommes qui devaient être chargés d'une mission exceptionnelle. Même dans ces règlements, il prend *à la lettre* des expressions qui sont évidemment *métaphoriques* et qui trouvent ailleurs leur explication. Comment en agit-il ainsi, lui qui attribue à Jésus tant de métaphores, alors même qu'il n'en existe pas? Il groupe dans un seul cadre les enseignements *exceptionnels* disséminés dans l'Évangile tout entier, afin d'en former sa période d'exaltation croissante, et d'établir une distinction entre *le fin et joyeux moraliste des premiers jours*, et *le géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors de l'humanité.* (P. 312.)

Le *moraliste fin et joyeux*, aussi bien que le *géant sombre*, ce sont là deux créations de l'imagination de M. Renan. Jésus fut le même du commencement à la fin, c'est-à-dire un moraliste pur, enseignant une morale divine au monde, et créant pour les besoins de la société un corps d'élite formé d'hommes élus que l'Esprit de Dieu élèverait au-dessus de la condition commune des autres hommes. L'humanité a toujours eu ses héros, lorsque la Providence les crut utiles.

Digitized by Google

Jésus les a sanctifiés, comme il a purifié le monde entier. M. Renan n'a rien compris à cette double morale *commune* et *exceptionnelle;* il a préféré attribuer à Jésus des contradictions qui n'existent que dans son propre esprit.

Après avoir tout confondu, M. E. Renan se croit en droit de tirer ces conséquences de ses prémisses absurdes :

Le bon chrétien sera mauvais fils, mauvais patriote; l'homme évangélique sera un homme dangereux; le moine est, en un sens, le seul vrai chrétien. (P. 314, 315, 316.) Tout cela est aussi faux que la théorie qui lui sert de base. Jésus a sanctifié l'*héroïsme religieux*. Telle est la vérité. M. Renan confond l'héroïsme avec la condition commune, et s'écrie que l'héroïsme est absurde, immoral, anti-social. Il chanterait au besoin la gloire d'un héros qui s'arracherait aux bras de sa vieille mère, de sa femme, de ses enfants, qui irait affronter la mort sur un champ de bataille pour sa patrie; et il trouve exagéré que Jésus ait montré le ciel au héros chrétien qui s'élèverait au-dessus de la nature pour répandre dans le monde la vérité! On a abusé parfois des paroles de Jésus-Christ, soit par exaltation, soit par hypocrisie, donc elles sont mauvaises! Telle est la logique de M. Renan. Nous lui eussions cru assez d'intelligence et de cœur pour comprendre l'héroïsme de la vertu, pour le préférer à l'héroïsme guerrier; pour savoir que s'il est beau de tout sacrifier pour sa patrie, il est plus beau encore de tout sacrifier, sans orgueil comme sans ostentation, pour le bien de l'humanité et pour l'amour de Dieu; pour comprendre que l'héroïsme pour la vérité, qui est l'intérêt universel de la société, est préférable à l'hé-

Digitized by Google

roïsme fondé sur un intérêt matériel, individuel ou national.

Nous plaignons sincèrement M. E. Renan de n'avoir pas même aperçu la théorie sublime de Jésus sur l'héroïsme chrétien, et d'avoir donné au monde une preuve si manifeste de l'étroitesse de son esprit.

Partant de son idée fausse et anti-évangélique d'une progression d'enthousiasme, M. Renan prétend que Jésus en arriva jusqu'au désir de *se faire tuer*, et il a osé renvoyer à l'Évangile pour étayer cet impudent mensonge. A quel texte renvoie-t-il? A celui où saint Mathieu raconte que Jésus avertit ses apôtres qu'un d'entre eux devait le trahir! (Math., XVI, 21, 23); à ceux où le même évangéliste raconte que, devant ses juges, Jésus ne répondit pas aux injustes accusations dont il était l'objet; que Pilate laissa aux Juifs le choix entre Jésus et Barrabas, pour être mis en liberté! (Math., XVII, 12, 21, 22.) Dépassons-nous les bornes, en appelant une telle assertion de M. Renan un *impudent mensonge?*

Nous ne sommes pas étonné que notre écrivain n'ait rien compris à la sublime doctrine du sacrifice volontaire que Jésus voulait faire de sa vie pour sauver l'humanité. Comment celui qui ne croit pas en Dieu, et dont toute la morale n'est qu'une convention intéressée, pourrait-il croire à la régénération de l'humanité par le sacrifice du Dieu-Homme? Comment pourrait-il comprendre ces élans divins de Jésus en vue de son sacrifice? Il a dû croire que *la raison de Jésus se troublait* (p. 318), lorsque c'est la sienne qui se trouble et qui s'annihile dans le froid délire de l'orgueil et de l'insensibilité. Au *début de sa prédication*, quelques-uns des disciples de Jésus le croyaient fou, alors qu'ils

Digitized by Google

l'étaient eux-mêmes. M. Renan transporte ce fait à la fin de la prédication pour en enrichir son chapitre sur la *progression croissante*, et semble tenté de croire que Jésus était en effet atteint de folie. (P. 318, 319.) Vous ne savez donc pas, monsieur Renan, qu'il y a deux espèces de folies : la vraie, qui n'est reconnue que par les hommes sensés, et l'autre, celle qui est attribuée généralement aux hommes sensés par les fous eux-mêmes. Dans ce cas, êtes-vous l'homme sensé ou le fou? Jésus fut-il fou, ou est-ce vous qui l'êtes? Permettez-nous d'avoir moins de confiance dans votre raison que dans celle de Jésus. Vous êtes un grand homme, sans doute; vous êtes un grand philosophe: qui pourrait élever à ce sujet le plus léger soupçon; vous serez même un grand érudit, un grand historien, si vous voulez; vous avez tout ce qui constitue la sagesse humaine, d'accord; mais saint Paul nous a appris que cette sagesse n'est souvent que folie, et que les hommes sensés ne sont pas ceux qu'on pense. Nous croyons à cette doctrine de saint Paul, et elle explique beaucoup de choses. Je suis trop poli, monsieur Renan, pour l'exposer dans tous ses détails, et je vous renvoie à saint Paul lui-même.

Pour prouver que Jésus était atteint de folie à la fin de sa vie, M. E. Renan parcourt l'Évangile çà et là afin d'en tirer quelques actes qu'il déclare *absurdes* (p. 319), et qui inspiraient une espèce de terreur à ses disciples.

Il suffit de se transporter à tous les textes qu'il a cités dans ce chapitre pour avoir la preuve : 1° qu'il en a dénaturé le sens de la manière la plus déloyale; 2° qu'ils ne se rapportent pas aux derniers temps de la vie de Jésus.

Digitized by Google

Donc, M. Renan n'a pu faire son XIXe chapitre sans fausser l'Évangile sur lequel il a prétendu s'appuyer, sans en altérer tous les textes avec une insigne mauvaise foi.

Digitized by Google

CHAPITRE XX

Opposition contre Jésus.

Voici le résumé du système de M. E. Renan sur l'opposition que rencontra Jésus :

On ne lui fit pas d'abord beaucoup d'opposition; mais peu à peu il irrita ses adversaires par ses invectives et ses ironies ; il oublia sa douceur première et se fit des ennemis. Ce changement dans ses sentiments venait de ce que *sa vie vagabonde commençait à lui peser*, et de l'indifférence avec laquelle on accueillait ses paroles; puis il rencontra l'orthodoxie juive dans les Pharisiens. Non-seulement il s'attaqua à leurs traditions contraires à la loi, mais *à la loi de Moïse elle-même*. La conséquence de ces luttes fut une haine qui ne pouvait s'assouvir que par la mort.

Ce système contient quelques détails vrais; mais dans son ensemble il est *faux*. D'après l'Évangile, que M. E. Renan prétend avoir pris pour guide, Jésus rencontra *dès le début de sa prédication* l'opposition la plus vive; il eut à lutter *dès le commencement* contre les incrédules et les hypocrites ; il les traita *constamment* de la même manière, et le changement que M. E. Re-

Digitized by Google

nan lui attribue n'est qu'un produit de l'imagination de notre écrivain. La vie évangélique et pauvre que Jésus menait lui était si peu à charge, qu'il n'en parlait que pour la proposer comme modèle à ses apôtres, en leur prédisant qu'ils ne seraient pas mieux traités que lui. Cette vie ne put donc le disposer à l'irritation, comme voudrait le donner à penser M. Renan; elle était toute volontaire. Quant à l'indifférence et à l'incrédulité, elles ne lui causaient aucune irritation, car il savait d'avance, par les prophéties, que le peuple juif, au lieu d'obéir à sa voix, le poursuivrait de sa haine jusqu'à le faire mourir.

Tels étaient les sentiments de Jésus d'après les évangélistes.

M. Renan n'a pu lui en attribuer d'autres qu'en altérant les textes, selon sa coutume. On pourra facilement le constater, si on a la patience de lire les textes qu'il indique lui-même et qui portent avec eux sa condamnation.

Notre écrivain a encore altéré, de parti pris, l'Évangile, en affirmant que Jésus attaqua non-seulement les traditions pharisaïques, mais la loi de Moïse elle-même, qu'il aurait voulu remplacer par une nouvelle religion. L'Évangile dit tout le contraire en maints endroits. Jésus a déclaré qu'*un iota, un point*, ne seraient pas retranchés *de la loi*, et il n'attaqua dans les Pharisiens que l'hypocrisie et des *traditions contraires à la loi*.

Le seul point qui soit vrai, dans ce chapitre de M. Renan, c'est que les Pharisiens conçurent une telle haine contre Jésus, à cause des attaques sévères qu'il dirigeait contre eux, qu'ils résolurent de le faire mourir.

Digitized by Google

Tout le reste du chapitre est de pure fantaisie. Si du moins notre écrivain avait donné tout cela comme de son invention, on eût pu le lui pardonner, car on pardonne beaucoup aux *romanciers;* mais il a prétendu s'appuyer sur l'Évangile; or, il n'a pu le faire sans donner une nouvelle preuve de mauvaise foi.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

Dernier voyage de Jésus à Jérusalem.

Nous remarquons surtout dans ce chapitre, à travers une foule de détails fort contestables, cette assertion : que Jésus, à Jérusalem, changea complétement son mode d'enseignement; qu'il devint raisonneur, scolastique, subtil, mais que ses raisonnements étaient peu conformes aux règles de la logique d'Aristote. (P. 345.) Quand M. E. Renan aura bien voulu donner un exemple des mauvais raisonnements de Jésus, nous lui prouverons que c'est lui-même qui raisonne mal. Mais comme il se contente d'*affirmer*, il nous suffit de *nier*. Nous lui proposerons, en outre, de prouver que tout est parfaitement *logique*, même dans ce chapitre VIII de saint Jean, qu'il n'admet comme authentique que *relativement*. (P. 345, *note* 6.)

Nous ferons de plus observer que Jésus *raisonna* en Galilée comme à Jérusalem. Les Évangiles en fournissent de nombreuses preuves; mais M. E. Renan avait besoin, pour son système, d'*inventer* une nouvelle modification dans l'enseignement de Jésus. Un fait certain, c'est que cet enseignement fut constamment le

Digitized by Google

même, et que la haine des Pharisiens ne date point de celui qui fut donné pendant le dernier voyage de Jésus à Jérusalem.

Il est inutile de faire observer que M. Renan reporte à ce dernier voyage des faits qui s'étaient passés antérieurement. C'est chez lui affaire d'habitude de bouleverser les récits évangéliques dans l'intérêt de son système. Il s'est émancipé au point de fixer le même fait à des époques différentes lorsqu'il en avait besoin, pour donner une apparence de vérité à ses assertions.

Nous ne relèverons pas dans ce chapitre quelques expressions qui ne sont que des allusions à des idées fausses ou systématiques déjà réfutées.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII

Machinations des ennemis de Jésus.

M. Renan commence ce chapitre en parlant du voyage de Jésus sur les bords du Jourdain. Il y retrouve le miracle, comme si Jésus n'en avait pas fait partout, même à Jérusalem. Après sa visite aux bords du Jourdain, Jésus revint à Béthanie, où il se *passa quelque chose qui fut regardé comme une résurrection*. (P. 360.) La résurrection de Lazare n'est pas tout à fait *une légende*, selon notre ingénieux écrivain; mais on peut l'expliquer sans croire au miracle. Comment? Voici le procédé :

La famille de Béthanie put être amenée, *presque sans s'en douter*, à l'acte important *qu'on désirait. Il* SEMBLE que Lazare était malade. La joie de l'arrivée de Jésus PUT *ramener Lazare à la vie.* PEUT-ÊTRE aussi l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entraîna-t-il ces personnes *passionnées* au delà de toutes les bornes. PEUT-ÊTRE Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit entourer de bandelettes *comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille.* Jésus, amené

Digitized by Google

au tombeau de Lazare, *croyait* que son ami *était mort*. L'émotion qu'il ressentit PUT être prise pour ce trouble qui accompagnait les miracles. *Dans cette hypothèse*, Jésus désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé, et, la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. *Cette apparition* dut naturellement être regardée par tout le monde comme *une résurrection*.

Voilà l'ingénieux moyen trouvé par M. Renan pour *expliquer* la résurrection de Lazare. Après quoi il excuse le fait par ces raisons dignes de l'explication : La foi ne connaît d'autre loi que l'intérêt de ce qu'elle croit vrai. Lazare et ses deux sœurs furent hallucinés, ce qui explique pourquoi leur conscience les porta à des *actes feints,* et Jésus s'y prêta, parce qu'il ne put faire autrement, comme il arriva depuis à saint Bernard et à saint François d'Assise. (P. 361, 362.) Tout ceci se réduit à dire que Lazare, ses deux sœurs et Jésus lui-même furent des imposteurs, et que les témoins du fait furent des idiots. C'est tout ce que M. Renan peut opposer au récit évangélique. Se contentera qui voudra de cette explication. Quant à nous, nous pensons qu'il est plus raisonnable de croire au miracle tel qu'il est rapporté dans l'Évangile, qu'à une hypothèse ridicule qui n'a pu être conçue que par un écrivain plus désireux d'obéir servilement à ses préjugés que de rendre hommage à la vérité.

Le fait de la résurrection de Lazare, tel qu'il se présente dans l'Évangile, est opposé, par toutes ses circonstances, à celui qu'a inventé M. Renan. Il suppose que Lazare venait de se faire mettre au tombeau pour jouer son rôle lorsque Jésus arriva, et l'Évangile rapporte qu'il y était depuis quatre jours; il suppose que

Digitized by Google

le fait eut lieu sans témoins, et l'Évangile rapporte que, de Jérusalem, *beaucoup de juifs, qui n'étaient pas disciples de Jésus*, étaient venus faire à Marthe et à Marie leur visite de condoléance; qu'ils suivirent Jésus au tombeau; qu'en voyant l'émotion qu'il éprouvait, ils disaient : « Puisqu'il a ouvert les yeux d'un aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir? » Il suppose que Marthe et Marie avaient imaginé la fourberie qu'il leur reproche; l'Évangile rapporte que les sœurs de Lazare doutèrent jusqu'à la fin que Jésus ressuscitât leur frère. M. E. Renan a donc contredit le fait évangélique dans toutes ses circonstances; il en a inventé un tout nouveau, et il nous dit : « Voilà *peut-être* comment les choses se sont passées. » Que signifie ce *peut-être*? sur quoi repose-t-il? Notre écrivain a évidemment compris que le fait évangélique défie toute critique ; que le miracle de la résurrection de Lazare présente toutes les garanties qu'un homme raisonnable puisse désirer; qu'il anéantit à lui seul tous ses *peut-être*, toutes ses imaginations, toutes ses théories sur le miracle. Pour se tirer de ce mauvais pas, il n'avait qu'un moyen : le remplacer par un autre. Il n'hésite donc pas ; il biffe d'un trait de plume le récit évangélique sous prétexte de l'expliquer, et cette *explication* n'est qu'une négation, avec les circonstances aggravantes de l'hypocrisie et de l'absurde.

Nous comprenons le rationaliste qui nous dit loyalement : L'Évangile est rempli d'un bout à l'autre de surnaturel; je ne crois pas au surnaturel, je rejette donc l'Évangile; je nie tous les faits qu'il contient. Jésus n'a été qu'un charlatan qui a exploité la crédulité publique, et qui s'est fait passer pour Dieu lorsqu'il n'était qu'un habile magicien. On peut démontrer au

Digitized by Google

rationaliste qu'une pareille théorie est fausse en elle-même et qu'elle conduit au scepticisme absolu; mais, du moins, on la comprend. Comment comprendre la théorie de M. E. Renan, qui prétend faire de Jésus l'homme par excellence, qui l'appelle au besoin *homme divin* et *fils de Dieu*, et qui en même temps le rabaisse jusqu'au rôle honteux d'exploiteur de la crédulité niaise et des préjugés de ceux qui l'entourent? qui proclame le *miracle possible* et qui ne croit pas en Dieu? qui suppose le surnaturel et qui fait de Dieu, de l'homme, de toute la nature un chaos informe, un amalgame où tout est Dieu, excepté Dieu lui-même? qui admet l'Évangile comme document, et qui contredit chaque ligne de l'Évangile? qui prétend qu'un miracle n'est pas scientifiquement démontré, et qui nie sans raison ceux où la science n'aurait rien à redire? Il est facile de ne trouver aucun miracle *bien prouvé* lorsqu'on les nie tous *à priori*. Lazare était bien mort lorsque Jésus vint à son tombeau; *il sentait déjà mauvais*. Jésus l'a appelé, et Lazare s'est levé de son tombeau. Un grand nombre d'ennemis de Jésus, qui connaissaient la mort de Lazare, assistaient à cette résurrection. Lazare est resté vivant et a été un des prédicateurs de l'Évangile. Si ces faits ne sont pas certains, aucun fait historique ne l'est. M. Renan n'a pas essayé de les contester; il a préféré les remplacer par un fait de son invention. Le procédé est facile; reste à savoir s'il est plus raisonnable de croire à l'invention de M. Renan, qu'aux milliers de témoins qui ont attesté le fait évangélique en embrassant le christianisme.

Notre écrivain admet la notoriété du fait, puisqu'il avoue que « tout semble faire croire que le miracle de

Digitized by Google

Béthanie contribua sensiblement à avancer la fin de Jésus. » (P. 363.) Si le fait était notoire, on devait le contester s'il n'eût pas été certain. L'a-t-on fait? M. Renan a-t-il à son service *un seul mot* d'*un seul juif* contemporain qui se soit inscrit en faux? Non. Alors pourquoi vient-il, après plus de dix-huit siècles, nier un fait que les contemporains n'ont pas contesté, malgré l'intérêt qu'ils avaient à le nier? Le miracle venait d'avoir lieu lorsque Jésus parut devant ses juges. Lui a-t-on reproché d'avoir simulé la résurrection de Lazare, de n'avoir pas ouvert les yeux de cet aveuglé-né connu de tout Jérusalem, qui parcourait la ville en glorifiant celui qui lui avait ouvert les yeux, malgré les menaces qui lui étaient faites par les chefs de la synagogue et de la nation? Les ennemis de Jésus qui voulaient sa mort, qui l'accusaient de séduire le peuple, n'ont osé contester aucun de ses miracles, en présence des innombrables témoins qui les attestaient; et M. Renan, à une distance de dix-huit siècles, sans preuves, sans témoins, sans autre raison que son préjugé, s'en vient nous dire hypocritement : « La résurrection de Lazare n'a été qu'un fait combiné par l'exaltation de quelques fanatiques et auquel Jésus se prêta d'assez mauvaise grâce. » Il valait mieux, monsieur Renan, dire tout simplement : Jésus a voulu faire croire qu'il ressuscitait des morts, qu'il ouvrait les yeux des aveugles-nés, qu'il faisait toutes sortes de miracles; il n'a donc été qu'un imposteur, et tous ceux qui se sont crus ressuscités ou guéris n'étaient que des fanatiques. On vous croira si l'on veut; mais, du moins, vous aurez parlé en homme et non pas en hypocrite; vous ne vous serez pas caché dans ces *nuances* vaporeuses dont vous faites une si singulière apologie (p. 325);

Digitized by Google

vous aurez été franc, ce qui vaut beaucoup mieux. Vous avez beau dire que « le sentiment de la nuance fait l'homme poli et modéré » (*ibid.*), vous ne convaincrez jamais personne que la politesse et la modération consistent, pour l'historien, dans l'affirmation de faits qui ne reposent sur aucune preuve, et dans la négation, même avec des *nuances*, des faits les plus incontestables. Jésus n'aimait pas *la nuance;* il enseignait à ses disciples à répondre simplement *oui* ou *non;* et pour lui, ce que vous avez appelé *le sentiment de la nuance* n'était qu'un mensonge doublé d'hypocrisie. Son évangile est celui de la loyauté; le vôtre est tout le contraire.

La résurrection de Lazare fut si notoire que « les personnes qui en avaient été témoins se répandirent dans la ville et en parlèrent beaucoup; » c'est M. Renan qui s'exprime ainsi. (P. 363.) « Les disciples racontèrent le fait, » ajoute-t-il; mais il invente cette circonstance: qu'ils le racontèrent « avec des détails de mise en scène combinés en vue de l'argumentation. » Acceptons cette fantaisie; il en résultera plus évidemment encore que les ennemis de Jésus étaient provoqués à la négation. Ont-ils nié? Non. Ils furent irrités, dit M. Renan, et se hâtèrent de décider la mort de Jésus. Aux yeux de tout homme de bonne foi, M. Renan accepte assez des circonstances du fait pour le rendre indubitable.

Il termine son XXIIe chapitre en disant que Jésus fut victime du *parti de l'ordre* qui, dans tous les temps, s'est opposé à toute initiative. C'est fort possible; mais cette allusion à l'état moderne nous semble d'assez mauvais goût lorsqu'on avait à parler d'*hommes d'ordre* de la valeur des Anne et des Caïphe, qui n'arri-

Digitized by Google

vèrent à leur but qu'au moyen du fanatisme d'une vile populace.

Il va sans dire que M. Renan s'imagine que si Jésus n'était pas mort, il *se serait épuisé dans une lutte désespérée contre l'impossible.* (P. 369.) Il affirme bien ailleurs que son prétendu idéalisme était *nécessairement la religion de l'avenir ;* mais s'il ne fût pas mort, ce qui devait être *nécessairement* aurait été impossible. Comprenne qui pourra cette *sublime* théorie de l'*impossibilité du nécessaire.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII

Dernière semaine de Jésus.

C'est surtout lorsque l'on compare le récit de la mort de Jésus dans le livre de M. Renan et dans l'Evangile, que l'on sent combien le roman prétentieux de notre académicien est loin, même au point de vue purement littéraire, de l'histoire racontée dans sa noble simplicité. On sent, dans les pages de M. Renan, un cœur sec et un esprit faux à la torture; dans les pages des évangélistes, l'âme candide et pure d'hommes sincères qui n'ont d'autre prétention que de dire simplement ce qu'ils ont vu et entendu. Ces derniers, par leurs candides récits, arrachent des larmes; l'académicien fait partager sa propre insensibilité; malgré ses prétentions aux élégances du sentiment, il n'est parvenu qu'à écrire *une caricature* du récit évangélique. Il fait de Jésus un ambitieux avide d'honneurs (p. 374), et qui est flatté du triomphe que lui préparent quelques *Galiléens* (p. 375); son agonie est transformée par lui en regrets à propos des claires fontaines, des vignes et des figuiers de son pays natal, et « des jeunes filles qui auraient peut-être consenti à l'aimer!!! » (P. 379.)

Digitized by Google

Cette dernière infamie ne peut nous inspirer qu'une profonde pitié pour celui qui a osé la laisser couler de sa plume impie.

M. Renan, qui veut que Jésus ait été *si gai* auparavant (p. 377), lui attribue, au moment de la Passion, un *ressentiment sombre* (p. 371) contre ses ennemis.

Qui pourrait reconnaître à ces traits l'Homme-Dieu *doux et humble de cœur,* qui se laissa conduire à la mort *comme un agneau,* sans jeter une seule plainte, dont le dernier mot fut : « Mon Père! pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font! »

M. Renan prend le parti du traître Judas : les apôtres ont noirci ce pauvre homme par jalousie; on a été *injuste* à son égard (p. 380 et suiv.); il y a eu *dans son fait plus de maladresse que de perversité.* (P. 382.) Il a eu ses dénonciateurs; il y en a bien eu dans les hommes sincères qui faisaient partie des sociétés secrètes des républicains! C'est M. Renan qui le dit pour excuser Judas. (*Ibid.*) La raison est magnifique! Enfin, Judas ne fut pas si méchant puisqu'il « se repentit et, *dit-on*, se donna la mort. (*Ibid.*) Ce *dit-on* est le sublime du genre!

Il est tout naturel, monsieur Renan, que vous plaidiez les circonstances atténuantes en faveur de Judas, c'est votre propre cause que vous défendez.

Après avoir défiguré le récit de l'agonie et de la trahison de Judas, notre auteur parle de la dernière Cène (1). Il ne s'y passa rien d'extraordinaire, dit-il

(1) M. Renan prétend que le souper du jeudi n'était pas *le festin rituel* de la Pâque; que les synoptiques ne sont trompés *d'un jour,* et que saint Jean « *suppose formellement* que Jésus mourut le jour même où l'on mangeait l'agneau.» « Le Talmud, ajoute-t-il, fait aussi mourir Jésus *la veille de Pâ-*

Digitized by Google

(p. 385); c'est l'imagination des chrétiens qui l'embellit dans la suite. « Dans ce repas, ajoute-t il, *ainsi que dans beaucoup d'autres*, Jésus pratiqua son rite mystérieux de la fraction du pain. » Les mots : *ainsi que dans beaucoup d'autres*, constituent un impudent mensonge. M. Renan ne pourrait trouver dans les évangélistes même *une apparence de preuve* à l'appui de ce qu'il a avancé. Continuons de citer notre romancier : « Comme on crut *de bonne heure* que le repas en question eut lieu *le jour de Pâques* et fut *le festin pascal, l'idée vint naturellement* que l'institution eucharistique se fit à ce moment suprême. » (P. 386.) Autant d'erreurs matérielles que de mots. *Jamais* on ne crut que le repas avait eu lieu *le jour de Pâques,* c'est-à-dire le samedi. On sut *toujours* dans l'Église qu'il eut

---

que. » (P. 383, texte et note 2.) La Pâque était le samedi. Jésus mourut la veille, c'est-à-dire *le vendredi*. Saint Jean le dit formellement, nous en convenons; mais les trois premiers évangélistes le disent également, quoique M. Renan prétende le contraire. Saint Mathieu place le repas pascal le jeudi soir, et fait comparaître Jésus devant ses juges le vendredi matin. (XXVII,1.) Saint Marc met aussi le repas pascal le jeudi soir; après quoi Jésus fut trahi par Judas *pendant la nuit* (XIV, 27), et comparut ensuite devant ses juges. Le récit de saint Luc est analogue. Saint Jean raconte que le repas pascal eut lieu *avant le jour de la fête de Pâques* (XIII, 1) qui correspond au vendredi. « Donc, conclut M. Renan, il ne s'accorde pas avec les trois autres évangélistes qui le mettent le *jeudi soir*. » Ceci prouve simplement l'ignorance de M. Renan, qui ne sait pas même comment on comptait les jours chez les Juifs. Cependant la même manière de les compter s'est toujours maintenue non-seulement chez les Juifs, mais chez la plupart des peuples de l'Orient et dans l'*Eglise chrétienne*. On ne comprend donc pas comment un homme qui se croit si grand orientaliste, et qui a dû apprendre au séminaire au moins comment, dans l'Eglise, on compte les jours, n'ait pas su que le jour est supputé, chez les Orien-

Digitized by Google

lieu *la veille*, et que cette veille commençait *le jeudi soir;* aussi est-ce *au jeudi* que l'on a toujours fixé l'institution de l'Eucharistie. *L'idée* de la fixer ainsi *vint* d'autant plus *naturellement* qu'elle est formellement et en toutes lettres dans les Évangiles. On n'eut donc besoin que de les lire pour le savoir, et l'on n'a besoin que de les ouvrir encore aujourd'hui pour se convaincre que ce fut à la Cène eucharistique que Jésus institua le sacrifice mystique de la Nouvelle Alliance en disant à ses disciples : « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous; ceci est mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance, qui est répandu pour vous. *Faites ceci en mémoire de moi.* »

M. Renan, qui aime à revenir toujours sur ses mêmes

---

taux et dans l'Eglise, *du soir au soir*, et non du matin au matin. Ce que l'on appelle aujourd'hui *le jeudi soir* dans notre manière occidentale de compter, était *le commencement du vendredi.* Les quatre évangélistes sont parfaitement d'accord, et ce n'est que par suite de son ignorance d'un fait connu de tout le monde que M. Renan a supposé qu'ils étaient en désaccord. M. Renan prétend que le repas du jeudi soir ne put être le repas pascal. Nous lui demanderons si Jésus, qui savait qu'il devait mourir le vendredi, ne pouvait pas avancer l'heure de la manducation de la pâque. Nous pensons qu'il l'a fait, et pour d'excellentes raisons. En voici une qui nous semble péremptoire. C'est par la mort de Jésus que l'Ancienne Alliance devait *être consommée.* Jésus était le véritable *agneau pascal*; celui de l'ancienne loi n'était qu'une *figure.* Le sacrifice du *véritable agneau* devait remplacer celui de l'agneau figuratif. Jésus devait donc, avant de mourir, établir le rite de son immolation mystique, qui devait être perpétué dans son Eglise, avant d'abolir, par sa mort, le sacrifice figuratif de l'agneau pascal. Voilà pourquoi il institua l'eucharistie la veille du jour où les Juifs devaient manger l'agneau pascal figuratif, et qu'il se sacrifia, ce jour-là même, pour être *la pâque* de la Nouvelle Alliance.

Digitized by Google

erreurs (1), soutient que saint Jean a ignoré l'institution de l'Eucharistie, parce qu'il n'en a pas parlé. D'abord, il l'aurait connue par les trois premiers évangélistes, si l'on pouvait raisonnablement supposer qu'il l'eût ignorée lui-même. Nous ferons de nouveau remarquer à M. Renan que Jean *a complété* les trois premiers Évangiles, et que c'est pour cette raison qu'il n'a pas donné les faits qui y sont rapportés *avec toutes leurs circonstances.* Conclure, de son silence, qu'il n'a pas connu les faits rapportés dans les évangélistes qui avaient écrit avant lui, c'est un peu abuser de la facilité de tirer des conséquences fausses de faits mal compris.

Dans ce chapitre, M. Renan, selon son habitude, cherche à mettre en contradiction les évangélistes sur quelques circonstances des faits qu'ils racontent. Il eût mieux fait d'observer que ces circonstances sont *différentes* et non *contradictoires*, et qu'elles peuvent très-bien se placer les unes *à côté* des autres. On arrive ainsi à *compléter* les faits, et l'on n'y trouve rien qui s'exclue. Mais cette méthode était trop raisonnable pour être admise par un écrivain qui voulait, de parti pris, discréditer l'Évangile (2).

---

(1) Il ne trouve pas que les discours rapportés par saint Jean à la dernière cène soient authentiques, parce qu'ils ne sont pas *du style* de Jésus. N'en déplaise à notre illustre littérateur, nous croyons que saint Jean connut mieux que lui le style de Jésus, et que s'il donna ses discours tels que nous les lisons dans son Evangile, c'est que Jésus les prononça. M. Renan eût mieux fait de juger le style de Jésus par ses discours rapportés dans saint Jean, que de critiquer ces discours d'après l'idée qu'il a bien voulu se former de ce style. «Le mot *petits enfants* est du style de Jean,» dit-il. Qui lui a dit que saint Jean n'a pas imité le style de Jésus ?

(2) P. 391, note 2, M. Renan reproche de nouveau à saint

Digitized by Google

Quant à la procédure suivie contre Jésus, elle était conforme *au droit établi*, selon M. Renan, qui s'en réfère au Talmud. On voulait convaincre Jésus d'avoir cherché à séduire le peuple, et on avait suborné deux témoins à cet effet. Fort bien; mais le difficile était d'établir que Jésus eût cherché à *séduire* le peuple. Jésus, sur ce point, renvoyait à sa doctrine. Il avait enseigné le maintien de la loi Mosaïque; il enseignait que les prophéties devaient être accomplies.

Sur ces deux points fondamentaux, il était parfaitement *dans la loi*. Il enseignait qu'il était le Messie. Sur ce point, il ne pouvait être repris légalement, puisqu'en effet le Messie était attendu. Toute procédure contre lui devait donc se borner à l'examen des preuves de sa mission. Or, c'est là précisément ce que ses prétendus juges n'osèrent pas faire. Ils lui demandèrent s'ils était *le Christ*, *fils de Dieu;* il répondit affirmativement, et c'est sur cette réponse qu'il fut condamné à mort.

Était-ce un crime digne de mort de se dire le Messie, lorsque toute la religion de la nation était fondée sur ce Messie annoncé par tous les prophètes? Évidemment, non.

Mathieu et à saint Marc leur prétendue erreur sur le repas pascal. Nous répétons de nouveau que cette erreur n'existe pas, et que M. Renan a fait preuve d'une ignorance peu commune en la leur attribuant. Mais plus il se trompe, plus il tient à le constater : c'est ainsi qu'à la page 319, il donne encore la même preuve d'ignorance en disant : « On était *au matin du jour* où l'on devait manger l'agneau pascal (vendredi 14 de Nisan = 3 avril).» On était bien, en effet, à ce que nous appelons aujourd'hui en France *le vendredi saint*, mais, pour les Juifs, le vendredi était commencé dès la veille au soir.

Digitized by Google

En présence de l'affirmation de Jésus, les prêtres devaient examiner la doctrine et les œuvres auxquelles Jésus les renvoyait. Ils s'y refusèrent et prononcèrent leur inique sentence.

Quoi qu'en dise M. Renan, d'après M. Salvador, cette sentence fut aussi injuste en elle-même que contraire à toute espèce de droit établi. D'après le droit talmudiste, aucun Messie ne pourra être reconnu par le peuple juif, puisqu'il suffit de dire qu'on l'est pour être mis à mort. Le prétendu droit inventé par les Talmudistes pour les besoins de la cause, est aussi contraire à la Bible qu'au sentiment naturel de la justice et au bon sens. M. Renan n'a donc ni apprécié sainement la cause, ni connu la doctrine biblique, ni tenu compte de la doctrine évangélique, lorsqu'il s'est exprimé ainsi : « Au point de vue du judaïsme orthodoxe, il (Jésus) était bien vraiment un *blasphémateur*, un *destructeur du culte établi;* or, ces crimes étaient punis de mort par la loi. » (P. 397.) (1). Jésus ne blasphéma jamais contre une loi divine qu'il venait promulguer au contraire pour le monde entier ; il n'était point un *destructeur du culte établi*, puisqu'il déclarait au contraire qu'il venait l'*accomplir,* selon les prophéties. En se disant le Messie, il était dans la loi ; c'était à ceux qui ne croyaient pas à sa mission d'examiner sans préjugés ses œuvres. Ils n'osèrent pas le faire, dans la crainte d'être confondus, et M. Renan lui-même avoue qu'ils ne *cherchèrent que des prétextes.* (*Ibid.*) Est-ce ainsi que devaient agir des hommes intègres qui connaissaient les prophéties, qui savaient que le monde

(1) M. Renan revient à satiété sur cette fausse théorie, particulièrement à la page 411.

Digitized by Google

entier attendait le Messie à l'époque où parut Jésus?

Nous passons sur les *peut-être*, les *dit-on*, les *on peut douter*, qui se multiplient à satiété dans l'insipide narration que notre romancier a faite de la Passion de Jésus. Il est évident qu'il ne raconte qu'à regret. Il passe sous silence ce qui ne lui convient pas; il ôte à tous les faits leur vrai caractère; il s'opiniâtre dans le doute pour les raisons les plus futiles; il se perd en observations oiseuses, en petits rapprochements dénués d'à-propos. Enfin, il est parvenu à enlever à ce grand drame de la Passion, si touchant dans les simples récits des évangélistes, tout ce qu'il présente de grandeur et de sublime abnégation. Nous avons rarement lu quelque chose de plus insupportable que les derniers chapitres de la prétendue *Vie de Jésus*.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV

Mort de Jésus.

M. Renan cherche à contester les circonstances les plus minimes de la mort de Jésus. Il est obligé de faire des aveux qui détruisent à peu près toutes ses insinuations ; mais il suffit que dès l'origine du christianisme on ait eu une tradition positive sur le lieu du crucifiement, par exemple, pour qu'il essaye de jeter des doutes. Parce qu'il a visité Jérusalem en touriste, il se croit autorisé à parler en maître de détails topographiques, comme s'il eût fait des recherches approfondies et que ses recherches eussent été couronnées de succès. Cette outrecuidance d'un homme qui ne sait rien et qui s'élève contre des traditions dix-huit fois séculaires ne peut inspirer que la plus profonde pitié (1).

---

(1) On peut regarder comme un modèle de fausse critique la note 4 de la page 408. Il y a des rapports entre le récit de la Passion dans saint Luc et dans saint Jean. « Donc, dit M. Renan, saint Luc aura cherché à mettre quelques détails dans le but de concilier les diverses versions. C'est une pre-

Digitized by Google

On éprouve un sentiment plus pénible encore en voyant M. Renan attribuer à de simples *traditions* tous les faits racontés par des témoins oculaires; jeter çà et là ses insipides formes dubitatives sans se donner la peine de les justifier; ou nier, sans dire pourquoi, des faits qui reposent sur la même autorité que ceux qu'il admet. Les dernières paroles de Jésus, surtout celles qui sont rapportées par saint Luc, *prêtent au doute*, dit-il. Pourquoi? parce qu'elles sont conformes aux prophéties. (P. 421, *note* 3.) Saint Luc n'a donc pu les rapporter que dans le but de montrer l'accomplissement de ces écrits que *chacun entend à sa guise*. Si le procédé de M. Renan n'est pas raisonnable, il faut du moins convenir qu'il est très-simple pour se débarrasser en même temps des prophéties et de l'historien. Si les paroles rapportées par saint Luc n'étaient pas con-

---

mière tentative d'*harmonie des Evangiles*. » Il ne faut pas demander à M. Renan sur quelle preuve il appuie cette insinuation. Selon son habitude, il ne s'abaisse pas jusqu'à en donner. Mais on appréciera cette critique, qui consiste à tirer de l'analogie de certains détails l'intention de concilier des récits *contraires*. Il est plus raisonnable de dire que ces récits sont analogues parce qu'ils étaient connus des deux écrivains sacrés. Si les évangélistes sont complétement d'accord sur les détails, M. Renan cherche à faire croire à un travail de combinaison; si l'un donne un détail qui n'est pas dans l'autre, il le relève comme une *contradiction*. Un historien sérieux prendrait tous ces détails pour en faire un récit *complet*; mais M. Renan dédaigne cette *harmonie des Evangiles*, il préfère le préjugé ridicule qui lui fait apercevoir des contradictions où il n'y en pas. Si parmi les historiens futurs de M. Renan, l'un dit qu'il est né en Bretagne, et l'autre qu'il a été élève au séminaire de Paris, un futur Renan devra prétendre que ces deux historiens sont *en contradiction*, puisqu'ils ont donné deux détails *différents*. Notre Renan actuel applique constamment ce système aux Evangiles.

Digitized by Google

formes aux prophéties, M. Renan se serait hâté d'en faire la remarque ; elles y sont conformes, et il affirme aussitôt que c'est une preuve qu'on les a inventées tout exprès, et il fait de cette conformité un argument contre la véracité de l'historien sacré.

Il a oublié de prouver trois choses essentielles : que les prophéties n'existent pas ; qu'elles n'ont pas été accomplies en Jésus-Christ ; que saint Luc a inventé les paroles de Jésus pour faire croire à leur accomplissement. Mais un homme comme lui ne s'abaisse pas jusqu'à de tels détails ; il affirme, et ne suppose pas que l'on puisse douter lorsqu'il a affirmé.

Nous demandons à M. Renan la permission de ne pas le croire sur parole et de ne considérer son dogmatisme que comme la preuve d'un orgueil en délire.

Donnons une nouvelle preuve de l'opiniâtreté avec laquelle il cherche à mettre les évangélistes en contradiction.

Saint Mathieu dit que *beaucoup de femmes* qui avaient suivi Jésus de la Galilée se tenaient *au loin* au moment du crucifiement, et il nomme parmi elles Marie Magdeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée. (XXVII, 55, 56.) Saint Marc nomme ces mêmes femmes et dit qu'elles *regardaient de loin*. (XV, 40.) Saint Luc raconte que tous ceux qui étaient *les connus* de Jésus se tenaient *de loin*. Le mot grec γνωστοί signifie *connus* et emporte l'idée *des parents* et *des amis* (1). M. Renan en con-

(1) Pour paraître savant, M. Renan prétend que les meilleurs manuscrits portent οἱ γνωστοὶ αὐτῷ et non οἱ γνωστοὶ αὐτοῦ. Quelle importance a cette remarque, puisque le sens est le même? Saint Luc, qui s'est servi du mot γνωστοί, signifiant

Digitized by Google

vient; mais il prétend que saint Luc en s'en servant s'est posé *en intermédiaire* entre les deux premiers synoptiques et Jean. Nous remarquerons que, de l'aveu de M. Renan, saint Luc a écrit *avant saint Jean;* comment donc a-t-il pu se placer en intermédiaire entre le quatrième évangéliste et les deux premiers? Mais comment aurait-il été intermédiaire? En ce que saint Jean a nommé plusieurs personnes qui ne sont pas indiquées par saint Mathieu et saint Marc parmi celles qui suivirent Jésus sur le Calvaire. M. Renan aurait pu remarquer que ces deux évangélistes disent positivement qu'il y en eut d'autres que ceux qu'ils nomment. Saint Mathieu se sert même du mot *beaucoup.* Saint Luc ne dit donc pas plus qu'eux en se servant d'un mot général qui signifie *parents et amis.* Mais saint Jean s'est nommé lui-même; preuve pour M. Renan qu'il voulait se *donner de l'importance.* (P. 423, *note.*) Jean prétend que Marie, mère de Jésus, était aussi sur le Calvaire, et que Jésus la lui confia en mourant. Cet acte est peu digne de Jésus, selon M. Renan, et prouve encore que Jean voulait se donner de l'importance. Ces misérables chicanes de notre érudit font pitié! Mais, une chose des plus graves aux yeux de notre consciencieux écrivain, c'est que les premiers évangélistes disent que les amis de Jésus se tenaient *de loin*, tandis que saint Jean affirme que plusieurs, parmi lesquels il était, se trouvèrent au pied de la croix. (XIX, 25.) M. Renan ne comprend pas que ceux qui étaient loin, au moment du crucifiement, à cause

---

amis et parents, s'est servi du mot συγγενεῖς pour désigner les seuls *parents.* Eh bien, qu'en conclure? Le seul résultat de cette *effrayante* érudition, c'est que M. Renan a voulu mettre du grec dans une note.

Digitized by Google

de la foule, purent s'approcher lorsque la barbare curiosité de la populace eut été satisfaite, et qu'ils purent recueillir les dernières paroles de Jésus mourant. Il nous semble cependant que cela ne dépasse pas la capacité de l'intelligence la plus ordinaire. Mais M. Renan ne veut pas d'*harmonie des Évangiles*, c'est convenu ; il préfère y trouver des contradictions, même lorsqu'il n'y en a pas.

Il ne sera pas inutile de faire observer en passant que notre écrivain, après avoir essayé de faire croire que la mère de Jésus était Marie, *mère de Jacques et de Joseph*, nommée, par saint Mathieu et saint Marc, parmi les femmes qui étaient sur le Calvaire, prétend que si la mère de Jésus y eût été, comme l'affirme saint Jean, saint Mathieu et saint Marc l'eussent dit. (P. 423.) C'est bien là une contradiction dans l'*évangile selon Renan*, parmi tant d'autres dont ce pauvre livre est émaillé.

Passons sur la péroraison qui termine les pages glacées de M. Renan sur la Passion de Jésus. (P. 426.) Il a essayé d'y faire du sentiment, mais ce sentiment de convention laisse froid. Tous les mots, chrétiens en apparence, y sont pris à contre-sens. Cette page est une des plus hypocrites que nous ayons lues dans le livre hypocrite de notre romancier. Que signifient des phrases comme celles-ci : « Désormais, hors des atteintes de la fragilité, tu assisteras, du haut de la paix divine, aux conséquences infinies de tes actes» ? Qu'est-ce que *la paix divine* pour celui qui ne croit pas en Dieu ? Qu'est-ce que cette vue à travers les siècles des conséquences d'un œuvre, pour celui qui n'admet pas pour l'homme de vie immortelle après le tombeau ? Que signifie encore cette phrase : « Entre toi et Dieu,

Digitized by Google

on ne distinguera plus, » dans la bouche de celui qui fait de Dieu le résultat incohérent de mille êtres sans parité de nature? Enfin, comment M. Renan peut-il se compter parmi les *adorateurs* du Christ, lui qui l'a, pendant près de cinq cents pages, calomnié, flétri, rabaissé jusqu'aux proportions d'un homme ignare, d'un charlatan sans conscience, d'un imposteur?

Si vous adorez Jésus, tel que vous l'avez fait, monsieur Renan, vous n'êtes pas difficile dans vos hommages. Quant à moi, si Jésus était tel que vous l'avez peint, je le croirais digne de mon mépris et non pas de mon adoration. Mais vous ne l'adorez à aucun titre. Sous le nom de Jésus, c'est votre idéalisme immoral que vous encensez, c'est devant votre moi que vous vous prosternez. Votre Dieu, c'est vous; votre Jésus, c'est vous. Trêve donc de rhétorique sentimentale, et convenez tout simplement que, à l'exemple de Judas, votre intéressant protégé, vous avez trahi Jésus mourant par un baiser.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV

Jésus au tombeau.

M. E. Renan aime à trouver des contradictions et des erreurs de calcul dans les Évangiles ; nous avons vu comme il a été heureux jusqu'ici ; il en a relevé deux relatives au crucifiement et à la sépulture de Jésus.

Saint Marc place au mercredi *matin* la résolution des prêtres et des anciens pour livrer Jésus à Pilate, et il dit *qu'il était la troisième heure* lorsqu'ils le crucifièrent (XVI, 1, 25). La troisième heure correspond à ce que nous appelons maintenant *neuf heures du matin* (1).

Saint Jean raconte que Pilate abandonna Jésus pour être crucifié *à peu près à la sixième heure.* (XIX, 14.) Or, cette sixième heure correspond à ce que nous appelons *midi.*

---

(1) Les heures du jour commençaient à six heures du matin et on les comptait jusqu'à six heures du soir, où commençait *la nuit*, appartenant à la journée du lendemain. Cette coutume remontait à l'origine du monde. Moïse calcule ainsi les jours de la création : *du soir et du matin qui font un jour*.

Digitized by Google

C'est là, selon M. Renan, une grave contradiction. Nous lui dirons d'abord qu'avant de prononcer cette sentence, il aurait pu user du droit, qu'il s'est si souvent attribué en d'autres circonstances, d'examiner les diverses leçons des textes pour savoir s'il ne se serait pas glissé une faute de copiste, soit dans saint Marc, soit dans saint Jean. Mais il préférait sans doute, en cette circonstance, indiquer une contradiction, ce qui était plus en harmonie avec ses sentiments sur les Évangiles. Il voudra bien nous permettre de faire le travail dont il s'est dispensé. La *Chronique d'Alexandrie* rapporte que, dans l'Évangile de saint Jean, qui fut conservé longtemps à Éphèse où il fut écrit par l'apôtre lui-même, on lisait comme dans saint Marc : *vers la troisième heure.* On trouve encore aujourd'hui des manuscrits anciens où l'on a conservé cette leçon. M. Renan doit le savoir; s'il ne le sait pas, il pourra jeter un coup d'œil sur les éditions du Nouveau Testament avec *variantes.* Ce ne sont pas seulement les savants modernes qui ont découvert ces leçons différentes; on les connaissait parfaitement au dix-septième siècle, comme on le voit dans le *Nouveau Testament* d'Oxford, imprimé en 1675. On remarque dans cette édition qu'il n'existe pas de *variantes* sur le texte de saint Marc; et Usserius, un savant qui en aurait beaucoup remontré à M. Renan, affirme que tous les manuscrits donnent raison au texte de saint Marc.

M. E. Renan aurait donc pu se dispenser d'attribuer aux évangélistes une contradiction sur l'heure du crucifiement, et il aurait mieux fait d'attribuer une faute à certains copistes.

Mais, alors même qu'il n'existerait pas diverses leçons du texte de saint Jean, notre savant aurait dû

Digitized by Google

encore se dispenser d'attribuer une contradiction aux évangélistes. En effet, le jour, composé de douze heures, était divisé, chez les Juifs, en quatre périodes que l'on appelait première heure, troisième heure, sixième heure et neuvième heure. On appelait première heure toute la période qui s'écoulait de la première à la troisième; troisième heure, la période de la troisième à la sixième, et ainsi de suite. En disant que Jésus fut crucifié à la troisième heure, saint Marc a dit qu'il l'avait été de neuf heures à midi. Saint Jean, en disant : *à peu près à la sixième heure*, a dit qu'il l'avait été *un peu avant midi*. Où est donc la contradiction entre les évangélistes? Elle n'existe encore que dans l'imagination de M. Renan.

Il en a encore aperçu une autre qui sort de la même source. (P. 427.) Saint Jean rapporte que les Juifs demandèrent *à Pilate* d'ôter le corps de Jésus de la croix, afin que la pâque, qui avait lieu le lendemain, ne fût pas profanée. « Cela ne se peut, dit-il, car Marc (xv, 44, 45) veut que le soir Pilate ignorât encore la mort de Jésus. » (P. 427, *note* 3.) Il propose donc de mettre l'*autorité romaine* au lieu de *Pilate*. Nous n'en voyons pas du tout la nécessité. Voici, en effet, ce que raconte saint Marc : « Le soir étant venu (car c'était *la veille du Sabbat*), Joseph d'Arimathie, noble décurion qui attendait le royaume de Dieu, osa entrer chez Pilate pour lui demander le corps de Jésus. Pilate était étonné *qu'il fût déjà mort;* et ayant fait venir le centurion, il lui demanda si, en effet, il était mort. » Qu'entend saint Marc par le mot *soir?* Voilà la question. Nous avons remarqué que le vendredi finissait à six heures du soir, où commençait la première heure de la nuit qui appartenait à la journée du samedi. Le

Digitized by Google

soir du vendredi était donc la dernière période du vendredi, laquelle s'étendait de la neuvième heure (trois heures du soir) à six heures (première heure de la nuit). C'est donc entre trois et six heures que Joseph d'Arimathie se présenta chez Pilate. Il avait été prévenu par les Juifs, qui devaient aussi obtenir du gouverneur romain la permission de détacher Jésus de la croix, et qui voulaient sans doute jeter son corps avec ceux des criminels.

Selon saint Jean, les Juifs demandèrent à Pilate des soldats pour avancer la mort de Jésus et celle des deux voleurs crucifiés avec lui, en leur brisant les jambes. Pilate envoya des soldats qui n'arrivèrent qu'après la mort de Jésus, c'est-à-dire après la neuvième heure (trois heures). Ce fut aussitôt après, selon saint Jean, que Joseph d'Arimathie obtint de Pilate le corps de Jésus. (Jean, XIX, 31, 38.) Pilate, comme le rapporte saint Marc, dut s'informer préalablement du centurion qu'il avait envoyé, d'après la demande des Juifs, avec des soldats pour avancer la mort de Jésus, s'il était bien mort. Celui-ci le lui certifia, et Pilate fut étonné qu'il fût mort si promptement. Nous demandons encore une fois s'il y a une simple apparence de contradiction dans ces deux récits. Il faut avoir les yeux de M. Renan pour en apercevoir. Afin d'obtenir ce résultat, *il suppose* (p. 430) que Pilate ignorait que des soldats avaient été envoyés pour briser les jambes des trois crucifiés. Saint Jean lui apprend cependant que c'était Pilate qui avait accordé ces soldats aux Juifs. Notre consciencieux écrivain feint d'ignorer ce fait, afin de supposer que le centurion mandé par Pilate n'était pas celui qui avait été mis à la tête du détachement commandé pour briser les jambes des trois crucifiés. Il tenait à mettre

Digitized by Google

en contradiction deux évangélistes en dénaturant leurs récits. Un peu plus d'honnêteté littéraire n'eût pas été superflue.

Dans son chapitre sur la sépulture de Jésus, M. Renan abonde, comme dans les précédents, en *peut-être*, en *on dit*, en *probablement*, en toutes espèces de formes dubitatives; il altère autant que possible les récits des évangélistes; des faits unanimement admis par les quatre historieus de Jésus sont placés *artistement* parmi des *traditions* qui n'ont pas beaucoup d'autorité. Tous ces petits moyens n'avaient qu'un but : donner à penser que l'on avait fait disparaître le corps de Jésus, afin de pouvoir dire qu'il était ressuscité. M. Renan renvoie à un futur ouvrage, l'*Histoire des apôtres*, l'examen de l'origine des *légendes relatives à la résurrection*. (P. 433.) Nous renvoyons donc à la *future réfutation* de ce futur ouvrage l'examen des observations de M. Renan. Il se contente d'insinuer que *Marie de Magdala* pourrait bien avoir enlevé le corps de Jésus. Nous prouverons que cette insinuation est dénuée non-seulement de preuves, mais de bon sens; que Jésus est bien ressuscité, et que *ce grand fait historique*, mieux établi que tout autre fait de l'histoire, sera toujours la condamnation de ceux qui refusent de croire à la divinité de Jésus.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI

Sort des ennemis de Jésus.

Nous n'attachons aucune importance à ce chapitre, dans lequel M. E. Renan n'a eu en vue que de contredire les récits évangéliques, en leur opposant quelques apocryphes sans valeur. Il doute que Judas se soit pendu; que Pilate et Hérode aient été punis de Dieu; il relève avec emphase les honneurs dont jouirent Anne et ses enfants, quoique cet Anne ait été le vrai coupable. Qu'importe au fond le sort de Judas? Mais M. Renan ne voulait pas seulement contredire les écrits évangéliques sur son genre de mort, en leur opposant des apocryphes, il voulait insinuer que les premiers chrétiens auraient bien pu le tuer. (P. 438.) Il ne peut citer, pas même un apocryphe, en faveur de cette idée; mais n'est-ce pas assez de sa haine anti-évangélique pour l'autoriser à l'émettre? M. Renan l'a cru sans doute.

Après quelques lignes sur le sort des ennemis de Jésus, notre académicien passe à l'appréciation générale du christianisme qu'il considère comme le premier triomphe de la révolution. Cela dépend de ce que l'on entend par ce mot élastique auquel on donne des sens si divers. Quand M. Renan l'aura mieux précisé, nous lui dirons si nous sommes de son avis.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII

Caractère essentiel de l'œuvre de Jésus.

Dans ce chapitre, M. Renan ressasse son idée d'une religion sans dogmes et sans institutions, d'une religion idéale, ayant pour objet un Dieu idéal. Il appelle cela *la grande et bonne tradition chrétienne*. Mais cette tradition, c'est lui, M. Renan, qui la commence, car les Pères grecs, par exemple, à partir du quatrième siècle furent les ennemis du christianisme au même titre que les scolastiques du moyen âge. (P. 444.) Mais comme les Pères grecs et latins des trois premiers siècles sont aussi formels que ceux des quatrième et suivants, sur les dogmes et les institutions de Jésus, on ne comprend pas bien pourquoi M. Renan n'a fait qu'à ces derniers l'honneur de les considérer comme les ennemis de son christianisme idéaliste. Certes, Ignace d'Antioche, Irénée, Origène, Clément d'Alexandrie, Justin, chez les Grecs; Tertullien et Cyprien chez les Latins, ne sont pas favorables au christianisme idéaliste. Ils admettaient les dogmes, les institutions, les rites que les chrétiens admettent encore aujourd'hui. Pourquoi donc, encore une fois, ne pas les avoir placés, comme les autres, parmi les ennemis du vrai christianisme?

Digitized by Google

Ils le méritent bien; et M. Renan a la gloire, que nous ne lui contestons pas, d'être *le premier,* depuis plus de dix-huit siècles, qui ait aperçu *le christianisme idéal.* Il en est l'apôtre; il en est le Messie; il en est l'inventeur, et, qui plus est, personne ne songera à lui ravir cet honneur. Seulement, il a eu trop de modestie en voulant le partager avec Jésus-Christ, un pauvre *provincial* de Galilée; *un ignorant, un charlatan;* un pauvre homme en réalité qui ne savait ni ce qu'il voulait, ni ce qu'il rêvait. L'honneur appartient tout entier à M. Renan. Trêve donc de modestie, illustre savant. N'appelez pas votre religion *christianisme,* car elle n'a aucun rapport avec l'œuvre *du Christ;* appelez-la *Renanisme,* c'est son vrai nom. Plus tard, la légende glorifiera votre nom; on entourera votre vie d'une couronne de faits merveilleux; les incrédules joueront sur le titre de votre religion; ils nieront votre existence même; prétendront que votre religion ne fut appelée *Renanisme* que parce qu'elle se résume dans le mot *rien;* et vous deviendrez ainsi un de ces héros mythologiques dont l'humanité conserve le souvenir à travers les ombres des siècles.

Nous protestons donc contre le titre de *christianisme* que vous donnez à votre religion *idéale* ayant pour objet un Dieu *idéal.* Nous l'appelons *Renanisme,* et c'est justice, quoi que vous en pensiez, par modestie sans doute. Or, le Renanisme est « la *religion absolue,* la *religion pure* qui n'exclut rien, qui ne détermine rien, si ce n'est *le sentiment.* » (P. 446.) Qu'est-ce que le sentiment? Quel en est l'objet? Silence, incrédule! Renan ne l'a pas expliqué, et vous voulez le savoir? Sachez que les symboles sont « des images susceptibles d'interprétations infinies; que l'on chercherait

Digitized by Google

vainement dans l'Evangile (*renaniste*) une proposition théologique. » (*Ibid.*) Pourquoi donc demander une explication nette du mot *sentiment?* Interprétez-le comme vous voudrez; et, quelle que soit votre manière de l'entendre, vous serez *Renaniste*. Surtout, pas de professions de foi ! Elles ne sont que « des travestissements (*ibid.*) de l'idée de... Renan. » Cette idée est d'une telle subtilité qu'on ne peut, sans la profaner, l'enfermer dans des mots. C'est tout au plus si le mot *sentiment pur* (p. 447) l'exprime. Le grand homme ne s'en sert qu'à regret sans doute, car tout vague, tout subtil que soit ce mot, c'est *un symbole*, et, pourtant, il n'en faut pas. Le *sentiment pur* s'appelle *amour*, et l'*amour ne va pas sans objet digne de l'allumer*. (P. 447.) Aimer Renan, c'est donc toute la religion du sentiment pur qui s'appelle *Renanisme*.

Que M. Renan ne trouve pas mauvais que nous le fassions l'inventeur de son idéal de religion absolue, l'inventeur du caractère qu'il a donné à Jésus, puisqu'il prétend que les apôtres eux-mêmes ne l'ont pas compris (p. 450), que personne ne l'a compris avant lui. Il est bien certain que personne ne l'a compris *comme lui*. Il se flatte aussi de suivre un *nouvel idéal de moralité*. (P. 451.) Nous ne le contestons point non plus. Nous avons donc raison de lui faire honneur de la religion qu'il attribue à Jésus.

Nous n'avons le courage de discuter sérieusement ni les rapprochements que M. Renan établit entre Jésus et Marc-Aurèle, Spinosa, saint François d'Assise, sainte Thérèse; ni la nouvelle exposition de sa morale conventionnelle dont le résultat est : que l'enthousiasme justifie le mensonge ; que le but justifie les moyens ; que tout surnaturel est le résultat de l'hal-

Digitized by Google

lucination. Nous avons rencontré cent fois ces idées immorales dans le livre, et nous en avons fait justice. Nous avons aussi apprécié les idées de M. Renan au sujet des rapports de Jésus avec le peuple juif, et nous avons établi que notre savant n'y a rien compris.

Enfin il couronne son œuvre en niant la divinité de Jésus-Christ. Il a été Dieu, non en ce sens *qu'il ait absorbé tout le divin*, mais qu'il est *l'individu qui a fait faire à son espèce le plus grand pas vers le divin.* (P. 457.)

Or, qu'est-ce que *le divin*, dans l'idée de M. Renan? *Rien. Le divin* peut-il exister *sans Dieu?* M. Renan nie Dieu; pour lui, Dieu n'est qu'*un mot; le divin* n'est qu'*un mot;* la vérité n'est qu'*un mot;* la morale n'est qu'*un mot.* Tout, selon M. Renan, se résume dans l'*idéal.* Or, qu'est-ce que l'*idéal*, si ce n'est *un mot?* Le scepticisme le plus absolu est donc le dernier mot de M. Renan, et ce n'est que pour mettre cette aberration sous le patronage de Jésus, au moyen de mille artifices de langage, qu'il a écrit le roman impie et immoral qu'il a osé appeler *Vie de Jésus;* œuvre de faussaire, s'il en fut jamais; œuvre de mauvaise foi et de mensonge, où l'ignorance cherche à se dissimuler sous des airs de suffisance et sous une érudition fausse et d'emprunt.

L'exégèse biblique, la critique historique et la philosophie s'unissent pour infliger à l'œuvre de M. Renan le démenti le plus formel; il a voulu parler au nom de la science, et la science l'a désavoué et condamné.

FIN DE LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

—

PREMIÈRE PARTIE. 1

DEUXIÈME PARTIE.

I. Place de Jésus dans l'histoire du monde..... 123
II. Enfance et jeunesse de Jésus. — Ses premières impressions..... 145
III. Éducation de Jésus..... 168
IV. Ordre d'idées au sein duquel se développa Jésus. 175
V. Premiers aphorismes de Jésus. — Ses idées d'un Dieu père et d'une religion pure. — Premiers disciples..... 189

TROISIÈME PARTIE.

VI. Jean-Baptiste. — Voyage de Jésus vers Jean et son séjour au désert de Judée. — Il adopte le baptême de Jean..... 234
VII. Développement des idées de Jésus sur le royaume de Dieu..... 248
VIII. Jésus à Capharnaüm..... 260
IX. Les disciples de Jésus..... 265
X. Prédications du Lac..... 275
XI. Le royaume de Dieu conçu comme l'avénement des pauvres..... 285
XII. Ambassade de Jean prisonnier vers Jésus. — Mort de Jean. — Rapports de son école avec celle de Jésus..... 297
XIII. Premières tentatives sur Jérusalem..... 310
XIV. Rapports de Jésus avec les païens et les Samaritains..... 319

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE.

XV. Commencement de la légende de Jésus. — Idée qu'il a de lui-même et de son rôle surnaturel.. 335
XVI. Miracles..... 375
XVII. Forme définitive des idées de Jésus sur le royaume de Dieu..... 391
XVIII. Institutions de Jésus..... 400
XIX. Progression croissante d'enthousiasme et d'exaltation..... 416
XX. Opposition contre Jésus..... 424
XXI. Dernier voyage de Jésus à Jérusalem..... 427
XXII. Machinations des ennemis de Jésus..... 429
XXIII. Dernière semaine de Jésus..... 436
XXIV. Mort de Jésus..... 444
XXV. Jésus au tombeau..... 450
XXVI. Sort des ennemis de Jésus..... 455
XXVII. Caractère essentiel de l'œuvre de Jésus..... 456

Paris.— Typ. de Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

A

Abraham fut-il Bédouin ? 182
Ame (Immortalité de l'), enseignée par J.-C. 131
Anachronismes attribués par Renan à saint Luc. 147 et suiv., 138, 353
Ananie et Saphire. 77
Ane (Un) pris pour une mule par Renan. 295
Animal (L'homme a-t-il été d'abord un) ? 127
— (Du vrai homme). 221
Apocalypse (Passage de l') non compris par Renan. 396
Apollonius de Thyane; théorie contradictoire de Renan à propos de cet imposteur. 9, 10
Apôtres (De l'institution des). 401
Attaques contre J.-C. (Raison des). 2
Authenticité de l'Évangile admise et contestée en même temps par Renan. 21 et suiv., 25, 45, 48
— démontrée. 23 et suiv., 26, 46

B

Baptême (Du) de Jean-Baptiste. 236
— de Jean différent de celui de Jésus. 247
— de Jésus non compris par Renan. 406
Beauté de Jésus, moyen de guérison selon Renan. 267
Béthanie (Le fait de) mal apprécié par Renan. 68, 80 et suiv.
— (Famille de). 316, 429 et suiv.
Bethléem, lieu de la naissance de Jésus-Christ. 57, 105
But de Renan. 2

C

Cadastrales (Des opérations) sous les Romains. 153
Cana (Marie fut-elle originaire de)? 190

Digitized by Google

Capharnaüm. 260 et s.
Cène (Ignorance crasse de Renan touchant la dernière). 437 et suiv.
César (Maxime sur). 254
Christianisme (Formation du). 141, 187
— (Influence du) dans le monde, comment expliquée par Renan. 175, 255
Chronologie des Évangiles. 117, 193, 235, 312, 353, 361, 391
Conception surnaturelle de Jésus. 159
Contradiction prétendue de deux maximes de J.-C. sur ceux qui sont pour ou contre lui. 329
Cosmique (Idée d'une révolution) attribuée faussement à Jésus. 256

D

David (Jésus est de la famille de). 153, 190
David (La famille de) était-elle éteinte depuis longtemps à la naissance de Jésus? 346, 359
— Contradictions de Renan à ce sujet. ibid.
— (Du titre du fils de) donné à Jésus. 349
Déisme (Le) d'après Renan. 204, 256
Démon (Le) est-il un être fantastique? 383
Démocratie (de la) évangélique. 71 et suiv.
Descartes jugé par Renan. 200
Développement prétendu de la pensée de Jésus. 192, 231
— (Règles de) général, indiquées par Renan. 194
Dévotion et hypocrisie confondues par Renan. 319
Dieu (L'unité de) par qui proclamée. 141
— (Rapports de) et des créatures. 201
Disciples (Les) de Jésus insultés. 265, 274 et suiv.; 293
Discours (Des) de Jésus. 105
Doctrine de Jésus. 177 et suiv.; 180

E

Ebionites (Les). 71, 92, 288
Education de Jésus, contradictions de Renan à ce sujet. 168
Eglise (Doctrine absurde de Renan sur l'). 404
Eloges hypocrites de Renan à Jésus. 173
Ennemis (Sort des) de Jésus. 455 et suiv.
Enseignement (de l') écrit et oral. 407
Enthousiasme croissant d'après Renan. 416 et suiv.
Eucharistie (De l'), idées absurdes de Renan à ce sujet. 409 et suiv.

Digitized by Google

Eusèbe de Césarée mal cité et mal compris. 14 et suiv.
— cité mal à propos. 165, 285.
Evangile (L') pour tous les peuples. 327
— d'abord prêché aux Juifs. 327, 332
Evangiles (Epoque de la composition des) d'après Renan. 7, 25
— (Quels sont les auteurs des)? 10 et suiv.
— (Les) sont la plus belle chose du monde d'après Renan. 25
— (Authenticité des). 21, 26, 46, 87 et suiv., 93 et suiv.
Évangiles (Les) apocryphes. 83, 89
Exégèse (Règles d') de Renan. 196

F

Famille (de la) de Jésus. 158, 268, 269
Femme (Réhabilitation de la) par l'Évangile. 267
Femmes (Rapports de Jésus avec les). 189, 266
— qui se trouvèrent sur le Calvaire. 446
Fils de l'homme (Du titre de). 260, 362 et suiv.
Foi (Profession de) exigée par Jésus-Christ. 177
Franciscains (Les) confondus avec les communistes. 289
François d'Assise cité par Renan on ne sait pourquoi. 205, 256, 289
Frères (Ceux qui sont appelés) de Jésus ne furent que ses cousins. 160 et suiv., 268

G

Galilée (L'évangélisation de la) défigurée par Renan. 186, 263, 275, 295, 297
Généalogies (Les) de Jésus sont d'accord. 337 et suiv.
— (Objections ridicules de Renan contre les). 343

H

Hégésippe (Témoignage de) sur la famille de Jésus. 344
Hellènes (Des) disciples de Jésus. 331
Hérode (Caractère de). 358 et suiv.
Hérodiade et sa fille excusées par Renan. 240
Hillel et sa prétendue doctrine. 171
Histoire (Nature de l'). 2, 8, 116
— (Fausse méthode de Renan sur l'). 7, 106 et suiv., 114, 355, 413

Digitized by Google

Historiques (Sources) de Renan. 3 et suiv.
Homme (L') a-t-il été d'abord un animal? 127
Humaines (Des races). 129
Humanité (L') d'après Renan. 176
Hypocrisie (L') confondue par Renan avec la dévotion. 319 et suiv

I

Idées (Ordre d') au sein duquel Jésus s'est développé, d'après Renan. 175
Idylles ridicules de Renan. 186, 276 et suiv.
Ignorance prétendue de Jésus. 172 et suiv.
Incarnation (l') n'est pas une légende. 362
Indiens (Livres sacrés des) postérieurs à l'Évangile. 250
Innocents (Le massacre des). 258
Isaïe (passage d') non compris par Renan. 386

J

Jacques et Jean (Des apôtres). 270 et suiv., 308
Jean (Évangile selon S.), authentique et vengé des attaques de Renan. 27 et suiv., 362
— en parfaite harmonie avec les autres. 39 et *passim*.
Jean-Baptiste (Système de Renan sur). 236 et suiv., 297
— (Ambassade de) vers Jésus. 297
— (Mort de). 239, 301
— fit-il de la politique? 239
— (École de). 305 et suiv.
— (Rapports de) avec Jésus. 240 et suiv., 251, 301
— parent de Jésus. 306
Jérusalem (Entrée de Jésus à) défigurée par Renan. 295
— (Tentatives sur). 310 et suiv.
— (Monuments de). 314
— (Ruine de). 394 et suiv.
— (Dernier voyage à). 427 et suiv.
— (Succès de Jésus à). 317
Jésus (Double nature de) prouvée par l'Évangile de saint Luc. 59 et suiv., 362 et suiv.
— (Comment Renan entend la divinité de). 142, 260, 334, 362 et suiv.
— De la famille de David. 153, 337
Jésus fut-il *révolutionnaire?* 252, 257, 273, 279, 283, 286 et suiv., 292, 318, 418

Digitized by Google

Jésus fut-il matérialiste? 258
— aimait-il à jouer sur les mots? 265, 270
— souriait-il avec grâce comme le prétend Renan? 270,273, 277
— était-il fou comme le prétend Renan? 422
Josèphe (L'historien) ne contredit pas les évangélistes. 109, 150, 260
Joseph (S.) n'est pas le père naturel de Jésus. 159, 189
Jules l'Africain (Témoignage de) sur les généalogies. 345
— mal compris par Renan. 316 et suiv.
Judas, protégé de Renan son imitateur. 437, 449
Justin (Texte de saint) sur les évangélistes. 24

K

Keppler réfute par avance Renan. 152

L

Lazare (Parabole de) et du mauvais riche. 72
Lazare (Résurrection de). 111, 429 et suiv.
Légendes (des) prétendues des Évangiles. 93 et suiv., 105 et suiv., 184 et suiv., 335 et suiv.
Livres (des) canoniques et apocryphes de l'Ancien Testament. 99 et suiv.
Luc (Évangile selon S.) authentique et vengé des attaques contradictoires de Renan. 50 et suiv. jusqu'à 86, 146 et suiv.

M

Mages (De l'adoration des). 356 et suiv.
Maître (Du titre de). 212
Mariage (Jésus a-t-il interdit le)? 418
Marie (Les) mentionnées dans les Évangiles. 80 et suiv.
Marie-Magdeleine. 267
Mathieu et Marc (Les Évangiles de SS.) mal appréciés. 17 et suiv., 49, 50 et suiv.
Mendicité (la) confondue par Renan avec la pauvreté. 291
Méthode historique de Renan. 184
Millénaires (Des). 395
Miracle (Le) est *possible* et *impossible* selon Renan. 9, 377, 389
— (Aucun) n'est-il démontré? 110 et s., 378 et s., 429 et s.
Miracles (Des) de Jésus. 114 et suiv., 299, 367, 380.
— (Comment Renan explique les) de Jésus. 267, 300, 366, 379 et suiv.

Digitized by Google

Monde (Du) futur, d'après Jésus-Christ. 253, 393 et suiv.
Monde (La fin du), comment entendue par J.-C. 397 et suiv.
Montagne (Une) prise pour un lac par Renan. 278
Morale de l'Évangile non comprise par Renan. 215 et s., 405, 419
— (Jésus a-t-il emprunté sa) à des devanciers? 218
— (La) de Jésus contredit-elle sa doctrine sur la fin du monde? 257
Mort de Jésus. 444 et suiv.
— (Ignorance et mauvaise foi de Renan au sujet de la). 444, 450 et suiv.

N

Naissance (Date de la) de J.-C. 155
Nazareth est-il le lieu de la naissance de Jésus-Christ comme le veut Renan? 56 et suiv., 143 et suiv. 313, 337
— (Miracles de Jésus à). 262
Nicodème et sa visite à Jésus. 316
Nom (du) de Jésus. 157

O

Opposition que rencontra Jésus. 424
Oraison dominicale (Explication de l'). 225 et suiv.
— (L') réfute Renan sur tous les points de la doctrine qu'il attribue à Jésus. 225 et suiv.
Ordre (L') est-il possible sans Dieu? 378

P

Païens (Rapports de Jésus avec les). 327
Pains (Multiplication des). 303
Panthéisme (du) de Renan. 198 et suiv., 456 et suiv.
— (Différence entre le) et le déisme. 198
Panthéiste (Jésus fut-il)? 206
Papias (Passage de) mal compris par Renan. 11 et suiv.
— (Témoignage de) invoqué mal à propos. 28, 33, 98, 117, 272.
Paraboles (Des) de Jésus. 281
— de l'intendant. 281 et suiv.
— de la pécheresse. 294
— du bon Samaritain. 332
Passion de Jésus (Caricature de la). 436 et suiv.
Paul (S.) parodié par Renan. 210
Pauvre (Du) selon la doctrine de J.-C. 291 et suiv.

Digitized by Google

Pécheurs (Caractère de la bonté de Jésus pour les). 293
Père (Idée de Dieu) selon Renan. 208 et suiv.
Pharisiens (Les) ennemis constants de Jésus. 315
Philostrate et les évangélistes. 95
Pierre (Texte sur S.) mal interprété par Renan. 271
Poisson (Anagramme du mot). 413
Précurseurs (Des) du Messie. 305
Prédications de Jésus. 274, 278 et suiv.
Prière (De la) ordonnée par J.-C. 225
Procédure (La) suivie contre Jésus fut-elle légale? 441 et suiv.
Prophéties (Des). 375 et suiv.
Prophéties concernant J.-C. 99 et suiv., 137
— (Des) en général. 135

Q

Quirinus (Le recensement de) est un fait incontestable. 147 et suiv., 337

R

Race (De la) sémitique. 131, 142
Races (Des) humaines. 129 et suiv.
Recensement (Le) de Quirinus est un fait historique incontestable. 147 et suiv.
Récompenses futures promises à la vertu. 181 et suiv.
Registres des généalogies. 342 et suiv.
Religion (De la) d'Israël. 132, 134 et suiv., 211, 317
Religion de Renan. 127, 222, 400, 456 et suiv.
Religions de l'antiquité. 123 et suiv., 180
Renan ne sait ce que c'est que la morale, l'idée et la vérité. 105, 384
Renan est-il *devin*? 115
— est-il un *grand esprit*? 195
— est-il infaillible en histoire? 118, 355
— connaît-il le christianisme? 119, 177, 416, 420
— a-t-il une délégation divine? 120
— hypocrite et inconséquent. 143, 173, 187, 190, 231, 256, 261, 326, 352, 448
Résurrection de Jésus-Christ. 454
— (Doctrine chrétienne sur la). 396 et suiv.
Révélation (La), base de toutes les religions. 202
Révolution française. 176
Royaume de Dieu; idées fausses de Renan à ce sujet, et véritable doctrine de Jésus. 213, 250, 285 et s., 391 et s.

Digitized by Google

Royaume de Dieu (Prétendue modification des idées de Jésus sur le). 248 et suiv., 285 et suiv., 391 et suiv.

S

Sacerdoce (Le) institué par J.-C. 223, 230
Sacrifice (Doctrine du) incomprise de Renan. 421
Sadducéens (Les), ennemis constants de Jésus. 315
Samaritaine (La). 333
Samaritains (Rapports de Jésus avec les). 331 et suiv.
Science (Principes de la) ignorés par Renan. 203, 209
Scientifique (Du procédé) de Renan pour prouver le miracle. 110 et suiv.
Sentiment (Du) religieux, selon la doctrine de Jésus. 229
Siméon (Récit évangélique sur). 142
Sincérité (Plusieurs mesures de) d'après Renan. 355
Suétone et les évangélistes. 93
Suicide (Jésus eut-il la pensée du)? 421
Surnaturel (Le) rejeté *à priori* par Renan et admis tour à tour. 9, 84
Surnaturel (Idée de Renan sur le). 202 et suiv.
— (Contradictions de Renan au sujet du). 206
Symboles (Des) religieux. 124

T

Talmud (Du). 6, 171, 217, 313, 359
Tentation de Jésus au désert. 250, 254
Tombeau (Jésus au). 450 et suiv.

V

Vérité à plusieurs degrés, selon Renan. 105 et suiv.
Vie austère de Jésus. 187, 248
Vie de Jésus (Division arbitraire de la). 233, 249, 285, 335

Z

Zend-Avesta postérieur à l'Évangile. 304

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FRANCE, composée sur les documents originaux et authentiques, par M. l'abbé Guettée. 12 vol. gr. in-8°..... 60 fr.

SUPPLÉMENT AU CONCILE DE LA ROCHELLE, ou *Défense de l'Histoire de l'Église en France, par le même.* Broch. gr. in-8°. 1 fr. 50 c.

JOURNAL ET MÉMOIRES DE M. L'ABBÉ LEDIEU sur la vie et les ouvrages de Bossuet, publiés pour la première fois d'après les manuscrits autographes et accompagnés d'une Introduction et de notes, *par le même.* 4 vol. in-8°..... 24 fr.

HISTOIRE DES JÉSUITES, composée sur documents authentiques en partie inédits, *par le même.* 3 vol. in-8°..... 18 fr.

OBSERVATIONS D'UN THÉOLOGIEN sur la bulle de Pie IX relative à la conception de la sainte Vierge, *par le même.* Broch. in-8°. 1 fr. 50 c.

LE NOUVEAU DOGME en présence de l'Écriture sainte et de la tradition catholique, *par le même,* 1 vol. in-8°..... 3 fr.

JANSÉNISME ET JÉSUITISME, *par le même.* 1 vol. in-8°. 2 fr. 50 c.

MÉMOIRES contre un acte despotique et arbitraire de M. Morlot, archevêque de Paris, *par le même.* Broch. in-8°..... 2 fr.

MÉMOIRE SOUMIS A L'EMPEREUR NAPOLÉON III pour la restauration de l'Église gallicane, *par le même.* Br. gr. in-8°..... 1 fr.

DU DISCOURS D'OUVERTURE DE M. E. RENAN, *par le même.* Broch. gr. in-8°..... 1 fr.

LA PAPAUTÉ MODERNE condamnée par le pape Grégoire le Grand, *par le même.* Broch. gr. in-8°..... 1 fr.

LA PAPAUTÈ SCHISMATIQUE, ou Rome dans ses rapports avec l'Église orientale, *par le même.* 1 vol. gr. in-8°.... 7 fr. 50 c.

Paris.— Typ. de Cosson et Cᵉ., rue du Four-St-Germain, 43.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google